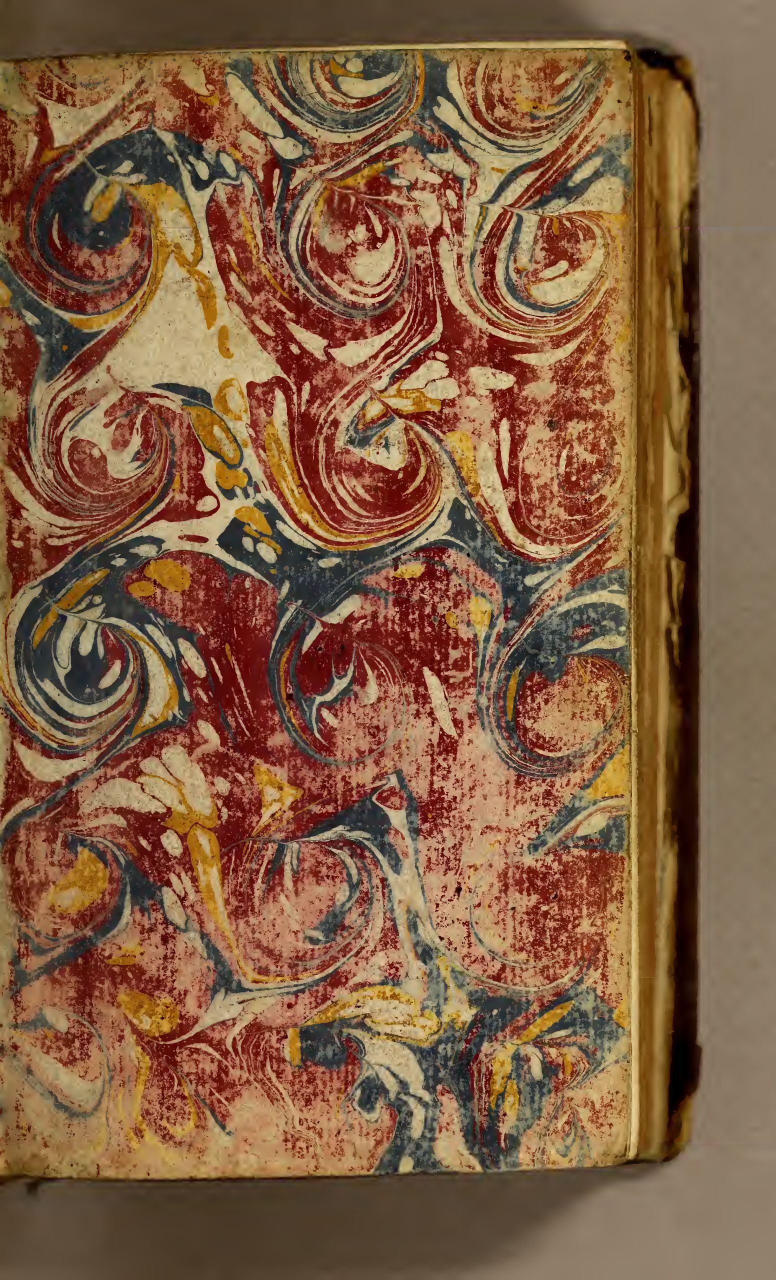
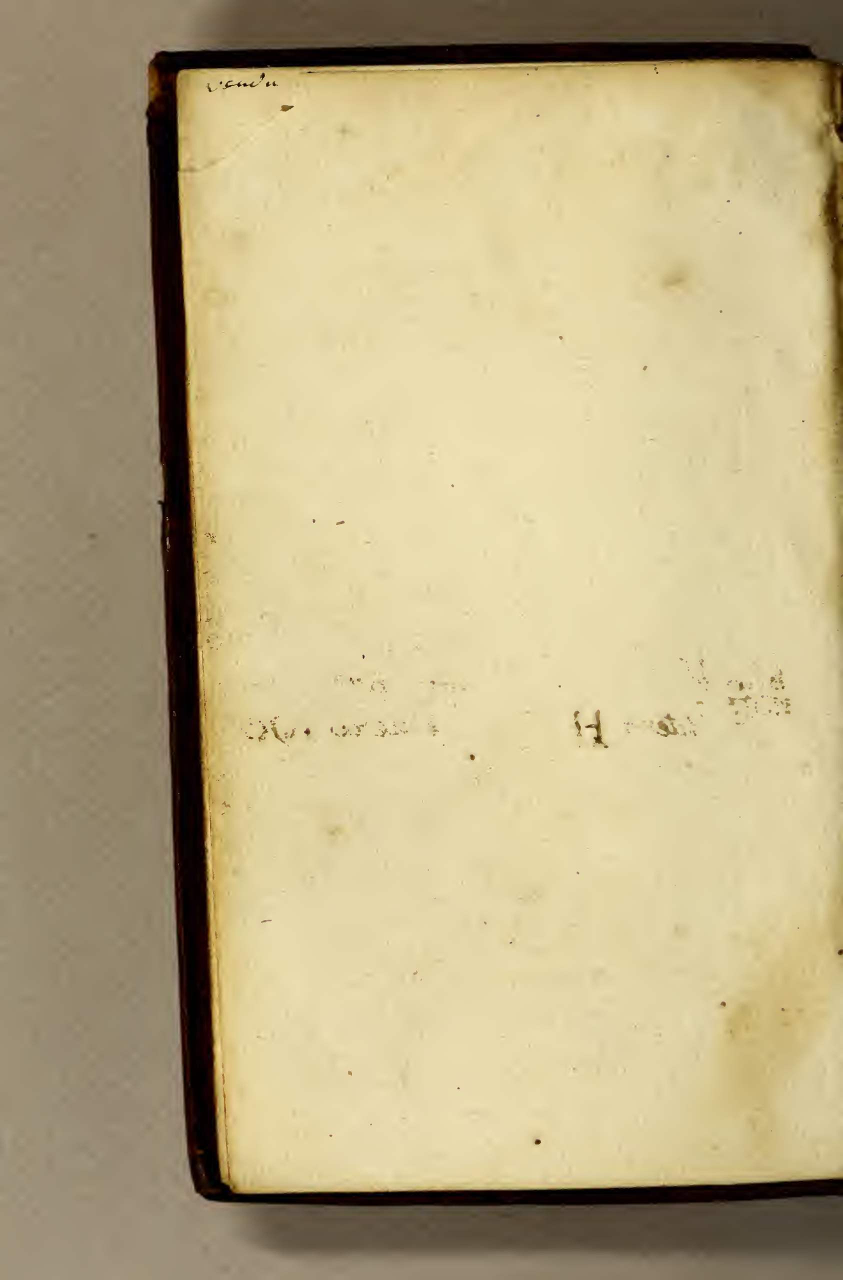




GAUDEO



vendu 6tt 3 chez gaignat



HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DU MEXIQUE,
OU
DE LA NOUVELLE
ESPAGNE,
PAR FERNAND CORTEZ,

Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE DE SOLIS, *par l'Auteur du Triumvirat.*

QUATRIE'ME EDITION.

 TOME I.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

MDCCXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

A PARIS,

Chez GUILLAUME CAVELIER, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

HENRY CHARPENTIER, Grand'Salle du Palais, au bon Charpentier.

MICHEL GUIGNARD, & CLAUDE ROBUSTEL, ruë S. Jacques, à l'Image S. Jean.

HILAIRE FOUCAULT, ruë S. Jacques, dans la vieille Poste.

MICHEL DAVID, Quay des Augustins, à la Providence.

CHRISTOPHE DAVID, Quay des Augustins, à l'Image S. Christophe.

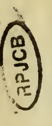
CHARLES OSMONT, ruë S. Jacques, à l'Ecu de France.

MICHEL CLOUZIER, Quay de Conti, à la Charité.

JEAN GEOFFROY NION, Quay de Conti, au Nom de Jesus.

PIERRE RIBOU, Quay des Augustins, à l'Image S. Loüis.

MICHEL ESTIENNE DAVID, Quay des Augustins, au Prophête Royal.





PREFACE.

L'HISTOIRE de la Conquête du Mexique a été reçûë en Eſpagne, avec tant d'approbation, que l'on a crû qu'elle en meriteroit au moins quelque partie, ſi elle paroiſſoit traduite en nôtre Langue. Ce n'eſt pas que la force & la pureté de ſon ſtile, la grace & le tour de ſes expreſſions, & la difference qui ſe trouve preſque toûjours entre l'original & la copie, ne dûſſent donner de la crainte pour le ſuccez d'une traduction; mais on a eſperé quelque indulgence pour ce qu'elle pourroit avoir de foible & de forcé, en faveur de ſes agrémens plus eſſentiels à l'Hiſtoire, qui ne dépendent point de la diction, & qui peuvent ſervir de ſolides inſtructions à ceux qui travaillent ſur de pareils ſujets. Il eſt aiſé de remarquer en celui-ci, que Dom Antonio de Solis n'a pas témoigné moins de jugement dans le

choix de ſon ſujet, que dans celuy des modeles qu'il s'eſt propoſé d'imiter. On y voit avec quelle adreſſe il a ſçû placer ſes digreſſions, diſtribuer ſes reflexions de Morale & de Politique, & ménager ſon ſtile; mais ce qui merite le plus d'attention, eſt qu'il donne par tout un ſi beau jour aux actions de Hernan Cortez, qu'il s'en faut peu qu'il n'en faſſe un Heros; & ſi cet exemple nous fait voir de quelle importance eſt le choix d'un Hiſtorien, pour la gloire d'un Prince ou d'un grand Homme, il nous apprend d'ailleurs de quelle maniere on doit juger de leur conduite, dont un Auteur nous montre comme il lui plaît, le bon ou le méchant côté, lorſqu'il ſçait employer adroitement les talens d'un habile Ecrivain: mais on ne prétend point donner ce nom à ceux qui ne debitent que des éloges, chargez de lâches flateries, ou des Satyres noircies d'impostures, & de traits d'une paſſion intereſſée. Il eſt certain que Cortez avoit ſes défauts, comme tous les autres hommes: il n'étoit peut-être pas ſi delicat en Politique, ni ſi reflexif que Solis nous le dépeint; mais il ſuffit pour la juſtification d'un Auteur, que les évenemens s'accordent avec les déliberations du conſeil de

ſon Heros. La verité n'y perd rien de ſes droits, & le Lecteur y trouve ſon compte; car le but principal de l'Hiſtoire eſt l'inſtruction: c'eſt le fruit que nous tirons des exemples qu'elle nous propoſe, lorſque nous ſommes perſuadez qu'ils ne ſont pas faits à plaiſir, comme ceux des Romans, qu'on ſe donne toûjours la liberté de critiquer dans la pratique, parce qu'on ne les conſidere que comme les Ouvrages d'une ſpeculation ſouvent outrée. Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire; lorſque les faits en ſont conſtans, ils ſont toûjours à la portée de l'imagination : & pour ce qui eſt des maximes ou des reflexions ſur quoi on fait rouler ces évenemens, quel tort nous fait-on de nous en donner de belles & de juſtes, lorſque le caractere des perſonnages dont on repreſente les actions ne les détruit pas. C'eſt principalement dans une Hiſtoire particuliere, que l'on peut ſe donner cette liberté, que l'on pourroit juſtifier, s'il étoit neceſſaire, par les exemples de Saluſte, & de Tacite même dans la Vie d'Agricola, qui paſſe pour le chef-d'œuvre de cet Hiſtorien. C'eſt ſur ces excellens modeles, que notre Auteur a formé ſon deſſein, avec tant d'art & de jugement, qu'il s'eſt arrêté préci-

ſément à la Conquête du Mexique; craignant ſans doute que la ſuite de cette Conquête ne l'engageât dans un fâcheux démêlé, entre le reſpect qu'on doit à la verité, & l'inclination qu'il avoit pour ſon Heros. Il ſçavoit que la priſe de Mexique eut quelques circonſtances peu favorables à la gloire de Cortez, dont il ne vouloit point ternir le luſtre: & il faut demeurer d'accord qu'elle fût venuë juſques à nous avec le même éclat, ſi ce qui ſe paſſa en cette occaſion ne lui eût donné quelque atteinte. C'eſt ce qu'on a cru être obligé de rapporter en peu de mots, & d'inſtruire en même tems le Lecteur du reſte de la Vie de ce Conquerant.

Le but des Eſpagnols en ces expeditions, n'étoit pas ſeulement la gloire; ils cherchoient encore de l'or: & ils furent bien ſurpris, aprés tant de perils & de fatigues, de voir que les richeſſes de la Ville de Mexique ne leur paroiſſoient pas capables de remplir toute leur avidité. Cette dangereuſe paſſion les pouſſa à commettre d'horribles cruautez, qui leur ont été reprochez par des Auteurs de leur Nation même. Cortez n'en fut pas exempt, au moins par une foible com-

plaisance qu'il eut pour le Tresorier Julien d'Alderete, que presque tous les Historiens chargent du crime d'avoir fait mettre sur des charbons ardens Guatimozin, & un de ses favoris, afin de les obliger par cet horrible supplice, à découvrir les tresors de Motezuma, que l'on supposoit qu'ils avoient cachez. Ce fut en cette occasion, que le Prince entendant un cri que la douleur faisoit pousser à son Favori, lui dit, en le regardant fierement : *Et moi, suis-je sur un lit de roses ?* Ce mot obligea l'Indien, à marquer son respect jusques à la mort, qu'il souffrit sans se plaindre davantage, en cet effroïable tourment. On en tira Guatimozin, pour le faire mourir plus honteusement, quelque tems aprés : car les Indiens aïant conspiré contre les Espagnols, Cortez qui le crut coupable, & même le Chef de cette conspiration, le condamna à être pendu publiquement, avec quelques autres Nobles Mexicains ; & la sentence fut executée à Izalcanal, durant le Carnaval de l'année 1525. Cette revolte ne fut pas la seule qui donna de l'exercice à Cortez. Christophle d'Olid, qu'il avoit honoré de sa confiance, & de plusieurs bienfaits, s'étoit déja soûlevé contre

ſon bienfaiteur, & avoit traité avec Diego Velaſquez, à deſſein de ſe rendre lui-même indépendant, & d'uſurper une eſpece de tyrannie, ſous prétexte de rentrer dans l'obéïſſance. Ce Rebelle tua quelques Eſpagnols, & même défit une armée que Cortez avoit envoyée contre lui, ſous le Commandement de François de las Caſas: mais enfin, Gilles Gonçales d'Avila & las Caſas, qu'Olid retenoit priſonniers, conſpirerent contre lui; & aprés l'avoir ſurpris à table, où ils lui donnerent quelques coups de poignard, ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne, aſſiſtez de ſes propres Soldats, & le firent décapiter à Naco.

Cependant Cortez avoit envoyé divers Capitaines, pour découvrir & peupler de nouvelles Provinces, & avoit fait la paix avec François de Garay, en lui faiſant épouſer Dona Catalina Pizarro ſa fille naturelle. La mort de Garay, qui arriva peu de tems aprés à Mexique, & celle de Diego Velaſquez, qui mourut de regret à Cuba, en l'année 1523. le délivrerent de deux Concurrens fâcheux & incommodes: & les Lettres de l'Empereur, qui le nommoient Gouverneur General de la Nouvelle Eſpagne, l'a-

voient mis en état de joüir tranquillement du fruit de ſes travaux. Il s'appliqua alors à fonder de nouvelles Villes, & à introduire la Foi Catholique parmi les Indiens, par le moyen des Religieux qu'on lui avoit envoyez d'Eſpagne. Ces ſoins réüſſirent au-delà même de ſes eſperances : & aprés avoir appaiſé les deux revoltes dont on a parlé, & parcouru les Provinces de ce vaſte Empire, Cortez revint à Mexique, où il fut reçû par les Habitans, avec les mêmes démonſtrations de joye, qu'ils auroient pû témoigner pour un de leurs Empereurs. Ce General étoit alors au plus haut point de ſa gloire, aimé comme un pere, & reſpecté comme un Souverain par les Eſpagnols & par les Mexicains, lorſque l'envie, qui s'attache toûjours aux vertus éminentes, ſur tout quand la fortune ſe laſſe de les perſecuter, lui ſuſcita de nouveaux ſujets de chagrin, qui ne finirent qu'avec ſa vie.

Pamphile de Narvaez étoit paſſé en Eſpagne, où il accuſoit Cortez de toutes les violences que lui-même s'étoit attirées par ſa conduite : & comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit reçû à la Cour de nouvelles de Cortez, la diſpo-

ſition des eſprits ne lui étoit pas favorable; & on prenoit des meſures pour luy ôter le Gouvernement de la Nouvelle Eſpagne. Dom Diego Colom ſollicitoit cet emploi, & offroit de lever mille hommes à ſes dépens; afin d'aller prendre ce General dans Mexique même. On nomma Nuño de Guzman pour Gouverneur de Panuco; Simon de Alcazava Portugais, obtint le Gouvernement de la Province de Honduras; & pour comble de diſgrace, Jean de Ribera Secretaire & Agent de Cortez à la Cour d'Eſpagne, devint un des plus malicieux cenſeurs de la conduite de ce General, qu'il décrioit, par l'infame motif d'une paſſion intereſſée. Cet homme s'étoit broüillé avec Martin Cortez, ſur le païement d'une ſomme de quatre mille ducats que ſon fils lui avoit envoïée, & que Ribera refuſoit de donner. Ses calomnies faiſoient une étrange impreſſion; & on étoit prêt de pourvoir au Gouvernement de Mexique, lorſque le Duc de Bejar, qui étoit proche parent de la femme de Cortez, entreprit ſa défenſe avec tant de ſuccez, qu'il obtint de l'Empereur, qu'on attendroit des nouvelles de la part de ce General. Elles arriverent enfin,

telles qu'on pouvoit les ſouhaiter d'un Sujet fidele & affectionné, & ſoûtenuës par un préſent de ſoixante mille piſtoles, & d'un canon d'argent, que Diego de Soto apporta, & qui parut une piece fort rare, & d'un trés-grand prix.

La vûë de ces richeſſes fit ſon effet ordinaire; & tant que la chaleur de la joïe ſubſiſta, on n'oſa plus douter du zele & de la fidelité de Cortez: aprés quoi les ſoupçons revinrent, & obligerent le Conſeil de l'Empereur, à prendre l'expedient d'établir un Juge Souverain à Mexique, pour éclairer la conduite du General. On choiſit pour cette charge le Licentié Loüis Ponce, parent du Comte d'Alcaudete, qui partit, aſſiſté du Bachelier Marc d'Aguilar, qui avoit déja fait le voyage de Saint Domingue. Cortez les reçut à Mexique, avec beaucoup de joïe; & Ponce étant entré en exercice de ſa charge, publia les ordres de l'Empereur, dont neanmoins l'execution fut ſuſpenduë par la mort de ce Préſident. Aguilar lui ſucceda, & prit des meſures qui auroient chagriné Cortez, ſi la mort de cet homme ne l'avoit delivré de ſa perſecution. Mais elle recommença bientôt avec plus de violence, par la bruta-

lité d'Alonſe de Eſtrada, qu'Aguilar avoit nommé pour remplir cette Charge, ſuivant le pouvoir qu'il en avoit reçû de l'Empereur. Ce Juge ne ménagea rien de tout ce qui pouvoit offenſer Cortez. Il fit couper la main à un Domeſtique de ce General ; & il le pouſſa ſi cruellement, que les Indiens, & les Eſpagnols mêmes, lui offrirent leurs ſervices, pour ſe ſoulever contre la tyrannie du Préſident : mais Cortez n'avoit ni l'eſprit, ni le cœur d'un rebelle : & Dieu permît que l'Evêque de Tlaſcala vint à Mexique, où il fit tant par ſes ſoins, qu'il accommoda ces deux ennemis, & remit le calme dans la Ville.

Cortez avoit équipé quelques vaiſſeaux ſur la Mer du Sud, à deſſein de découvrir les Iſles Moluques, & d'en tirer le cloud de girofle, & les autres Epiceries ; mais ce voyage fut malheureux. La plus grande partie de l'équipage de ces vaiſſeaux perit en mer : & ceux qui reſterent tomberent entre les mains des Portugais, qui les conduiſirent en priſon à Malaca. Il prit alors la reſolution d'aller en Eſpagne, ſur les preſſantes ſollicitations du Cardinal Loaiſa Préſident du Conſeil des Indes, & Confeſſeur de l'Em-

pereur. Ce Prélat, ami de Cortez, luy avoit écrit que sa présence dissiperoit les calomnies qu'on avançoit contre sa conduite & contre sa fidélité, & qu'il luy étoit important de se faire connoître à l'Empereur. Cortez avoit encore dessein de se marier, aïant perdu sa premiere femme. Ainsi il partit de Mexique, & arriva l'an 1528. en Espagne, où il apporta une somme trés-considerable en or; & en autres pieces rares & curieuses, qu'il avoit tirées de ses Conquêtes.

L'Empereur lui fit des caresses & des faveurs extraordinaires, dont la plus éclatante fut, que ce General étant malade, & n'ayant pas beaucoup de confiance aux remedes des Medecins d'Espagne, Charles lui fit l'honneur de le visiter en son logis, où Cortez lui présenta un Memoire, qui informoit sa Majesté de son zele & de ses services; & quand il fut gueri, il accompagna l'Empereur jusques à Saragosse. Ce Prince alloit alors en Italie, pour recevoir la Couronne de l'Empire; & avant que de partir, il voulut récompenser le merite & les grands services de Cortez. Il lui donna la Vallée de Huaxac en titre de Mar-

quiſat; la Charge de Capitaine General de la Nouvelle Eſpagne, & des Province & Côtes de la Mer du Sud; le pouvoir de les conquerir, & d'y établir des Colonies, avec la vingtiéme partie de toutes ces Conquêtes en proprieté, & pour lui & pour ſes heritiers. L'Empereur lui offrit encore l'Habit de l'Ordre de Saint Jacques, que Cortez ne voulut point prendre, ſans avoir en même tems une Commanderie: auſſi Charles lui refuſa le Gouvernement de Mexique, qu'il demandoit. Ce refus vint de la politique du Conſeil d'Eſpagne, qui ne ſouffroit pas que les Conquerans cruſſent avoir un droit acquis ſur le Gouvernement des Provinces qu'ils avoient conquiſes. C'eſt ainſi qu'on en avoit uſé avec Chriſtophe Colom: mais on conſola Cortez par d'autres graces, dont il eut lieu d'être ſatisfait.

Narvaez ne ceſſoit pas de fatiguer les Miniſtres de ſes plaintes, & de donner des Memoires contre Cortez, qu'il accuſoit d'être un tyran; parce qu'il luy avoit crevé un œil, quand il fut pris à Zempoala: ajoûtant que ce General avoit autant d'or en barres, qu'il y a de fer en

toute la Biſcaye ; & qu'il avoit fait mourir Loüis Ponce, & François de Garay ; outre pluſieurs autres calomnies, qui toutes fauſſes qu'elles étoient, ne laiſſoient pas de fortifier les ſoupçons juſques à ce point, qu'on eut deſſein d'envoïer à Mexique Dom Pedro de la Cueva, homme ſevere juſques à la ferocité. Neanmoins on prit enfin le parti d'ériger une Cour Souveraine à Mexique, ſous le nom de Chancellerie, compoſée d'un Préſident, & de quatre Auditeurs. Ce Préſident, appellé Nuño de Guzman, fit citer Cortez, alors abſent, & mit en vente tous les biens de ce Conquerant : mais l'Empereur étant informé de l'injuſtice de cette procedure, ôta la Charge à ce Juge paſſionné, & lui ſubſtitua Dom Antoine de Mendoça, qui vint à Mexique, & rendit à Cortez tous ſes effets ; renvoïant Guzman priſonnier en Eſpagne.

Ainſi Cortez retourna en la Nouvelle Eſpagne, avec ſa femme Dona Juana de Zuniga : & il y fut reçû avec des marques ſi éclatantes de joïe, tant de la part des Indiens, que de celle des Eſpagnols mêmes, que la Chancellerie de Mexique en prit de l'ombrage. On obligea Cortez à faire enregiſtrer ſes Patentes de Capi-

taine General ; & on lui fit défenſe d'entrer dans la Ville de Mexique. Ces diviſions pouſſerent les Indiens à un ſi haut point d'inſolence, qu'ils tuerent en peu de jours, plus de deux cens Eſpagnols : & ils étoient prêts de paſſer à une revolte generale, lorſque l'Archevêque fit connoître à l'Audience Royale, qu'il n'y avoit que le General qui pût appaiſer cette émotion. Ainſi ils l'appellerent à Mexique, où ſon autorité, & quelques châtimens qu'il fit des principaux rebelles, firent rentrer les Indiens dans le devoir de l'obéïſſance.

Aprés cela, Cortez envoya des vaiſſeaux, pour découvrir toute la côte de la Nouvelle Eſpagne du côté de la Mer du Sud, ſous le commandement de Diego Hurtado. Le malheureux ſuccez de cette expedition, qui lui coûta des ſommes immenſes, ne le rebuta point. Il s'embarqua lui-même ; mais ce voïage fut diſgracié en toutes ſes circonſtances. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux perirent ; d'autres furent écartez par la tempête ; & Mendoça fut nommé Viceroi du Mexique. La ſeule conſolation qui reſta à Cortez, fut une occaſion de ſecourir le Marquis Dom François Pizarre, qui étoit aſſiegé par

une effroïable multitude d'Indiens. Cortez luy envoya deux vaiſſeaux chargez d'armes & de vivres, ſous la conduite de Fernand de Grijalva, & leva ſix mille hommes à ſes dépens, qu'il fit paſſer au Perou, & qui chaſſerent les Indiens. Pizarre luy en témoigna ſa reconnoiſſance, par un préſent trés-conſiderable qu'il envoyoit à la femme de Cortez ; mais Grijalva le retint, & ne revint point à Mexique.

Cortez étoit déja retourné en cette Ville, où il ſe broüilla avec le Viceroi, d'une maniere qui ne fit honneur ni à lui, ni à Mendoça, par les Lettres qu'ils écrivirent l'un contre l'autre en Eſpagne, & qui ne portoient que le caractere de leurs paſſions. Enfin, ce General revint en Eſpagne en l'année 1540. pour ſe défendre contre le Procez que le Procureur Fiſcal du Conſeil des Indes lui avoit fait, ſur le nombre de ſes Vaſſaux dans les Terres dont on lui avoit accordé la proprieté : & lui, qui en avoit conquis tant de milliers à Sa Majeſté, eut le chagrin de voir qu'on vouloit lui retrancher une partie des ſiens. Il accompagna Charles-Quint à l'expedition d'Alger, ſuivi de ſes deux fils : & quoi qu'il y ſervît avec

ſa valeur & ſon activité ordinaire, on lui donna la mortification de ne l'appeller point au Conſeil de guerre, quoi qu'on y admît des gens qui n'avoient ni l'experience, ni la conſideration qu'il avoit méritée par l'importance de ſes ſervices. Ce fut en ce voïage qu'il perdit cette piece d'un prix ineſtimable, dont les Auteurs ont parlé ſi diverſement. Les uns ont dit que c'étoit une perle d'une groſſeur ſurprenante, & parfaite en ſa figure, qui étoit en poire: qu'il avoit fait graver ſur cette perle ces mots Latins, *Non ſurrexit major*; & qu'en la montrant à quelques uns de ſes amis, ſur le tillac d'un vaiſſeau, elle lui échappa, & tomba dans la Mer. Les Eſpagnols en parlent autrement: ils diſent que ce joïau conſiſtoit en cinq émeraudes, qui valoient cent mille ducats. Sandoval n'en compte que trois; & Sanchez dit que c'étoit deux vaſes d'émeraude, qui n'avoient point de prix. Quoi qu'il en ſoit, tous ces Auteurs conviennent, que Cortez fit la plus grande perte aprés l'Empereur, en ce malheureux voïage: & lorſqu'on eut pris la réſolution de lever le ſiege, on dit qu'il offrit de le continuer, & même de prendre la Ville, avec les ſeuls malades de

l'armée ; ce qui paroît un peu outré. Aussi l'Auteur de sa vie n'en dit rien ; mais qu'il demanda tous les Soldats Espagnols, & la moitié des Allemans & des Italiens : & que cette proposition, fort approuvée par tous les Soldats de l'armée de terre, fut rejettée par l'avis des Officiers & des Soldats des vaisseaux, & même par le Duc d'Albe.

Cortez suivit la Cour durant quelques années, fort dégoûté par les Procez que ses ennemis lui suscitoient, surquoi neanmoins on ne décida rien. Enfin il alla à Seville, resolu d'aller finir ses jours en la Nouvelle Espagne, & de voir sa fille Dona-Maria Cortez, qu'il avoit promise à l'heritier du Marquis d'Astorga. Il étoit déja attaqué d'une douleur d'estomac, & d'autres maux, qui l'obligerent de s'arrêter à Castilleia de la Cuesta, où sa maladie redoubla & l'emporta enfin, à l'âge de soixante & trois ans, le deuxiéme jour de Decembre 1554. Il fut enterré avec tout l'éclat que ses grandes actions méritoient, dans le lieu de la sépulture des Ducs de Medina Sidonia ; laissant un fils nommé Dom Martin Cortez, & trois filles, qui furent mariées en des Maisons trés-illustres. La

perte de ce grand Homme fut generalement regrettée, & ceux même qui l'avoient persecuté si cruellement durant sa vie, se virent contraints d'avoüer aprés sa mort, que toutes les recompenses de ce monde n'avoient rien d'égal à la grandeur de ses services & de son merite.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus en ce Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAP.

LIVRE TROISIE'ME.

Fin de la Table des Chapitres.

LIVRES IMPRIMEZ
chez les mêmes Libraires.

De divers Auteurs.

OEuvres mêlées de M. de S. Evremont, nouvelle Edition, *augmentée* de la vie de l'Auteur, & de plusieurs remarques, *& beaucoup plus ample* que toutes les Editions qui se sont faites jusqu'à present, *in* 12. 7. vol.

Oeuvres de M. Racine, *contenant* ses Tragedies, & autres œuvres, enrichies de figures, nouvelle Edition, *in* 12. 2. vol. 1713.

Oeuvres de M. de Moliere, *contenant* ses Comedies & autres œuvres, enrichies de figures, Edition nouvelle, *augmentée* de la Vie de l'Auteur, & autres pieces critiques, *in* 12. 8. vol.

D'un Auteur Anonyme.

L'Histoire & les avantures de l'admirable Dom Quichotte de la Manche, traduite de l'Espagnol, enrichie de figures, *nouvelle Edition*, augmentée d'un sixiéme volume, *contenant* la Continuation de ses avantures jusqu'à sa mort, *in* 12. 6. vol. 1713.

L'Histoire & les avantures de Gusman d'Alfarache, *traduite de l'Espagnol*, enrichie de figures, *in* 12. 3. vol,

De M. de la Quintinie.

INstruction pour les Jardins Fruitiers & Potagers, *avec* un Traité des Orangers, & une Instruction pour la culture des Fleurs, *enrichie de figures*, nouvelle & quatriéme Edition, *in quarto*, 2. vol. 1714.

De M. le Gendre.

L'Arithmetique en sa perfection, selon l'usage des Financiers, Banquiers & Marchands, *avec un Traité* de Geometrie pratique appliquée à l'Arpentage & au Toisé, & un Abregé d'Algebre, *nouvelle Edition augmentée* de l'Arithmetique au jetons, *in* 12. 1712.

De M. de Varillas.

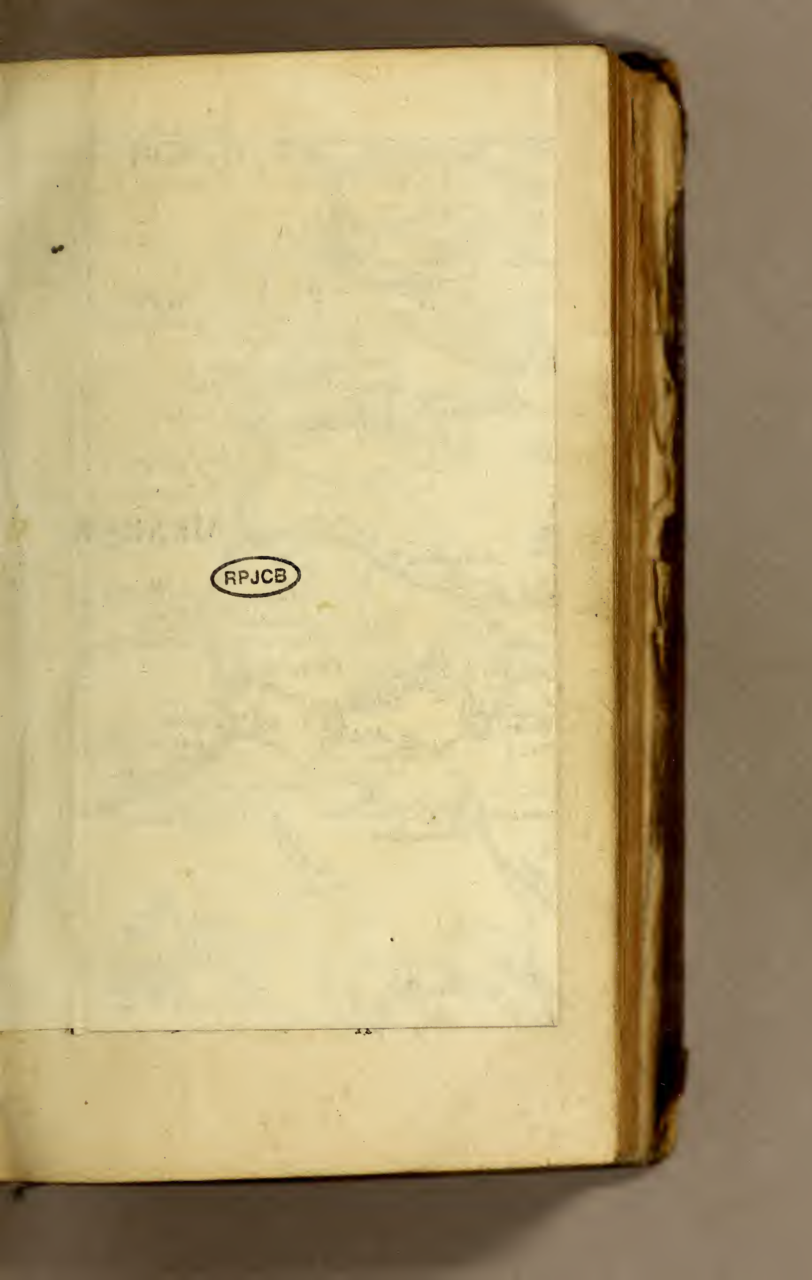
HIstoire de *Loüis XI.* de Charles VIII. de Loüis XII. de François I. d'Henri II. de François II. de Charles IX. & d'Henri III. Rois de France, *in quarto*, 14. vol.

—— Les mêmes en 29. volumes in douze.

Histoire *de l'Heresie*, ou des Révolutions arrivez dans l'Europe en matiere de Religion, *in quarto*, 6. vol.

—— La même en 12. volumes *in douze*.

HISTOIRE


RPJCB


NORT
GOLFE
du Cancre
MEXIQUE
OCCIDENT
ORIENT
MER PACIFIQUE
MIDY
Tropique
Riu
S. Barthelemy
R. de Palmas
Quincia Lacus Salsus
Tanxipa
R. Ermoso
Tammanpal
Tanapequis
Tantacana
Salina
R. de Panuco
Tameco
Taneule
Tama holen
St. Iago
Tempice
St. Filippo
Tamaoten
Panuco
Salines
Tamatao
C. Roxo
Guoxanato
Tampasca
de los Ilaos
I. Lobos
Aquatatlan
Taxitlan
Taietuco
Xaxiquohulto
Tihtopazapan
St. Miguel
R. di Tuspa
P. Casones
Concesion de Salaia
R. de St. Piedro
Puchuca
Achachica
Villa de totugos
Alacorin
Acasuehtitton
Ilanos
de Almeria
Caceres
Naotlan
Toluia
Xacotutan
Cacatlan
Almeria
Terrebiance
Mexico
Chalco
Tlascala
Villaricca
Mecoacan
Tulasca
Xulateco
Otomba
Zulepeque
Guaxocingo
Cholula
Zempaola
Guermabaco
Matatlan
I. de Sacrificios
Talista
Tepeaca
Xalapa
Tasco
laveracrus
Ostuma
Quecala
Tentalco
Zocotlan
St. Iuan dulua
Chioutla
Chionantta
Catacutuco
R. de la V. Crus
R. de los Yopes
Hutatlan
Antequera
Pucla
Catalutla
Cetela R.
Castla
Mistla R.
Acapulco
Tutepeque
Tuculula
Aquatulco
Capalila
Teoaptepec



HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Où on fait voir la necessité de diviser l'Histoire des Indes en plusieurs parties differentes, afin d'en donner une parfaite connoissance.



JE m'étois engagé avec plaisir au dessein de continuer l'Histoire generale des Indes Occidentales, composée par Antoine de Herrera, & jusqu'au moment où j'ai reconnu les difficultez de cette entreprise, j'ai lû avec beaucoup d'application tout ce

qui a esté écrit sur ce sujet, avant & aprés Herrera, tant par les Auteurs étrangers, que par ceux de nôtre Nation. Cette lecture m'a fait remarquer, qu'autant que ce nouveau Monde est éloigné du nôtre; autant les Auteurs étrangers se sont écartez de la verité sur ce qu'ils ont rapporté des Espagnols, avec peu de discernement, & peut-être encore plus de malice; puisqu'ils employent des livres entiers à exagerer seulement les fautes de quelques particuliers, sans autre dessein que celui d'effacer le mérite des bonnes actions faites en general. D'autre part j'ai trouvé que nos Auteurs ne s'accordent point dans la relation qu'ils font des principaux évenemens; & leurs contradictions marquent bien le risque que la verité court de recevoir quelque alteration, lorsqu'elle vient de loin; étant certain que plus une chose s'éloigne de sa source, plus elle perd de sa pureté naturelle.

Le devoir qui m'engageoit à réfuser les premiers, & le desir que j'avois d'accorder les contradictions des autres, devoient ce semble m'obliger à presser l'execution de mon dessein. Mais il a esté suspendu par la recherche des Memoires, & par l'attente des Relations qui me paroissent necessaires pour servir comme de fondemens à cet ouvrage. Car encore que ce travail soit obscur, & qu'il n'ajoûte rien à la gloire d'un Auteur; neanmoins il ne peut s'en exempter : puisque s'il consume le tems sans

éclat dans ſon cabinet, il a neanmoins le plaiſir de tirer la verité toute pure du deſordre de ces differens Memoires; ſemblable aux Architectes qui ramaſſent ſans aucun ordre une infinité de materiaux avant que de travailler à la conſtruction d'un édifice. C'eſt neanmoins de cette confuſion qu'ils tirent la perfection du deſſein qu'ils ont conçû, & l'on eſt ſurpris de voir inſenſiblement ſortir de la pouſſiere, & d'un embarras de pierres & de bois, un bâtiment qui a toutes les graces, & toutes les proportions de la belle Architecture.

Pour revenir à mon ſujet, j'ai trouvé qu'une hiſtoire generale embraſſe une ſi grande quantité de faits indépendans les uns des autres, que j'ai crû qu'il étoit preſque impoſſible de les allier enſemble ſans les confondre: défaut qui vient peut-être de la foibleſſe de mon eſprit, ou de ſon peu d'étenduë. Quoiqu'il en ſoit, je vois que l'Hiſtoire des Indes a pour fondement trois grandes actions, qui peuvent être comparées avec tout ce que les ſiecles paſſez ont produit de plus éclatant ſur ce ſujet. La premiere nous charme par le recit du grand courage de Chriſtophe Colom, tant durant le cours de ſon admirable navigation, qu'en la découverte de ce nouveau monde. La ſeconde fait briller la conduite & la valeur de Hernan Cortez, en ce qu'il ſouffrit pour conquerir la nouvelle Eſpagne, dont on ne connoît point encore l'étenduë

ni les bornes. La troisiéme surprend par le recit des avantures de François Pizarre, suivies des exploits de ses successeurs, qui ont soûmis à l'Espagne ce vaste Empire de l'Amerique meridionale, qui devint le theatre de plusieurs funestes tragedies, & d'incidens si extraordinaires. Voilà trois illustres sujets d'autant d'histoires qui pourroient remplir nos Annales de plusieurs grands exemples de valeur, de constance, & d'autres qualitez remarquables en l'une & en l'autre fortune. De sorte qu'en donnant toûjours à sa memoire un agreable emploi, on peut encore fortifier son esprit & son cœur par des instructions solides & d'un grand usage. Mais comme dans l'Histoire generale des Indes, ces trois sujets ont une liaison reciproque les uns avec les autres, & que chacun d'eux en particulier, en a avec d'autres exploits de moindre consideration, il n'est pas aisé de les réduire aux bornes d'une seule narration, ni de garder l'ordre des tems sans l'interrompre plusieurs fois, & mettre en pieces, pour ainsi dire, le sujet principal, par le détail des circonstances.

Cependant les Maîtres de l'Art, qui ont donné le nom de transition à ces discours, qui conduisent l'esprit du recit d'un évenement à quelque autre sujet, nous ordonnent d'observer le rapport que les parties ont à leur tout avec tant de justesse, que le corps de l'Histoire ne paroisse point difforme,

ſoit en le chargeant de membres inutiles, ſoit en retranchant ceux qui lui ſont neceſſaires pour y conſerver l'agrément de la diverſité. Il faut ſelon leurs preceptes que la liaiſon de ces membres ſoit ſi délicate, que l'on ne puiſſe l'appercevoir, & que la difference des faits ſoit ſi bien menagée, qu'elle ne faſſe remarquer ni défaut ni confuſion; & cet avantage d'entrelacer les évenemens avec tant d'adreſſe, qu'ils ne paroiſſent point ſe ſoûtenir les uns les autres par une eſpece de digreſſion, eſt un effort d'eſprit dont peu d'Hiſtoriens ſont capables. Car ſi l'on veut reprendre toutes les circonſtances du ſujet que l'on a quitté, on tombe dans l'inconvenient de la repetition, & d'une ennuyeuſe longueur, & ſi on les neglige, le ſtile en devient obſcur & inégal. Cependant il faut éviter également ces deux vices qui effacent toutes les bonnes qualitez d'un Auteur.

Ce défaut commun à toutes les Hiſtoires generales, ſe trouve encore plus grand, & preſque inévitable en celle des Indes Occidentales. Elle comprend deux Empires d'une très-grande étenduë, dont chacun contient une infinité de Provinces, & pluſieurs Iſles. Ces Païs étoient gouvernez par des Rois, ou Caciques, dont les uns étoient ſujets ou tributaires des deux Empereurs du Mexique & du Perou; & pour ceux dont ils ne recevoient ni tribut ni hommage, le ſeul éloignement de leur païs faiſoit leur ſeureté.

Toutes ces Provinces, ou petits Royaumes avoient donné sujet à autant de differentes conquêtes, sous divers Conquerans. On formoit en un même tems plusieurs entreprises, toutes sous des Capitaines très-braves, mais peu connus. Ils conduisoient chacun une troupe de soldats, & cette troupe se donnoit le nom d'Armée, avec quelque sorte de raison, tant par rapport à ses desseins, qu'au succez des expeditions. Il s'y faisoit plusieurs combats contre des Princes & en des lieux dont les noms ne fatiguoient pas seulement la memoire, mais encore la langue en les prononçant. Ainsi l'Historien de ces exploits se voyoit obligé d'employer des transitions frequentes & obscures; & l'abondance de la matiere embarrassoit la narration. Car il étoit contraint de rebattre sur des évenemens de peu d'importance, ou de les supprimer entierement; & il falloit que le Lecteur revint souvent à ceux qu'il avoit laissez comme suspendus, ou qu'il donnât continuellement un fâcheux exercice à sa memoire.

Ce n'est pas que je veüille dire qu'Antoine d'Herrera Auteur très-exact, n'ait réüssi autant qu'il se pouvoit dans le dessein qu'il avoit pris de composer une histoire generale; je ne voudrois pas seulement le suivre, je souhaiterois encore le pouvoir faire avec autant de succez. Que si je ne trouve en son ouvrage ni l'ordre ni la clarté dont il avoit besoin pour se faire entendre,

j'avouë qu'il ne pouvoit lui en donner davantage, étant engagé à décrire tant de faits differens,qu'en laissant les uns pour reprendre les autres, pressé par l'ordre des tems, il n'a pû quelquefois s'empêcher d'en confondre la suite, & celle des évenemens.

CHAPITRE II.

Les raisons qui ont obligé à écrire separément l'Histoire de l'Amerique Septentrionale, ou nouvelle Espagne.

L'Histoire de la Nouvelle Espagne meritoit d'être tirée de cet embarras,& de cette obscurité, & c'est à quoi je me suis appliqué en l'écrivant à part, afin qu'en la mettant en son jour, autant qu'il est possible à la mediocrité de mon genie, ce qu'elle a de merveilleux tienne les esprits suspendus sans leur faire de violence, & ce qu'elle a d'utile puisse instruire sans dégoûter. J'ai choisi ce sujet entre les trois dont j'ai parlé, parce que comme les actions de ChristopheColom & ses premieres conquêtes ne sont point mêlées avec d'autres évenemens elles sont décrites agréablement & sans confusion, dans la premiere & la seconde decade d'Antoine de Herrera. Pour l'Histoire du Perou, elle se trouve separée en deux Volumes que l'Inca Garcilasso en a composez ; & cet Auteur est si exact à

choiſir ſes memoires, & ſi fleuri dans ſon ſtile, pour le tems auquel il écrivoit, que je condamnerois de temerité celui qui entreprendroit de le ſurpaſſer, & donnerois beaucoup d'éloges à quiconque pourroit l'imiter en achevant cette Hiſtoire. Pour ce qui regarde la Nouvelle Eſpagne, ou elle a manqué d'Auteurs qui meritent le nom d'Hiſtoriens, ou elle ſe voit en la neceſſité de les défendre contre les reproches que la poſterité eſt en droit de leur faire.

François Lopez de Gomara eſt le premier qui a traité ce ſujet, mais ſans diſcernement, & ſans exactitude. Il rapporte ce qu'il a entendu dire, & l'aſſure auſſi hardiment que s'il l'avoit vû, ſans trouver aucune difficulté en ce qui choque la vrai-ſemblance, ni repugnance en ce qui eſt impoſſible.

Antoine de Herrera l'a ſuivi, & a travaillé en partie ſur les memoires de cet Auteur, & après eux Barthelemi Leonard d'Argenſola a écrit ſur la même matiere, ſans éviter les mêmes défauts, ſur quoi il eſt moins excuſable; car il nous a donné les premiers exploits de cette conquête dans ſes Annales d'Arragon, tellement mêlez & confondus avec ſon principal ſujet, qu'ils y paroiſſent amenez de fort loin, & n'y tenir lieu que d'un épiſode. Il rapporte ce qu'il a trouvé dans Herrera; mais quoique ſon ſtile ſoit plus clair & d'un meilleur caractere, il eſt ſi fort interrompu & em-

broüillé par le mélange des autres évenemens, que ce qu'il y a de grand & d'heroïque en cette entreprise, est affoibli par les digressions; en sorte que l'on ne reconnoît plus ce qui est aisé à remarquer en plusieurs endroits de son Histoire.

On a vû paroître depuis une Histoire particuliere de la Nouvelle Espagne, qui est un ouvrage posthume de Bernard Diaz del Castillo. Elle a esté mise en lumiere par un Religieux de la Mercy, qui avoit tiré le manuscrit de la Biblioteque d'un grand & sçavant Ministre, où elle avoit esté long-tems comme ensevelie, peut-être à cause des inconveniens qui n'ont pas esté reconnus, ou qu'on lui a pardonnez lorsqu'on en a permis l'impression. Cette histoire passe aujourd'huy pour veritable, à la faveur de son stile grossier, & sans aucune politesse, qui lui a donné du credit auprès de bien des gens; comme s'il étoit une marque de la sincerité de son Auteur. Neanmoins, quoiqu'il ait l'avantage d'avoir écrit ce qu'il a vû, la lecture de son ouvrage fait connoître que ses vûës n'étoient pas nettes, ni assez exemptes de passion pour ajuster les mouvemens de son esprit & de sa plume sur les regles de la verité. Il paroît aussi satisfait de son ingenuité, que mal content de sa fortune; l'envie & l'ambition se produisent à découvert en plusieurs endroits, où ces deux passions s'évaporent en plaintes contre Hernan Cortez, qui est le prin-

cipal heros de cette histoire. Il cherche à penetrer ses desseins afin d'y trouver à redire, & d'effacer ainsi la gloire du succez ; & il propose comme des regles infaillibles de conduite, non pas les ordres & les commandemens du General, mais les bruits extravagans qui couroient parmi les soldats, quoique dans cette profession, il n'y ait pas moins d'esprits grossiers & ignorans qu'ailleurs ; & que dans toutes il soit également dangereux de permettre les raisonnemens à des personnes qui n'ont que l'obéïssance en partage.

Ce sont là les raisons qui m'ont obligé d'entreprendre de tirer cette Histoire de l'obscurité où elle étoit envelopée, & de venger les outrages que l'on y a faits à la verité. Je m'aiderai neanmoins des Auteurs que j'ai citez, en toutes les occasions où je n'aurai point de fondement raisonnable de m'écarter de ce qu'ils ont écrit ; & je me servirai des autres relations & memoires particuliers, que j'ai rassemblez, pour autoriser ce que j'en rapporterai, sans passion & sans aucun autre attachement que celui qu'on doit avoir à la verité. Je ne prétens point étaller ce qui ne doit être que supposé, ni perdre le tems à faire un détail inutile des menuës circonstances, qui gâtent le papier par des récits contre la bien-séance, ou qui le remplissent de faits indignes d'être marquez, & qui ne servent qu'à enfler un volume, sans contribuer à la majesté

de l'Hiſtoire. Mais avant que de venir à l'execution de ce deſſein, il ſera bon de faire voir l'état auquel les affaires d'Eſpagne ſe trouvoient lorſque l'on commença la conquête du nouveau Monde, afin d'en découvrir le principe avant que d'en marquer le progrez, & que cette connoiſſance ſerve comme de fondement à l'édifice que j'ai entrepris.

CHAPITRE III.

Les malheurs dont l'Eſpagne étoit affligée lorſqu'on entreprit la Conquête de l'Empire du Mexique.

L'Année 1516. n'eſt pas moins remarquable à l'Eſpagne par la date des mouvemens qui l'agiterent alors, que par celle du bonheur dont elle a reſſenti les effets, & qui commença préciſément en ce tems-là. Cette Monarchie ſe trouvoit émeuë de tous côtez par des troubles & des diviſions, d'autant plus à craindre, que le répos dont elle joüiſſoit au dehors étoit alteré par les maux qui l'attaquoient au dedans, juſqu'à la menacer de ſa derniere ruine. Car encore que la fidelité des peuples ne fût pas entierement corrompuë, neanmoins leur propre inclination les retenoit plûtôt que les motifs d'une obéïſſance imprimée par l'autorité de ceux qui gouver-

noient. Cependant ce fut en ce même tems qu'elle vit naître dans les Indes Occidentales sa plus grande prosperité, par la découverte de la Nouvelle Espagne : qui non seulement a étendu fort loin ses conquêtes, mais encore à augmenté la gloire de son nom en le doublant. C'est ainsi que la fortune & le tems se joüent des choses de ce monde, par le mélange des biens & des maux, qui se succedent les uns aux autres dans une revolution continuelle.

Le Roi Catholique Dom Ferdinand étoit mort dès l'année précedente ; comme les mesures qu'il avoit prises pour la conservation & pour l'accroissement de ses Etats, manquerent par la mort de leur Auteur, on découvrit insensiblement la grandeur de cette perte, par les troubles & les désordres qui la suivirent ; de la même maniere que l'on juge de la grandeur des causes par l'importance de leurs effets.

Toute l'autorité du gouvernement demeura entre les mains du Cardinal, Archevêque de Tolede, Dom François Ximenez de Chisneros. Ce Prélat avoit une fermeté d esprit incomparable, une vaste & sublime intelligence, & un courage invincible, & il possedoit en un même degré la pieté, la prudence & la constance. Ces vertus & ces qualitez heroïques se trouvoient alliées dans son ame sans se nuire les unes aux autres par la diversité de leurs interéts. Mais comme il avoit trop d'attachement à

ce qu'il avoit une fois resolu, & qu'il n'oublioit rien pour soûtenir l'honneur de son jugement en ces occasions, il laissoit souvent échapper celles de faire le bien, en cherchant le mieux ; ainsi son zele n'étoit point si propre à corriger les esprits inquiets, que cette grande roideur d'integrité étoit capable de les irriter.

Jeanne fille unique des Rois Ferdinand & Isabelle, seule Reine & legitime heritiere des Royaumes d'Espagne, étoit alors à Tordesillas, où elle ne voyoit personne, à cause de ce fâcheux accident qui avoit blessé son imagination, dont la vivacité lui donnant de trop fortes impressions des objets, l'avoit privée de l'usage du raisonnement, ou reduite à raisonner faux de ce qu'elle comprenoit.

Le Prince Charles, premier de ce nom entre les Rois d'Espagne, & cinquiéme entre les Empereurs, tenoit sa Cour en Flandre. L'accident de sa mere lui avoit acquis la Couronne avant le tems. Cependant comme il n'étoit pas encore en sa dix-septiéme année, qu'il n'avoit point esté nourri en Espagne dont il ne connoissoit pas encore les interêts ni les maximes, & que ces premieres inclinations étoient préoccupées en faveur des Ministres Flamans : toutes ces circonstances donnoient lieu à de tristes réflexions, qui faisoient apprehender sa venuë à ceux mêmes qui la jugeoient necessaire au bien de l'Etat.

L'Infant Dom Ferdinand frere de Charles, & moins âgé que lui, marquoit en cette grande jeuneſſe un eſprit meur & ſage; mais il témoignoit du chagrin de ce que le Roy Ferdinand ſon ayeul ne l'avoit pas nommé ſur ſon dernier teſtament pour gouverner ſes Royaumes, quoiqu'il lui eût donné autrefois cet emploi, par la diſpoſition qu'il fit à Burgos. Ainſi bien qu'il s'efforçât de ſe contenir dans les termes de ſon dévoir, neanmoins par les réflexions qu'il faiſoit, & qu'il entendoit faire à ceux qui approchoient de ſa perſonne, il ſçavoit fort bien remarquer, que s'il n'eût jamais eſté choiſi pour une pareille charge, cela pouvoit s'attribuer au défaut de ſon âge; mais que de s'en voir exclus aprés l'avoir poſſedée, c'étoit une défiance qui offenſoit directement ſa perſonne & ſa dignité. En ſorte qu'il ne pouvoit cacher le peu de ſatisfaction qu'il avoit du gouvernement établi: ce qui étoit très-dangereux dans la conjoncture des affaires, parce que tous les eſprits étant en mouvement, ce Prince aimé du peuple, tant par l'honnetêté de ſes manieres, qu'à cauſe qu'il étoit né en Caſtille, & qu'il y avoit eſté élevé, pouvoit ſe flatter d'en être ſuivi; & ſi les factions que l'on apprehendoit avoient une fois éclaté, un mouvement ſi naturel auroit pû en cauſer beaucoup d'autres très-violens.

Ces embarras furent augmentez par un autre qui n'étoit pas moins chagrinant pour

le Cardinal Ximenez. C'eſt que le Doyen de Louvain Adrien Florent, qui depuis fut Pape ſixiéme de ce nom, avoit eſté envoyé de Flandres, pour tenir en apparence le rang & la qualité d'Ambaſſadeur auprès du Roy Ferdinand; mais ce Roy étant mort il fit paroître les pouvoirs qu'il avoit de prendre poſſeſſion de ſes Royaumes au nom du Prince Charles, & de gouverner en ſon abſence: ce qui fit naître une conteſtation débatuë de part & d'autre avec beaucoup de chaleur; ſçavoir, ſi ces pouvoirs avoient plus de vertu & d'autorité, que ceux dont le Cardinal étoit revêtu. Sur quoi les Politiques de ce tems-là exercerent leurs ſpeculations avec trop de liberté & peu de reſpect, parce que leurs raiſonnemens prenoient toûjours quelque teinture des differentes paſſions qui les formoient. Ceux qui aimoient la nouveauté prétendoient que le Cardinal n'étoit qu'un Gouverneur nommé par un autre Gouverneur, puiſque le Roy Ferdinand n'avoit plus que ce titre depuis la mort de la Reine Iſabelle. Les raiſons de l'autre partie n'avoient pas moins d'inſolence, puiſqu'elles alloient à donner l'excluſion à tous les deux Miniſtres. On ſoûtenoit que le même défaut ſe rencontroit en la nomination du Doyen, parce qu'encore que le Prince Charles eût l'avantage d'être le legitime ſucceſſeur du Royaume d'Eſpagne, il ne pouvoit du vivant de ſa mere prendre d'autre qualité que celle

de Gouverneur, de la même maniere que son ayeul en avoit usé. Ainsi ils déclaroient ces deux Princes incapables de communiquer à leurs Magistrats l'autorité souveraine, parce qu'étant inseparable de la personne du Roy, elle ne reside point en celle d'un Gouverneur.

Comme les Ministres reconnurent que ces disputes en s'échauffant donnoient de rudes atteintes à leur dignité & à leur autorité, ils concerterent ensemble pour unir leurs pouvoirs; & cette resolution étoit la plus sage qu'ils pouvoient prendre, s'ils eussent pû de la même maniere accorder leur genie : mais la dureté du Cardinal heurtoit à tout moment la douceur d'Adrien. Le premier ne pouvoit souffrir de compagnon dans ses desseins ; & l'autre soûtenoit les siens avec peu de fermeté, & sans aucune connoissance des Loix & des Coûtumes de la Nation. Cette division entre les Gouverneurs en fit naître une autre entre les sujets ; en sorte que leur obeïssance étant partagée comme l'autorité se trouvoit desunie, cette diversité de mouvemens dans l'Etat produisoit le même inconvenient que feroient deux gouvernails en un navire, qui par leur differente agitation formeroient une tempête au milieu même du calme.

On reconnut bien-tôt par les effets, combien cet état étoit perilleux, lorsque les mauvaises humeurs dont la Republique a-

bondoit

bondoit vinrent à s'irriter. Le Cardinal qui n'avoit pas besoin d'un grand effort de persuasion pour attirer son collegue dans ses sentimens, ordonna que les Villes du Royaume prissent les armes, & qu'en chacun on fist un rôlle de ceux qui pouvoient les porter, pour leur en apprendre le maniment & la pratique de l'obeïssance qu'ils devoient à leur Chef. Pour cet effet il donna des appointemens aux Capitaines, & plusieurs exemptions aux Soldats. Les uns disoient que cet établissement ne regardoit que sa propre seureté; d'autres croyoient qu'il préparoit ces forces pour reprimer l'insolence des Grands: cependant l'experience montra bien-tôt que ce mouvement étoit à contre-tems; parce que les Grands qui possedoient des Seigneuries hereditaires, se trouverent offensez de ce que l'on mettoit les armes entre les mains du peuple, ce qui étoit capable d'allumer un feu très-difficile à éteindre en une si fâcheuse saison. Ils crûrent alors découvrir la source d'un bruit qui avoit couru, que les Gouverneurs armez de ces forces de reserve vouloient discuter l'origine de leurs Fiefs, & le fondement des droits qu'ils exigeoient de leurs vassaux. Les peuples mêmes parurent agitez de differentes passions: quelques Villes enrôllerent des Soldats, firent des revûës, & dresserent des lieux publics pour les exercices militaires; mais en d'autres ces remedes qu'on préparoit contre la guerre furent considerez

comme des gages de la liberté, qui pouvoient donner quelque atteinte à la tranquilité publique; & en toutes également, cette nouveauté étoit d'une dangereuse consequence, parce que les Villes qui demeurerent dans leur devoir, ne laisserent pas de reconnoître les forces dont elles pouvoient appuyer leur desobeïssance; & celles qui furent rebelles se trouverent en main de quoi soûtenir leur revolte, & corrompre ou forcer la fidelité des autres, en jettant le trouble dans tout le Royaume.

CHAPITRE IV.

Etat où se trouvoient les Royaumes éloignez de l'Espagne, & les Isles de l'Amerique qui avoient déja reçû le nom d'Indes Occidentales.

LEs autres Domaines de la Couronne d'Espagne ne souffrirent pas moins que la Castille en cette conjoncture: en sorte qu'il n'y eut, pour ainsi dire, aucune pierre qui ne fût ébranlée, & dont on ne pût craindre avec raison la ruine de tout l'édifice.

L'Andalousie se trouvoit affligée par la guerre civile que Dom Pedro Giron fils du Comte d'Urena avoit excité, pour s'emparer des Etats du Duc de Medina-Sidonia. Comme ce Comte en prétendoit la succession du chef de sa femme Dona Mencia de Gusman, il avoit choisi la voye des armes

pour expliquer ses droits, voulant autoriser ses violences sous le nom de justice.

La Navarre étoit comme partagée entre deux grandes Maisons, dont les noms se sont rendus si celebres aux dépens de leur Patrie. Ces Maisons étoient celle de Beaumont, & celle de Gramont, dont les querelles s'étoient rallumées avec beaucoup d'ardeur. Ceux de Beaumont partisans d'Espagne, employoient les noms specieux de droit & de raison, pour venger leurs injures particulieres contre leurs ennemis; & ceux de Gramont, qui après la mort de Jean d'Albret & de la Reine Catherine, s'étoient déclarez pour le *Prince de Bearn son fils, s'appuyoient sur la protection de la France, dont ils menaçoient les autres. L'un & l'autre parti étoit difficile à reduire, parce qu'ils couvroient leur haine des apparences de fidelité, & le nom du Roy, dont ils faisoient tous deux un méchant usage, ne leur servoit que d'un prétexte pour exercer leur vengeance, & pour nourrir la division.

En même tems l'Arragon vit naître une contestation d'une très-dangereuse consequence, sur le gouvernement de ce Royaume, dont l'Archevêque de Saragosse Dom Alfonse d'Arragon se trouvoit chargé par le testament du feu Roy Ferdinand son pere. La souveraine Magistrature du Royaume, qu'ils appellent *El justitia*, étoit alors en-

* *Henry d'Albret,*

tre les mains de Dom Juan de Lanuza ; qui s'oppoſoit avec un peu trop d'opiniatreté aux prétentions de l'Archevêque, ſous un pretexte veritable ou mandié ; diſant qu'il ne convenoit pas au répos de l'Etat, que l'autorité abſoluë demeurât entre les mains d'une perſonne à qui ſa naiſſance pouvoit inſpirer des deſſeins trop relevez: Ce principe fut le fondement de pluſieurs autres diſputes qui s'agitoient entre les Gentilshommes, & que l'on pouvoit conſiderer comme des rafinemens trop ſubtils ſur la fidelité que l'on doit aux Princes. Cependant comme ces diſcuſſions paſſoient de la Nobleſſe aux eſprits groſſiers du peuple, ils donnoient atteinte aux devoirs de l'obéïſſance & de la ſujettion.

Le feu des troubles s'allumoit en Catalogne, & dans le Royaume de Valence, par la brutalité naturelle des bandits, qui n'étant pas ſatisfaits de ſe voir maîtres abſolus à la campagne, s'emparoient déja des Bourgs, & ſe rendoient redoutables aux Villes mêmes : ce qu'ils faiſoient avec tant d'inſolence & de confiance, que l'ordre de la juſtice étant renverſé, les Magiſtrats eſtoient obligez à ſe cacher, & laiſſoient regner par tout la cruauté. Ainſi les plus grands crimes paſſoient pour des actions de valeur, & acqueroient de la réputation à la malheureuſe poſterité des coupables.

Les premieres proclamations du regne de la Reine Jeanne & du Prince Charles,

furent reçûës à Naples avec beaucoup d'applaudiſſement. Cependant au milieu de la joye publique, on vit naître un bruit dont la ſource ne fut pas connuë, quoiqu'il fût aiſé d'en remarquer la malignité.

On inſinuoit que le feu Roy Ferdinand avoit nommé pour heritier du Royaume de Naples le Duc de Calabre, qui eſtoit alors priſonnier dans le Château de Xativa. Ce bruit mépriſé d'abord, traîna durant quelques jours parmi le peuple, comme un ſimple murmure; mais enfin, s'étant revêtu de l'apparence d'un ſecret fort miſterieux, il s'accrut tout d'un coup, & paſſa en une eſpece de ſedition declarée, qui mit la Nobleſſe en alarme, & cauſa beaucoup de peine à tous ceux qui tenoient le parti de la raiſon & de la verité.

En Sicile le peuple prit les armes contre le Vice-Roi Dom Hugue de Moncade, avec tant de fureur, qu'il obligea ce Vice-Roi d'abandonner le gouvernement de ce Royaume entre les mains de la populace, dont les extravagances allerent bien plus loin que celles des Napolitains; parce qu'elles eſtoient ſoûtenuës par quelques Seigneurs, qui ſous pretexte du bien public, titre ordinaire de toutes les ſeditions, faiſoient ſervir la ſottiſe du peuple d'inſtrument à leur vengeance, dans la penſée de s'élever par là au plus haut degré, d'où l'ambition precipite ſouvent ceux qu'elle poſſede.

L'éloignement des Indes ne fut point capable de les garantir de la malignité de cette influence generale, qui dominoit alors sur toutes les parties de cette Monarchie. Tout ce qui avoit esté conquis en ce nouveau monde se reduisoit aux Isles de Saint Domingue, de Cuba, de Saint Jean de Port-ric, & de la Jamaïque, outre une petite partie de la Terre-ferme qui avoit esté peuplée dans la Province de Darien, & à l'entrée du Golfe d'Uraba. C'est dans ces bornes qu'étoit renfermé tout ce qui se comprenoit sous le nom d'Indes Occidentales, qui leur fut imposé par les premiers Conquerans, seulement à cause que l'éloignement & la richesse de ce Païs leur paroissoit avoir beaucoup de rapport avec les Indes d'Orient, qui ont tiré leur nom du fleuve Indus. Le reste de cet Empire d'Occident ne consistoit pas tant en des réalitez, qu'en de hautes esperances fondées sur les diverses découvertes faites par quelques Capitaines Espagnols, avec des succez differens, & plus de peril que de profit. Cependant en ce peu de païs possedé par les Espagnols, la valeur des premiers Conquerans ne subsistoit plus même dans la memoire; & l'avarice possedoit tellement l'esprit & le cœur de leurs successeurs, qu'ils ne songeoient qu'à s'enrichir aprés avoir renoncé au soin de leur conscience, & à celui de leur réputation, sans lesquels l'homme demeurant abandonné à la brutalité de sa concu-

piſcence naturelle, devient plus farouche & plus cruel que les bêtes qui lui font la guerre. Ainſi on ne rapportoit de ce nouveau monde, que des larmes & des plaintes ſur les maux que l'on y enduroit. L'interêt des particuliers avoit pris la place de celui du public, & du zele que l'on doit avoir pour la Religion: & ce deſordre achevoit de détruire les pauvres Indiens, accablez ſous le poids de l'or qui leur coûtoit tant de fatigues, pour ſatisfaire une paſſion dont ils n'étoient pas poſſedez; étant obligez à chercher à travers mille perils un métail qu'ils mépriſoient, & à maudire l'ingrate fertilité de leur patrie, qui leur attiroit une ſi cruelle ſervitude.

Le Roy Dom Ferdinand informé de ces dereglemens, s'étoit appliqué à y apporter du remede; & ſes ſoins regardoient particulierement les Indiens, qu'il deſiroit proteger & attirer à la Foi: ce qui a eſté toûjours la premiere vûë de nos Rois. Pour cet effet il donna pluſieurs ordres, & publia des Loix; mais tous les moyens dont il ſe ſervoit perdoient leur force en s'éloignant, de la même maniere qu'une fléche tombe au pied du but lorſqu'il eſt hors de la portée du bras qui la décochée. Mais encore que la mort du Roy eût empêché de recueïllir le fruit de ſes bonnes intentions, le Cardinal Ximenez demeura conſtamment dans la reſolution de ſuivre les deſſeins de ſon maître, afin de reduire une fois

cet Etat dans les termes de la raiſon & de l'équité. Pour cet effet il ſe ſervit de quatre Religieux de l'Ordre de Saint Jerôme, ſages & vertueux, qu'il envoya dans l'Amerique avec le titre de Viſiteurs, accompagnez d'un Miniſtre de ſon choix, revêtu de la qualité de Juge de la reſidence: en ſorte que ces deux Juriſdictions bien unies entr'elles, avoient une autorité redoublée qui s'étendoit ſur tout. Mais à peine furent-ils arrivez aux Indes, qu'ils s'aperçûrent que la difference qu'il y a entre la pratique & la ſpeculation, deſarmoit toute la rigueur de leurs inſtructions: & ils ne firent preſque autre choſe que reconnoître de plus prés les maux de cette forme de gouvernement, qui s'empirerent par le peu de vertu du remede que l'on y appliquoit.

CHAPITRE V.

Les malheurs de l'Eſpagne ceſſent à la vûë du Roy Charles V. Premiere expedition pour la Conquête de la Nouvelle Eſpagne.

LEs affaires de la Monarchie Eſpagnole étoient en cet état lorſque Charles V. en prit la poſſeſſion actuelle, par l'entrée qu'il fit en Eſpagne au mois de Septembre de l'année 1516. Sa venuë fit ceſſer d'abord tous les mouvemens; & le calme revint inſenſiblement

ſenſiblement, comme ſi l'orage eût eſté diſſipé par la preſence du Prince: ſoit par une ſecrete vertu que Dieu accorde aux têtes couronnées ; ſoit que les ſoins de la Providence concourent également à ſoûtenir la majeſté des Rois, & le devoir de leurs Sujets. La Caſtille fut la premiere à reſſentir les effets de ce bonheur, qui ſe communiqua bien-tôt à tous les autres Roïaumes, & paſſa aux Etats du dehors de l'Eſpagne, comme la chaleur naturelle ſe répand du cœur en toutes les parties du corps, au grand ſoulagement des membres. Ces influences pacifiques pénétrerent bien-tôt juſques dans l'Amerique, où le ſeul nom du Roi fit autant d'effet, que ſa preſence en avoit fait ailleurs. On ne s'y propoſa plus que des conquêtes : les Soldats ſentirent renaître leur vigueur & leur courage ; & on commença de travailler aux deſſeins, qui ouvrirent le chemin à la conquête de la Nouvelle Eſpagne, dont le Ciel deſtinoit l'Empire à nôtre auguſte Monarque dans ces commencemens de ſon Regne.

Le Capitaine Diégo Velaſquez gouvernoit alors l'Iſle de Cuba. Il y étoit paſſé en qualité de Lieutenant ſous Dom Diégo Colom ſecond Amiral des Indes ; & il y avoit eu tant de bonheur, que l'on regardoit la conquête de cette Iſle comme l'ouvrage de ſa valeur, & les Colonies qui s'y étoient établies comme l'effet de ſes ſoins. Cette Iſle étant la plus Occidentale de tou-

tes celles qui avoient été découvertes, & la plus proche du Continent de l'Amerique, les terres de ce Continent y étoient mieux connuës ; neanmoins on y doutoit encore si elles étoient ou Isles ou Terre-ferme : mais on parloit de leurs richesses avec autant de certitude, que si on en avoit été assuré par le témoignage des yeux ; soit que cette assurance fût fondée sur ce que l'experience en avoit découvert dans les conquêtes qui s'étoient faites ; soit à cause du peu de chemin que les prosperitez dont on se flatte ont à faire, pour passer de l'imagination à la persuasion.

La connoissance & la reputation de ce pays s'accrurent beaucoup en ce tems-là, par le rapport des Soldats qui avoient accompagné François Fernandez de Cordouë à la découverte d'Iucatan, qui est une Peninsule qui touche aux frontieres de la Nouvelle Espagne : car encore que cette expedition n'eût pas été fort heureuse, & que l'on n'eût pas achevé la conquête de ce pays, à cause de la mort de ce Capitaine, & de plusieurs de ses Soldats tuez en combattant genereusement contre les Indiens ; on en tira néanmoins l'avantage d'avoir une connoissance plus sûre & plus nette de cette contrée, outre que les Soldats, quoique blessez pour la plus grande partie, ne montroient point un courage abattu : au contraire, à travers les éxagerations de ce qu'ils avoient souffert en cette entreprise, on re-

marquoit en eux une ardeur pour y retourner, qui animoit encore tous les autres Espagnols; quoi qu'à la verité des discours & l'exemple de ces Soldats fissent moins cet effet, que les bijoux qu'ils avoient apportez de leur découverte. Ces bijoux étoient d'un or fort bas, & il y en avoit peu, mais les applaudissemens qu'ils reçûrent en augmentoient infiniment le titre; chacun se promettant alors de grandes richesses de cette conquête: & ces ouvrages de l'imagination s'élevoient d'autant plus haut qu'ils étoient fondez sur le rapport des yeux.

Quelques Ecrivains ne demeurent point d'accord, que le premier or que l'on aït vû de la Terre-ferme soit venu d'Iucatan. Ils se fondent sur deux raisons; la premiere, que cette Province ne produit point d'or: la seconde est, la facilité que l'on trouve à contredire une personne qui ne se défend pas. Pour moi j'ai suivi des Relations qui rapportoient de bonne foi ce que leurs Auteurs ont vû, sans m'amuser à discuter, comme si s'étoit un fait de grande importance, si cet or venoit d'Iucatan ou de quelque autre Province; sçachant qu'il y a bien de la difference entre produire de l'or, & en avoir chez soi. J'ajoûte que la circonstance qui marque que les Indiens de ce pays-là n'avoient de l'or que dans leurs Temples, selon ces mêmes Relations, est une preuve qu'il leur étoit rare & précieux, puis qu'ils l'employoient seulement au culte de leurs

Dieux, comme le plus riche témoignage qu'ils puſſent donner de leur veneration.

Diego Velaſquez voïant tous les eſprits prévenus de l'imagination des grands avantages que la conquête d'Iucatan promettoit à ceux qui la pouſſeroient à bout, il forma le deſſein de s'élever juſqu'à la qualité de Gouverneur en chef: car encore que la dépendance où il étoit ſous l'Amiral Dom Diego Colom, ne roulât plus que ſur un ſimple titre, dont cet Amiral ne faiſoit aucun uſage, neanmoins Velaſquez s'en trouvoit encore incommodé; parce qu'un rang ſubalterne ne ſoutenoit pas aſſez à ſon avis les hautes eſperances qu'il avoit conçûës, & rendoit ſon bonheur imparfait. Dans cette vûë il réſolut de pourſuivre la conquête de la Province d'Iucatan; & l'ardeur avec laquelle les ſoldats accouroient de tous côtez pour s'enrôller, ayant encore élevé ſes eſperances, il fit publier qu'il vouloit entreprendre cette expedition. Il mit bientôt ſur pied les troupes neceſſaires pour cette entrepriſe; & il les fit embarquer en trois petits vaiſſeaux & un brigantin bien équipez, & bien pourvûs de vivres & de munitions.

Velaſquez nomma pour general Jean Grijalva, qui étoit ſon parent, & pour Capitaines Pierre d'Alvarado, François Montexo, & Alphonſe d'Avila; Cavaliers dont la qualité étoit connuë, & qui étoient encore plus eſtimez dans ces Iſles, par leur

procedé civil & obligeant, qui est le principal caractere de la Noblesse, quoique tous les Nobles ne lui conservent pas ce rang qui lui est dû. Cependant, quoiqu'on eût assemblé sans peine jusqu'à deux cens cinquante Soldats en comptant les Matelots & les Pilotes, & que tous les retardemens parussent insupportables à des gens qui fondoient sur ce voïage toute l'esperance de leur fortune, ils ne pûrent se mettre en Mer que le huitieme jour d'Avril de l'année 1518.

Leur dessein étoit de tenir la même route que celle qui avoit été suivie à l'autre voïage; mais étant emportez par les courans, ils déchûrent de quelques degrez, & allerent aborder à l'Isle de Cozumel, qui fut leur premiere découverte. Les Espagnols firent quelques provisions, sans aucune opposition de la part des Indiens; après quoy ils se rembarquerent: & ayant regagné l'avantage qu'ils avoient perdu, ils se trouverent en peu de jours à la vûë d'Iucatan. Ainsi après avoir doublé la pointe de Cotoché, qui est la partie de cette Province la plus avancée vers le Levant, ils tournerent vers le Ponant, & cinglerent au long de cette côte qu'ils laissoient à main gauche, jusqu'à la rade de Potoncham, ou Champoton. Comme c'étoit le lieu où François Fernandez de Cordouë avoit été défait, le desir de venger sa mort, plus que celui de prendre des vivres, obligea les Espagnols à mettre pied à terre. Ils batti-

rent les Indiens : & ce combat ayant répandu la terreur de leurs armes par toute la Province, ils se rembarquerent, fort résolus de pousser plus avant cette découverte.

Ils reprirent donc la route du Ponant, sans s'éloigner de la terre qu'autant qu'il étoit necessaire pour éviter le peril d'un naufrage. Cette côte leur paroissoit très-belle, & d'une grande étenduë. Ils y découvroient de tems en tems des édifices bâtis de pierre : cette maniere de bâtir extraordinaire dans les Indes, leur causoit de la surprise; ensorte que l'empressement qu'il y avoit à qui en découvroit le premier, pour les montrer aux autres, joint à l'admiration, faisoit paroître ces bâtimens comme de grandes Villes, où ils croyoient voir des tours, & tous les autres ornemens que leur imagination fabriquoit, & ils les faisoient remarquer à leurs compagnons. Sur quoi on peut dire que les objets, qui suivant la regle ordinaire diminuent par l'éloignement, en étoient augmentez en cette rencontre. Quelqu'un des Soldats ayant dit alors, qu'il trouvoit ce païs fort semblable à l'Espagne, cette idée plut si fort à tous ceux qui l'écoutoient, & demeura si bien imprimée dans leur esprit, que l'on ne trouve point d'autre raison de ce nom de *Nouvelle Espagne*, qui est demeuré à ce Roïaume-là. Il le doit ainsi à un discours échapé au hazard, & relevé temerairement, sans que l'on puisse concevoir quelle force

ou quel agrément a pû lui donner le pouvoir de faire une telle impression sur la memoire des hommes.

CHAPITRE VI.

Jean de Grijalva entre dans la riviere de Tabasco : Ce qui lui arriva en ce lieu.

NOs vaisseaux suivirent la côte jusqu'à l'endroit où la riviere de Tabasco descend dans la Mer par deux embouchures. C'est une des rivieres navigables qui entre dans le Golfe de Mexique ; & depuis cette découverte, elle a pris le nom de Grijalva, pour laisser le sien à la Province qu'elle arrose, & qui est une des premieres de la nouvelle Espagne, entre celle d'Iucatan & de Guazacoalco. Ce pays paroissoit couvert d'arbres tres-hauts, & si peuplé au long des deux bras du fleuve, que Jean Grijalva résolut, avec l'approbation generale de tous ses gens, d'entrer dans cette riviere pour reconnoître le pays, où il esperoit faire quelque progrez considerable. On jetta la sonde, & l'on trouva qu'il n'y avoit de fond que pour porter les deux plus petits bâtimens. Ainsi le General y fit embarquer tout ce qu'il y avoit de gens de guerre, laissant à l'ancre les deux autres vaisseaux, avec une partie des Matelots. Les Soldats commençoient avec beaucoup de

peine à surmonter la force du courant de l'eau, lors qu'ils apperçûrent un nombre considerable de canots pleins d'Indiens armez, outre ceux qui étoient à terre en diverses troupes : qui par leur mouvement sembloient dénoncer la guerre, & vouloir défendre l'entrée de la riviere, par des cris & par ces postures que la crainte fait faire à ceux qui souhaiteroient éloigner le peril à force de menaces. Mais les nôtres, dont le courage se proposoit des entreprises bien plus difficiles, s'avancerent en bon ordre jusqu'à la portée du trait. Le General défendit de tirer, ni de faire aucun mouvement qui ne fût pacifique. L'étonnement des Indiens sembloit leur avoir ordonné la même chose : ils admiroient la fabrique des vaisseaux, les habits, & les visages des Espagnols si differens des leurs ; & la surprise que cette vûë leur causoit les rendoit immobiles, comme si l'attention de leurs yeux eût suspendu la fonction de tous leurs autres membres. Grijalva prit adroitement ce tems pour mettre pied à terre, suivi de la plus grande partie de ses gens : ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, & sans aucun danger. Il forma d'abord un bataillon, & donna ordre que l'on fist comprendre aux Indiens qu'il venoit sans aucun dessein de leur faire du mal. Ce soin fut commis à deux jeunes Indiens qui avoient été pris en la premiere expedition, & qui avoient reçû au Baptême les noms de Julien & de Melchior,

Ils entendoient la langue des peuples de Tabasco, qui approchoit de celle qui leur étoit naturelle, & ils avoient appris la nôtre, ensorte qu'ils se faisoient entendre avec quelque difficulté : mais dans un lieu où sans cela on auroit été reduit à s'expliquer par signes, cette maniere de s'énoncer tenoit lieu d'une grande éloquence.

Leur envoi rassura les Indiens, & environ trente d'entre eux prirent la hardiesse de s'avancer avec quelque précaution ; car ils vinrent en quatre canots, faits chacun du tronc d'un seul arbre, creusé d'une maniere qu'il y en avoit qui pouvoient contenir quinze ou vingt hommes, telle est la grosseur de ces arbres, & la fertilité de la terre qui les produit. On se salua de part & d'autre ; & Grijalva aprés les avoir apprivoisez par quelques présens, leur fit un petit discours, dans lequel il leur fit entendre, par le moyen d'un Truchement, *que lui & tous les Soldats qu'ils voyoient étoient Sujets d'un Monarque très-puissant, qui commandoit à tous ces païs d'où ils voyoient naître le Soleil : qu'il venoit leur offrir de la part de ce Prince, la paix & toute sorte de bonheur, s'ils prenoient la résolution de se soûmettre à son obéïssance.* Ce discours fut écouté des Indiens avec une attention mêlée de quelque marques de chagrin ; mais un de ces barbares ayant imposé silence à tous les autres, répondit avec beaucoup de discretion & de fermeté : *que cette paix qu'on leur offroit ac-*

compagnée de propositions d'hommage & de sujetion, ne lui paroissoit pas d'une bonne espece; & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris, d'entendre qu'on leur parlât de reconnoître un nouveau Seigneur, sans sçavoir s'ils étoient contens de celui qu'ils avoient : que pour ce qui regardoit la paix ou la guerre, puis qu'il ne s'agissoit maintenant que de ces deux points, ils en parleroient avec leurs anciens, & qu'ils rapporteroient la réponse.

Ils se retirerent après cette conclusion, dont les Espagnols demeurerent surpris : mais un moment après ils passerent à d'autres reflexions. Quelque plaisir qu'ils eussent d'avoir rencontré des Indiens qui pouvoient raisonner & discourir, ils comprenoient bien que ces peuples en seroient plus difficiles à vaincre ; & que s'ils sçavoient bien parler, ils sçauroient encore mieux combattre : au moins avoient-ils à craindre plus de valeur de ces esprits plus éclairez, puis qu'il est constant que la tête agit encore davantage à la guerre, que les mains. Mais ces considerations, que les Capitaines & les Soldats faisoient chacun à sa maniere, n'étoient proposées que comme des reflexions d'une prudence dont le cœur ne se sentoit pas. Ils sçurent bientôt à quoi ils devoient s'en tenir : les mêmes Indiens revinrent avec toutes les marques de gens qui demandent la paix. Ils dirent que leurs Caciques la recevoient sans neanmoins y être poussez par la crainte de la

guerre, ni par celle d'être vaincus avec la même facilité que ceux d'Iucatan, dont ils avoient appris la défaite : mais parce que les nôtres ayant remis à leur choix la paix & la guerre, ils se croyoient obligez de prendre le meilleur. Ils apportoient un regale de quantité de fruits & d'autres vivres du pays, pour gages de l'amitié qu'ils venoient lier : & quelque tems aprés leur principal Cacique parut accompagné de peu de gens sans armes, pour montrer la confiance qu'il avoit sur la bonne foi de ses hôtes, & sur celle dont il leur donnoit des marques sinceres. Grijalva le reçut avec des témoignages de joye & de civilité, ausquelles l'Indien répondit par des soumissions à sa maniere, qui ne laissoient pas de conserver quelque gravité veritable ou affectée. Aprés les premiers complimens, il fit approcher ses domestiques chargez d'un autre present, qui consistoit en plusieurs pieces dont le prix n'égaloit pas le travail. Il y avoit des garnitures de plumes de diverses couleurs, des robes de coton extrémement fin, & quelques figures d'animaux dont ils se paroient, couvertes d'un or foible & leger. Ces figures étoient de bois, & ils appliquoient l'or en petites lames. Le Cacique, sans attendre le remercîment de Grijalva, lui fit comprendre par le moyen des Truchemens, *que son but étoit la paix, & celui de ce regale de donner congé à leurs hôtes, afin que cette paix*

pût subsister. Le General répondit ; *qu'il estimoit fort ses presens & sa liberalité & que les Espagnols avoient résolu de passer plus avant, sans s'arrêter en ce lieu là ; ni lui donner aucun sujet de plainte.* Grijalva en avoit déja formé le dessein tant par l'inclination qu'il sentoit de répondre de bonne grace à la sincerité & aux honnêtetez de ces peuples, que pour le besoin qu'il avoit de laisser derriere soi une retraite & des amis dans les accidens qui pouvoient arriver. Il prit ainsi congé du Cacique, & retourna à ses vaisseaux aprés avoir fait des presens de quelques bagatelles qu'on fait en Espagne; & qui étant de peu de valeur, ne laissoient pas d'avoir auprés des Indiens la grace & le prix de la nouveauté : ce qui surprendroit moins les Espagnols maintenant, que ces peuples sont accoûtumez d'acheter au prix des diamans le verre qu'on leur apporte des pays étrangers.

Antoine de Herrera & les Auteurs qui le suivent, ou qui ont écrit aprés lui, ont dit que ce Cacique presenta au General des armes complettes d'or fin, dont il l'arma lui-même avec tant d'adresse, qu'elles paroissoient faites exprés pour lui : & cette particularité est trop remarquable pour avoir été oubliée par les Auteurs plus anciens que Herrera. Il pouvoit l'avoir prise de François Lopez de Gomara, qu'il refute neanmoins en d'autres circonstances. Cependant Bernard Diaz del Castillo, qui

se trouva present à cette entrevûë, & Gonzale Fernandez d'Oviedo qui écrivoit en ce tems là dans l'Isle de Saint Domingue, ne parlent point de ces armes, quoi qu'ils ayent décrit en détail tout ce qui s'apporta de Tabasco. Je laisse à la discretion du Lecteur de juger de la foi que l'on doit avoir pour ces Auteurs, croyant qu'il m'est permis de rapporter ce fait, sans condamner ceux qui peuvent en douter.

CHAPITRE VII.

Grijalva continuë sa navigation, & entre dans une riviere qu'il nomme Rio de Banderas, *où il apprend les premieres nouvelles de Motezuma Empereur de Mexique.*

GRijalva & ses compagnons poursuivirent leur voyage toûjours sur la même route; & ils virent en plusieurs endroits des pays bien peuplez, sans qu'il leur arrivât rien de considerable, jusqu'à une riviere qu'ils nommerent *de Banderas*, ou des Bannieres, à cause que sur ses bords, & par toute la côte ils virent plusieurs Indiens qui avoient une espece de banderolle blanche attachée au bout de leurs demi-piques. La maniere dont ils les agitoient, accompagnée de signes, de cris, & d'autres actions que les Espagnols pouvoient distinguer, faisoit comprendre qu'ils étoient

là comme amis ; & tout cela sembloit inviter nos gens à descendre plûtôt qu'à se retirer.

Le General ordonna donc à François de Montexo de s'avancer avec quelques Soldats en deux chaloupes, pour reconnoître l'embouchure de la riviere, & le dessein des Indiens. Ce Capitaine ayant trouvé un endroit où la descente étoit aisée, & voyant d'ailleurs que le procedé des Indiens ne donnoit lieu à aucun soupçon, fit avertir le General qu'il pouvoit s'approcher en toute seureté. Tous les Soldats mirent pied à terre, & furent reçûs des Indiens avec des cris de joïe qui marquoient leur admiration. Sur quoi trois d'entre eux se détacherent de la troupe, leurs ornemens faisoient assez connoître qu'ils étoient des plus considerables. Ils s'avancerent ; & aprés s'être arrêtez autant de tems qu'il en falloit pour remarquer qui étoit le Commandant, par les marques de respect que les autres lui rendoient, ils allerent droit à Grijalva, qu'ils saluerent fort civilement. Il les reçut de la même maniere : mais comme nos Truchemens n'entendoient point la langue de ces Peuples, ces complimens se reduisirent à des signes de joïe de part & d'autre, & à quelques paroles qui ne faisoient que du bruit, sans qu'on en pût comprendre la signification. Cependant les Indiens présenterent aux nôtres une maniere de festin de plusieurs sortes de viandes, qu'ils avoient

preparé ſur des nattes de palmes, à l'ombre de quelques arbres. L'appareil de ce repas, quoi que ruſtique & mal ordonné, ne déplut point aux Soldats affamez : & aprés ce rafraichiſſement, les trois Indiens manderent à leurs gens d'apporter quelques lingots d'or qu'ils avoient caché juſqu'à ce moment. La maniere dont ils les montroient ſans les laiſſer aller, faiſoit comprendre que leur deſſein n'étoit pas d'en faire un preſent, mais d'en achetter les marchandiſes qui étoient ſur les vaiſſeaux, dont ils avoient eu des nouvelles. On étala auſſi-tôt pluſieurs ouvrages de verre, des peignes, des coûteaux, & d'autres inſtrumens de fer & de léton, qui pouvoient paſſer en ce pays-là pour des bijoux de grand prix ; puiſque l'ardeur que les Indiens montroient de les avoir, les faiſoit monter effectivement bien au de-là de leur juſte valeur. On troqua donc ces bagatelles contre differentes parties d'un or, qui veritablement étoit d'un titre fort bas, mais en ſi grande abondance, qu'en ſix jours que les Eſpagnols s'arrêterent en ce lieu-là, le commerce auquel nos gens donnoient le nom de rachat, monta à la valeur de quinze mille marcs d'or.

Je n'ai pû ſçavoir la raiſon qui a fait nommer rachat cette ſorte de trafic, ni pourquoi on appelle rachetté, cet or qui à parler proprement, paſſe dans une plus grande ſervitude ; étant certain qu'il eſt,

pour ainsi dire, plus libre aux lieux où il est le moins estimé. Neanmoins, comme j'ay trouvé ce terme en usage en toutes nos Histoires, & même avant elles dans les Relations des Indes Orientales, j'ay crû que je pouvois m'en servir; puis que lors qu'il s'agit d'expliquer les choses par les paroles, on ne doit pas avoir tant d'égard à la raison qu'à l'usage, qui suivant le sentiment d'Horace, est le maître & le souverain legitime des langues, & qui donne & ôte comme il lui plaît, ce rapport qui se forme dans l'oreille, entre les mots & les choses dont ils sont les signes.

Grijalva voyant donc que les rachats avoient cessé, & que ses vaisseaux étoient en danger, à cause que cet ancrage étoit traversé du vent de Nord, il prit congé de ces Indiens, qu'il laissa très-satisfaits, & résolut de poursuivre sa découverte. Avant que de partir, il apprit à force de questions & de signes, que ces trois Indiens qui commandoient aux autres étoient sujets d'un Monarque qu'ils appelloient Motezuma: que l'Empire de ce Prince s'étendoit sur plusieurs Provinces très-riches en or, & en toute sorte de commoditez: qu'ils étoient venus par son ordre en cet équipage pacifique pour reconnoître le dessein des Espagnols, dont il sembloit que les approches donnoient du chagrin. D'autres Auteurs ajoûtent plusieurs choses à cette Relation; mais il n'est pas vrai-semblable

que

que ces connoiſſances pûſſent aller plus loin qu'on l'a dit : & c'étoit même en apprendre beaucoup dans une converſation où les mains ſeules s'expliquoient aux yeux, faiſant en cette occaſion l'office de la langue & des oreilles.

Ils ſuivirent la navigation ſans perdre la terre de vûë : & voyant deux ou trois petites Iſles au deſſous du vent, ils deſcendirent en celle qui depuis ce tems-là fut appellé l'Iſle des Sacrifices ; parce qu'un parti d'Eſpagnols s'étant avancé pour reconnoître quelques édifices, qui paroiſſoient bien au deſſus de pluſieurs autres, ils y rencontrerent des Idoles de differentes figures, & toutes horribles. Elles étoient poſées ſur des Autels, où l'on montoit par des degrez proche deſquels il y avoit ſix ou ſept corps humains immolez depuis peu, & mis en quartiers aprés leur avoir arraché les entrailles. Ce terrible ſpectacle ſurprit nos gens, & leur inſpira de l'horreur : leur eſprit ſe trouvant partagé entre la compaſſion & la colere, qui les pouſſoit à venger de telles abominations.

Ils ne s'arrêterent pas long-tems en cette Iſle, parce qu'il y avoit peu de commerce à faire avec ſes habitans, que la crainte avoit écartez. Ainſi ils paſſerent à un autre qui n'étoit pas éloignée de la Terre-ferme, & dans une ſituation qui formoit entre elle & le Continent une rade fort étenduë & fort ſure pour mettre les vaiſ-

seaux à l'abri des vents. Ils l'appellent l'Isle de Saint Jean, tant en consideration du jour auquel ils l'avoient abordée, qui étoit celui de Saint Jean-Baptiste, qu'en l'honneur de leur General qui portoit le même nom, mélant ainsi la dévotion avec un peu de flaterie. Un Indien donna occasion au surnom qui lui fut ajoûté, parce qu'en montrant de la main la Terre-ferme, dont ils sembloit vouloir apprendre le nom, il repeta plusieurs fois ce mot, *Culùa.* Ensorte que pour distinguer cette Isle de la Ville de Saint Jean de Port-ric, ils la nommerent S. Jean d'Ulua. Elle est petite & presque toute de sable, & son terrain est si peu élevé au dessus de l'eau, qu'il en est quelquefois couvert. Cependant, malgré ces incommoditez, elle a eu l'avantage de former le port le plus frequenté & le plus celebre de toute la Nouvelle Espagne, du côté qui regarde la Mer du Nord. Ils demeurerent quelques jours en cet endroit, parce que les Indiens de la Terre-ferme accouroient de tous côtez avec de l'or dont ils croyoient tromper nos gens en le troquant contre du verre.

Grijalva considerant alors que son instruction étoit limitée au seul pouvoir de découvrir & de trafiquer, sans faire aucun établissement, ce qui lui étoit défendu expressément; se résolut de donner avis à Diego Velasquez des grandes découvertes qu'il avoit faites, afin qu'il lui envoyât de


RPJCB

Riviere de Panuco autrement Rio de Canoas.

ouveaux ordres pour fonder une Colo-
ie, si c'étoit son dessein, & pour en ti-
er des secours d'hommes & de munitions.
l dépêcha pour ce sujet le Capitaine Pier-
e d'Alvarado sur l'un des quatre navires,
u'il chargea de tout l'or & des autres cu-
iositez qu'ils avoient trafiquées avec les
ndiens. Grijalva vouloit donner du cre-
it à sa découverte par la montre de ces
ichesses, croyant qu'elles feroient goûter
a proposition d'un établissement, pour
equel ils avoient beaucoup d'inclination;
uoique François Lopez de Gomara nous
euille persuader le contraire, & prenne
e sujet pour accuser ce General de basses-
e d'esprit & de peu de courage.

CHAPITRE VIII.

Grijalva continuë à découvrir jusqu'à la Province de Ponuco. Ses avantures dans la riviere nommée Rio de Canoas. *Et la résolution qu'il prit de retourner à l'Isle de Cuba.*

AU même tems qu'Alvarado partit pour Cuba, les vaisseaux qui restoient quitterent l'Isle de Saint Jean d'Ulua, pour continuer leur voyage, en cinglant toûjours à la vûë de la terre. Ils suivirent la côte, qui retournoit vers le Nord. Ils avoient alors en vûë les deux montagnes de *Tuspa* & de *Tusta*, qui s'étendent fort loin

entre la Mer & la Province de *Tlascala* ; aprés quoi ils entrerent dans la riviere de *Panuco*, qui est la derniere Province de la Nouvelle Espagne du côté qui regarde le Golfe de Mexique. Enfin les vaisseaux allerent moüiller à l'entrée de cette riviere appellée *Rio de Canoas*, ou des Canots, parce qu'au moment qu'ils s'occupoient à la reconnoître, ils furent attaquez par seize canots remplis d'Indiens armez, qui à la faveur du courant de la riviere, vinrent insulter le navire qu'Alphonse d'Avila commandoit. L'attaque commença par une grêle de flêches, & puis ayant coupé un des cables du navire, ils l'aborderent avec une résolution, qui toute barbare qu'elle étoit, auroit pû passer pour une action d'extrême vigueur, si elle avoit été favorisée de la fortune. Mais les autres vaisseaux étant venus au secours, les soldats sauterent dans les chaloupes, & chargerent les Indiens si brusquement, qu'ils renverserent quelques canots, & tuerent plusieurs hommes : sans qu'on pût presque distinguer le moment de l'attaque de celui de la victoire : en sorte qu'il ne resta des ennemis, que ceux qui eurent assez de prudence pour connoître le peril, & assez de diligence pour l'éviter par la fuite.

On ne jugea point à propos de suivre cette victoire, à cause du peu d'avantage qu'il y avoit à esperer. Ce fut ce qui obligea à lever les ancres, & à suivre la côte jusqu'à

un Cap ou pointe de terre qui se poussoit fort avant dans la Mer. Il sembloit que cet obstacle la mît en fureur, & qu'elle voulût éprouver sa force contre la fermeté des rochers. Malgré tout ce que les Pilotes mirent en usage pour doubler ce Cap, les vaisseaux furent toûjours repoussez par le reflus des vagues, non sans un extrême peril d'en être renversez, ou d'aller se briser contre la côte. Cet accident obligea les Pilotes à faire des protestations, qui furent autorisées par un applaudissement general. Cette longue navigation avoit répandu dans tous les esprits un chagrin qui les rendoit plus attentifs à la consideration du danger. Le General qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, assembla tous ses Capitaines & les Pilotes, pour consulter sur le parti qu'on devoit prendre en cette rencontre. On pesa dans ce Conseil les difficultez qu'il y avoit d'aller plus avant, & l'incertitude du retour. On voyoit qu'un des navires étoit en mauvais état, & qu'il avoit besoin d'être radoubé : que les vivres commençoient à se corrompre, & que les soldats étoient rebutez par tant de fatigues. D'ailleurs le dessein d'un établissement étoit combattu par les ordres de Diego Velasquez ; outre qu'il y avoit peu d'apparence de l'entreprendre sans secours. Ainsi il fut conclu tout d'une voix, de retourner à Cuba, afin de prendre les mesures justes & necessaires pour achever cette entrepri-

se, qui avoit déja manqué par deux fois. Les navires prirent la même route qu'ils avoient déja faite, & on reconnut en passant d'autres endroits de la côte, sans s'y arrêter beaucoup, mais avec assez de profit sur le commerce. Enfin ils arriverent au port de Saint Jacques de Cuba le quinziéme du mois de Novembre 1518.

Alvarado y étoit arrivé quelques jours avant eux, & il fut parfaitement bien reçû du Gouverneur Velasquez. Il publia avec une extrême joye la découverte de ces grands & riches Pays, dont les quinze mille marcs d'or étoient une preuve éclatante, sans qu'il fût besoin d'appuyer la relation d'Alvarado par des exagerations.

Le Gouverneur regardoit ces richesses avec un plaisir qui lui faisoit quelquefois douter du rapport de ses yeux. Il fit repeter plusieurs fois à Alvarado les circonstances de cette découverte, qui avoient toûjours pour lui la grace de la nouveauté. Mais son plaisir fut bien-tôt mêlé de quelque chagrin contre Grijalva, sur ce qu'il n'avoit point fait d'établissement en un Pays où il avoit été si bien reçû. Alvarado tâchoit de l'excuser ; mais comme il avoit été un de ceux qui proposerent de s'établir à la Riviere des Bannieres, ses raisons se sentoient de la foiblesse ordinaire à ceux qui veulent soûtenir quelque chose contre leur inclination. Velasquez accusoit Grijalva de lâcheté, & se repentoit de l'avoir

choisi pour General en cette expedition. Il se proposoit d'en commettre le soin à quelque homme plus ferme & plus vigoureux, sans faire reflexion sur le dégoût que ce choix pouvoit donner à un parent à qui il devoit le bonheur qui élevoit si haut ses esperances. Mais le premier effort de la fortune dans l'esprit des ambitieux, est d'attaquer la raison, & d'y effacer la reconnoissance des services qu'on a reçus. Velasquez n'avoit plus d'autres pensées que celles d'arriver bien-tôt, & à quelque prix que ce fût, à toute la felicité qu'il se promettoit de cette découverte. Son imagination ne formoit plus que de grands desseins; & ses esperances alloient à un point où il n'avoit osé porter ses desirs.

Il ne perdit pas un moment à chercher les moyens d'achever cette conquête, à qui le nom de Nouvelle Espagne donnoit une haute reputation. Il communiqua son dessein aux Religieux de saint Jerôme qui étoient à Saint Domingue, d'une maniere qui sembloit ne chercher que leur approbation. Il envoya aussi un homme à la Cour d'Espagne, avec une ample relation, & tout ce qui étoit necessaire pour faire valoir cette entreprise. Il y avoit joint un memoire où ses services n'étoient ni oubliez ni affoiblis, demandant quelques graces pour récompense, & le titre d'Adelantado dans les conquêtes qu'il meditoit.

Velasquez avoit déja acheté quelques

vaisseaux, & dressé l'appareil d'une nouvelle flotte, lorsque Grijalva vint moüiller au port. Il trouva dans l'esprit du Gouverneur autant de chagrin contre sa personne, qu'il en avoit esperé de reconnoissance. Il s'en vit blâmer aigrement & en public; & sa modestie ne lui permettoit pas de faire valoir ses excuses. Il representa neanmoins à Velasquez l'instruction qu'il lui avoit donnée par écrit, où il lui défendoit de s'arrêter à faire aucun établissement; mais les hautes pensées du Gouverneur avoient tellement gâté sa raison, qu'en demeurant d'accord des ordres qu'il avoit donnez, il traitoit de crime le respect qu'on avoit eu pour eux.

CHAPITRE IX.

Difficultez qui se rencontrent au choix d'un Commandant pour la nouvelle flotte. Qui étoit Hernan Cortez, dont le merite obtient enfin la preference pour cet emploi.

VElasquez sçachant combien il importe d'executer promptement ce que l'on a résolu, & que les occasions s'échappent lors qu'on laisse passer le moment favorable, fit promptement radouber les vaisseaux qui avoient servi au voyage de Grijalva, dont avec ceux qu'il avoit achetez il composa une flotte de dix navi-

nes,

res, depuis quatre-vingt jusqu'à cent tonneaux. Il usa de la même diligence à les armer & à les équiper ; mais il balançoit encore sur le choix de celui qu'il devoit nommer pour conduire cette expedition. Il cherchoit un homme brave, ferme, & resolu, qui sçût se demêler dans toute sorte d'occasions, & prendre son parti à propos : qui n'eût aucune attention à son interest ni à sa propre gloire, mais seulement à celle de son Commandant : & c'étoit, selon son idée, chercher en un même sujet la grandeur du courage avec la bassesse de l'esprit. Ainsi comme ces deux extremitez subsistent rarement ensemble, Velasquez fut quelques jours à se déterminer. La voix publique décidoit en faveur de Grijalva, & pour l'ordinaire elle rend justice au vrai merite. Ses bonnes qualitez & ses services parloient en sa faveur outre une connoissance exacte de la route qu'il falloit tenir, & des manieres du Pays.

Ses concurrens étoient Antoine & Bernardin Velasquez, proches parens du Gouverneur, Baltasar Bermudez : Vasco Porcallo, & d'autres Cavaliers, tous d'un merite à prétendre à des emplois plus relevez : mais aucun d'eux ne vouloit reconnoître que le sien en particulier, sans rendre justice à celui des autres, & c'est ce qui arrive presque toûjours, quand on differe à remplir les emplois, ce qui ne sert qu'à attirer les prétendans, & à mul-

tiplier les plaintes des malheureux.

Velaſquez ne ſçavoit encore à quoi ſe réſoudre ; il eſtimoit leur merite , mais il craignoit qu'un tel emploi ne leur fiſt naître des penſées d'indépendance. En cette incertitude il prit conſeil d'Amador de Lariz Treſorier du Roy , & d'André de Duero qui étoit ſon Secretaire. Ces deux hommes, qui avoient l'entiere confiance du Gouverneur & qui le connoiſſoient à fonds , lui propoſerent Hernan Cortez qui étoit leur intime ami. Ils parloient de ſon merite en des termes fort reſervez , afin que le conſeil ne parût point intereſſé , & de faire comprendre au Gouverneur que l'amitié n'y avoit que la moindre part. La propoſition fut bien reçûë , & ils ſe contenterent de cette bonne diſpoſition de Velaſquez , laiſſant faire le reſte au tems & à la reflexion , eſperant avec ce ſecours le perſuader entierement dans une autre converſation.

Avant que de paſſer plus avant , il ſera bon de dire qui étoit Hernan Cortez , & par quels détours ſon heureuſe deſtinée le conduiſit à la gloire d'être par ſa valeur & par ſa prudence , le Conquerant de la nouvelle Eſpagne. J'appelle deſtinée ce qui n'eſt , à parler Chrétiennement , que cette diſpoſition ſouveraine & impenetrable de la cauſe premiere, qui laiſſant agir les cauſes ſecondes ſubordonnées à ſa providence , comme des moyens convenables à la nature, produit , avec la liberté du choix que Dieu

a donné aux hommes, tout ce qui arrive par sa permission, ou suivant ses ordres. Cortez nâquit à Medellin ville de l'Estremadure, de Martin Cortez de Monroy, & de Catherine Pizarre Altamirano, & ces deux noms illustres marquent assez la noblesse de son extraction. Il s'appliqua aux Lettres humaines en sa premiere jeunesse, & fit son cours à Salamanque durant l'espace de deux années, qui suffirent pour lui faire connoître qu'il forçoit son inclination naturelle, & que la vivacité de son esprit ne s'accordoit pas avec cette diligence sedentaire que l'étude demande. Il revint chez son pere, résolu de suivre la profession des armes; & ses parens l'envoyerent en Italie, où le nom du grand Capitaine Gonsalve de Cordouë, suffisoit pour donner de la réputation à ceux qui servoient sous lui. Mais étant sur le point de s'embarquer, Cortez fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui lui fit changer de dessein, mais non pas de profession. Il résolut donc de passer aux Indes, où la guerre qui se faisoit encore dans les Isles, attiroit les gens, plûtôt pour faire connoître leur valeur, que pour satisfaire leur avarice. Ses parens ayant approuvé sa résolution, il y passa en l'année 1504. avec des lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Obando Grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, qui étoit son parent, & qui commandoit alors en l'Isle de Saint Domingue. Du moment

qu'il fut connu dans cette Isle, il gagna l'estime & l'amitié de tout le monde, & se rendit si agréable au Commandeur, qu'il lui donna une place dans sa maison, & lui offrit toute sa protection & ses soins pour lui établir une fortune considerable. Ces avantages, quelque grands qu'ils fussent, ne furent point capables d'arrêter le mouvement de son inclination. Le repos dont on joüissoit en cette Isle entierement soûmise, lui paroissoit un état violent; en sorte qu'il demanda congé pour aller servir en l'Isle de Cuba, où la guerre duroit encore. Il fit ce voyage avec l'agrément de son parent: & d'abord qu'il fut arrivé il chercha les occasions de signaler sa valeur, & son exactitude à obéïr, qui sont les premieres qualitez d'un homme de guerre. Ainsi distingué par son courage & par sa prudence, il acquit bien-tôt la qualité de brave Soldat, & celle de bon Capitaine.

Cortez étoit bien fait de sa personne, d'une phisionomie agreable; & ce bel exterieur étoit soûtenu par d'autres qualitez qui le rendoient encore plus aimable. Il parloit toûjours bien des absens: sa conversation étoit sage & enjoüée, & sa generosité si grande, que ses compagnons n'avoient pas moins de part que lui en tout ce qu'il possedoit, sans souffrir qu'ils publiassent ses bienfaits comme des obligations. Il épousa dans cette Isle Catherine Suarez Pacheco Demoiselle d'une illustre extraction, &

d'une haute vertu. La recherche de cette fille lui fit plusieurs affaires, où Diego Velasquez se trouva mêlé, & le fit mettre en prison jusqu'à ce que l'accord étant fait, tant avec le Gouverneur, qu'avec les parens de la Demoiselle, Velasquez lui servit de parrain; & ils lierent une amitié si forte, qu'elle alloit jusqu'à la familiarité. Le Gouverneur lui donna un Département d'Indiens, & la Charge de Juge Royal en la ville de Saint Jacques. Cet emploi, qui ne s'accordoit qu'à des personnes distinguées, donnoit rang entre les Conquerans les plus qualifiez.

Tel étoit l'état de sa fortune, lorsque Amador de Lariz & André de Ducro le proposerent pour la conquête de la Nouvelle Espagne. Ils le firent avec tant d'adresse, que quand ils revinrent trouver Velasquez armez de nouvelles raisons pour le convaincre, ils le trouverent entierement déclaré en faveur de leur ami, & si fort prévenu que Cortez étoit le seul à qui il pût confier le soin de cette expedition, qu'ils reconnurent qu'ils n'avoient plus rien à faire, que d'applaudir à son choix: & qu'il leur auroit obligation d'une chose qu'ils souhaitoient encore plus que lui. Ils convinrent avec lui, qu'il étoit important de déclarer promptement ce choix, pour se délivrer de l'importunité des prétendans; & Duero n'oublia pas d'apporter une diligence extraordinaire à dresser

le Brevet de la Commission, ce qui dépendoit de son emploi. Il étoit conçû en ces termes : *Que Diego Velasquez en qualité de Gouverneur de l'Isle de Cuba, & de Promoteur des découvertes d'Iucatan & de la Nouvelle Espagne, nommoit Hernan Cortez pour Capitaine General de la flotte, & des Pays découverts, ou que l'on découvriroit à l'avenir.* L'amitié que le Secretaire Duero portoit à Cortez l'obligea d'y ajoûter toutes les clauses les plus honorables & les plus avantageuses qu'il put s'imaginer pour étendre ses pouvoirs, sous prétexte de garder les formalitez ordinaires en de pareils actes.

CHAPITRE X.

Les ennemis de Cortez tâchent de le broüiller avec Diego Velasquez : ils n'y réüssissent pas : & Cortez sort du Port de Saint Jacques avec sa flotte.

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec toutes les demonstrations d'une parfaite reconnoissance envers le Gouverneur ; & le ressentiment qu'il avoit de la confiance que Velasquez lui témoignoit, n'étoit pas moins vif, que celui qu'il eut depuis, lorsqu'il vint à lui marquer de la défiance. Cette nouvelle fut bien tôt publiée, & reçûë avec autant de joïe par ceux

Isle de Cuba Port Saint Jacques.

Tom. I. Page 54.





qui souhaitoient voir finir ces irresolutions, qu'elle causa de chagrin aux autres qui briguoient cet emploi. Les deux Parens de Velasquez furent les plus hardis à déclarer leur mécontentement. Ils firent de grands efforts pour jetter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils lui disoient : *Que c'étoit fort hazarder, d'accorder tant de confiance à un homme qu'il avoit si peu obligé. Que s'il jettoit ses yeux sur la conduite de Cortez, il y trouveroit peu de sûreté, parce qu'il accordoit rarement ses paroles avec les effets. Que ses manieres agreables & flateuses, & sa liberalité, n'étoient que des artifices qui devoient le rendre suspect à ceux qui ne s'attachent pas aux simples apparences de la vertu. Qu'il témoignoit trop d'empressement à gagner le cœur des Soldats ; & que des amis de cette sorte, lorsqu'ils sont en grand nombre, on en fait aisément des partisans. Qu'il se souvint des dégoûts que la prison lui avoit causez. Qu'on ne faisoit jamais de veritables confidens des gens à qui on avoit donné de pareils sujets de plainte ; parce que les blessures de l'esprit, ainsi que celles du corps, laissent des impressions qui reveillent le souvenir de l'offense, lorsque l'on se voit en pouvoir de s'en venger.* Ils ajoûtoient d'autres raisons plus specieuses que substancielles, au préjudice de la bonne foi ; parce qu'ils déguisoient du nom de zele, ce qui n'étoit qu'une pure jalousie.

On dit que Velasquez allant un jour à la promenade avec Cortez, les deux parens

du Gouverneur, & quelques-uns de ses amis, un fou qui le divertissoit ordinairement par ses plaisanteries, lui dit assez brusquement : *Seigneur Diego, vous avez fort bien fait ; mais il nous faudra bien-tôt une autre flotte pour courir aprés Cortez.* Quelques Auteurs ont traité de prédiction cette boufonnerie, sur le fondement que les fous attrapent souvent la verité, & sur li'mpression que cette prophetie (puisqu'il leur plaît de lui donner ce nom) fit sur l'esprit du Gouverneur. Nous laissons aux Philosophes à décider, si la connoissance de l'avenir peut être un effet des égaremens de l'imagination ; & si un jugement dont les organes sont démontez, peut s'élever à cet excez de pénétration. Pour moi, je crois que c'est faire tort à l'esprit de l'homme, que de faire tant d'honneur aux noires vapeurs d'une bille dereglée, que les envieux de Cortez avoient inspiré ce discours au boufon ; & que leur malice étoit bien dépourvûë de raison, puisqu'elle recherchoit le secours de la folie.

Cependant Velasquez soûtint avec vigueur l'honneur de son jugement, dans le choix qu'il avoit fait ; & Cortez ne songea plus qu'à hâter son départ. Il arbora son étendart, qui portoit le signe de la Croix, avec ces mots en Latin : *Suivons la Croix, nous vaincrons en vertu de ce signe.* Il parut avec un habit fort galant ; & cet équipage, qui convenoit à son air noble & guer-

rier, s'accordoit encore mieux avec son inclination. Il emploïa avec profusion tout son bien, & ce qu'il emprunta de ses amis pour acheter des vivres, des armes & des munitions, afin que la flotte fût plûtôt en état de partir; cherchant par même moïen à attirer des Soldats à sa suite. Il pouvoit épargner cette dépense. La réputation de cette entreprise, & celle du General, faisoient plus de bruit que tous les tambours: de sorte qu'en peu de jours on enrôlla trois cens Soldats, entre lesquels étoient Diego d'Ordaz principal confident du Gouverneur, François de Morla, Bernard Diaz del Castillo qui a écrit cette Histoire, & d'autres Gentils-hommes dont les noms se verront en d'autres endroits.

Le tems du départ étant arrivé, on donna les ordres pour assembler les Soldats, qui s'embarquerent en plein jour, tout le peuple étant accouru à ce spectacle. La nuit, Hernan Cortez accompagné de ses amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embrassa & lui fit plusieurs autres caresses; & le matin étant venu, Velasquez le conduisit au port, & le vit monter sur son vaisseau. Le détail de ces circonstances pouvoit être retranché, & paroîtroit envieux, s'il n'étoit necessaire pour sauver la réputation de Cortez, que des Auteurs accusent d'avoir donné fort mal à propos des marques d'une extrême ingratitude, en faisant revolter la flotte qu'il comman-

doit avant que de sortir du port. Herrera le rapporte ainsi ; & il est suivi par tous ceux qui ont copié son Histoire. Ils disent, contre toute sorte d'apparence, que Cortez, à la faveur de la nuit, avoit été chercher les Soldats dans leurs maisons, & que leur aïant donné un rendez-vous au port, il s'étoit embarqué secretement avec eux : Que Velasquez en aïant eu avis au matin, avoit suivi la flotte pour sçavoir les motifs de cette action ; & que Cortez s'approchant de lui dans une chaloupe bien armée, lui avoit déclaré avec mépris, qu'il ne reconnoissoit plus ses ordres. Mais j'ai suivi Bernard Diaz, qui rapporte ce qu'il a vû, & qui paroît bien plus véritable. En effet, le bon sens peut-il souffrir qu'on croye qu'un homme aussi habile que Cortez l'étoit, quand même il auroit déja formé le dessein de se rendre absolu, eût rompu indiscretement avec Velasquez, avant que de se voir hors de sa jurisdiction : car il devoit toucher avec sa flotte en plusieurs autres endroits de cette Isle, pour prendre des hommes & des vivres qui lui manquoient ? D'ailleurs, quand on pourroit se persuader qu'un homme aussi adroit, & aussi penetrant, eût été capable de faire cette faute, est-il vrai-semblable que dans une Ville où il y avoit alors tres-peu d'Habitans, Cortez eût pû durant la nuit aller par les maisons ramasser trois cens hommes, entre lesquels étoit Ordaz crea-

ture du Gouverneur, & d'autres Cavaliers de ses amis ; & qu'il les eût fait embarquer, sans qu'aucun d'eux se fût avisé d'avertir Velasquez de ce procedé extraordinaire ? Le bruit de ce mouvement n'auroit-il pas éveillé ceux qui avoient tant d'interest d'observer sa conduite ? ou si cela n'étoit pas arrivé, n'auroit-on pas sujet d'admirer le merveilleux effet du silence des premiers, & de la negligence des autres ? Ce n'est pas que je veüille nier que Cortez ne se soit écarté de l'obéïssance qu'il devoit à Velasquez ; mais cela n'arriva que dans la suite, & par des motifs qui seront expliquez.

CHAPITRE XI.

Cortez passe à la Ville de la Trinité avec sa Flotte, qu'il fortifie d'un nombre considerable de Soldats. Velasquez entre en défiance par les artifices des ennemis de Cortez. On fait de grandes diligences pour l'empêcher de partir.

LA Flotte sortit du Port de Saint Jacques de Cuba le 18. de Novembre 1518. & rasant la côte de l'Isle du côté du Nord en tirant vers l'Orient, elle arriva en peu de jours à la Ville de la Trinité, où Cortez avoit quelques amis, qui le reçûrent avec bien du plaisir. D'abord il fit

publier son dessein ; & plusieurs Cavaliers des principaux de la Ville s'offrirent à le suivre. Les plus considerez étoient Jean d'Escalante. , Pierre Sanchez Farsan , & Gonzale Mexia. Peu de tems après, Pierre d'Alvarado , & Alfonse d'Avilla vinrent le joindre ; & ce renfort lui fut très-agreable , tant parce qu'ils avoient commandé en qualité de Capitaines dans l'expedition de Grijalva ; qu'à cause qu'Alvarado amenoit avec soi ses quatre freres Gonzale, George, Gomez, & Jean d'Alvarado ; de ce lieu la flotte alla reconnoître la Ville du Saint Esprit , peu éloignée de la Trinité. Cortez y augmenta sa suite des personnes d'Alfonse Hernandez Portocarrero, Gonzale de Sandoval , Rodrigue Rangel , Jean Velasquez de Leon parent du Gouverneur , & de plusieurs Gentils hommes dont les noms paroîtront plus à propos , quand on rapportera leurs exploits. Ce renfort de Noblesse , & celui de cent Soldats que l'on tira de ces deux villes, augmenterent considerablement les forces & la reputation de cette armée , outre les munitions , les armes , les vivres , & quelques chevaux que Cortez y acheta de ses deniers , dont il faisoit encore part à tous ceux qui en avoient besoin pour faire leur équipage. Ainsi il gagnoit l'esprit & le cœur de tout le monde par sa generosité , & par les esperances que sa conduite leur donnoit , lorsqu'ils le

voyoient commander en General, sans oublier dans les occasions, de leur marquer qu'il se consideroit encore comme leur compagnon.

Cependant la flotte étoit à peine sortie du port de Saint Jacques, que les envieux de Cortez firent de nouveaux efforts pour reveiller les soupçons du Gouverneur, suivant la conduite des lâches, qui n'ont de la hardiesse que pour déchirer les absens. Velasquez écoutoit leur discours; & quoiqu'il en parût offensé, ils reconnurent neanmoins dans son esprit un penchant à la jalousie, dont ils esperoient se servir pour ruiner toute la confiance qu'il avoit en Cortez. Dans ce dessein ils dresserent une intrigue avec le secours d'un vieillard appellé Jean Milan, qui malgré une profonde ignorance, se piquoit d'être un sçavant Astrologue: autre sorte de fou, atteint d'une autre espece de folie. Cet homme poussé par les ennemis de Cortez, après avoir pris de grandes précautions pour s'assurer du secret, fit au Gouverneur un discours en termes misterieux sur cette expedition *qui devoit*, disoit-il, *avoir un succez heureux & malheureux*, assurant que les astres s'expliquoient ainsi. Quoique Velasquez eût assez d'entendement pour reconnoître la vanité de ces pronostics, cependant comme ils donnoient dans son foible, qui étoit le soupçon, le mepris qu'il avoit pour l'Astrologue n'empê-

cha pas qu'il ne reçût les impressions que les autres prétendoient lui donner.

Sur de si foibles fondemens, Velasquez prit la résolution de rompre avec Cortez, en lui ôtant le commandement de la flotte. Il dépêcha aussi-tôt deux Couriers à la Ville de la Trinité, avec des lettres pour tous ses confidens, & un ordre fort exprès à François Verdugo son cousin, & Juge Roïal de cette Ville, tendant à dépossEder juridiquement Hernan Cortez de la Charge de Capitaine General; supposant que son emploi étoit déja revoqué, & qu'il y avoit nommé une autre personne. Cortez fut averti fort à propos de ce contre-tems: mais son courage n'en fut point abbatu, par la difficulté du remede qu'il devoit y apporter. Il se fit voir à ses amis & aux Soldats, pour reconnoître l'interest qu'ils prenoient à l'injure faite à leur Capitaine, & pour sçavoir, par le jugement que les autres feroient de son bon droit, s'il pouvoit y fonder quelque assurance. Il les trouva tous non seulement dans ses interests, mais encore résolus à s'opposer au tort qu'on vouloit lui faire, quand ils devroient se porter aux dernieres extrêmitez. Il est vrai que Diego d'Ordaz & Jean Velasquez, comme creatures du Gouverneur, témoignerent moins de chaleur que les autres; mais ils furent aisément réduits à convenir d'une chose qu'ils ne pouvoient empêcher. Cortez ayant ces assurances, alla

trouver le Juge, qui n'ignoroit pas les ſujets qu'il avoit de ſe plaindre. Il repreſenta à Verdugo, *le peril qu'il couroit en ſe déclarant protecteur de l'injuſtice que Velaſquez lui faiſoit. Qu'elle offenſoit tous les Cavaliers qui l'accompagnoient en ce voyage, outre ce qu'il y avoit à craindre de la fureur des Soldats, dont il n'avoit gagné l'affection que pour être plus en état de ſervir le Gouverneur, & qui ne reconnoiſſoient encore ſes ordres que par les ſoins qu'il ſe donnoit pour les retenir dans l'obeiſſance.* Ce diſcours fut fait avec une ſincerité, qui ſans s'écarter des termes de la modeſtie, ne faiſoit paroître aucune foibleſſe d'eſprit & de courage. Verdugo aſſez perſuadé qu'on faiſoit une injure à Cortez, & ſentant par grandeur d'ame, beaucoup de repugnance à devenir l'inſtrument d'une pareille violence, lui offrit non ſeulement de ſuſpendre l'execution des ordres de Velaſquez, mais encore de lui écrire, afin de l'obliger à changer de reſolution, qui ne pouvoit s'executer ſans cauſer un mouvement très-dangereux, en mutinant tous les Soldats de l'armée. Ordaz & les autres Officiers confidens du Gouverneur, offrirent à Cortez de lui rendre le même office, & écrivirent ſur le champ. Cortez y joignit ſes lettres dans leſquelles il faiſoit des plaintes tendres & cordiales de la defiance que Velaſquez lui témoignoit ſans appuyer ſur le chagrin qu'elle lui donnoit, dont neanmoins il conſervoit le reſſenti-

ment : mais comme il n'étoit pas encore tems de le faire éclater, il ne vouloit point paroître offensé, pour n'être point obligé d'entrer en des éclaircissemens qu'il vouloit éviter.

CHAPITRE XII.

Cortez passe de la Trinité à la Havane, où il fait sa derniere recruë ; & souffre une seconde persecution de la part de Velasquez.

APrès qu'on eut pris ces mesures, qui paroissoient capables de remettre l'esprit du Gouverneur, Cortez voulant continuer son voyage, envoïa par terre Pierre d'Alvarado avec une partie des Soldats, pour conduire les chevaux, & faire encore quelques levées sur la route. Ainsi la flotte partit pour aller au port de la Havane, où la côte Occidentale commence à se tourner au Nord. Les vaisseaux sortirent du port de la Trinité avec un vent favorable mais au lieu de suivre la route où Cortez étoit, ils s'en écarterent durant la nuit, & ne s'apperçûrent de l'erreur des Pilotes, & de leur mauvaise manœuvre, qu'à la pointe du jour. Cependant comme ils se voïoient fort avancez, ils continuerent la navigation jusqu'à la Havane, où les Soldats prirent terre. Pierre de Barba Gouverneur

verneur de la Ville ſous les ordres de Velaſquez, les reçût avec joïe, & leur donna des marques de ſa liberalité : mais rien ne les conſoloit de l'abſence de leur General. Ils témoignoient tous du regret de ne l'avoir pas attendu, & de n'être pas retournez pour le chercher : Enfin ils ne ſongeoient qu'à faire en ſorte que leurs excuſes fuſſent bien reçûës de Cortez quand il ſeroit arrivé. Ces ſentimens ſe tournerent en inquietudes, quand ils virent que ce retardement alloit ſi loin, qu'on avoit lieu de croire qu'il lui étoit arrivé quelque diſgrace. Les opinions étoient differentes. Les uns crioient qu'on armât promptement deux ou trois chaloupes pour aller chercher le General dans toutes les Iſles qui étoient ſur la route qu'on avoit tenuë. Les autres propoſoient qu'on élût un Commandant en ſon abſence. Cette propoſition étoit faite dans un fâcheux contre-tems. Cependant, comme perſonne n'étoit encore en droit de commander, tout le monde formoit des réſolutions, & on n'en executoit aucune. Celui qui appuïoit le plus l'opinion d'élire un Commandant, étoit Diego d'Ordaz ; parce qu'aïant la confidence du Gouverneur, il avoit aſſez de merite pour être choiſi. Il eſperoit que ſe trouvant en place, ce lui ſeroit un droit acquis pour être Commandant en chef : mais enfin, l'arrivée de Cortez avec ſon vaiſſeau finit toutes ces conteſtations, qui durerent ſept jours.

La raison de son retardement fut, que la flotte passant de nuit sur de certains bancs, qui se rencontrent entre le port de la Trinité & le Cap de Sainte Antoine, assez près de l'Isle *Pinos*, son navire, plus grand & plus chargé qu'aucun des autres vaisseaux, toucha sur ces bancs ; ensorte qu'il fut en danger de se renverser. Cette accident fort perilleux, servit à faire connoître la vigueur & l'activité de Cortez. La vûë du danger ne l'étonna point : il courut d'abord au remede, & donna ses ordres avec tant de presence d'esprit, que sans apporter de la confusion par un trop grand empressement, il ne laissa pas de faire travailler avec une extrême diligence. Son premier soin fut de faire mettre à la Mer l'esquif, où on embarqua tout ce qui chargeoit trop le navire, pour le porter sur une petite Isle de sable qui étoit en vûë du naufrage. Ainsi le navire étant alegé, on le mit à flot ; & lorsqu'il fut hors des bancs, l'esquif alla reprendre la charge, & on continua la route. Cette manœuvre consuma sept jours entiers : & cette accident, dont Cortez se tira si heureusement, augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour lui.

Barba, lui offrit son logis ; & l'on a vû peu de troupes marquer plus de veritable joïe pour le retour d'un General. Le nombre des Soldats croissoit tous les jours : plusieurs des Habitans de la Havane s'enrôllerent ; & entre les Gentils-hommes on

remarqua François de Montexo, qui fut depuis Adelantado d'Iucatan, Diego de Soto del Toro, Garci-Caro, Jean Sedeño, & d'autres personnes de qualité & fort riches, qui donnerent une grande réputation à cette entreprise, & acheverent de fournir la flotte de ce qui lui manquoit. On emploïa quelques jours à ces apprêts : mais comme Cortez sçavoit ménager jusqu'au tems de son loisir, il prit celui-ci pour faire mettre à terre toute l'artillerie, qu'il fit nettoïer, & éprouver les pieces, commandant aux Canoniers d'en reconnoître éxactement la portée. Et comme il y avoit en ce païs-là une grande abondance de coton, il en fit faire des armes défensives. C'étoit comme des couvertures de coton piquées, taillées en forme de casaques, & qui s'appelloient *Escaupilles*. Cette armûre inventée par la necessité, & faute de fer, fut depuis fort approuvée, lorsqu'on connut par experience, qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toilles, étoit de meilleure défense que le fer, contre les fleches & les dards des Indiens ; parce qu'elles perdoient leur force, par la seule raison qu'elles ne trouvoient, pour ainsi dire, qu'une molle resistance ; outre qu'en demeurant attachées aux casaques, elles perdoient encore leur activité, sans aller blesser les autres, comme elles font en glissant sur les armes.

Cependant Cortez faisoit tous les jours

faire à ses Soldats l'exercice, tant de l'arquebuse, que de l'arbalête & de la pique. Il leur faisoit encore pratiquer toutes les differentes évolutions, en leur enseignant à former un bataillon, à défiler en ordre, à charger l'ennemi, faire une retraite, & se saisir d'un poste. Il les instruisoit lui-même, en donnant ses ordres, & faisant le premier tous ces mouvemens, à l'exemple des plus fameux Capitaines de l'antiquité, qui donnoient de feintes batailles, & de faux assauts, afin d'apprendre aux nouveaux soldats le métier de la guerre dans les veritables occasions : Et cette discipline que les Romains pratiquoient avec tant de soin durant la paix, leur étoit si recommandable, qu'ils donnerent à leurs armées le nom d'*Exercites*, à cause de cette exercice qu'ils enseignoient aux Soldats.

Il emploïoit la même diligence à faire les provisions dont on avoit besoin, & chacun voïoit avec plaisir approcher le terme du départ, lorsque Gaspar de Garnica domestique de Diego Velasquez, arriva à la Havane. Il portoit de nouveaux ordres à Pierre de Barba, à qui le Gouverneur commandoit absolument, qu'il ôtât à Cortez le commandement de la flotte ; & qu'il l'envoïât prisonnier à Saint Jacques, avec une escorte sûre. Il lui marquoit combien il étoit offensé du procedé de Verdugo, qui avoit laissé échapper à la Trinité, l'occasion de déposseder Cortez : & son cha-

grin, qu'il exprimoit en des termes très-forts, faisoient voir à Barba, ce qu'il avoit à craindre, en n'obéïssant pas avec plus de fermeté. Le Gouverneur mandoit encore à Diego d'Ordaz, & à Jean Velasquez de Leon, d'assister Barba pour l'execution de ce qu'il lui commandoit. Cortez fut bien-tôt averti de plusieurs endroits, de ce qui se passoit, & par Garnica même. On l'exhortoit à prendre ses mesures, puisque celui-la même qui lui avoit fait la grace de lui confier le soin de cette entreprise, l'en vouloit priver d'une maniere si préjudiciable à son honneur, & l'affranchissoit de la honte de passer pour ingrat en ruinant par sa violence les droits de l'obligation, qui l'engageoit à la reconnoissance.

CHAPITRE XIII.

Cortez prend la résolution necessaire pour s'empêcher de tomber entre les mains de Velasquez. Les justes motifs de cette résolution : & ce qui se passe jusqu'au tems de son départ.

QUoi que Hernan Cortez fût un Cavalier d'un courage invincible, il ne laissa pas d'être ébranlé par cette nouvelle atteinte, d'autant plus sensible, qu'elle étoit moins attenduë : car il s'étoit persuadé

que Velasquez auroit été satisfait, de ce que tous ses amis lui avoient écrit sur le premier ordre envoyé à la Ville de la Trinité. Mais en voïant arriver un nouveau, armé de tout ce qui pouvoit marquer une opiniâtreté sans retour dans l'esprit du Gouverneur, il commença à raisonner avec un peu plus d'attention & moins de sang froid sur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté il se voïoit élevé & loüé par tous ceux qui le suivoient; & de l'autre, abbatu, & condamné comme un criminel à une injuste prison. Il reconnoissoit que Velasquez avoit fait quelques avances de son argent pour équiper la flotte; mais que ses amis & lui avoient fait la plus grande partie de la dépense; & attiré presque tous les Soldats par leur credit. Il rappelloit dans son imagination toutes les circonstances de l'injure qu'on lui faisoit, & s'arrêtant sur les mépris qu'il avoit soufferts jusqu'alors, il s'en vouloit du mal; & blâmoit sa patience. Ce n'étoit pas sans sujet, car cette vertu se laisse mener jusqu'à de certaines bornes qui lui sont marquées par la raison; mais quand on la pousse plus loin, elle devient bassesse & insensibilité. Cortez étoit encore affligé de voir ruiner cette entreprise, s'il en abandonnoit la conduite. Mais ce qui le perçoit jusqu'au vif, étoit de voir que cette affaire alloit mettre en compromis son honneur, dont la conservation auprès de ceux qui en connoissoient le prix,

touche encore de plus près que celle de la vie.

Ce fut sur ces reflexions, & en cette conjoncture, que l'esprit de Cortez justement irrité, prit la premiere résolution de rompre avec Diego Velasquez. Cela montre bien que Herrera ne lui a pas rendu justice, lorsqu'il a marqué cette premiere rupture dans la Ville de Saint Jacques, & de la part de Cortez, qui venoit de recevoir une grace singuliere, & toute recente. Mais on s'en tient à ce qui est écrit par Bernard de Diaz del Castillo, qui n'est pas trop favorable à Cortez; puis que Gonzalve Fernandez d'Oviedo assure, que celui-ci se maintint dans l'obëïssance à l'égard du Gouverneur, jusqu'à ce qu'étant avancé dans la Nouvelle Espagne, il eût des raisons pour se déclarer indépendant, en envoïant rendre compte à l'Empereur, des premiers succez de cette conquête. Le soin que je prens d'effacer cette premiere tache dont on a voulu noircir Cortez, ne doit point paroître une digression hors du sujet. Aucun interêt ne m'oblige à flatter ceux dont j entreprens la défense; ni à blâmer la conduite des autres : cependant quand la verité me marque le chemin que je dois prendre, pour justifier les premieres démarches d'un homme qui a sçû se donner tant d'éclat par ses actions, j'ai crû que je devois la suivre, & me faire un plaisir de rencontrer la certitude en ce qui sert à établir sa réputation.

Ce n'est pas que je ne sois convaincu que le devoir d'un Historien est de marquer les actions par leur veritable caractere, sans déguiser, ou passer sous silence celles qui meritent d'être blâmées ; puisque les exemples qui servent à imprimer de l'horreur pour le vice, ne sont pas moins utiles, que ceux qui nous portent à imiter la vertu. Mais je crois que c'est une marque d'un esprit mal tourné, de prendre plaisir à chercher le mauvais sens dans les sentimens des hommes, & de débiter ses malignes conjonctures comme des veritez. Ce défaut se reconnoît en plusieurs Ecrivains, qui ont pris Tacite pour leur modele. Ils ont l'ambition de l'imiter ; mais comme ses agrémens sont au dessus de leurs forces, ils croïent entrer dans son esprit, lorsqu'ils découvrent leur malice par de fausses interprétations, où l'art a beaucoup moins de part, que leur inclination corrompuë.

Pour revenir à nôtre Histoire, je dirai que Cortez voïant qu'il n'étoit plus tems de dissimuler les sujets de plaintes qu'il avoit, & que les ménagemens n'étoient plus d'aucun usage, puisqu'ils nuisent ordinairement aux résolutions fermes & vigoureuses ; il résolut de prendre son parti, & de se servir des forces qu'il avoit en main, selon qu'il étoit necessaire dans la conjoncture où il se trouvoit. Dans ce dessein, il prit des mésures pour éloigner Diego d'Ordaz, avant que Barba se déterminât

terminât à publier les ordres qu'il avoit reçûs du Gouverneur. Cortez n'ignoroit pas les efforts que d'Ordaz avoit faits pour faire nommer un Commandant en son absence, & cela lui rendoit sa fidelité fort suspecte. Ainsi il lui ordonna de s'embarquer pour aller prendre des munitions qu'on avoit laissées à Guanicanico, qui est un port situé de l'autre côté du Cap de Saint Antoine, & d'attendre en ce lieu le reste de la flotte. Il pressa l'execution de cet ordre avec son activité ordinaire, sans neanmoins marquer trop de chaleur; & fut ainsi debarassé d'un homme qui pouvoit lui être fort incommode. De là il alla voir Jean Velasquez de Leon, qu'il mit aisément dans ses interêts, parce que celui-ci n'étoit pas satisfait du Gouverneur, & qu'il avoit l'esprit plus docile, & moins artificieux que d'Ordaz.

Après avoir pris ces précautions, il se montra à ses Soldats, à qui il déclara la nouvelle persecution dont il étoit menacé. Ils vinrent tous s'offrir à lui, également résolus de l'assister, quoique differens dans la maniere d'expliquer leur zele. Les Gentilshommes le marquoient, comme étant une suite naturelle de leur reconnoissance pour les obligations qu'ils lui avoient; mais les Soldats parurent si échauffez, que l'émotion qui paroissoit en leur discours, & par leurs cris, donna de l'inquiétude à Cortez, quoi qu'elle se fist en sa faveur: & leurs

mouvemens & leurs menaces justifierent assez, que la raison perd beaucoup de ses avantages, quand elle passe entre les mains de la multitude.

Pierre de Barba connoissant qu'il ne falloit point differer d'appaiser ce mouvement avant qu'il fût en sa derniere force, chercha Hernan Cortez; & paroissant en public avec lui, calma toutes choses en un moment, en disant tout haut, *Qu'il n'avoit aucun dessein d'executer l'ordre du Gouverneur; & qu'il n'auroit jamais de part à un si grande injustice.* Ainsi les menaces se tournerent en applaudissemens: & Barba voulant témoigner la sincerité de ses intentions, dépêcha publiquement Garnica avec une lettre pour le Gouverneur; où il lui mandoit: *Qu'il n'étoit pas tems de songer à arrêter Cortez, suivi d'un trop grand nombre de Soldats, qui ne souffriroient point qu'on le maltraitât, & qui n'étoient point disposez à lui donner cette marque de leur obeissance.* Il exageroit fort adroitement l'émotion que son ordre avoit causée entre les gens de guerre, & le peril où elle avoit jetté la Ville & tout son peuple. Il concluoit par un avis qu'il donnoit à Velasquez, de retenir Cortez par la voie de la confiance, en ajoûtant de nouvelles graces à celles qu'il lui avoit faites: & qu'à toutes risques, il valoit mieux esperer de sa reconnoissance, ce qu'il ne pouvoit obtenir de la persuasion ni de la force.

Cortez aïant fait cette diligence, ne son-

gea plus qu'à presser son départ, qui étoit necessaire pour appaiser entierement les esprits des Soldats, qui n'étant pas entierement revenus de leur chagrin, témoignoient de nouvelles inquiétudes, sur le bruit qui couroit que Velasquez venoit en personne pour faire un affront à leur General. En effet, les Auteurs disent qu'il avoit pris cette résolution; surquoi il hazardoit beaucoup, & auroit fort mal reüssi: car l'autorité est un argument bien foible, pour disputer contre ceux qui ont de leur côté la raison & la force.

CHAPITRE XIV.

Cortez nomme les Officiers de sa flotte. Il part de la Havane, & arrive à l'Isle de Cozumel, où il fait la revûë de ses troupes, & anime ses Soldats.

UN brigantin de mediocre grandeur s'étant joint à la flotte qui étoit de dix vaisseaux, Cortez partagea tous ses gens en onze Compagnies, une dans chaque vaisseau. Il nomma pour Capitaine Jean Velasquez de Leon, Alfonse Hernandez Portocarrero, François de Montexo, Christophe d'Olid, & Jean d'Escalante, François de Morla, Pierre d'Alvarado, François Saucedo, & Diego d'Ordaz: car le connoissant homme de merite, il ne l'avoit

pas éloigné pour lui faire injustice, & il vouloit lui donner un emploi dont il lui fût obligé. Cortez se reserva le commandement de l'Amiral, & donna celui du brigantin à Gines de Nortes. Le soin de l'artillerie fut commis à François d'Orozco brave Soldat, qui s'étoit signalé dans les guerres d'Italie; & la Charge de Pilote major fut donnée à Antoine d'Alaminos, qui avoit une grande experience sur ces Mers, pour avoir eu le même emploi dans les deux voïages de François Fernandez de Cordouë, & de Jean de Grijalva. Après cela, Cortez dressa des instructions pour ses Officiers; prevenant, par un détail fort long, mais fort exact, toutes les difficultez qui pouvoient naître dans les differentes occasions. Le jour de l'embarquement étant arrivé, on chanta avec beaucoup de solemnité la Messe du S. Esprit, que tous les Soldats entendirent fort devotement, en offrant à Dieu le commencement d'une entreprise dont ils attendoient le progrez & la fin de son divin secours. Toute la flotte ne faisant plus qu'un seul corps de troupes reglées, Cortez, pour le premier acte de la Charge de General, donna le mot à l'armée, qui fut, *Saint Pierre*, afin de marquer qu'il choisissoit ce saint Apôtre pour être le Patron de cette expedition, ainsi qu'il l'avoit déja pris pour celui de toutes ses actions dès sa plus tendre jeunesse. Après quoi il donna ordre à Pierre d'Alvarado de prendre le devant par le

côté du Nord, pour aller chercher Ordaz à Guanicanico, & après leur jonction, d'attendre la flotte au Cap Saint Antoine. Les autres vaiſſeaux devoient ſuivre l'Amiral ; & en cas que le vent ou quelque autre accident les ſeparât, prendre la route de l'Iſle de Cozumel, découverte par Grijalva, & peu éloignée de la terre qu'ils cherchoient. Cortez remettoit en ce lieu à prendre ſes réſolutions, & les meſures neceſſaires pour achever l'entrepriſe.

Ils partirent enfin du port de la Havane, le 10. du mois de Février de l'année 1519. Le vent fut d'abord favorable: mais ſuivant ſon inconſtance ordinaire, il ſouleva au coucher du Soleil une furieuſe tempête, qui les mit en grand déſordre. La nuit étant venuë, les vaiſſeaux furent obligez de ſe ſéparer, de crainte de ſe briſer en ſe heurtant ; & ils s'abandonnerent au gré du vent qui les forçoit. Le navire où François de Morla commandoit fut le plus maltraité, un coup de Mer aïant rompu ſon gouvernail ; en ſorte qu'il fut en grand danger de perir. Il tira pluſieurs coups, pour avertir du peril où il ſe trouvoit ; ce qui mit en grande inquiétude les autres Capitaines, à qui l'attention qu'ils avoient au danger qui les menaçoit, ne faiſoit pas oublier celui de leur compagnon. Chacun fit ſes efforts pour s'en tenir le plus près qu'il pouvoit ; tantôt en ſoutenant la furie du vent & des vagues, & tantôt en cedant à leur violence. Enfin la tem-

pête cessa avec l'obscurité : & lorsque la lumiere put faire distinguer les objets, Cortez courut le premier au vaisseau qui étoit en danger, & tous les autres en firent de même ; en sorte qu'avec ce secours on raccommoda le gouvernail, & on remit le navire en état de poursuivre la route.

En même tems, Alvarado, que Cortez avoit envoïé joindre Diego d'Ordaz, étant chargé par la même tempête, se trouva au jour bien plus enfoncé dans le Golfe qu'il ne pensoit ; car la peur de briser contre la côte l'avoit obligé à se jetter en pleine Mer, ce qui étoit le parti le moins dangereux. Son Pilote connut sur sa boussole, & sur sa carte qu'ils étoient beaucoup déchûs de la route qui leur étoit prescrite, & si éloignez du Cap Saint Antoine, que ce seroit une entreprise fort difficile de vouloir y retourner. Il proposa donc, qu'il étoit plus à propos de passer en droiture à l'Isle de Cozumel. Alvarado laissa cela à son choix : il lui representa neanmoins l'ordre de Cortez ; mais d'une maniere foible, & qui paroissoit l'en dispenser. Ainsi ils continuerent leur navigation, & arriverent en cette Isle deux jours avant l'armée. Ils mirent pied à terre, à dessein de se loger dans un Bourg que le Capitaine & quelques Soldats avoient remarqué au voïage de Grijalva : mais ils le trouverent sans habitans, parce que les Indiens ayant reconnu que les Espagnols prenoient terre s'étoient retirez plus avant

dans le païs, avec le peu de hardes qu'ils avoient.

Alvarado étoit jeune & plein de feu, très-brave Soldat, & capable d'entreprendre tout sous les ordres d'autrui; mais aïant encore trop peu d'experience pour en donner de son chef. Il crut qu'en attendant l'armée, il seroit honteux à un Commandant d'être sans action : & sur ce principe, il marcha avec sa troupe pour reconnoître le païs. Ils trouverent un autre Village, éloigné d'une lieuë de celui où ils étoient logez. Les Indiens l'avoient abandonné, mais ils y avoient laissé quelques vivres, & des poules, que les Soldats confisquerent à leur profit, comme des dépoüilles de l'ennemi. Ils trouverent encore des joïaux autour d'une Idole, dans une espece de Temple, & quelques instrumens de sacrifices qui étoient d'or mêlé de cuivre; & tout cela parut de bonne prise. Cependant cette expedition entreprise temerairement, ne leur apporta aucun profit, & ne servit qu'à effaroucher les Indiens, & à faire un obstacle au dessein que l'on avoit de gagner leur amitié. Alvarado s'apperçut, quoi qu'un peu trop tard, que ce mouvement n'étoit pas dans les regles; & il se retira à son premier poste, après avoir pris deux Indiens & une Indienne, qui n'avoient pû se sauver à propos.

Le lendemain, Cortez arriva avec toute la flotte, ayant envoyé ordre à Diego

d'Ordaz de le venir joindre, jugeant, comme il étoit vrai, que la tempête auroit empêché Alvarado d'executer son commandement. Quoique ce General eût de la joïe de le voir arrivé sans aucun accident, il ne la témoigna pas : au contraire, il fit mettre le Pilote en prison, & fit une severe reprimende au Capitaine, de ce qu'il n'avoit pas suivi ses ordres & de ce qu'il avoit eu la hardiesse d'entrer dans l'Isle, & de permettre à ses Soldats d'en saccager quelques habitations. Il lui fit cette leçon en public, & d'un ton de voix ferme & absolu ; voulant qu'elle servît d'instruction pour tous les autres. Après quoi, il fit venir les trois Indiens prisonniers, & par le moïen de Melchior qui lui servoit de truchement, son compagnon étant mort, il leur fit comprendre qu'il ressentoit un extrême déplaisir du tort que les Soldats leur avoient fait. Il commanda qu'on rendît l'or & toutes les hardes qu'ils voulurent choisir ; & ils les mit en liberté, après leur avoir fait present de quelques bagatelles pour leurs Caciques : afin qu'à la vûë de ces témoignages d'amitié, les Indiens perdissent la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûë.

L'armée campa sur le bord de la Mer, & s'y reposa durant trois jours, sans faire aucune démarche, pour ne point augmenter la frayeur des Indiens. Après quoi Cortez ayant fait des bataillons de chaque compagnie, fit une revûë generale. Il s'y trouva cinq

cens huit ſoldats, dix-ſept chevaux, & cent neuf tant Maîtres de vaiſſeau, que Pilotes, & Matelots. Il avoit outre cela, deux Chapelains ou Aumôniers, qui étoient le Licentié Jean Diaz, & le Pere Barthelemi d'Olmedo Religieux de Nôtre-Dame de la Merci, qui accompagnerent le General juſqu'à la fin de la conquête.

Après cette revûë, Cortez étant retourné à ſon logis, accompagné de tous les Capitaines, & des Soldats les plus conſiderables, s'aſſit au milieu d'eux, & leur parla en ces termes: *Mes amis & mes compagnons, quand je conſidere le bonheur qui nous a réünis tous dans cette Iſle; & que je fais reflexion ſur les traverſes & les perſecutions dont nous ſommes échappez, & ſur les difficultez qui ſe ſont oppoſées à notre entrepriſe; je reconnois avec reſpect la main de Dieu qui nous a aſſiſtez, & j'apprens par cette diſpoſition de ſa divine Providence, qu'elle nous promet un heureux ſuccez d'un deſſein dont elle a daigné favoriſer le commencement. C'eſt le zele que nous avons pour lui, & pour le ſervice de notre Roy, ce qui part d'un même principe, c'eſt ce zele qui nous pouſſe à entreprendre la conquête de ces païs inconnus; & Dieu combattra pour ſa cauſe en combattant pour nous. Mon deſſein n'eſt pas de vous déguiſer les difficultez qui ſe preſentent. Nous avons à ſoûtenir des combats ſanglans & furieux, des fatigues incroyables dans les fonctions, les attaques d'un nombre infini d'ennemis, où vous aurez beſoin d'employer*

toute votre valeur. Outre que la necessité de toutes choses, les injures du tems ; & la difficulté des chemins exerceront votre constance, que l'on peut nommer une seconde valeur, & qui n'est pas un moindre effort du courage ; puisque vous sçavez que la patience acheve souvent à la guerre, ce que les armes n'ont pû faire. C'est par cette voye qu'Hercule a merité le nom d'Invincible & c'est ce qui a fait donner le nom de Travaux à ses exploits. Vous vous êtes accoûtumez à pâtir & à combattre dans ces Isles que vous avez soûmises ; mais notre entreprise est bien d'une autre importance, & nous y devons apporter bien plus de fermeté, puisque la resolution se mesure sur la grandeur des obstacles. Il est vrai que nous sommes en petit nombre ; mais l'union faisant la force des armées, semble encore les multiplier : & c'est ce que nous devons attendre de la conformité de nos sentimens. Il faut, mes amis, que nous n'ayons tous qu'un même avis, quand il s'agira de prendre des résolutions ; une même main, quand il faudra les executer : que nos interests soient communs, & notre gloire égale en tout ce que nous acquererons. La valeur de chacun de nous en particulier doit établir la sûreté de tous en general. Je suis votre Chef, & je serai le premier à hazarder ma vie pour le dernier des Soldats : vous aurez à suivre mon exemple encore plûtôt que mes ordres. Je puis vous assurer que dans cette confiance je me sens assez de courage pour conquerir le monde entier ; & mon cœur se flatte de cette esperance par un de ces mou-

vemens extraordinaires qui ſurpaſſent tous les préſages. Je finis, car il eſt tems de faire ſucceder les effets aux paroles. Que ma confiance ne vous paroiſſe pas un excez de temerité; elle eſt fondée ſur ceux qui m'environnent maintenant: & tout ce que je n'oſe attendre de mes propres forces, je l'eſpere de vous.

Durant que Cortez leur inſpiroit ainſi par ſon diſcours cette ardeur qu'il reſſentoit en lui-même, on l'avertit que quelques Indiens ſe montroient aſſez près du camp; & encore qu'ils fuſſent ſeparez & déſarmez, le General commanda que les Soldats priſſent les armes, & qu'ils ſe miſſent en ordre de bataille derriere les lignes, juſqu'à ce qu'on eût reconnu ſi les Indiens s'approchoient, & quel étoit leur deſſein.

CHAPITRE XV.

Les Habitans de Cozumel reçoivent la paix que Cortez leur offre. Il fait amitié avec le Cacique. On abat les Idoles par l'ordre de Cortez, qui donne ſes premiers ſoins à l'introduction de la Doctrine de l'Evangile parmi ces Barbares, & à retirer quelques Eſpagnols qui étoient priſonniers à Iucatan.

LEs Indiens étoient en petites troupes, & paroiſſoient conſulter entre-eux, comme des gens qui obſervoient les mouvemens des Eſpagnols, dont la tranquillité

leur donnoit de l'assurance. Les plus hardis s'approchoient peu à peu ; & comme on ne leur faisoit point de mal, ils étoient suivis des autres : ainsi quelques-uns vinrent insensiblement jusques dans le camp, où ils furent reçûs par le General, & par tous les autres si agréablement, qu'ils appellerent leurs compagnons. Dès le même jour il en vint un grand nombre ; & ils se mêlerent parmi les Soldats avec tant de familiarité, de douceur & de confiance, qu'on avoit peine à remarquer en eux la moindre marque de surprise : & on connut bien-tôt qu'ils étoient accoûtumez à voir des étrangers. Il y avoit en cette Isle une Idole fort reverée de tous les Indiens, & dont la réputation attiroit les peuples de plusieurs Provinces de la Terre ferme, qui venoient en grandes troupes à son Temple, avec beaucoup de respect. Ainsi les Insulaires de Cozumel avoient un commerce perpetuel avec des nations differentes en langage & en habillemens : & c'est ce qui leur fit paroître moins étrange l'arrivée des Espagnols, au moins ce qui les empêcha d'en témoigner leur étonnement.

La nuit étant venuë, ils se retirerent en leurs maisons. Le jour suivant, leur principal Cacique vint saluer le General. Il avoit plusieurs Indiens à sa suite, mais sans ordre & sans propreté : & venoit lui-même faire son ambassade & son present. Cortez le reçut avec joye & fort civilement. Il lui fit

entendre par ſon Interpréte, *Qu'il lui ſçavoit bon gré de ſa viſite; & qu'il lui offroit ſon amitié, & celle de tous ſes Soldats.* Le Cacique répondit: *Qu'il recevoit ſes offres; & qu'il étoit homme à en bien uſer.* On entendit un des Indiens de la ſuite du Cacique, qui repeta pluſieurs fois en ſon jargon le nom de *Caſtille*: & Cortez à qui tous les divertiſſemens n'ôtoient jamais l'attention, remarqua cette parole, & commanda à l'Interprête de l'éclaircir de ce qu'elle ſignifioit. Cette remarque, qui parut alors faite par hazard, fut, ainſi que nous le verrons, d'une très-grande importance, pour faciliter la conquête de la Nouvelle Eſpagne.

L'Indien diſoit que les Eſpagnols reſſembloient fort à certains priſonniers qui étoient dans la Province d'Iucatan, nez en un païs qui ſe nommoit Caſtille. Du moment que Cortez eut appris cette nouvelle, il ſe réſolut de délivrer ces priſonniers, & de les attacher à ſon ſervice. Il s'en informa plus particulierement, & ſçut qu'ils étoient au pouvoir de quelques Indiens de grande autorité, dont la réſidence étoit deux journées avant dans la Terre-ferme d'Iucatan. Cortez communiqua ſon deſſein au Cacique, pour ſçavoir ſi ces Indiens étoient guerriers, & de quel nombre de ſoldats il auroit beſoin pour retirer les priſonniers. Le Cacique lui repartit ſur le champ en habile homme, *Que le plus ſeur ſeroit de les racheter par quelques préſens, parce que ſi on y al-*

loit par la voye des armes, on les exposeroit à être massacrez par leurs maîtres : & quelque châtiment qu'il en fist, il les perdroit toûjours sans ressource. Le General embrassa son avis avec admiration, de voir un sens si droit & si politique en un Indien, à qui le peu de participation qu'il avoit du rang de Prince, devoit avoir enseigné quelques principes de ce qu'on appelle raison d'Etat.

Il ordonna aussi-tôt à Ordaz, de passer avec son vaisseau & sa compagnie à la côte d'Iucatan, par le trajet le plus proche de l'Isle de Cozumel, qui étoit environ de quatre lieuës. Il devoit mettre à terre des Indiens que le Cacique avoit choisis, qui portoient des lettres aux prisonniers, & quelques pieces de peu de valeur pour le prix de leur rançon. Ordaz avoit ordre de les attendre durant huit jours, qui étoient le terme dans lequel ils avoient promis de rapporter la réponse.

Cependant Cortez marchoit avec toute son armée, pour reconnoître cette Isle. Il avoit ordonné qu'aucun soldat ne quittât les rangs, de peur qu'ils ne fissent quelques outrages aux Insulaires, s'ils se débandoient. Il leur disoit, *Que cette nation étoit pauvre & sans défense : Que la bonne foi qu'elle avoit témoignée meritoit bien d'être recompensée par un bon traitement, & que leur misere ne donnoit point de tentation à l'avarice. Qu'ils ne devoient point tirer de ce petit coin de terre, d'autres richesses qu'une bonne réputation. Ne pensez pas,*

ajoûtoit-il, *que celle que vous acquererez ici se renferme dans les bornes étroites d'une miserable Isle : le concours des pelerins qui s'y rendent en foule comme vous le sçavez, portera votre nom en d'autres païs, où l'impression qu'on aura de notre douceur, & de notre équité, nous sera fort utile pour faciliter nos desseins. Ainsi nous en aurons moins à combattre aux lieux où il y aura plus à gagner.* C'est par de semblables discours qu'il retenoit ses Soldats dans le devoir sans les mutiner. Le Cacique l'accompagna par tout, suivi de plusieurs Indiens, qui accouroient en diverses troupes, à dessein de troquer des vivres & d'autres provisions contre du verre & d'autres choses pareilles, dont ils étoient si charmez, qu'ils ne croïoient jamais les payer trop cher.

Le Temple de l'Idole si reveré des Indiens n'étoit pas éloigné de la côte. Il étoit de figure quarrée, bâti de pierre, & d'une architecture qui n'étoit point méprisable. L'Idole avoit la figure d'homme : mais d'un air si terrible & si affreux, qu'il étoit aisé d'y reconnoître les traits de son original. Toutes les Idoles adorées par ces miserables peuples, avoient le même air de visage : car bien qu'elles fussent differentes pour la matiere & la fabrique, & même pour la répresentation, elles étoient toutes conformes dans leur laideur abominable ; soit que ces Barbares ne connussent point d'autres modeles ; ou que le Demon leur apparoissant

tel qu'il est, laissât cette idée dans leur imagination. Ainsi le plus grand effort de l'habileté de l'ouvrier consistoit dans l'expression de la plus hideuse figure.

On dit que cette Idole se nommoit Cozumel, & qu'elle avoit donné à l'Isle le nom qu'elle conserve encore aujourd'hui : mal à propos, si c'est celui que le Démon s'étoit imposé : & cette erreur s'est glissée par inadvertance, & contre la raison, en toutes les Cartes. Quand les Espagnols arriverent à ce Temple, ils y trouverent un grand concours d'Indiens, & au milieu d'eux un Sacrificateur, dont l'équipage étoit different de celuy des autres, par un certain ornement, ou espece de couverture, qui cachoit à peine la nudité. Il sembloit qu'il prêchât, ou qu'il voulût leur persuader quelque chose par des tons de voix, ou des gestes fort ridicules: car il se donnoit des airs de Prédicateur, avec toute la gravité & l'autorité que peut avoir un homme qui laisse paroître tout ce que la nature même ordonne de cacher. Cortez l'interrompit; & se tournant vers le Cacique, il lui dit : *Que pour maintenir l'amitié qui étoit entre eux, il falloit qu'il renonçât au culte de ses Idoles, afin de persuader la même chose à ses sujets par son exemple.* Après quoi il le tira à part avec son Interprête, & il lui fit connoître son erreur & la verité de notre Religion, par des argumens sensibles, & accommodez à la portée de son entendement; mais si convainquans,

vainquans, que l'Indien en fut comme étourdi, & n'osa jamais se hazarder d'y répondre, ayant assez de jugement pour connoître son ignorance. Il demanda seulement la permission de communiquer cette affaire à ses Sacrificateurs, ausquels il laissoit une autorité souveraine de décider en matiere de Religion. Cette conference aboutit à faire venir en presence du General, ce venerable Prédicateur accompagné d'autres personnes de sa profession, qui crioient tous fort haut; & ces cris déchifrez par l'Interprête, étoient des protestations de la part du Ciel, contre ceux qui seroient assez temeraires pour troubler le culte qu'on rendoit à leurs Dieux; dénonçant qu'on verroit le châtiment suivre immediatement cet attentat. Leurs menaces ne firent qu'irriter Cortez, & ses Soldats accoutumez à interprêter les mouvemens qui paroissoient sur son visage, comprirent aussi-tôt son intention, & se jetterent sur l'Idole avec tant d'ardeur, qu'elle fut mise en piece en un moment, aussi bien qu'une grande quantité de petites statuës placées autour d'elle en differentes niches. Ce fracas mit les Indiens en une horrible consternation: mais quand ils virent que le Ciel étoit fort tranquille; & que la vengeance promise tardoit beaucoup, le respect qu'ils avoient pour cette Idole se tourna en mépris. Ils se fâchoient de voir leurs Dieux si pacifiques; & cette passion fut le premier effort que la verité fit dans

leurs cœurs. Les autres Temples ou Chapelles passerent par le même destin : & le plus considerable, étant nettoyé de tout ce débris de l'Idolatrie, on y éleva un Autel, sur lequel on mit une Image de la sainte Vierge : Et vis-à-vis de l'entrée du Temple, Cortez fit dresser une grande Croix, qui fut taillées par les Charpentiers de la flotte, avec autant de zele que de diligence. Le lendemain on dit la Messe sur cet Autel ; & le Cacique y assista accompagné de ses Indiens, mêlez avec les Espagnols. Ces Barbares y parurent tous dans un silence qu'on eût pris pour dévotion : & peut-être étoit-ce un effet naturel du respect qui est imprimé par la Majesté de nos saintes Ceremonies ; ou un effet surnaturel du Mistere adorable contenu dans ce Sacrifice.

Cortez occupoit ainsi ses Soldats, durant le terme de huit jours qu'il avoit donnez à Ordaz, pour attendre les Espagnols qui étoient esclaves à Iucatan. Ordaz les attendit tout ce tems-là, & revint enfin, sans avoir eu aucunes nouvelles ni des prisonniers, ni des Indiens qu'on avoit envoyez pour les chercher. Cortez en eut bien du déplaisir ; mais craignant que ces Barbares ne l'eussent trompé par un faux rapport, afin de s'attribuer les presens qu'on envoyoit pour la rançon, & pour lesquels ils avoient tant de passion, il ne voulut pas retarder son voyage, ni témoigner sa défiance au Cacique. Au contraire, il prit congé de lui fort

civilement, marquant beaucoup de satisfaction; & sur tout lui recommandant la Croix, & cette sainte Image qu'il lui confioit; *esperant*, disoit il, *de son amitié, qu'il lui feroit rendre le respect qui lui étoit dû, jusqu'à ce qu'étant mieux instruit de la verité, son esprit en reçût les lumieres.*

CHAPITRE XVI.

Cortez se remet en mer avec sa flotte, & est obligé par un accident de relâcher à la même Isle. Jerôme d'Aguilar, qui étoit prisonnier à Iucatan, arrive durant ce sejour, & rend compte au General des avantures de sa captivité.

CORTEZ se mit en Mer dans le dessein de suivre la route que Jean Grijalva avoit tracée, & de découvrir ces terres où son obéïssance trop exacte l'avoit empêché de s'établir. La flotte avoit le vent en poupe; & tout le monde sentoit de la joye de cette heureuse navigation, lors qu'un accident considerable vint troubler ce plaisir. Le vaisseau de Jean d'Escalante tira un coup de canon, & tous les autres Capitaines aïant jetté les yeux sur ce navire, remarquerent qu'il avoit beaucoup de peine à suivre; & un moment après, qu'il retournoit vers l'Isle d'où ils étoient partis. Cortez comprit d'abord la raison de ce mouvement: & sans s'amuser à

déliberer, il manda à toute la flotte de suivre son vaisseau. La diligence qu'Escalante fit à regagner l'Isle, étoit très-necessaire pour sauver le navire, qui avoit une voie d'eau si difficile à étancher, qu'il couloit à fond sans ressource, s'il eût arrivé un moment plus tard à l'Isle, quoique toute la Flotte eût fait force de voiles pour venir à son secours.

On mit pied à terre; & le Cacique accourut sur la côte, un peu embarassé de ce prompt retour: mais d'abord qu'il en eut sçû la raison, lui & ses Indiens s'emploïerent avec beaucoup d'ardeur à décharger le vaisseau, & à le réparer: les canots des Indiens, qu'ils manioient avec une adresse admirable, étant d'un très-grand service en cette occasion. Durant qu'on préparoit tout ce qui étoit necessaire, le General, accompagné du Cacique, & quelques Soldats, alla visiter le Temple. Il trouva la Croix & l'Image de la sainte Vierge au même état qu'il les avoit laissez; remarquant outre cela, avec beaucoup de joïe, des témoignages de la veneration de ces peuples dans la propreté de ce Temple, les parfums qu'ils y avoient brûlez, outre les fleurs & les ornemens dont ils avoient paré l'Autel. Il remercia le Cacique du soin qu'il en avoit pris; & l'Indien s'en fit honneur auprès de tous les Espagnols dont il recevoit les complimens, pour avoir souffert durant deux ou trois heures au plus, que la Croix &

l'Autel demeuraſſent ſur pied , comme ſi c'eût été un effet de ſa bonne conduite.

Cet accident qui obligea Cortez à retarder ſon voïage, merite une conſideration particuliere : car on voit des évenemens qui étant dans l'ordre des choſes poſſibles & dépendantes de la fortune, ont neanmoins un caractere qui les met au deſſus de ce qu'on appelle hazard, ou cas fortuit. Ceux qui virent interrompre le cours de la navigation, & un navire prêt à couler bas pouvoient regarder cet embarras comme une diſgrace qui n'avoit rien d'extraordinaire : mais quand on conſiderera que le même tems qui étoit neceſſaire pour raccommoder ce navire, ne l'étoit pas moins pour donner lieu à la venuë d'un des priſonniers qui étoient à Iucatan ; que cet homme ſçavoit aſſez les differentes langues de ces peuples, pour ſuppléer au beſoin que l'on avoit d'un Truchement ; & enfin qu'il fut un des principaux inſtrumens de cette conquête ; lors donc qu'on entrera dans ces réflexions, on n'accordera point à la fortune toute la gloire de ce ſuccez : & on y reconnoîtra avec reſpect les diſpoſitions de la Providence. On emploïa quatre jours à donner un radoub au vaiſſeau; & au dernier jour, comme l'armée étoit prête à s'embarquer, on découvrit de fort loin un canot qui traverſoit le Golfe d'Iucatan, & revenoit droit à l'Iſle. On reconnut bientôt après, qu'il portoit des Indiens armez : & tout le monde fut ſurpris de voir la dili-

gence qu'ils faiſoient pour gagner l'Iſle, & le peu de crainte qu'ils témoignoient de nôtre flotte. Le General fut averti de cette nouveauté ; & il donna quelques Soldats à André de Tapia, avec ordre de ſe mettre en embuſcade ſur la rade où ce canot devoit aborder, & de reconnoître le deſſein de ces Indiens Tapia prit un poſte à couvert ; d'où aïant vû que ces hommes deſcendoient à terre, armez d'arcs & de fleches, il les laiſſa éloigner du bord de la Mer ; & leur aïant coupé le chemin du retour, il courut ſur eux Les Indiens prenoient déja la fuite, ſi un d'entre-eux ne les eût retenus. Il les raſſûra ; & s'avançant vers nos gens, il cria en Caſtillant, qu'il étoit Chrétien. Tapia le reçut entre ſes bras, ravi de cette heureuſe avanture ; & le conduiſit au General, ſuivi de ces Indiens, que l'on reconnut être les mêmes Envoïez qu'Ordaz avoit laiſſez à la côte d'Iucatan. Le Chrétien étoit preſque nud, n'aïant d'habits que ce qui ſervoit à rendre ſa nudité moins indecente. Une de ſes épaules étoit chargée d'un arc & d'un carquois ; & l'autre d'une mante en maniere de cap, au bord de laquelle il avoit attaché des Heures de la Sainte Vierge, qu'il tira d'abord, en les montrant à tous les Eſpagnols, & attribuant à cette dévotion qu'il avoit toûjours conſervée, le bonheur de ſe revoir entre des Chrétiens. Chacun s'empreſſoit à lui en faire des complimens, qu'il rendoit avec tant d'émotion, qu'il ne pou-

voit encore ſe defaire des termes qu'il avoit appris parmi les Indiens, & former une periode entiere, ſans en mêler quelqu'un qu'on n'entendoit pas. Cortez lui fit de grandes careſſes; & le couvrant lui-même du capot qu'il portoit, ils s'informa en gros qui il étoit, ordonnant après cela qu'on lui donnât un habit, & qu'on le regalât. Il publioit à tous les Soldats cet effet de ſa bonne fortune, qui devoit ſe communiquer à leur entrepriſe, pour avoir tiré un Chrétien de ce miſerable eſclavage, n'aïant encore en vûë d'autre motif que celui de la charité.

Cet homme ſe nommoit Jerôme d'Aguilar, natif d'Ecija, où il avoit reçû quelques Ordres ſacrez; & ſelon ce qu'il rapporta depuis de ſes avantures, il avoit demeuré près de huit ans en cette captivité. Il avoit fait naufrage ſur des bancs que les gens de Mer appellent de *los Alacranes*, dans une caravelle, qui paſſoit de la côte de Darien à l'Iſle Saint Domingue: & comme il s'étoit jetté dans l'eſquif avec vingt de ſes Compagnons, la Mer les pouſſa ſur les côtes d'Iucatan, où ils furent pris, & menez en un païs des Indiens *Caribes*, c'eſt-à-dire mangeurs de chair humaine. Leur Cacique fit d'abord mettre à part ceux qui étoient les mieux nourris, pour les ſacrifier à ſes Idoles, & faire un celebre feſtin des miſerables reſtes de ce ſacrifice. Un de ceux qui furent reſervez pour une autre occaſion à cauſe de leur maigreur, fut ce Jerôme d'Aguilar. Il

fût lié rudement, & neanmoins bien nourri, par un motif qui n'étoit pas moins barbare, puisqu'ils ne l'engraissoient que pour servir de mets à un autre repas ; brutalité surprenante, que la nature abhorre, & que l'on ne sçauroit rapporter qu'avec autant d'horreur. Cependant Aguilar se tira le mieux qu'il put d'une cage de bois, où ils l'apâtoient, non pas tant pour sauver sa vie, que pour chercher un autre genre de mort. Il marcha durant quelques jours, s'écartant des habitations, & sans autre aliment que des herbes & des racines. Enfin il tomba entre les mains de quelques Indiens, qui le presenterent à un autre Cacique, ennemi du premier. Il le trouva moins inhumain ; soit qu'il voulût affecter de paroître plus honnête que son ennemi, ou qu'il eût en effet de l'aversion pour ces coûtumes barbares. Aguilar servit ce dernier Cacique l'espace de plusieurs années. Les premieres furent fort rudes, car on l'obligeoit à des travaux au dessus de ses forces. On le traita mieux dans la suite, son maître étant apparemment gagné par le soin qu'il prenoit de lui obéïr, & plus encore par sa modestie, que le Cacique éprouva en de certaines occasions qui firent éclater sa chasteté, mais dont le recit choqueroit la bienseance : car il n'y a point d'esprit si barbare, qui ne laisse paroître quelque inclination pour la vertu. Ainsi ce Cacique lui donna de l'emploi auprès de sa personne ; & Aguilar acquit en

peu

peu de jours son estime & sa confiance.

Le Cacique en mourant le recommanda à son fils, qui lui conserva son emploi ; & même Aguilar trouva des occasions plus favorables d'augmenter son credit & sa faveur. Quelques Caciques voisins déclarerent la guerre à celui-ci, qui remporta sur eux plusieurs victoires, dûës à la valeur & à la conduite de l'Espagnol. Il devint donc le favori de son maître, & se vit si respecté & si autorisé, que lorsqu'il reçut la lettre de Cortez, il lui fut aisé de traiter de sa liberté, qu'il demanda comme une récompense de ses services, & qu'il obtint par le moïen des presens qu'il fit comme de son chef, quoiqu'on les eût envoyez pour sa rançon.

C'est ce qu'il dit de ses avantures, ajoûtant que de tous les Espagnols qui avoient été pris avec lui, il ne restoit qu'un Matelot appellé Gonzale Guerrero, natif de Palos de Moguer : Qu'il lui avoit communiqué la lettre de Hernan Cortez, & fait tous ses efforts pour l'amener avec soi, mais inutilement, parce que ce malheureux étoit marié à une Indienne fort riche, dont il avoit trois ou quatre enfans : Qu'au moins c'étoit sous ce prétexte d'amour & de tendresse, qu'il avoit voulu cacher son aveuglement, qui ne lui permettoit pas de quitter un état qui lui paroissoit si heureux, bien qu'en effet il fut très-déplorable, puisqu'il en préferoit les obligations à son honneur & à sa

Religion. Je n'ai point trouvé en toutes les Relations des conquêtes de nôtre nation en l'Amerique, qu'aucun autre Espagnol ait commis un crime semblable; & celui ci n'étoit pas digne que son nom passât à la posterité, mais je n'aurois pû l'effacer dans les écrits des autres; & je ne dois point oublier ces exemples, qui nous instruisent de la foiblesse de la nature humaine, puisqu'ils servent à faire connoître jusqu'à quel point de misere elle peut aller, lorsque Dieu l'abandonne.

CHAPITRE XVII.

Cortez suit sa route, & vient à la riviere de Grijalva, où les Indiens s'opposent à sa descente. Il combat contre eux, & fait débarquer ses gens.

LEs Espagnols partirent pour la seconde fois de cette Isle, le quatriéme jour de Mars de l'année mil cinq cens dix-neuf, & sans qu'il leur arrivât rien de considerable, ils doublerent la pointe de Cotoché, qui ainsi qu'on l'a dit, est la partie la plus orientale de la Province d'Iucatan. Ils suivirent la côte jusqu'à la rade de Champoton, où le General mit en déliberation, si si l'on mettoit pied à terre. Il le souhaitoit, afin de châtier ces Indiens de la resistance qu'ils avoient faite à Jean de Grijalva; &

avant lui à François Fernandez de Cordouë. Les soldats qui s'étoient trouvez en l'une & en l'autre occasion, poussez d'un esprit de vengeance, appuïoient son sentiment avec chaleur : mais le Pilote major & tous les autres de sa profession, s'opposerent à cette résolution, par un raisonnement qui ne souffroit point de replique. C'est que le vent qui étoit trés-bon pour continuer le voïage, étoit entierement contraire pour aller à terre. Ainsi la flotte passa outre, & alla moüiller à la riviere de Grijalva. On n'eut pas besoin de déliberer en ce lieu-là : le bon accueil que ces peuples avoient fait aux Espagnols, & l'or qu'ils en avoient tiré, étoient des charmes violens pour attirer tous les soldats à terre. Cortez eut de la complaisance pour l'ardeur de ses gens ; trouvant d'ailleurs qu'il étoit à propos de se conserver l'amitié de ces peuples. Cependant il n'avoit pas dessein de faire un long séjour en ce païs-là : & toutes ses vûës n'alloient qu'à entrer au plûtôt sur les terres qui dépendoient de l'Empire de Montezuma, dont Grijalva avoit eu la premiere connoissance en ce lieu ; car la maxime du General étoit, qu'en ces expeditions il falloit aller droit à la tête, plûtôt qu'aux autres membres, afin d'entamer le plus difficile avec ses forces entieres.

Comme il connoissoit cette riviere, par le rapport qu'on lui en avoit fait, il n'eut pas de peine à faire son ordre pour l'entrée.

Il laissa les plus grands navires à l'ancre, & fit embarquer tous les Soldats bien armez sur ceux que la riviere pouvoit porter, & sur les chaloupes. Ils commençoient à forcer le courant de l'eau dans le même ordre que Grijalva avoit tenu autrefois, lorsqu'ils apperçûrent un nombre infini d'Indiens qui occupoient avec leurs canots les deux bords de la riviere, sous la défense de plusieurs autres Indiens qui étoient à terre en differentes troupes. Cortez s'approchoit toujours en un ordre fort serré, aïant défendu de tirer un seul coup, ni de marquer par aucun autre mouvement, qu'on les voulût attaquer. Il imitoit en cette conduite Jean de Grijalva, ne cherchant qu'à bien réüssir, sans s'arrêter à la fausse gloire de passer pour original, & sçachant ce que hazardent ceux qui prétendent se fraïer de nouveaux chemins, & qui ne visent qu'à se distinguer de leurs prédecesseurs. Les Indiens poussoient des cris horribles, à dessein d'épouvanter nos gens: & lors qu'on en put entendre quelques paroles, Jerôme d'Aguilar fit connoître qu'il entendoit la langue de cette nation, qui étoit la même, à peu prés, que celle d'Iucatan; & Cortez rendit graces à Dieu, de ce qu'il lui avoit donné un si habile Truchement par des voyes si extraordinaires. Aguilar dit qu'entre ces cris il entendoit plusieurs menaces: & que sans doute ces Indiens n'étoient pas pacifiques. Sur quoi Cortez faisant arrêter le reste de sa

flotte, fit avancer seulement un esquif qui portoit Aguilar pour demander la paix, & les remettre à la raison. Il n'alla pas bien loin, & revint dire au General, que les Indiens étoient en grand nombre, qu'ils étoient résolus de défendre l'entrée de la riviere, & si obstinez, qu'ils avoient refusé fort insolemment de l'écouter. Cortez n'avoit pas dessein de commencer ses conquêtes par ce païs-là, & il ne vouloit point se faire des embarras qui pûssent retarder son voyage; mais voyant qu'il étoit engagé, il crut qu'il seroit honteux de reculer, & qu'il seroit d'une dangereuse consequence de laisser impunie l'insolence de ces Barbares.

On approchoit de la nuit, dont l'obscurité paroît encore plus affreuse aux Soldats en un païs inconnu. C'est pourquoi Cortez se tint dans son poste, afin d'attendre le jour; & donnant ce tems qui retardoit son entreprise à ce qui pouvoit en assûrer le succez, il fit venir toute l'artillerie de ses gros vaisseaux, & commanda que les soldats prissent leurs escaupiles, ou casaques piquées, qui resistoient aux coups de fléches. Il donna plusieurs autres ordres qu'il jugea necessaires, sans augmenter ni diminuer l'idée du péril. C'est ainsi que Cortez mit tous ses soins à faire réüssir cette premiere action de ses troupes, sçachant combien il importe de bien débuter, principalement à la guerre, où les premiers succez, lors qu'ils sont heu-

reux, donnent de la réputation aux armées, & augmentent la valeur des Soldats : la premiere occasion ayant l'avantage d'être comme un préjugé de celles qui la suivent, ausquelles il semble qu'elle communique quelques heureuses influences, par une vertu secrette.

Aussi-tôt que le jour parut, les vaisseaux se rangerent sur une ligne courbe en forme de demi lune, dont la figure alloit en diminuant jusqu'aux chaloupes, qui étoient aux deux pointes. La largeur de la riviere en cet endroit, laissoit assez d'espace pour s'avancer en cet ordre ; ce qu'on fit avec une lenteur qui sembloit convier les Indiens à faire la paix. Cependant on découvrit bien-tôt leurs canots en la même disposition qu'ils étoient le jour précedent, & d'où ils faisoient les mêmes menaces. Le General ordonna que personne ne bougeât, jusqu'à ce qu'ils vinssent à la charge : disant aux soldats, *Qu'en cette occasion il falloit employer le bouclier avant que de se servir de l'épée ; parce que la justice seroit du côté de ceux qui se tiendroient simplement sur la défensive :* Et afin d'obtenir encore quelque chose par la raison, il fit avancer Aguilar une seconde fois, pour offrir la paix aux Indiens, & les assurer que cette flotte étoit de leurs amis, qui ne demandoient à traiter avec eux, que pour leur avantage, sous la foi de l'alliance qu'ils avoient contractée avec Jean de Grijalva : Qu'en les repoussant ils faussoient leurs ser-

mens, & donnoient aux Espagnols une occasion de s'ouvrir le chemin par les armes : Qu'ainsi le mal qu'ils en recevroient leur seroit imputé.

La réponse qu'ils firent à cette ambassade fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent à la faveur du courant, jusqu'à la portée des flêches, dont ils tirerent tout à coup une si grande quantité, des canots & des bords du fleuve, que les Espagnols furent assez embarassez à se couvrir : mais aïant attendu, suivant leurs ordres, la premiere décharge, ils chargerent à leur tour, avec tant de promtitude & de vigueur, que les canots leur laisserent bien tôt le passage libre, la plus grande partie des Indiens épouvantez de la mort de leurs compagnons s'étant jettée dans l'eau. Nos vaisseaux s'avancerent ainsi sans obstacle jusqu'aux bords de la riviere, à main gauche, où les Soldats descendirent; mais sur un terrain marécageux, & couvert de buissons : en sorte qu'ils se virent obligez à rendre un second combat; car les Indiens qui s'étoient jettez dans les bois, & ceux qui étoient échappez du combat naval, se réünirent, & revinrent furieusement à la charge. Les flêches, les dards, & les pierres qu'ils lançoient de tous côtez, augmentoient l'embarras, qui n'étoit déja que trop grand en un terrain si incommode. Cependant Cortez formoit un bataillon, sans cesser de combattre : car les premiers rangs faisant tête aux ennemis,

couvroient ceux qui descendoient des vaisseaux, & leur donnoient la liberté de se ranger pour les soutenir.

Le bataillon étant formé à la vûë des ennemis, dont le nombre croissoit à tous momens, le General détacha le Capitaine Alfonse d'Avila avec cent Soldats, pour aller à travers le bois attaquer la ville de Tabasco, capitale de la Province qui avoit le même nom, & qu'on sçavoit n'être pas éloignée, par ce qui avoit été reconnu aux voïages précedens. Après quoi Cortez marcha fort serré contre cette multitude effroïable d'Indiens, qu'il poussa avec autant de hardiesse que de peine, les Soldats combattant dans l'eau jusqu'aux genoux. On rapporte du General, qu'exposant sa personne comme le moindre Soldat, il laissa un de ses souliers dans la fange, & combattit long-tems en cet état, sans s'appercevoir qu'il lui manquoit un soulier ni en ressentir l'incommodité, par un genereux transport qui lui ôtoit l'attention pour sa personne, afin de l'appliquer toute entiere à son devoir.

Après que les Espagnols eurent passé le marais, les Indiens commencerent à mollir, & disparurent un moment après, entre ces buissons. Leur fuite venoit en partie de ce qu'ils avoient perdu l'avantage du terrein, & en partie aussi de la crainte de perdre leur Ville, aïant découvert la marche du Capitaine d'Avila, ainsi qu'on le

reconnut depuis, par le grand nombre de ceux qui accoururent pour la défendre.

Elle étoit fortifiée d'une eſpéce de muraille, dont ils ſe ſervoient preſque dans toutes les Indes. Ce mur étoit composé de gros troncs d'arbres enfoncez en terre en façon de paliſſades, & joints de telle maniere, qu'il y avoit des ouvertures pour tirer leurs fléches. L'enceinte étoit de figure ronde, ſans redans, ni aucune autre défenſe; & l'extrêmité des deux lignes qui formoient le cercle, étoit pratiquée en ſorte, que l'une de ces lignes avançoit ſur l'autre. Elles laiſſoient pour l'entrée un chemin étroit à pluſieurs retours, où ils élevoient deux ou trois guerites, ou petits châteaux de bois, qui ſervoient à loger leurs ſentinelles; cette fortification ſuffiſante contre l'effort des armes de ce nouveau Monde, où par une heureuſe ignorance on ne connoiſſoit point encore ce qu'on appelle art de la guerre, ni ces machines & ces remparts dont la malice ou la néceſſité ont enſeigné l'uſage aux hommes.



CHAPITRE XVIII.

Les Espagnols forcerent la Ville de Tabasco. Ils vont au nombre de deux cens reconnoître le pays, & sont poussez par les Indiens, qu'ils soûtiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite sans perte.

CORtez arriva à la Ville plûtôt qu'Alfonce d'Avila, parce que ce Capitaine avoit été retardé par d'autres marais, & des lacs qu'il avoit trouvez en son chemin. Le General fit rejoindre sa troupe au bataillon; & sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître ni aux siens celui d'examiner le péril, il poussa tête baissée droit à la palissade. Il fit seulement distribuer quelques haches, ou autres instrumens propres à couper les pieux, & dit en peu de mots: *Mes amis, la Ville que vous voyez doit être cette nuit nôtre logement. Ceux que vous venez de vaincre à la campagne s'y sont retirez: & cette méchante muraille qui les couvre, leur ôte un peu de crainte, mais elle ne les défend de rien. Suivons nôtre victoire, avant que ces Barbares oublient leur coûtume de fuir devant nous, ou que nôtre retardement leur laisse prendre quelque assûrance.*

Tous les Soldats marcherent en même tems avec une égale résolution; & écartant la grêle des fléches avec leurs bou-

eliers, & leurs épées mêmes, ils parvinrent bien-tôt au pied de la palissade. Les ouvertures leur servirent d'embrasures ou de canonieres pour tirer; en sorte qu'aïant éloigné les Indiens à coups d'arquebuse & d'arbalête; ceux qui ne tiroient point eurent moïen de mettre à bas une grande partie de cette sauvage fortification. Ils entrerent sans résistance, parce que les Indiens s'étoient retirez au fond de la Ville: mais on reconnut qu'ils avoient coupé les ruës par d'autres palissades de même matiere. En ces lieux ils firent tête pour quelques momens, mais sans beaucoup d'effet, parce qu'ils étoient embarassez par leur grand nombre; & ceux qui se retiroient en fuïant d'un retranchement à l'autre, mettoient en désordre les autres qui vouloient combattre.

Il y avoit au centre de la Ville une grande place, où les Indiens firent encore un furieux effort, mais nos gens l'aïant soûtenu fort vaillamment, les ennemis lâcherent le pied, & s'enfuirent dans les bois en désordre, & par grosses troupes. Cortez ne voulut pas qu'on les suivît, afin de donner aux Soldats le tems de se reposer, & aux Indiens celui de songer à la paix, dont la fraïeur pourroit leur inspirer le désir.

Tabasco demeura ainsi aux Espagnols. Cette Ville étoit grande & fort peuplée, avec toutes les marques d'une Ville de

guerre : car ils en avoient fait sortir leurs familles & leurs meubles, & y avoient fait provision d'une grande quantité de vivres. Ainsi l'avidité des Soldats trouva peu dequoi se satisfaire, mais il y en avoit de reste pour la necessité. Il y en eut quatorze ou quinze de blessez, & entre les autres nôtre Historien Bernard Diaz. Je l'ai suivi en cela même qu'il rapporte de ses exploits ; car on ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un brave Soldat : & le stile de son Histoire fait voir, qu'ils s'expliquoit mieux avec l'épée, qu'avec la plume. Il mourut un nombre considerable d'Indiens : mais on ne put sçavoir au vrai ce qu'il y eut de blessez, parce qu'ils avoient beaucoup de soin de les retirer ; leur plus grand point d'honneur à la guerre, étant de ne point donner à leur ennemi des sujets de joïe, en voïant la perte qu'il leur avoit causée.

L'armée passa la nuit en trois Temples qui étoient sur la même place où l'on avoit donné le dernier combat. Cortez fit lui-même la ronde, & posa ses sentinelles avec autant de soin & d'exactitude, que s'il avoit eu en tête un corps d'armée puissant, & composé de vieilles troupes ; sçachant qu'on ne peut avoir trop de précaution à la guerre, où les plus grandes pertes naissent d'un excez de securité, la défiance n'étant pas moins necessaire à un Capitaine, que la valeur.

Le retour de la lumieré fit voir par tou-

te la campagne, autant que la vûë pouvoit s'étendre, un profond silence, & nulles marques de l'ennemi. On envoïa reconnoître les bois voisins du quartier, où l'on trouva la même solitude. Cependant Cortez ne voulut point sortir de ses retranchemens : cette grande tranquilité lui donnoit des soupçons, qui s'augmenterent quand il eut appris que Melchior son Truchement, qui étoit venu de Cuba, s'étoit enfui cette même nuit, après avoir laissé ses habits de Chrétien pendus à un arbre. Les avis que ce deserteur alloit donner aux Indiens, pouvoient avoir de très-fâcheuses suites : & en effet on verifia depuis, que c'étoit lui qui les avoit poussez à continuer la guerre, en les instruisant du petit nombre de nos gens, qui, disoit-il, n'étoient point immortels comme les Indiens se l'imaginoient; ni leurs armes, qui leur faisoient tant de peur, n'étoient point des foudres. C'étoit neanmoins cette apprehension qui leur faisoit souhaiter la paix. Mais ce perfide ne fut pas long-tems à joüir de son crime : les mêmes Barbares qu'il avoit obligez à prendre les armes se voïant encore battus, se vengerent de son conseil, en le sacrifiant à leurs Idoles.

Cortez ne pouvant rien apprendre de certain par des conjectures, se résolut d'envoïer deux partis, chacun de cent hommes, commandez par Pierre d'Alvarado, & par François de Lugo. Ils avoient ordre de sui-

vre deux chemins que l'on découvroit du quartier; de reconnoître le pays; & s'ils rencontroient les ennemis, de se retirer sans s'engager à un combat au-dessus de leurs forces. Ils partirent aussi-tôt: & après une heure de marche, de Lugo donna dans une embuscade d'un grand nombre d'Indiens, qui l'envelopperent de tous côtez, & l'attaquerent si brusquement, que tout ce qu'il pût faire, fut de mettre sa petite troupe en un bataillon quarré, faisant tête par tout. Ainsi tous combattoient à la fois: tout étoit avant-garde. Cependant le nombre des ennemis croissant à tous momens, redoubloit la fatigue & le danger, lorsque Dieu permit qu'Alvarado, qui s'étoit jetté dans un chemin qui l'écartoit toûjours de son compagnon, rencontra un marais, qui l'obligeant à un détour, il revint en un lieu où le bruit des coups d'arquebuse l'avertit du combat. Alvarado courut droit à ce bruit, & découvrit les troupes des ennemis, dans le tems que les nôtres étoient dans la derniere lassitude. Il s'approcha autant qu'il put à couvert d'un taillis, & dépêcha un Indien de Cuba, pour donner avis au General de cette rencontre; après quoi il fondit sur la troupe qui étoit la plus proche, avec son bataillon fort serré. Cette attaque fut si déterminée, que les Indiens lui quitterent la place, en fuïant de tous côtez, sans donner aux Espagnols le tems de les joindre.

Ce ſecours ayant fait reprendre haleine aux Soldats de Lugo, les deux Capitaines unirent leurs troupes, & doublerent les rangs, pour charger un bataillon d'ennemis qui leur empêchoit le retour au camp, afin d'executer l'ordre qu'ils avoient de ſe retirer.

Ils trouverent un peu de reſiſtance; neanmoins ils s'ouvrirent un paſſage l'épée à la main, étant toûjours attaquez, & quelquefois envcloppez par les Indiens. Pendant que les uns combattroient, les autres reprenoient haleine: & du moment qu'ils avançoient pour gagner du terrein, ils étoient chargez par le gros des ennemis, qu'ils ne pouvoient joindre quand ils tournoient la tête contre eux, parce que les Indiens ſe retiroient avec la même viteſſe qu'ils faiſoient leurs attaques: & les mouvemens que cette foule de Barbares faiſoit d'un côté & d'autre, paroiſſoient comme les flots d'une Mer agitée par les vents.

Les Eſpagnols avoient fait ainſi trois quarts de lieuë dans un continuel exercice du corps & de l'eſprit, lors que l'on découvrit le General qui venoit à leur ſecours avec toute l'armée, ſur l'avis qu'il avoit reçû d'Alvarado. A cette vûë les Indiens firent alte, & donnerent aux deux Compagnies le loiſir de reſpirer un peu. Ils demeurerent quelque tems en vûë, faiſant connoître par leurs menaces, qu'ils ne craignoient pas; neanmoins ils ſe ſéparerent en plu-

sieurs troupes, & abandonnerent aux nôtres le champ de bataille. Cortez se retira au camp, sans s'engager davantage à cause qu'il falloit necessairement panser les blessez, qui se trouverent au nombre d'onze dans les deux compagnies. Il en mourut deux; & c'étoit beaucoup en une occasion de cette nature: & l'on considera comme une grande perte ce que cette journée avoit coûté.

CHAPITRE XIX.

Les Espagnols combattent contre une puissante armée d'Indiens de Tabasco, & de leurs Alliez. On décrit leur maniere de combattre, & la victoire de Cortez.

On fit en cette rencontre quelques prisonniers, que Cortez mit entre les mains de Jerôme d'Aguilar, pour les examiner séparément, & sçavoir sur quoi ces Indiens fondoient leur obstination, & de quelles forces ils prétendoient la soûtenir. Quoique le rapport de ces prisonniers ne s'accordât pas en quelques circonstances; néanmoins ils convenoient, que tous les Caciques de cette contrée étoient assemblez pour secourir celui de Tabasco: Que le jour suivant ils devoient venir avec une armée très-forte, afin d'exterminer tout d'un coup les Espagnols; & que les troupes qui avoient

avoient attaqué les deux compagnies, n'étoient qu'un petit détachement de cette effroïable armée. Ces avis inquieterent un peu le General : cependant il jugea qu'il devoit les communiquer aux Officiers, & agir par leur conseil, puisqu'ils avoient part à l'execution. Il leur exposa *le peril où ils étoient, le peu de monde qu'ils avoient, & les grands préparatifs que les Indiens avoient faits pour les accabler*; sans leur cacher aucune circonstance du rapport des prisonniers. Il leur fit considerer d'autre part *la gloire de leurs premiers exploits, en opposant à leur vigueur & à leur courage, la foiblesse & la lâcheté des Indiens, & la facilité qu'ils avoient trouvée à les battre, tant dans la Ville de Tabasco qu'au débarquement.* Sur tout il appuïa ces considerations, *de la honte & du peril qui suivroient la résolution de tourner le dos pour les menaces de ces Barbares, dont le bruit se répandroit bien-tôt, à la confusion des Espagnols, par tous ces Pays dont ils entreprenoient la conquête. Que cette perte de leur réputation les mettoit à son avis, hors d'esperance de réüssir en cette entreprise: qu'ainsi il falloit l'abandonner, ou se résoudre à ne quitter point ce Païs, qu'ils ne l'eussent ou pacifié, ou soûmis. Cependant qu'il ne proposoit cette résolution que comme son avis particulier, n'ayant dessein de faire que ce qu'ils jugeroient le plus avantageux.*

Ils étoient tous bien informez que cette déférence de leur General n'étoit point une mauvaise affectation ; car il prenoit

plaisir à recevoir conseil, & à rendre à la verité la soûmission qui lui est dûë, lors même qu'un autre la découvre. C'est le caractere d'une ame grande & noble ; car il faut moins d'élévation d'esprit pour produire la raison, que pour la reconnoître dans les autres. Ainsi tout le monde dît son avis avec liberté ; & ils convinrent qu'on ne devoit pas abandonner ce Païs, avant que d'avoir soûmis & châtié les Indiens. Aprés cette résolution, Cortez prit toutes les mesures propres à faire réüssir son entreprise : il fit porter les blessez dans les vaisseaux, d'où on tira les chevaux & l'artillerie. Enfin, il ordonna que tout le monde se tint prêt à marcher le lendemain à la pointe du jour, qui étoit celui de l'Annonciation, jour dont la memoire dure encore en ce Païs, à cause du succez de la bataille qui s'y donna.

Aussi-tôt que le jour parut, les Espagnols assisterent dévotement à la Messe : après quoi le Gèneral donnant le commandement de l'infanterie à Diego d'Ordaz, monta à cheval avec tous les autres Capitaines, & commença sa marche en suivant l'artillerie, qui n'avançoit pas beaucoup, à cause que le terrein étoit mol & gras. Ils arriverent en cet ordre à l'endroit, où selon le rapport des prisonniers, les ennemis devoient s'assembler. Cependant ils n'y trouverent personne, dont ils pussent tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'é-

tant proche d'un lieu appellé *Cinthla* environ à une lieuë de leur camp, ils découvrirent de loin une armée d'Indiens si nombreuse & si étenduë, que de quelque côté qu'on jettât la vûë, on ne voyoit que des ennemis.

Il est à propos de décrire en quel ordre ils marchoient, & quelle est leur maniere de combattre, afin de donner une idée generale des autres actions qui se passérent en cette conquête, puisque toutes les Nations de la Nouvelle Espagne ont la même maniere de faire la guerre. Leurs armes les plus ordinaires sont l'arc & la fléche. La corde de leurs arcs est faite de nerfs de quelques animaux, ou de poil de cerf filé. Les fléches, faute de fer, sont armées d'os pointus, ou d'arêtes de poisson. Ils avoient outre cela une espece de dard qu'ils lançoient dans l'occasion; & quelquefois aussi ils s'en servoient comme d'une demi pique. Quelques-uns avoient encore des épées ou des sabres fort larges, dont ils escrimoient à deux mains, à peu près comme nos espadons; mais ces épées sont de bois, & ils enchassent & collent des pierres à fusil aux deux côtez pour en faire le trenchant. Les plus robustes avoient encore des massuës fort pesantes, armées au bout de pointes de cailloux. Enfin il y avoit des Indiens qui tiroient des pierres avec la fronde, avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, qui n'étoient en usage que pour

les Caciques, & les Capitaines étoient des jupons de coton mal taillez, & des boucliers ou rondaches de bois, ou d'écailles de tortuë, garnies du premier métal qu'ils pouvoient trouver : l'or même étoit emploïé en quelques-uns, par tout où nous mettons du fer. Les autres Indiens combattoient tous nuds, aïant le visage & le corps peints de diverses couleurs, dont ils se servoient par galanterie, ou afin de paroître plus affreux à leurs ennemis ; croïant que cette laideur les rendoit plus redoutables : Et c'est sur cette coûtume de certains peuples semblables aux Indiens, que Tacite a dit, que dans les combats on doit commencer à vaincre les yeux. La plus grande partie de ces Indiens avoit autour de la tête, une espece de couronne de diverses plumes élevées : croïant que cet ornement les faisoit paroître plus grands, & donnoit plus de relief à leurs troupes. Ils ne manquoient pas d'instrumens propres à les rallier, & à les animer dans les occasions. Ces instrumens étoient des flûtes faites de roseaux, des coquilles de Mer, & une espece de tambours faits d'un tronc d'arbre creusé, & ratissé jusqu'à ce qu'ils pussent en tirer quelque son avec la baguette ; ce qui formoit une musique proportionnée au déréglement de leur esprit, & de leurs oreilles.

Ils formoient leurs bataillons d'une troupe de Soldats en confusion, & sans garder

aucun ordre de rangs, ni de files : & ils laissoient quelques troupes de réserve, afin de soûtenir ceux qui étoient rompus. Leur premiere attaque se faisoit avec beaucoup de ferocité. Ce qui paroissoit le plus terrible, étoit le bruit de leurs cris & de leurs menaces, dont ils étonnoient leurs ennemis. Quelques Auteurs ont attribué cette maniere à la brutalité des Indiens, sans prendre garde qu'elle étoit anciennement en usage parmi plusieurs nations, & que les Romains même ne l'ont pas méprisée : car Cesar, dans ses Commentaires, approuve les cris de ses Soldats, & blâme le silence de ceux de Pompée. Et Caton le Censeur disoit, qu'il avoit remporté plus de victoires par les cris, que par les coups ; l'un & l'autre croyant que ces cris procedoient d'un cœur ferme & assuré. Je ne prétens pas neanmoins justifier cette coûtume : je dis seulement, qu'elle n'étoit pas si barbare, qu'elle n'eût quelques exemples. Leurs armées étoient composées des naturels du Pays, assistez des troupes auxiliaires qui venoient des Provinces voisines, au secours de leurs confederez ; conduites par leurs Caciques, ou par quelque Indien le plus autorisé. Elles étoient partagées en diverses compagnies, mais leurs Capitaines ne servoient que de guides, sans donner aucuns ordres, que ces barbares ne prenoient que de leurs passions. Ainsi c'étoit la fureur qui leur commandoit aux occasions, & sou-

vent aussi la crainte : & dans leurs batailles, ainsi qu'il arrive toûjours lorsqu'un grand corps de troupe combat sans ordre, ils fuyoient tous ensemble, avec autant de lâcheté qu'ils avoient témoigné de furie en attaquant.

Telle étoit la milice des Indiens ; & ce fut en cet ordre & cet appareil, que les Espagnols virent approcher peu à peu cette nombreuse armée, qui paroissoit inonder toute la campagne. Cortez connut bien le peril où il étoit engagé ; cependant il ne perdit point l'esperance de s'en tirer avec honneur. Il anima ses Soldats d'un air gai, & prit son poste à l'abri d'une petite éminence qui l'empêchoit d'être enveloppé par derriere, & d'où l'artillerie découvroit à plaisir les ennemis. Pour lui, il monta à cheval, suivi de quinze autres, & se jetta assez avant dans un taillis ; à dessein de charger les Indiens en flanc, quand il en seroit tems. Les ennemis étant à la portée des fleches, firent leur premiere décharge ; aprés quoi ils fondirent sur le bataillon des Espagnols avec tant de furie, & en si grand nombre, que les arquebuses & les arbalêtes ne pouvant les arrêter on en vint aux coups de main. Cependant l'artillerie faisoit un horrible fracas dans leurs bataillons. Comme ils étoient fort serrez, elle en abbatoit des pelotons entiers à chaque coup : mais ils étoient si obstinez, que du moment que la bale avoit fait son effet, ils se rejoi-

gnoient, pour cacher à leur maniere, le dommage qu'elle avoit causé; criant avec un bruit horrible, & jettant en l'air des poignées de terre, afin que les ennemis n'apperçussent point ceux qui tomboient, & qu'on n'entendît point leurs plaintes.

Ordaz couroit de tous côtez, s'acquittant fort bien des devoirs d'un sage Capitaine, sans oublier ceux d'un brave Soldat: mais le nombre des ennemis étoit si effroyable, que les Espagnols n'avoient pas peu de peine à soûtenir leurs efforts. Déja il paroissoit que la partie n'étoit pas égale, lors que Cortez sortit hors du bois, & donna à toute bride dans les bataillons les plus épais. Il n'avoit pû venir plûtôt au secours des siens, à cause de quelques fossez qu'il avoit rencontrez. L'effort des chevaux & des Cavaliers ouvrit bien-tôt le passage. Les Indiens se voyant renversez, & blessez dangereusement, ne songerent plus qu'à fuir, jettant les armes, qu'ils ne consideroient plus que comme un embarras qui les rendoit moins legers.

Ordaz reconnut l'arrivée du secours, en voyant molir la furie & l'avant-garde qui l'avoit attaqué, & qui commençoit à reculer à cause du désordre des dernieres troupes. Il s'avança avec son bataillon, & chargea ceux qui le pressoient, avec tant de vigueur, qu'il les poussa en combattant toûjours, jusqu'au lieu d'où Cortez & les autres Capitaines avoient déja chassé les

ennemis. Ils se joignirent ensemble pour faire un dernier effort : & il fut necessaire de doubler le pas : car les Indiens se retiroient fort vite, faisant neanmoins toûjours tête, & lançant leurs dards. Cette forme de combat dura quelque tems ; & ils continuerent à faire la retraite en ordre, jusqu'à ce qu'étant poussez en un lieu plus étroit, & chargez brusquement, ils se mirent en désordre, & prirent ouvertement la fuite.

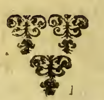
Cortez commanda qu'on fist alte, se contentant de sa victoire, sans répandre encore le sang de ces miserables. Il ordonna seulement qu'on fist quelques prisonniers, ayant dessein de s'en servir à faire un traité de paix : car il n'avoit point d'autre but en cette expedition, qu'il ne regardoit que comme un moyen pour parvenir au capital de son entreprise. Il demeura plus de huit cens Indiens morts sur la place, & le nombre de leurs blessez fut beaucoup plus grand. Les nôtres ne perdirent que deux Soldats ; mais il y en eut soixante & dix de blessez.

Les Auteurs qui ont parlé de cette bataille rapportent que l'Armée des ennemis étoit de quarante mille hommes : & ces gens, quoi que Barbares, & nuds, suivant les réflexions de quelques Auteurs étrangers, avoient neanmoins des mains & des armes ; & quand ils n'auroient pas eu cette valeur pure qui est propre aux hommes civilisez, ils ne manquoient pas de ferocité,

cité, qui eſt le partage des bêtes.

Ainſi quoique l'envie en ait publié, cette action de Tabaſco eſt vraiment digne de la memoire qui s'en eſt conſervée, en bâtiſſant une Egliſe ſous le nom de Nôtre-Dame de la Victoire: ce qui marque encore le jour auquel on avoit combattu: & ce même nom fut donné pour le même ſujet à la premiere Ville que les Eſpagnols fonderent en cette Province. Cet heureux ſuccez ſe doit attribuer principalement à la vigueur des Soldats qui ſuppléerent par leur fermeté & par leur courage à l'inégalité de leur nombre, comparé à celui des Indiens. Il eſt vrai qu'ils avoient l'avantage d'être poſtez & conduits avec beaucoup d'ordre, contre des ennemis ſans aucune diſcipline militaire. Cortez ouvrit le chemin à la victoire, en rompant avec les chevaux ce grand corps d'Indiens; action dans laquelle il ne témoigna pas moins de conduite que de valeur, puiſqu'on ne peut nier qu'un General n'acquiert pas moins de gloire à former un grand deſſein, qu'à l'executer. Il faut avoüer que les chevaux même eurent part à l'action, les Indiens ayant conçû une frayeur horrible de voir ces animaux qu'ils ne connoiſſoient pas, & qui dans la premiere ſurpriſe furent pris par eux pour des monſtres compoſez d'un homme & d'une bête; de la même maniere que l'antiquité ſe figura des Centaures, ſur quoi elle étoit beaucoup moins excuſable.

On a écrit que l'Apôtre saint Jacques combattit ce jour-là en faveur des Espagnols, monté sur un cheval blanc : & on ajoûte que Cortez, poussé par la dévotion particuliere qu'il avoit, attribuoit ce secours à un autre Apôtre, c'est-à-dire à saint Pierre. Cependant Bernard Diaz rejetta ce miracle, en assurant que ni lui, ni aucun autre de ses compagnons ne l'avoient remarqué, & qu'il ne s'en étoit rien dit alors. C'est l'excez d'un zele pieux, d'attribuer au Ciel ces évenemens qui succedent contre l'apparence, & contre ce qu'on en esperoit : & j'avouë que je n'ay pas beaucoup de penchant à donner dans ces excez. Je laisse volontiers aux causes naturelles ce qui peut leur appartenir dans les évenemens extraordinaires ; neanmoins il est certain que ceux qui liront l'histoire des Indiens, y trouveront plusieurs veritez qui leur paroîtront des exagerations, & plusieurs actions qui ne peuvent attirer la créance, que sous le titre de miracle.



CHAPITRE XX.

On fait la paix avec le Cacique de Tabasco : Et les Espagnols, après avoir celebré en cette Province la Fête du Dimanche des Rameaux, se rembarquent, & continuent leur voyage.

LE lendemain, Cortez fit amener en sa présence tous les prisonniers, entre lesquels il y avoit deux ou trois Capitaines. Ils marquoient sur leur visage une extrême frayeur, croyant que le vainqueur les traiteroit avec les mêmes cruautez que celles dont ils usoient contre leurs captifs. Cependant le General les reçut avec beaucoup de douceur : & après les avoir rassurez par ses discours & par des caresses, il les mit en liberté. Il leur fit même quelques présens peu considerables, en leur disant, *Que comme il sçavoit vaincre, il sçavoit encore pardonner.* Ce témoignage d'humanité fit un si bon effet, que peu d'heures après quelques Indiens vinrent au camp, chargez de mayz, de poules, & d'autres provisions, afin de faciliter par ce regale les ouvertures de la paix, qu'ils venoient proposer de la part du Cacique de Tabasco, qui étoit superieur aux autres. Ceux qui portoient cette parole étoient du dernier ordre du peuple, & mal propres, ce qui fut remarqué par Agui-

lar : l'ordre de ce pays étant de ne donner de semblables commissions qu'à des Indiens du premier rang, qui venoient avec toutes leurs parures. Ainsi, encore que Cortez souhaitât la paix, il ne voulut pas recevoir la proposition, qu'elle ne fût dans les formes. Il ordonna donc, qu'on renvoyât les Indiens, sans qu'ils l'eussent vû : & le Truchement les avertit de dire à leur Cacique, *Que s'il souhaitoit la paix, & l'amitié du General, il falloit qu'il l'envoyât demander par des hommes plus raisonnables & plus qualifiez.* Cortez sçavoit bien qu'on ne doit pas se dispenser de ces formalitez exterieures qui soûtiennent l'autorité, ni souffrir que des personnes qui viennent en état de supplians, fissent des fautes d'inadvertance contre le respect auquel ils sont obligez ; parce qu'en cette sorte d'affaires, les manieres sont presque aussi considérables que le fonds.

Le Cacique reconnut sa faute, & pour la reparer il envoya le lendemain trente Indiens plus qualifiez, parez de plumes & de colliers, & de ces autres choses à quoi toute leur magnificence se réduit. Ils étoient accompagnez d'autres Indiens, qui portoient un régale semblable au premier, mais bien plus abondant.

Le General leur donna audience, environné de tous ses Capitaines, affectant un air grave & severe ; parce qu'il crut que sa douceur & son agrément naturel n'étoien

pas à propos en cette action. Ils se presenterent avec de grandes soumissions; & aprés avoir fait la ceremonie qui leur étoit ordinaire, lors qu'ils vouloient témoigner la derniere vénération, ils exposérent le sujet de leur ambassade. Cette cérémonie étoit d'encenser avec des petits brasiers où ils faisoient brûler du copalanime, & d'autres parfums. Leurs discours commença par dés excuses frivoles de la guerre qu'ils avoient faite, & ils le conclurent en demandant la paix. Le General leur representa gravement les justes sujets qu'il avoit d'être offensé de leur procedé, afin que la vûë de leurs fautes donnât un plus grand lustre au pardon qu'il en accordoit, avec la paix que ces Ambassadeurs reçûrent. Ainsi ils se retirerent très-satisfaits, & même enrichis à bon marché, par des présens de peu de valeur, & qu'ils estimoient beaucoup.

Peu de tems après, le Cacique suivi de tous ses Capitaines & de ses Alliez, vint saluer le General, faisant porter un présent de mantes de coton, de plumes de diverses couleurs, & d'autres bijoux d'un or bas, & dont le travail surpassoit de beaucoup la matiere. Il commença par offrir son présent, comme s'il eût voulu s'en faire un merite, afin d'être mieux reçû. Cortez le caressa fort; & toute la visite se passa en complimens, & en des protestations reciproques d'une sincere amitié, qu'ils se firent par le moyen de l'Interprete. Les Capitaines Espa-

gnols firent le même traitement aux Indiens qui accompagnoient le Cacique : on ne voyoit que des marques de paix, & des démonstrations de joïe & de franchise, qui s'expliquoient par des gestes, au défaut de la langue.

Le Cacique prit congé du General, après avoir marqué un jour pour une autre entrevûë : & afin de signaler sa confiance & sa bonne-foi, il commanda à ses sujets de retourner incessamment à Tabasco avec toutes leurs familles, pour rendre service aux Espagnols.

Le jour suivant il revint au camp, suivi des mêmes Indiens, outre vingt Indiennes fort parées à la maniere du pays. Il dit au General, qu'il lui en faisoit un present, afin qu'elles eussent soin durant son voyage, d'apprêter à manger pour lui & pour ses compagnons : Qu'elles étoient des plus habiles à assaisonner délicatement tous les divers mets dont leur table étoit couverte, & particulierement à faire le pain de mayz, ce qui étoit un emploi destiné de tout tems aux femmes.

Elles faisoient moudre ce grain entre deux pierres semblables à celles dont l'usage du chocolat nous a donné la connoissance, & lorsqu'il étoit réduit en farine, elles en faisoient de la pâte, sans avoir besoin de levûre ou de levain. Elles étendoient cette pâte sur des especes de tourtieres d'argille ou terre cuite, dont elles se servoient pour le

mettre au feu, & lui donner la cuiſſon. C'eſt ce qui tenoit lieu de pain dans toute cette partie du nouveau Monde, où le mayz croiſſoit en abondance, par la providence de Dieu, qui réparoit par ce moyen le défaut du froment, dont ils n'avoient aucune connoiſſance. Ce pain de mayz eſt un aliment agréable au goût, & qui ne charge point l'eſtomach. Il y avoit entre ces femmes une Indienne d'une condition relevée, fort bien faite, & d'une beauté qui pouvoit paſſer pour rare. Elle fut baptiſée quelque tems après, ſous le nom de Marine : & nous verrons dans la ſuite ce qu'elle contribua à la conquête de la Nouvelle Eſpagne.

Cortez tira à part le Cacique & les principaux Indiens de ſa ſuite, & il leur fit un diſcours, par le moyen de ſon Truchement. Il leur apprit, *Qu'il étoit Sujet & Miniſtre d'un Monarque très-puiſſant : Que ſon deſſein étoit de leur procurer toute ſorte de bonheur, en leur propoſant d'obëir à ce grand Prince, de reconnoître la veritable Religion, & de renoncer aux erreurs de leur Idolatrie.* Il appuya ces deux propoſitions de toute ſon éloquence naturelle, & de ſon autorité : en ſorte que ſi les Indiens ne furent pas entierement perſuadez, au moins ſentirent-ils du penchant à ſe rendre à la raiſon. Ils répondirent : *Qu'ils s'eſtimeroient fort heureux d'obëir à un Monarque dont le pouvoir & la grandeur ſe faiſoient connoître par des Sujets d'une valeur*

si extraordinaire. Ils s'expliquerent avec plus de retenuë sur le sujet de la Religion.

La défaite de leur armée par un si petit nombre d'Espagnols, leur étoit un motif très-pressant, de douter si nos gens n'étoient point assistez par quelque Dieu superieur à ceux qu'ils adoroient. Cependant ils ne pouvoient se résoudre à le confesser : & quoiqu'ils sentissent ce doute, ils ne se mirent pas beaucoup en peine de rechercher la verité.

Les Pilotes pressoient le départ de la flote, disant que le retardement la mettroit en danger de se perdre, suivant leurs observations. Ainsi quoique le General eût du chagrin de quitter cette nation, sans l'avoir mieux instruite des veritez de nôtre Religion, il se vit obligé d'avancer son voyage. Comme on étoit proche du Dimanche des Rameaux, il marqua ce jour-là pour l'embarquement, disposant avant cela toutes choses, afin de celebrer cette Fête suivant l'usage de l'Eglise : car il donnoit toûjours ses premiers soins aux devoirs de la Religion. On éleva donc au milieu du camp un Autel couvert de ramée en forme de Chapelle ; & ce Temple rustique, mais fort propre, eut le bonheur d'être la seconde Eglise de la Nouvelle Espagne. Cependant on embarquoit les vivres & les munitions necessaires pour le voyage. Les Indiens étoient d'un grand secours, & le Cacique accompagnoit toûjours le General avec ses

Capitaines, marquant toûjours la même veneration pour lui, par une obéïssance très-soûmise. Frere Barthelemi d'Olmedo, & le Licentié Jean Diaz prirent plusieurs fois cette occasion, pour essayer de leur faire goûter les ouvertures que le General leur avoit faites par son discours. Ils se servoient adroitement de ces désirs qu'ils marquoient, d'aller à la verité. Ils trouvoient en eux une docilité de gens convaincus, & beaucoup d'inclination à recevoir un autre Dieu, mais sans vouloir laisser aucun de ceux qu'ils reconnoissoient. Ils écoutoient avec plaisir ; il paroissoit même qu'ils souhaitoient se rendre capables de comprendre ce qu'on leur disoit : cependant, à peine leur volonté avoit-elle donné entrée à la raison, que leur entendement la rejettoit. Tout ce que les deux Prêtres pûrent obtenir, fut de les laisser en d'assez bonnes dispositions, & de reconnoître que cet ouvrage demandoit plus de tems, pour préparer ces esprits rudes à reconnoître leur aveuglement.

Le Dimanche au matin une foule incroyable d'Indiens accourut de tous côtez pour voir la Fête des Chrétiens. La benediction des Rameaux étant faite avec les solemnitez accoûtumées, on les distribua entre les Soldats, & l'on commença la Procession, où ils assisterent tous, avec autant de modestie que de dévotion : spectacle digne de paroître aux yeux d'un peuple Chrétien, quoiqu'on

puisse dire que la vûë de ces Infideles en relevoit l'éclat, ainsi que la lumiere tire son lustre de l'opposition des ombres. Cependant il ne laissa pas d'édifier en quelque maniere ces Indiens : car Aguilar les entendit s'écrier plusieurs fois : *Ce Dieu à qui des hommes si braves rendent tant de respect, doit être un grand Dieu.* La verité faisoit quelque impression dans leurs esprits ; mais leurs consequences étoient mal tirées.

Après la Messe, le General prit congé du Cacique & de ses Capitaines, renouvellant la paix & l'amitié par des offres obligeantes ; après quoi il alla s'embarquer, laissant ces peuples plus obéïssans, que sujets à l'égard du Roy, & à l'égard de la Religion, en cette disposition qui consiste à désirer les remedes, ou plûtôt à ne ressentir point de repugnance pour ceux que l'on propose.

CHAPITRE XXI.

La flotte arrive à S. Jean d'Ulua. Les Soldats descendent à terre ; & Cortez reçoit une Ambassade de la part des Officiers de Motezuma. Qui étoit Donna Marina.

LEs Espagnols mirent à la voile le jour suivant, qui étoit le Lundi aprés le Dimanche des Rameaux. Leur route étoit au Couchant, suivant toûjours la côte. Ils reconnurent, sans s'arrêter, la Province de

Guazacoalco, la riviere des Bannieres, ou *Rio de Banderas*, l'Isle des Sacrifices, & les autres lieux que Grijalva avoit découverts, & abandonnez en même tems. Les Soldats qui avoient suivi ce Capitaine, se faisoient un plaisir de pouvoir apprendre aux autres les diverses avantures de cette expedition : & le General les écoutoit lui-même avec d'autant plus d'attention, qu'il s'instruisoit encore par le recit du malheureux succez que cette entreprise avoit eu, de ce qu'il devoit suivre ou éviter dans la sienne ; par cette regle de la prudence, qui nous apprend à tourner à nôtre avantage les fautes mêmes des autres. Enfin, ils aborderent à S. Jean d'Ulua le Jeudi Saint à midi. A peine avoient-ils jetté l'ancre, entre l'Isle & la terre-ferme du côté du Nord, que l'on vit venir de la côte voisine deux de ces gros canots que les Indiens appellent Piraguas. Ils en portoient quelques-uns, qui s'avançoient vers la flotte sans marquer aucune défiance. Ce procedé, avec certains signes qu'ils firent en s'approchant, fit connoître qu'ils venoient comme amis, & qu'ils demandoient audience.

Lorsqu'ils furent assez prés du vaisseau du General pour s'en faire entendre, ils commencerent un discours en une langue inconnuë à Jerôme d'Aguilar. Cortez se trouva fort embarassé, de voir que son Truchement lui manquoit, lorsqu'il lui étoit le plus néceſſaire. Ce défaut lui parut

un obstacle considerable à ses desseins, mais Dieu, qui fait éclater les effets de sa providence sous ce que les hommes aveuglez attribuent mal à propos au hazard, ne lui refusa point son secours en cette necessité. Cette Indienne, que nous appellerons désormais *Donna Marina*, n'étoit pas éloignée de Cortez & d'Aguilar; & elle reconnut l'embarras où ils étoient, par la surprise qui paroissoit sur leurs visages. Elle dit à Aguilar en la langue d'Iucatan, que ces Indiens parloient celle de Mexique, & qu'ils demandoient audience au General. Cortez aïant appris celà d'Aguilar, commanda qu'on les fist monter sur son vaisseau; & revenant de sa surprise, il rendit graces à à Dieu; reconnoissant qu'il étoit redevable à sa bonté infinie, du bonheur de rencontrer, contre son esperance, un sujet si propre à se faire entendre dans un pays où il avoit souhaité d'arriver avec tant de passion.

Donna Marina étoit fille du Cacique de Guazacoalco, Province sujette à l'Empereur de Mexique, & voisine de celle de Tabasco. Certains incidens rapportez diversement par les Auteurs, l'avoient fait enlever dés ses premieres années, à Xicalango, place forte sur la frontiere d'Iucatan, où il y avoit alors une garnison de Mexicains. Elle y étoit élevée dans un état qui ne convenoit pas à sa naissance, lorsque par une nouvelle injure de la fortune, elle devint,

par vente ou par conquête, esclave du Cacique de Tabasco, qui en fit un présent à Cortez. On parloit à Guazacoalco, & à Xicalango la langue generale de Mexique, & à Tabasco celle d'Iucatan qu'Aguilar sçavoit. Donna Marina parloit l'une & l'autre de ces langues : ainsi elle expliquoit aux Indiens en celle de Mexique, ce qu'Aguilar lui faisoit entendre en celle d'Iucatan, Cortez étant obligé d'attendre que ces paroles eussent fait ce tour, jusqu'à ce que Donna Marina eût appris le Castillan, ce qu'elle fit en peu de jours. Elle avoit l'esprit vif, la memoire heureuse, & d'autres bonnes qualitez qui marquoient une illustre naissance. Herrera dit qu'elle étoit née à Xalisco, l'amenant ainsi de fort loin à Tabasco, puisque Xalisco est sur la Mer du Sud au fond de la nouvelle Galice. Il pouvoit avoir pris cette vision dans Gomara : surquoi je ne comprens pas pourquoy en cela, & en d'autres circonstances plus essentielles, il s'écarte de la Relation de Bernard Diaz del Castillo ; car Herrera avoit en main le manuscrit de cet Auteur, qu'il suit & qu'il cite en plusieurs endroits de son Histoire. Ce fut en cette occasion que Donna Marina commença d'entrer dans la confidence du General, à quoi elle appliqua toute l'adresse de son esprit, en lui servant de Truchement avec une fidelité trés-rare. Il est vrai que Cortez l'y engagea par des manieres que la pureté ne permet pas, aïant

eu d'elle un fils nommé Dom Martin Cortez, qui ne laissa pas d'obtenir l'habit de Chevalier de saint Jacques, en consideration de la noblesse de sa mere. Les Politiques ont beau chercher des prétextes pour déguiser le vice de Cortez, en disant que c'étoit pour s'assurer d'autant plus de la fidelité d'une personne dont il dépendoit necessairement. Bien loin de recevoir ces excuses, on reconnoît en cette action l'emportement d'une passion dereglée ; quoi qu'on soit accoûtumé dans le monde à voir donner le titre specieux de raison d'Etat, à ce qui n'est en effet qu'une foiblesse de raison.

Les Indiens étant en présence du General, lui dirent : *Que Pilpatoé & Teutilé, le premier Gouverneur de cette Province, & l'autre Capitaine General pour le grand Empereur Motezuma, les avoient envoyez au Commandant de la flotte, pour sçavoir à quel dessein il étoit venu moüiller l'ancre en ce rivage, & afin de lui offrir leur secours, en tout ce qui lui seroit necessaire pour continuer son voyage.* Cortez caressa fort ces Envoyez : il leur fit un présent de bijoux. On les régala par son ordre, de confitures & de vin d'Espagne ; & après avoir ainsi disposé leur esprit en sa faveur, il leur répondit : *Qu'il venoit comme ami, traiter d'affaires très-importantes à leur Prince & à tout son Empire ; Qu'il verroit sur ce sujet le Gouverneur & le General ; & qu'il esperoit de leur honnêteté, un accueil aussi favorable que celui qu'on avoit fait l'année pré-*

cedente à quelques personnes de sa nation. Ainsi, après avoir tiré de ces Indiens quelque connoissance generale de la puissance de Motezuma, de ses richesses, & de la maniere dont il gouvernoit son Etat, Cortez les renvoya satisfaits & pleins de confiance.

Le jour suivant, qui étoit celui du Vendredi-Saint au matin, tous les Soldats descendirent sur le rivage le plus proche de la flotte. Le General donna ordre que l'on tirât promptement hors des vaisseaux, les chevaux & l'artillerie, & que les Soldats, par brigades, allassent faire des fascines pour se retrancher, sans oublier de mettre de bons corps de garde sur les avenuës. Il fit dresser des barraques en nombre suffisant pour défendre les Soldats des ardeurs du Soleil, qui étoient insupportables. On mit l'artillerie en un poste qui commandoit sur toute la campagne; & chacun fut bien-tôt logé, parce que plusieurs Indiens envoyez par Teutilé, vinrent aider aux Espagnols, & leur apporterent beaucoup de vivres, par l'ordre exprés du General. Ces Indiens furent d'un grand secours à nos gens avec leurs haches & leurs autres instrumens garnis de pierres à fuzil. Ils en coupoient des arbres propres à faire des palissades, & après les avoir enfoncez fort avant dans la terre, ils entrelaçoient des branches & des feüilles de palmier, & élevoient ainsi en peu de tems les murailles & le toit même d'un logis, avec une adresse & une dili-

gence surprenante : car ils étoient grands maîtres en cet art, n'aïant point, en plusieurs endroits, d'autre architecture pour leurs bâtimens, dont ils regloient la structure & le capacité sur leurs besoins ; peut-être moins barbares en cela, que ceux qui élevent de vastes Palais, où neanmoins leur vanité se trouve encore trop à l'étroit. Les Indiens apporterent aussi des mantes de coton, dont ils couvrirent les barraques des Officiers, afin qu'elles fussent encore moins penetrables aux ardeurs du Soleil. Cortez choisit celle qui étoit la mieux bâtie & la plus grande, pour y faire élever un Autel fort paré, sur lequel il mit une Image de la très-sainte Vierge, & il fit planter une grande Croix devant la porte de cette Chapelle. C'est ainsi qu'il se préparoit à celebrer la Fête de Pâques ; & ses soins pour le Service Divin, ne le cedoient en rien à ceux des Ecclesiastiques. Bernard Diaz assure, que le jour même du débarquement on dit la Messe sur cet Autel ; mais je ne crois pas que le Pere Barthelemi & le Licencié Diaz fussent si mal instruits de l'Office de l'Eglise, qu'ils ignorassent qu'on ne dit point de Messe le jour du Vendredi Saint. Cet Auteur avance quelquefois les choses fort temerairement, parce qu'il se fie trop à sa memoire : mais cela ne surprend pas tant, que de voir que cet article ait été copié mot à mot par Herrera ; & c'est en tous les deux une méprise, que je ne

ne rapporte pas tant à dessein de censurer , que pour m'en faire une leçon sur ce qu'on doit apprehender des libertez que l'on se donne dans la chaleur de la composition.

Cortez apprit cependant par ces Indiens, que Teutilé étoit en cette Province, en qualité de General d'une armée très-forte, afin d'achever de soumettre par les armes à l'Empire de Motezuma quelques places conquises depuis peu dans ce Gouvernement, dont Pilpatoé avoit la conduite pour ce qui regardoit le civil. Les offices qu'ils firent d'envoyer des vivres, & des hommes pour travailler, n'étoient point volontaires, ainsi qu'on en put juger par la suite; mais de gens étonnez, & pour ainsi dire étourdis par les nouvelles qui s'étoient répanduës de l'action de Tabasco. Ces deux Mexicains consideroient prudemment, qu'ils se trouvoient avec des forces bien moindres que celles des Caciques qui s'étoient assemblez contre nous : c'est pourquoi ils eurent recours aux présens & aux honnêtetez; afin de se créer quelque obligation, sur des gens qu'ils ne pouvoient chasser par la force; & c'est ainsi que la crainte sçait prendre ses précautions, & qu'elle inspire la liberalité à ceux qui n'ont pas la hardiesse de déclarer leur haine.

Fin du premier Livre.

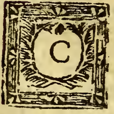


HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Teutilé General des troupes de Motezuma, & Pilpatoé Gouverneur de la Province, viennent visiter Cortez de la part de Motezuma. Ce qui se passe entr'eux, & avec les Peintres qui tirent le portrait des Espagnols, & dessinent leur armée.



CETTE nuit & le jour suivant se passa dans une grande tranquillité, qui n'empêcha pas qu'on ne se tint fort sur ses gardes. Les Indiens venoient toûjours au Camp;

les uns pour travailler, les autres pour troquer des vivres contre des merceries, sans qu'il arrivât rien de nouveau, jusqu'au jour de Pâques, que Teutilé & Pilpatoé arriverent, suivis d'un grand cortége, pour saluer le General. Il les reçut au milieu de tous ses Capitaines, & des autres Officiers qui étoient autour de lui dans un grand respect, parce qu'aïant à traiter avec les Ministres d'un Prince bien au dessus des simples Caciques, il étoit de la bienseance de marquer plus d'autorité. Après les premiers complimens, dont les Indiens furent prodigues & Cortez plus reservé, il les conduisit à cette barraque qui servoit de Chapelle, parce qu'il étoit tems de celebrer le Service Divin. Aguilar & Marine dirent aux Mexicains, *Qu'avant que de traiter du sujet de son voyage, le General vouloit s'acquitter des devoirs de sa Religion, & recommander à son Dieu, Seigneur de tous leurs Dieux, le bon succez de sa proposition.*

La Messe fut dite avec toute la solemnité que le tems & le lieu pûrent permettre. Le Pere Olmedo officia, assisté du Licentié Diaz, & de Jerôme d'Aguilar. Quelques Soldats instruits dans le chant de l'Eglise tinrent le chœur, & les Indiens assisterent à toutes ces ceremonies avec une attention, qui n'étant qu'un effet de la nouveauté, avoit neanmoins l'air de devotion. On revint de l'Eglise au logis du General, qui traita superbement les deux Offi-

ciers de Motezuma, croïant qu'il falloit donner quelque chose à l'ostentation.

Après le repas, Cortez prenant un air grave & fier, dit aux Mexicains par l'organe de ses Truchemens : *Qu'il venoit de la part de Dom Charles d'Autriche Monarque de l'Orient, traiter avec l'Empereur Motezuma de matieres de grande importance, non seulement à la personne de l'Empereur & à son Etat ; mais encore à tous ses Sujets en particulier ; Que cette affaire ne pouvoit être proposée qu'en présence de l'Empereur même : Qu'ainsi il falloit necessairement qu'il le vît ; & qu'il esperoit en être reçû avec toute la civilité & la consideration qui étoient duës à la grandeur du Prince qui l'envoyoit.* La proposition de Cortez donna à ces deux Officiers un chagrin qui parut jusques sur leur visage : mais avant que d'y répondre, Teutilé commanda qu'on apportât un régale qu'il avoit préparé ; & aussi tôt on vit entrer trente Indiens, ou environ, chargez de vivres, de robes de coton très fin, de plumes de differentes couleurs, & d'une grande caisse ou corbeille pleine de divers bijoux d'or, travaillez avec la derniere délicatesse. Teutilé présenta ces choses au General de fort bonne grace : & voyant que Cortez les recevoit agréablement, & qu'ils les estimoit ; il se tourna vers lui, & lui dit, par les mêmes voïes des Interprêtes : *Qu'il le prioit d'agréer ces témoignages de l'affection de deux esclaves de Motezuma ; qui avoient ordre de ré-*

galer ainsi les étrangers qui abordoient sur les terres de son Empire, pourvû qu'ils fussent dans la résolution de continuer leur voyage, le plûtôt qu'ils le pourroient faire : Que le dessein de voir l'Empereur souffroit trop de difficultez ; & qu'ils ne croyoient pas lui rendre un mediocre service de lui ôter cette pensée avant qu'il en eût éprouvé tous les inconveniens.

Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua : *Que les Rois ne refusoient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains ; & que leurs Ministres ne devoient point se charger du succez d'un refus si dangereux, sans en avoir des ordres bien précis. Que leur devoir en cette occasion, étoit d'avertir Motezuma de son arrivée : Qu'il leur accordoit du tems pour faire cette diligence ; pourvû qu'ils assûrassent en même tems leur Empereur, que le General des étrangers avoit résolut fortement de le voir, & de ne point sortir de son Pays avant cela, ne devant pas endurer qu'on fist cet affront à la personne du Roy qu'il representoit.* Les deux Indiens furent si étonnez de la maniere dont Cortez leur expliqua ses intentions, qu'ils n'oserent lui contredire. Ils le prierent seulement, avec beaucoup de soumission, de ne faire aucun mouvement avant qu'ils eussent reçû la réponse de Motezuma, offrant cependant de l'assister des choses dont il auroit besoin.

Ces Officiers de Motezuma avoient amené avec eux des Peintres Mexicains, qui travailloient durant cet entretien avec une

diligence admirable, à répresenter les vaisseaux, les soldats, les chevaux, l'artillerie, & generalement tout ce qui étoit dans le camp. Pour cet effet, ils avoient apporté des toiles de coton préparées & imprimées, où ils traçoient des figures, des païsages & d'autres sujets, d'un dessein & d'un coloris qui pouvoient meriter quelque approbation des connoisseurs.

Bernard Diaz s'est diverti à éxagerer l'habileté de ces Peintres, lors qu'il dit qu'ils tirerent les portraits au naturel de tous les Capitaines Espagnols. Cela s'appelle outrer la verité; car quand les Indiens auroient possedé à fonds l'art de la Peinture, ils n'eurent pas assez de tems pour prendre toute la diversité des traits, qui est néanmoins necessaire à donner une parfaite ressemblance.

Les peintures se faisoient par l'ordre de Teutilé, qui vouloit donner à Motezuma une connoissance entiere de tout ce qui regardoit les Espagnols. Les Peintres y ajoûtoient en certains endroits quelques caracteres, à dessein, comme il sembloit, d'expliquer ce qui pouvoit manquer aux figures. C'étoit leur maniere d'écrire ; car ils n'avoient point encore l'usage des lettres, ni cet art qui par des signes ou des élemens que les autres nations ont inventez, peint la voix & rend visibles les sons.

Ils ne laissoient pas neanmoins de se faire entendre avec le pinceau, en represen-

tant les objets materiels par leurs propres images, & le reste par des nombres, ou par d'autres signes, avec une disposition si juste, que le nombre, le caractere, & la figure s'entr'aidoient reciproquement à exprimer la pensée, & formoient un raisonnement entier. On peut juger du genie de ces Peuples, par la subtilité de cette invention; semblable aux hieroglyfes des Egyptiens: mais avec cette difference, que ces derniers Peuples ne s'en servoient que par ostentation, & pour faire parade de leur esprit; au lieu que les Mexicains en faisoient un usage ordinaire, & qu'ils pratiquoient cette maniere d'écrire avec tant d'habileté, qu'ils avoient des livres entiers de ce stile, où ils conservoient la memoire de leurs antiquitez, & donnoient à la posterité les annales de leurs Rois.

On avertit Cortez du travail de ces Peintres. Il sortit pour les voir, & fut surpris de la facilité avec laquelle ils executoient leurs desseins. On lui dit qu'ils exprimoient sur ces toiles non seulement les figures, mais encore la conversation qu'il avoit euë avec Teutilé; afin que Motezuma fût instruit de tout, & sçût en même tems le dessein & les forces de l'armée Espagnole. Sur quoi Cortez, qui vouloit soutenir la fierté qu'il avoit témoignée, & qui avoit l'esprit vif & present, comprit d'abord, que ces images sans action & sans mouvement, donneroient une idée qui ne seroit pas avan-

tageuse à ses desseins. Il résolut d'animer la répresentation en faisant faire l'exercice à ses Soldats, pour faire paroître leur adresse & leur valeur, & donner en même tems une grande vivacité à la peinture.

Il ordonna donc de prendre les armes : & ayant formé un bataillon, & mis toute son artillerie en batterie, il dit aux Mexicains, *Qu'il vouloit leur faire les mêmes honneurs que l'on faisoit en son Païs aux personnes de distinction.* Après quoi étant monté à cheval avec tous les Capitaines, il commença par des courses de bagues ; & puis ayant partagé sa troupe en deux escadrons ; ils firent entre-eux une espece de combat, en caracolant, & faisant tous les differens mouvemens de la Cavalerie. Les Indiens surpris, & comme enlevez hors d'eux-mêmes, regarderent d'abord avec frayeur la fierté de ces animaux, qui leur paroissoient si terribles : & voïant en même tems leur docilité & ces effets de leur obéïssance, qu'ils ne comprenoient pas, ils conclurent, que des hommes qui les rendoient si soumis à leurs volontez, avoient quelque chose de surnaturel. Mais quand Cortez aïant donné le signal, les Arquebusiers firent deux ou trois décharges, suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit une si forte impression sur leurs esprits, que quelques-uns de ces Indiens se jetterent par terre : les autres s'enfuirent, sans sçavoir où ils alloient : & les plus assurez cachèrent

autant

autant qu'ils purent leur fraïeur, sous le masque de l'admiration.

Cortez les rassura bien-tôt. Il s'approcha d'eux d'un air galant & agreable ; & leur dit en riant, *Que c'étoit ainsi que les Espagnols faisoient des fêtes militaires, pour honorer leurs amis.* Cependant il ne visoit qu'à leur faire comprendre, à quel point ses armes étoient redoutables dans une veritable action, puisqu'un divertissement, qui n'en étoit que l'image, causoit tant de fraïeur. On vit alors les Peintres Mexicains inventer de nouvelles figures & de nouveaux caracteres, pour donner de nouvelles expressions de ce qu'ils venoient de voir. Les uns dessinoient les Soldats armez, & rangez en bataille: les autres peignoient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuroient un coup de canon par du feu & de la fumée: & même le bruit, par quelque chose qui répresentoit un éclair, sans oublier aucune de ces terribles circonstances qui pouvoient exciter les soins, ou satisfaire la curiosité de leur Empereur.

Aprés l'exercice, Cortez ramena à son logis les deux Officiers Mexicains, qu'il regala d'un présent de ces bijoux qui se font en Castille, pendant qu'on en préparoit un bien plus considerable pour être offert de sa part à Motezuma. Ce présent consistoit en diverses pieces curieuses de verre ou de crystal, une chemise de toile de Hollande, un bonnet de velours cramoisi, enrichi

d'une médaille d'or qui representoit Saint George, & une chaise de tapisserie, d'un ouvrage dont les Indiens firent tant d'estime, qu'elle fut mise entre les meubles les plus précieux de l'Empereur. Par ce témoignage de liberalité, quoique peu considerable, & néanmoins magnifique aux yeux des Mexicains, Cortez voulut adoucir en quelque maniere le chagrin que sa resolution leur donnoit : & il les renvoïa aussi satisfaits de son honnêteté, que surpris & embarrassez du dessein qu'il témoignoit.

CHAPITRE II.

La réponse de Motezuma arrive avec un tres-riche présent ; mais il refuse la permission que Cortez lui demandoit d'aller à Mexique.

LEs Mexicains s'arrêterent assez près du camp des Espagnols ; & sur ce qui arriva depuis, on jugea que c'étoit pour déliberer de la maniere dont ils devoient se conduire en cette rencontre ; car aprés la conference, Pilpatoé s'arrêta en ce lieu, sans doute afin d'observer de plus prés les démarches des Espagnols. Le champ fut partagé en un instant. Aussi-tôt on vit élever un grand nombre de barraques ; & en peu d'heures cette campagne déserte de-

vint un gros bourg fort peuplé. Pilpatoé prit des mesures afin de prévenir la jalousie que cette nouveauté pouvoit causer à Cortez, en lui mandant qu'il ne prenoit ce poste que pour être plus en état de lui fournir des régales pour sa personne, & des provisions pour son armée. Quoi qu'on eût pénetré facilement l'artifice de cet Indien, on lui laissa tout le plaisir de croire qu'il nous l'avoit fort bien caché, puisqu'on en tiroit tout le profit ; car ils nous apportoient des vivres en abondance : & la crainte qu'ils avoient que leur défiance, & leurs soupçons ne fussent découverts, redoubloit encore les soins qu'ils prenoient de ne laisser manquer d'aucune chose.

Teutilé alla jusqu'à son camp ; d'où il envoya en diligence à Motezuma, les avis de tout ce qui se passoit en cet endroit là, avec les tableaux faits par son ordre, & le présent de Cortez.

Les Rois de Mexique tenoient pour cet effet un grand nombre de couriers disposez sur tous les grands chemins de leur Empire. On choisissoit pour cet emploi les plus legers entre les Indiens ; & on les exerçoit avec beaucoup de soin dés leur premiere jeunesse. Il y avoit des prix tirez du trésor public, pour celui qui arriveroit le plûtôt à un lieu désigné. Le Pere Joseph d'Acosta, qui a observé & rapporté trés-exactement les coûtumes des Mexicains, dit que la principale école où on dressoit ces

couriers, étoit le premier Temple de la Ville de Mexique, où étoit une Idole au haut d'un eſcalier de ſix-vingt dégrez de pierre, & que celui qui arrivoit le premier aux pieds de l'Idole, emportoit le prix. Cet exercice pouvoit être enſeigné ailleurs que dans un Temple: néanmoins c'étoit le plus doux & le plus raiſonnable qui fût pratiqué au lieu qui ſervoit à cette carriere, je veux dire ſur ces degrez, qu'ils ſoüilloient fort ſouvent du ſang des victimes humaines. Ces couriers ſe relayoient de diſtance en diſtance, à peu près comme nos chevaux de poſte: mais ils alloient encore plus vite; car en ce ſuccedant les uns aux autres ſans aucun retardement, avant qu'ils fuſſent hors d'haleine, la viteſſe de la courſe duroit ſans interruption juſqu'à la fin de la carriere.

L'Hiſtoire generale rapporte, que Teutilé porta lui-même ſes dépêches, & qu'il revint au bout des ſept jours. Ce ſeroit une belle diligence pour un General, mais cela choque un peu la bienſeance; outre qu'il y a ſoixante lieuës de Mexique à Saint Jean d'Ulua par le chemin le plus court. On n'a pas moins de peine à croire, que cette réponſe fut apportée par un Ambaſſadeur exprés, que Bernard Diaz nomme Quintalbor, & que le Recteur de Villahermoſa qui a publié cette Hiſtoire de Diaz, fait accompagner par cent Nobles Mexicains: mais cela n'eſt pas important,

Au fond, tous les Auteurs conviennent que la réponse vint en sept jours, & que Teutilé l'apporta au camp des Espagnols. Il la faisoit préceder par un présent de Motezuma, porté sur les épaules de cent Indiens, & avant que de prendre audience, il fit étendre contre terre des nattes qu'ils appellent *Petates* en leur langue, faites de feüille de palmier ; sur quoi on étala par son ordre, comme sur un buffet, toutes les differentes pieces qui composoient ce présent.

Ces pieces étoient des mantes de coton, si fines & si bien travaillées, que leur difference avec la soye ne se reconnoissoit qu'en les maniant ; plusieurs garnitures de plumes, & d'autres curiositez de même matiere, dont les diverses couleurs produites par la nature, & recherchées avec beaucoup de choix sur des oiseaux que ce pays nourrit, étoient alliées ensemble avec tant d'adresse & de science, qu'en ménageant tous les differens jours, & mêlant les clairs & les bruns, ces Indiens osoient en former des tableaux, & representer les objets au naturel, sans avoir besoin du pinceau ni des couleurs artificielles. Aprés cela on produisit diverses sortes d'armes, comme des arcs, des fléches & des rondaches, tout cela d'un bois précieux & rare, & suivi de deux grandes plaques rondes d'un travail singulier. La premiere, représentant le Soleil en bosse, étoit d'or :

& l'autre d'argent, répresentoit la Lune. Après quoi on vit paroître quantité de joïaux d'or, & quelques-uns enrichis de pierreries. Ces pieces étoient des colliers, des bagues, & des pendans d'oreilles à leur maniere : mais il y en avoit encore d'un plus grand poids, & toutes d'or travaillées en figures d'oiseaux & d'autres animaux ; si délicatement, que le merite de l'ouvrage surpassoit de beaucoup le prix du métal.

Aprés que Teutilé eut exposé ces richesses aux yeux de tous les Espagnols, il se tourna vers leur General, & lui dit, *Que le grand Empereur Motezuma lui envoyoit ces curiositez, pour lui témoigner sa reconnoissance du présent qu'il lui avoit envoyé, & l'estime qu'il faisoit de l'amitié de son Roy : mais qu'il ne jugeoit pas à propos d'accorder la permission qu'il demandoit d'aller à sa Cour, parce que l'état de ses affaires ne le permettoit pas.* Teutilé fit tout ce qu'il pût pour donner des prétextes honnêtes à ce refus, disant que les chemins étoient trés-difficiles ; qu'on rencontroit sur la route des Nations barbares & indomtables, qui ne manqueroient pas de prendre les armes, afin de s'opposer au passage des Espagnols ; alleguant encore d'autres raisons tirées de si loin, qu'il étoit aisé de comprendre qu'il y avoit du mystere, & quelque motif bien pressant, qui empêchoit Motezuma de se laisser voir aux Espagnols.

Cortez reçut le present avec des marques d'un profond respect ; aprés quoi il répondit au General Mexicain : *Qu'il n'avoit pas dessein de déplaire à Motezuma en négligeant ses commandemens ; mais qu'il lui étoit impossible de retourner en arriere, sans blesser l'honneur de son Roy ; & qu'il devoit poursuivre l'execution des ordres qu'il lui avoit donnez, avec tout l'empressement qu'il étoit obligé d'avoir, pour la gloire d'une Couronne reverée par les plus grands Princes du Monde.* Il s'étendit un peu sur cet article avec tant de vivacité & de résolution, que les Mexicains n'oserent lui repliquer. Ils offrirent seulement de redoubler leurs instances auprès de l'Empereur : & le General, en leur donnant congé, les chargea d'un autre présent de même valeur que le premier qu'il avoit fait. Il les assura qu'il attendroit encore en ce lieu la réponse de leur Maître ; mais qu'il auroit beaucoup de chagrin si elle tardoit à venir, & s'il se voïoit obligé à la solliciter de plus près.

Tous les Espagnols admirerent également la richesse du présent de Motezuma ; mais les jugemens qu ils en firent furent bien differens ; & cette contrarieté s'augmentoit tous les jours dans la chaleur de la dispute. Les uns concevoient de hautes esperances d'une fortune avantageuse, & d'un heureux succez, fondé sur de si beaux commencemens. Les autres mesuroient la puissance de Motezuma sur la valeur de son

présent ; d'où ils passoient aux raisonnemens sur la difficulté de cette entreprise, condamnant de temerité le dessein de la pousser plus avant avec si peu de forces. On opposoit à ces raisons, la valeur & la fermeté du General, qui les assuroit du succez. Enfin, chacun parloit suivant le mouvement de ses passions, avec des exagerations ordinaires aux gens de guerre, entre lesquels on connoît mieux qu'ailleurs, ce que peut la vigueur de l'esprit, lorsqu'elle est soutenuë par celle du cœur. Cortez les laissa discourir, sans déclarer son sentiment, jusqu'à ce que le tems eût calmé ces premiers mouvemens : aprés quoi, afin d'occuper les Soldats, ce qui est la meilleure voye pour faire cesser leurs raisonnemens, il commanda deux vaisseaux pour aller reconnoître la côte, & chercher un port ou un ancrage plus sur : car la rade où ils se trouvoient étoit battuë du vent du Nord. Ils avoient encore ordre de choisir un lieu plus fertile que celui où ils étoient postez, afin d'y transporter le camp, en attendant la réponse de Motezuma. Il disoit que les Soldats souffroient trop sur ces sables brulans, ou la reverberation du Soleil rendoit la chaleur insupportable, & ou leur repos étoit troublé durant la nuit, par une infinité de mosquites, ou cousins, qui les persecutoient horriblement. Cortez nomma pour Commandant de ces deux vaisseaux François de Montexo ; & il

choisit lui-même les Soldats qui devoient l'accompagner, mélant adroitement entre les autres, ceux qui avoient paru les plus grands raisonneurs sur les difficultez de cette expedition. Il ordonna à Montexo d'aller le plus loin qu'il se pourroit, sur la route qu'il avoit déja tenuë avec Jean de Grijalva : qu'il marquât les lieux peuplez qu'il découvriroit au long de cette côte, sans les reconnoître de près ; & qu'il revint au bout de dix jours. Ainsi le General pourvût à ce qui étoit necessaire : il donna de l'occupation aux esprits inquiets, & entretint les autres dans l'esperance de se voir bien-tôt soulagez. Cependant il n'étoit pas lui-même sans inquiétude, lors qu'il consideroit la grandeur de cette entreprise, & la foiblesse des moyens qu'il se trouvoit entre ses mains pour la pousser à bout, sans neanmoins que rien pût ébranler la résolution qu'il avoit prise d'aller jusqu'au fond, malgré tous les perils qui se présentoient ; sçachant d'ailleurs si biens se posseder, que les differens mouvemens qui agitoient son esprit, ne troubloient point cet air tranquille & gracieux, qui paroissoit sur son visage.



CHAPITRE III.

La proposition de Cortez est tres-mal reçûe à Mexique. Qui étoit Motezuma, la grandeur de son Empire, & l'état où il se trouvoit lorsque les Espagnols arriverent en ce pays-là.

LA seconde nouvelle de la résolution de Cortez, allarma terriblement la Cour de Mexique. Motezuma dans les premiers transports de sa colere, se proposoit d'exterminer ces Etrangers qui avoient l'insolence de s'opposer à ses volontez : mais aprés avoir examiné de sang froid un dessein si violent, ce Prince tomba dans un accablement horrible ; & la tristesse & l'irresolution succederent à sa colere. Il assembla tous ses Ministres & ses parens, & tint avec eux des conseils dont on cachoit les déliberations avec beaucoup de mystere. On fit des sacrifices publics dans tous les Temples ; & le peuple à son ordinaire, prit l'effroi de cette désolation dans l'esprit du Roy, & de ceux qui avoient part au gouvernement. De-là il passa à des murmures, & enfin à des discours trop libres sur la ruine dont l'Empire étoit menacé par des présages qui l'annonçoient, suivant leurs anciennes traditions. Mais il est tems de faire voir quel

étoit Motezuma ; en quel état son Empire se trouvoit alors ; & encore le sujet de ce trouble que la venuë des Espagnols jetta dans son esprit, & dans celui de ses Peuples.

L'Empire de Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les Provinces qui avoient été découvertes jusqu'à ce tems-là dans l'Amerique Septentrionale, étoient gouvernées par ses Ministres, ou par des Caciques qui lui païoient tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieuës ; & sa largeur du Midi au Septentrion, s'étendoit jusqu'à deux cens lieuës en quelques endroits. Le Pays fort peuplé par tout, riche, & abondant en toute sorte de commoditez. Ses bornes étoient du côté du Septentrion, la Mer Atlantique, que l'on appelle maintenant Mer du Nord, qui lave ce long espace de côte qui s'étend depuis Panuco jusqu'à Iucatan. L'Ocean que l'on nomme Asiatique, ou Golfe d'Anian, bornoit cet Empire du côté du Couchant, depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extremitez de la Nouvelle Galice. Le côté du Sud, ou Midi, occupoit cette vaste côte qui court au long de la Mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & revient auprés de Nicaragua, vers cet Istme ou détroit de terre qui divise l'Amerique en deux parties, attachées ensemble par cet Istme. Celui du Nord, ou Septentrion,

s'étendoit jusqu'à Panuco, comprenant cette Province entiere : mais ses limites étoient resserrées considerablement en quelques endroits, par les montagnes dont les Chichimeques & les Otomies s'étoient emparez. Ces Peuples farouches & barbares, sans avoir entr'eux aucune forme de Gouvernement, habitoient ou dans quelques trous sous terre, ou dans les cavernes des rochers ; vivant de ce que la chasse leur fournissoit, & des fruits que leurs arbres produisoient sans culture. Cependant ils se servoient de leurs fleches avec tant d'adresse & de force, & ils sçavoient si bien se prévaloir de l'avantage qu'ils tiroient de la situation & des défilez de leurs montagnes, qu'ils avoient soûtenu & repoussé plus d'une fois toutes les forces des Empereurs de Mexique ; mais ils n'aspiroient à vaincre, que pour ne devenir pas sujets, & pour conserver leur liberté entre les bêtes sauvages.

L'Empire de Mexique avoit commencé, ainsi que plusieurs autres, sur des fondemens peu considerables, & étoit neanmoins parvenu à cette grandeur en l'espace de cent trente années ; parce que les Mexicains, adonnez aux armes, & portez à faire la guerre par leur inclination, avoient assujetti par force les autres Nations qui peuploient cette partie du nouveau Monde. Le premier de leurs Capitaines fut un homme tres-habile & tres-brave, qui en fit de bons

Soldats, en leur inſpirant la connoiſſance & l'amour de cette gloire qui s'acquiert par les armes. Depuis ils élûrent un Roy donnant l'autorité ſouveraine à celui qui étoit eſtimé le plus vaillant; parce qu'ils ne connoiſſoient point d'autre vertu que la valeur; ou s'ils en connoiſſoient quelqu'autre, ils ne lui accordoient que le ſecond rang. Ils obſerverent toûjours inviolablement cette coûtume, de prendre le plus brave pour leur Roi, ſans avoir égard au droit de ſucceſſion acquis par la naiſſance: néanmoins, lorſque le mérite étoit égal, ils adjugeoient la préference à celui qui étoit du ſang Roïal. C'eſt ainſi que la guerre, qui faiſoit leurs Rois, élevoit auſſi peu à peu & augmentoit leur Empire. D'abord l'emploi de leurs armes fût ſoutenu par la juſtice d'une légitime défenſe contre les attaques de leurs voiſins, qui vouloient les opprimer; & le Ciel les favoriſa par des ſuccez avantageux: mais à meſure que leur puiſſance s'accrut, ils renoncerent à la juſtice, & s'érigerent en Tyrans.

Nous verrons les progrez & les conquêtes de cette Nation, quand nous parlerons de la ſuite de leurs Rois, & que celle de nôtre Hiſtoire en ſera moins interrompuë, Motezuma, ſelon les peintures de leurs Annales, fut l'onziéme entre ces Rois, & le ſecond de ce nom: & même avant qu'il fût élû, ſes grandes qualitez lui avoient acquis l'eſtime & la veneration de tous les Mexicains.

Il étoit du sang Roïal, & dés sa plus tendre jeunesse il avoit fait la guerre, où par de grandes actions il s'étoit élevé jusqu'aux premiers emplois, avec l'approbation generale. Comme sa vanité trouvoit son compte en cette haute reputation, il revint à la Cour; où se voïant applaudi, & consideré comme le plus grand Capitaine de l'Etat, il crut qu'on ne pouvoit luy refuser le Sceptre à la premiere élection: & il commença de se regarder comme un homme digne de la Couronne, parce qu'il avoit osé y porter ses pensées & ses desseins.

Dès ce moment il emploïa tout ce qu'il avoit d'adresse à se faire des amis, qu'il consideroit alors comme le plus grand bonheur de la vie; suivant en cela les maximes de la plus fine politique, qui toute science qu'elle est, ne dédaigne pas quelquefois de se mêler entre les Barbares, ou plûtôt qui en fait elle-même, lorsque ce qu'ils appellent raison d'Etat prend le dessus sur la droite raison. Il affectoit en toute sorte de rencontres, de marquer une grande obéissance, & beaucoup de veneration pour son Roi. Sa conduite étoit sage & modeste; toutes ses actions & ses paroles étoient composées; ses manieres graves & son procedé toûjours égal; en sorte que les Indiens disoient, que le nom de Motezuma lui convenoit fort bien, parce qu'en leur langue il signifie *le Prince severe*; mais il sçavoit fort bien temperer cette severité, en

gagnant les cœurs par ſes liberalitez.

Cette conduite lui attiroit une grande conſideration, qui étoit encore beaucoup relevée par le zele qu'il témoignoit pour la Religion, le plus sûr & le plus puiſſant des moïens dont on ſe ſert pour ſe rendre le maître des eſprits, qui ne s'attachent qu'aux apparences. Pour cet effet Motezuma choiſit le Temple le plus frequenté, où il fit conſtruire un appartement en maniere de tribune, expoſé à la vûë de tout le peuple, lorſqu'il emploïoit pluſieurs heures à recevoir les applaudiſſemens qu'on donnoit à ſa fauſſe pieté, & à conſacrer entre ſes Dieux l'idole de ſon ambition.

Des manieres ſi concertées lui attirerent l'eſtime & la veneration de tout le monde; en ſorte qu'après la mort du Roi, il fut choiſi tout d'une voix par les Electeurs, & le peuple confirma leur choix par des démonſtrations d'une exceſſive joïe. Toutes les grimaces de l'hipocriſie ne lui manquerent pas, pour colorer une feinte réſiſtance: il ſe fit chercher long-tems, en moutrant de peur qu'on ne le trouvât pas; & il ne donna ſon conſentement à l'élection, qu'après toute la repugnance qui pouvoit le faire valoir. Mais à peine ſe vit-il ſur le Trône, que l'artifice ceſſant tout à coup, il ſortit d'un état qui faiſoit tant de violence à ſon naturel; & il laiſſa paroître tous les vices qui s'étoient revêtus juſqu'alors des apparences de la vertu.

La premiere action où son orgueïl se déclara, fut en renvoïant tous les Officiers qui composoient la Maison du Roi, & qui étoient tirez des familles populaires, ou d'une mediocre condition. Motezuma ne voulut plus que des Nobles pour entrer dans toutes les Charges de son Palais, même pour les plus vils emplois, sous le prétexte de la bien-seance. Il ne se laissoit voir par ses Sujets que tres-rarement, & par ses Ministres & ses Domestiques, qu'autant qu'il étoit necessaire de se communiquer; faisant entrer ainsi le chagrin de la solitude dans la composition de la Majesté. Il inventa de nouvelles reverences, & des ceremonies inusitées, pour ceux qui approchoient de sa personne, en poussant insolemment le respect jusqu'aux bornes de l'adoration: & se figurant que la vie & la liberté de ses Sujets dépendoient souverainement de son caprice, il exerça contre quelques-uns des cruautez horribles, afin que personne ne pût douter de son pouvoir.

Il créa de nouveaux impôts, sans que la necessité des affaires de l'Etat l'y obligeât. Ces impôts se levoient par tête, sur cette prodigieuse multitude de peuple, & avec tant de rigueur, qu'on forçoit jusqu'aux pauvres mendians à reconnoître leur dépendance, par le miserable tribut de quelques haillons, ou d'autres choses de cette nature, qu'ils venoient jetter à ses pieds, &

que

que l'on portoit à son trésor.

Ces violences avoient jetté une grande fraïeur dans l'esprit de tous les Sujets de Motezuma : mais comme la crainte & la haine ne se séparent gueres, quelques Provinces se revolterent ; & Motezuma voulut aller en personne châtier leur rebellion ; car la jalousie qu'il avoit de son autorité, ne lui permettoit pas de mettre quelqu'autre que soi à la tête des armées ; & l'on ne peut douter qu'il n'eût tous les talens necessaires pour les commander. Les seules Provinces de Mechoacan, de Tlascala, & de Tepeaca se maintinrent dans la revolte ; & Motezuma disoit qu'il avoit differé de les soûmettre, parce qu'il avoit besoin d'ennemis pour se fournir d'esclaves, dont il faisoit les miserables victimes de ses cruels sacrifices ; l'inhumanité de ce Prince paroissant jusques dans sa tolerance, & lors même qu'il épargnoit les châtimens.

Il y avoit quatorze années qu'il regnoit suivant ces maximes, lorsque Hernan Cortez aborda sur les côtes de son Empire. La derniere de ces années fut toute remplie de présages & de prodiges affreux, que le Ciel envoïa ou permit, pour amolir la ferocité de ces Barbares, & pour rendre moins difficile aux Espagnols ce grand ouvrage, auquel la Providence les conduisoit par des voies si cachées, & avec des moyens si disproportionnez à la grandeur de l'entreprise.

CHAPITRE IV.

On rapporte les divers prodiges, & autres signes qui parurent à Mexique avant l'arrivée de Cortez, & qui firent connoître aux Indiens que la ruine de cet Empire étoit proche.

APrés avoir donné cette connoissance de la personne & de l'Empire de Motezuma, il faut encore apprendre les raisons de la résistance opiniâtre que ce Prince & ses Ministres témoignerent à rejetter les propositions de Cortez; cette premiere difficulté qui traversa son entreprise, étant un des premiers efforts que le Démon fit pour s'y opposer. Lorsque Jean de Grijalva aborda les côtes de Mexique; & que l'on reçut dans la ville capitale la premiere connoissance de cette nouveauté, tant de differens prodiges parurent en même tems par tout l'Empire, que Motezuma en prévoyant la ruine prochaine & comme assurée, tomba dans un terrible abbattement, qui se communiqua bien-tôt à tous ses Sujets.

Une effroïable comette parut durant plusieurs nuits, comme une piramide de feu, commençant à minuit, & s'avançant jusqu'au plus haut du Ciel, où la venuë du Soleil la faisoit disparoître. Elle fut suivie d'une autre comette, ou nuée claire, en

figure d'un ſerpent de feu à trois têtes, qui ſe levant en plein jour du lieu où le Soleil ſe couche, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horiſon, où elle diſparoiſſoit, après avoir marqué la trace de ſon chemin dans toute cette étenduë par une infinité d'étincelles, qui s'évanoüiſſoient en l'air.

Le grand Lac de Mexique rompit ſes digues, & inonda les terres qui ſont ſur ſes bords, avec une impetuoſité que l'on n'avoit point encore remarquée. Quelques maiſons furent emportées par ce torrent, d'où l'on voïoit ſortir comme des boüillons à pluſieurs repriſes, ſans qu'il fût arrivé aucune tempête de vent, ou d'autre mauvais tems, à quoi l'on pût attribuer un mouvement ſi extraordinaire. Un temple de la Ville s'embraſa, ſans qu'on pût découvrir la cauſe de cet incendie, ni trouver des moyens pour en appaiſer la fureur, qui conſuma juſqu'aux pierres, & le réduiſit tout entier en cendres. On entendit dans l'air, en differens endroits, des voix plaintives qui annonçoient la fin de cette Monarchie; & toutes les réponſes des Idoles répetoient ce funeſte pronoſtic, le Demon prononçant par leurs organes ce que la ſcience qu'il a des cauſes naturelles, qui étoient alors en grand mouvement, lui peut découvrir par conjectures dans l'avenir, ou peut-être ce qu'il avoit appris par l'Auteur même de la Nature, qui lui donne

quelquefois pour supplice, d'être l'instrument de la verité. On apporta à Motezuma plusieurs monstres de differentes especes, & tous horribles à voir, qu'il regarda comme de malheureux présages : En effet, si ces signes ont été nommez monstres par les anciens, à cause qu'ils montrent ou désignent quelque chose, on ne doit pas s'étonner qu'ils passassent pour présages entre des Barbares, dont l'ignorance n'étoit pas moindre que la superstition.

Deux prodiges fort remarquables entre les autres, rapportez par les Historiens de Mexique, acheverent d'accabler l'esprit de Motezuma ; & l'on ne doit pas les oublier, puisque le Pere Joseph d'Acosta, Jean Botero, & d'autres Auteurs graves & judicieux, ne les ont pas jugez indignes d'être remarquez. Quelques Pescheurs rencontrerent au bord du Lac de Mexique, un oiseau d'une grandeur extraordinaire & d'une figure monstrueuse. Ils s'en saisirent, & crûrent qu'ils devoient le présenter à l'Empereur, à cause de la rareté du fait. L'oiseau étoit hideux à voir ; & il avoit sur la tête comme une lame luisante en façon de miroir, où la reverberation des rayons du Soleil produisoit une lumiere triste & affreuse. Motezuma attacha d'abord ses yeux sur cette lame ; & en s'approchant pour l'examiner de plus près, il apperçut au dedans la representation d'une nuit, & des étoiles qui brilloient en quelques endroits,

d'efpace en efpace, à travers l'obfcurité ; le tout fi naturellement, qu'il fe retourna vers le Soleil, comme s'il eût douté qu'il fût jour en ce moment. Mais quand il revint au miroir, il y trouva d'autres objets bien plus effroyables, au lieu de la nuit. Il vit des gens inconnus & armez, qui venoient du côté de l'Orient, & qui faifoient un horrible carnage de fes fujets. Il fit appeller fes Prêtres & fes Devins, pour les confulter fur ce prodige ; & l'oifeau demeura immobile, jufqu'à ce que plufieurs d'entr'eux euffent fait la même experience, & puis il s'échappa en un moment d'entre leurs mains, leur laiffant un nouveau fujet de fraïeur, par une fuite fi prompte & fi brufque.

Peu de jours après, un Laboureur, homme fimple & groffier, vint au Palais, demanda d'être introduit à l'audience de l'Empereur, avec tant d'inftance & d'empreffement, qu'il parut qu'il y avoit du myftère. On tint confeil fur ce fujet ; & on conclut qu'il falloit l'écouter. Après qu'il eut fait fes reverences, cet homme, fans paroître ni étonné, ni embaraffé, fit un difcours en fon langage ruftique, mais avec une liberté & une éloquence qui parurent être l'effet d'un tranfport furnaturel, comme fi quelqu'autre eût parlé par fa bouche, *Seigneur*, dit-il au Roy, *j'étois hier au foir occupé à cultiver mon héritage, lorfque je vis fondre fur moi avec impetuofité, un ai-*

gle d'une grosseur extraordinaire. Il me prit entre ses serres ; & m'enlevant durant un assez long espace, il me mit enfin à l'entrée d'une grotte, où un homme étoit en habit Royal, dormant entre des fleurs & d'autres parfums, & tenant en sa main une pastille allumée. Je pris la hardiesse de m'approcher, & je vis, ou votre figure, ou votre propre personne ; surquoi je n'oserois rien assurer, si non qu'il me paroît encore que j'étois alors d'un sens rassis & fort libre. La crainte & le respect me poussoient à me retirer promtement, lorsque je fus arrêté par le commandement d'une voix, qui me parlant avec beaucoup d'autorité, ne me causa pas moins de frayeur, en m'ordonnant de prendre la pastille de votre main, & de l'appliquer en un endroit de votre cuisse qui étoit à découvert. Je me défendis autant que je le pûs, de commettre une action qui me paroissoit si insolente ; mais la même voix d'un ton effroyable, me força d'obéir. Moi-même, Seigneur, sans pouvoir resister à cet ordre, la frayeur me rendant hardi, j'appliquai la pastille brûlante à votre cuisse ; & vous souffrites la brûlure sans vous éveiller, ni faire aucun mouvement. J'aurois crû que vous étiez mort, si au milieu de la tranquilité de votre sommeil qui vous ôtoit le sentiment, le mouvement de la respiration ne m'eût aßuré de votre vie. Alors la voix, qui paroissoit se former dans le vent, me dit : C'est ainsi que ton Roi s'endort, en s'abandonnant aux delices & aux vanitez, lorsque le courroux des Dieux gronde sur sa tê-

te, & que tant d'ennemis viennent d'un autre Monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Dis-lui qu'il s'éveille, pour apporter, s'il se peut, du remede aux malheurs qui le menacent. A peine la voix eut-elle fini ce discours, qui a fait une si forte impression dans mon esprit, que l'aigle me reprit dans ses serres, & me rapporta dans mon champ, sans me faire aucun mal. C'est l'avertissement que je vous donne, suivant l'ordre des Dieux: Reveillez-vous, Seigneur; votre orgueil & votre cruauté les irritent. Reveillez-vous, encore une fois; & regardez combien votre assoupissement est dangereux, puisque ce feu, que votre conscience y applique en maniere de cautere, n'a pas la force de vous en faire revenir. Cependant, vous ne pouvez plus ignorer, que les cris de vos Peuples ne soient parvenus jusqu'au Ciel, avant que d'arriver à vos oreilles.

Après ces paroles, ou d'autres semblables prononcées par ce Païsan, ou par l'esprit qui l'inspiroit, il tourna le dos, & sortit si brusquement, qu'aucun des Officiers de Motezuma n'eut la hardiesse de l'arrêter. Le Prince, neanmoins, suivant le premier mouvement de sa ferocité naturelle, alloit ordonner qu'on taillât en pieces cet insolent, s'il n'eût été empêché par le mouvement d'une douleur extraordinaire qu'il sentit à sa cuisse. Il y fit regarder, & tous ceux qui étoient présens apperçûrent les marques d'une brûlure re-

cente, dont la vûë effrava Motezuma, & lui fit faire plusieurs réflexions, sans quitter le dessein de châtier le Païsan, en le faisant servir de victime pour appaiser la colere de ses Dieux : D'où l'on voit ces avertissemens qui venoient du Demon, marquez du vice de leur origine ; puisqu'ils portoient plûtôt à la colere & à l'obstination, qu'à la correction, & à la connoissance de sa faute.

Deux évenemens si extraordinaires peuvent avoir été exagerez par la credulité de ces Barbares, qui les ont rapportez aux Espagnols. La foi, en ces occasions, a toûjours son recours à la verité, qui ne nous défend pas de croire que le Démon ne mit toute sorte d'artifices en usage, pour irriter Motezuma contre les Espagnols, & pour susciter des obstacles à la prédication de l'Evangile : car supposant que Dieu lui donne le pouvoir de se servir de toute l'étenduë de sa connoissance, il est certain qu'il a pû feindre ou former ces fantômes, ou apparences de monstres ; soit en leur donnant des corps visibles d'un air épaissi & mêlé avec les autres élemens, soit en corrompant les sens, & en trompant l'imagination ; ce qui lui est plus ordinaire, & dont nous avons dans la Sainte Ecriture des exemples, qui autorisent ce qui se trouve de même nature dans les Histoires prophanes.

Ces signes, ou plûtôt ces prodiges qui parurent,

parurent, tant dans la Ville de Mexique, qu'en plusieurs autres lieux de cet Empire, avoient tellement abbatu l'esprit de Motezuma, & si fort étonné les plus sages de son Conseil, quand la seconde nouvelle de la résolution deCortez arriva, qu'ils crûrent voir fondre en ce moment sur leurs têtes tous les malheurs dont ils étoient menacez. Ils tinrent plusieurs assemblées extraordinaires, où les avis furent differens: les uns vouloient que l'on traitât comme ennemis, ces Etrangers qui entroient armez sur les terres de l'Empire, en un tems où tant de prodiges éclatoient de tous côtez; parce qu'en les recevant, & en leur témoignant de la confiance, c'étoit s'opposer à la volonté des Dieux, qui n'avoient envoïé ces avertissemens avant de les frapper, qu'afin de leur marquer ce qu'ils devoient faire pour éviter le châtiment. Les autres, plus prudens ou plus timides, voulant prévenir les malheurs qui pouvoient naître de la guerre, exageroient la valeur de ces Etrangers, la violence de leurs armes, & la fierté de leurs chevaux. Ils répresentoient le furieux carnage qu'ils avoient fait à Tabasco, dont l'Empereur avoit eu des avis bien assûrez: & quoi qu'ils n'accordassent point une foi entiere à ce que les vaincus publioient, que les Espagnols étoient immortels, neanmoins ils n'osoient encore les considerer comme des hommes ordinaires. Ils trouvoient même en eux quelque ressemblance avec leurs

Dieux, fondée sur ces foudres qui partoient de leurs mains, pour aller terrasser leurs ennemis; outre l'empire qu'ils avoient sur ces bêtes si feroces, qui entendoient leurs commandemens, & qui combattoient en leur faveur.

Aprés avoir écouté ces differentes opinions, Motezuma prenant le milieu entre l'une & l'autre, conclut qu'il falloit refuser absolument à Cortez la permission de venir à la Cour, & lui mander qu'il eût à se retirer au plûtôt de dessus les Terres de l'Empire: & pour l'obliger à obéïr de meilleure grace, il résolut de lui envoyer un présent de même valeur que le premier; ajoûtant que si les voyes douces ne réüssissoient pas, on auroit recours aux violentes, en levant une armée si forte, & de si bons Soldats, qu'on n'eût pas sujet d'apprehender la même disgrace que celle qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco. Qu'il ne falloit pas que la vûë du petit nombre de ces Etrangers fit naître du mépris pour eux, ou une vaine confiance; puisque leur valeur extraordinaire & leurs armes épouvantables, étoient des avantages tres-considerables: sur tout aprés leur arrivée en ce Pays, en un tems funeste & malheureux, par l'apparition de ces divers prodiges qui devoient redoubler l attention que l'on faisoit sur les forces de ces Etrangers, redoutables jusqu'à ce point, que les Dieux employoient leurs soins à en prevenir les effets, en les annonçant.

CHAPITRE V.

François de Montexo revient, aprés avoir reconnu la Ville de Quiabiſlan. Les Ambaſſadeurs de Motezuma arrivent, & s'en retournent avec peu de ſatisfaction. Les Soldats Eſpagnols ſe mutinent, & Cortez les appaiſe par ſon adreſſe.

DUrant que la Cour de Motezuma étoit occupée à ces triſtes réflexions, Hernan Cortez s'employoit à acquerir tous les jours des connoiſſances plus particulieres de ce Pays là, à gagner l'affection des Indiens qui venoient à ſon camp, & à élever le cœur de ſes ſoldats, par l'eſperance de cette haute fortune que le ſien lui promettoit. François de Montexo revint alors de ſon voyage, aprés avoir ſuivi la côte durant quelques lieuës, & découvert un Bourg d'Indiens, ſitué en un endroit où la terre étoit fertile & cultivée, & où la Mer formoit une eſpece d'ance ou de Port, que les Pilotes jugerent être propre pour mettre les vaiſſeaux en ſureté, à l'abri de quelques rochers fort élevez qui rompoient la force du vent. Ce lieu étoit éloigné de Saint Jean d'Ulua d'environ douze lieuës; & Cortez le regardoit déja comme un poſte où ſon armée ſeroit campée plus commodément; mais avant qu'il eût pris la réſolution d'y aller, il reçut la réponſe de Motezuma.

Teutilé arriva, suivi de deux Officiers Generaux de l'armée qu'il commandoit. Ils portoient des brasiers, où ils faisoient brûler un baume aromatique appellé copal. Aprés que leurs cérémonies se furent exhalées, pour ainsi dire, en fumée, Teutilé fit produire le présent, un peu moindre que celui qui fut fait à la premiere Ambassade, mais composé de pieces de même espece & valeur, excepté quatre pierres vertes, en façon d'émeraudes, qu'ils appelloient *Chalcuites*. Le Mexicain appuyant sur cet article du présent, dit à Cortez avec beaucoup de gravité: *Que Motezuma envoyoit ces pieces expressément pour le Roi des Espagnols, & qu'elles étoient d'un prix inestimable.* Mais on devoit faire peu de cas de ces exagerations, en un pays où le verre passoit pour quelque chose de fort rare.

La harangue des Ambassadeurs fut courte & désagréable; & la conclusion de renvoyer leurs hôtes sans replique. Il étoit déja tard: & comme Cortez alloit leur répondre, on sonna l'*Ave Maria*, à la barraque qui servoit d'Eglise. Aussi tôt le General se mit à genoux, & tous les autres Espagnols firent la même chose à son imitation. Leur silence, & cette marque de dévotion surprirent Teutilé; & il pria Marine de lui apprendre ce que c'étoit que cette cérémonie. Cortez comprit ce qu'il démandoit, & crut qu'en satisfaisant à la curiosité de l'In-

dien, il seroit fort à propos de lui dire quelque chose de nôtre Religion. Le Pere Barthelemi d'Olmedo embrassa cette occasion avec beaucoup de ioye; & tâchant de s'accommoder à la foiblesse des yeux de ces Infideles, il leur découvrit quelques lumieres des mystéres de nôtre Foi. Il employa son éloquence à leur faire concevoir : *Qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui étoit le principe & la fin de toutes choses : & qu'en adorant leurs Idoles, ils rendoient ce culte au Demon, mortel ennemi du genre humain.* Il appuya sa proposition de quelques unes de ces raisons que l'on comprend aisément, & que les Indiens écouterent avec cette espece d'attention, qui marque que la force de la verité se fait sentir à l'esprit. Ce fut sur ce principe que Cortez répondit à Teutilé : *Qu'un des sujets de son ambassade, & le principal motif qui obligeoit son Roi d'offrir son amitié à Motezuma, étoit l'obligation que les Princes Chrétiens ont de s'opposer aux erreurs de l'Idolatrie. Qu'un de ses plus ardens désirs étoit de lui faire recevoir ces instructions, qui conduisent à la connoissance de la verité, & de lui aider à sortir hors de la servitude du Demon, invisible tyran de son Empire, qui exerçoit une tyrannie réelle sur l'Empereur même, dont il faisoit son esclave, quoi qu'à l'exterieur il fût un si puissant Monarque. Que comme il venoit d'un pays si éloigné pour des affaires de telle importance, de la part d'un Roy*

plus puissant encore que Motezuma, il ne pouvoit se défendre de faire de nouveaux efforts, & de poursuivre fortement les instances qu'il avoit faites, jusqu'à ce qu'il qu'il eût obtenu une audience favorable, puisqu'il n'apportoit que la paix; ainsi qu'il étoit aisé de le juger par ceux qui l'accompagnoient, dont le petit nombre ne pouvoit donner aucun ombrage, ni faire croire qu'il eût d'autres desseins.

Teutilé eut peine à attendre la fin de ce discours : il se leva brusquement; & marquant sur son visage de l'impatience mêlée de chagrin & de colere, il dit: *Que jusqu'alors le grand Motezuma avoit mis la douceur en usage, en le traitant comme son hôte: mais que s'il s'opiniâtroit à faire toûjours la même réponse, ce seroit sa faute s'il se trouvoit traité comme un ennemi.* Alors, sans attendre d'autre replique, ni prendre congé, il sortit à grands pas, suivi de Pilpatoé, & des autres Indiens de son Cortege. Un procedé si cavalier embarassa un peu Cortez; mais il revint en un moment : & en s'adressant à ses Officiers il leur dit en riant : *Nous verrons comment ils soûtiendront la gageure. En tout cas, nous sçavons la maniere dont ils se battent; & les menaces ne sont souvent que des marques d'une prudente crainte.* Et pendant qu'on serroit les diverses pieces du présent, il railloit encore, en disant: *Que des Barbares n'achetoient pas à si*

juste prix la retraite d'une Armée Espagnole ; & que ces richesses offertes à contretems, étoient des gages de foiblesse, bien plus que de liberalité. C'est ainsi qu'il sçavoit saisir jusqu'aux moindres occasions d'animer les Soldats : & cette même nuit il doubla par tout ses corps-de-garde, quoi qu'il ne fût pas vrai-semblable que les Mexicains eussent une Armée toute prête pour attaquer son camp ; mais il regardoit comme possible tout ce qui pouvoit arriver. Et en effet, jamais un Capitaine n'eut trop de ces soins que la vigilance inspire ; & souvent les heures qu'on croit qu'il donne au repos dans son Cabinet, sont celles qui paroissent le mieux employées quand il en sort.

Le retour du Soleil découvrit une nouveauté considerable, qui fit naître quelque alteration dans nôtre camp. Les Indiens qui peuploient les barraques construites auprés des Espagnols sous l'ordre de Pilpatoé, s'étoient retirez plus avant dans les terres ; & il ne paroissoit pas un seul homme en toute cette campagne. Ceux des Villages ou des Bourgs voisins qui apportoient des vivres tous les jours, cesserent aussi tout d'un coup d'en apporter : & ces commencemens d'une necessité que la crainte fit sentir plûtôt que l'effet, furent neanmoins suffisans pour dégoûter quelques soldats, qui commencerent à regarder comme une temerité mal concertée, le dessein de peupler un Païs si sterile. Ces murmures hausserent

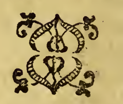
le ton à quelques partisans de Diego Velasquez : ils ne se cachoient plus pour dire dans les conversations ; *Que Cortez joüoit à les perdre, & que son ambition prenoit un vol que ses forces ne pouvoient soûtenir. Qu'on ne pouvoit sauver du blâme de témerité, le dessein de se maintenir avec si peu de monde, sur les terres d'un si puissant Monarque. Qu'il falloit que tout le monde s'unît, pour crier que le retour étoit necessaire en l'Isle de Cuba, afin de fortifier la flotte & l'armée, & donner un fondement plus assûré à cette entreprise.*

Cortez bien averti de ces bruits, employa tous ses amis & ses confidens pout pénétrer les sentimens des Soldats en general ; & il trouva que le plus grand nombre & les plus braves étoient de son parti. Sur cette confiance, il permit aux malcontens de venir le trouver, pour lui répresenter leurs raisons. Diego d'Ordaz porta la parole pour tous les autres, & d'un air assez déconcerté & chagrin, il dit au General : *Que les Soldats étoient désesperez, & en termes de franchir les bornes de l'obéissance & de la discipline ; parce qu'ils avoient entendu dire, qu'on parloit de suivre cette entreprise où ils se voyoient engagez : & qu'il falloit avoüer que leur chagrin n'étoit pas tout-à-fait déraisonnable ; puisque ni le nombre des soldats, ni l'appareil des vaisseaux, ni le fond des vivres & de munitions n'avoient aucune proportion avec le*

dessein de conquerir un Empire si puissant, & d'une si vaste étenduë. Que personne n'étoit assez ennemi de soi-même, pour vouloir se sacrifier au caprice d'autrui : & qu'il étoit necessaire que l'on songeât à se retirer à Cuba, afin que Diego Velasquez pourvût la flotte d'un renfort considerable, & reprit le dessein de cette conquête avec plus d'ordre & de forces.

Cortez écouta la harangue, sans paroître choqué, ni de la dureté de cette proposition, ni de celle du stile dont on lui parloit : & répondit à Ordaz d'un sang froid admirable : *Qu'il lui étoit obligé de son avis, parce qu'il n'avoit point encore appris le dégoût de ses soldats, qu'au contraire il croyoit qu'ils devoient être contens, & pleins de confiance, puisqu'en cette expedition ils n'avoient point encore eu de sujet de se plaindre de la fortune ; si ce n'étoit qu'ils fussent fatiguez de l'excez de ses caresses. Qu'un voyage sans traverses, favorisé de la Mer & des vents ; des succez tels que leurs désirs même ne pouvoient s'en figurer de plus heureux : l'assistance du Ciel, qui s'étoit déclaré pour eux à Cozumel, une grande victoire à Tabasco, le bon accueil & les regales qu'on leur avoit faits en ce Pays-là, n'étoient pas des principes dont on dût attendre une conclusion si desagreable : attendu même que l'éloignement fait paroître les obstacles plus grands qu'ils ne sont, & que ces monstres de l'imagination se dis-*

ſipent ſouvent, quand on y porte la main. Neanmoins, que ſi les ſoldats avoient ſi peu de confiance & de courage, comme on lui diſoit, ce ſeroit une grande folie de compter ſur leur ſecours, dans une entrepriſe de cette nature. Qu'il falloit donc prendre ſes meſures pour retourner à l'Iſle de Cuba, ainſi qu'ils lui propoſoient: mais qu'il vouloit bien leur avoüer, qu'il ſe trouvoit forcé à cette réſolution par le conſeil de ſes amis, bien plus que par l'inclination des ſoldats & du menu Peuple. Il ajoûta encore d'autres paroles, par leſquelles il déſarma la malice de cette faction de mutinez, ſans leur laiſſer aucun ſujet de la faire éclater, juſqu'à ce qu'il prit ſon tems pour les déſabuſer: & cet art de diſſimuler, dont on permet quelquefois le bon uſage à la prudence, fit voir qu'il ſçavoit ſe relâcher quand il étoit neceſſaire, pour revenir avec de plus grandes forces à l'execution de ſes deſſeins.



CHAPITRE VI.

On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats que Cortez avoit mis dans ses interêts font des protestations contre ce retour. Le Cacique de Zempoala recherche l'amitié des Espagnols ; & on fonde la Ville de Vera Cruz.

QUelques heures aprés qu'Ordaz & ceux de sa cabale eurent présenté leur requête à Cortez, il fit publier par le camp, que tout le monde se tint prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba : & il donna pour cet effet des ordres aux Capitaines, de remonter avec leurs compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient déja commandez. Cette résolution ne fut pas plûtôt divulguée parmi les Soldats, que ceux qui étoit prévenus & gagnez en faveur du General, s'émûrent en criant : *Que Cortez les avoit trompez, en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce Pays-là, & le peupler. Qu'ils ne vouloient ni le quitter, ni retourner à Cuba :* ajoûtant, *que s'il avoit dessein de se retirer, il pouvoit l'executer, avec ceux qui avoient pris leurs mesures pour le suivre. Que pour eux, ils ne manqueroient point de Commandant ; & qu'il se trouveroit encore quelque brave Cavalier qui voudroit bien*

en prendre la charge. Le bruit de ces discours s'augmenta jusqu'à ce point, que plusieurs de ceux que la faction contraire avoit entraînez dans ses sentimens, revinrent au parti du General. Ces gens crierent plus haut que les autres ; & les amis de Cortez, qui avoient soulevé ce premier mouvement, se trouverent embarassez à appaiser le dernier. Ils approuverent leur résolution, & offrirent d'en parler à Cortez, afin de l'obliger à suspendre celle qu'il avoit prise pour le retour. En effet, ils partirent aussitôt pour aller le chercher, afin de ne laisser point refroidir cette nouvelle ardeur. Ils y allerent accompagnez de la plus grande partie des Soldats ; & lors qu'ils furent en sa présence, ils lui dirent : *Que toute l'armée étoit prête à se soulever à cause d'une nouveauté si surprenante.* Ils se plaignirent (ou feignirent qu'on se plaignoit) *Qu'une résolution de cette consequence eût été prise sans demander l'avis des Capitaines.* Ils appuyoient *sur la honte & l'injure que le nom des Espagnols souffriroit, en abandonnant une entreprise, au seul bruit des difficultez qui pouvoient s'y rencontrer ; & en tournant le dos sans tirer l'épée.* Ils representoient à Cortez ce qui étoit arrivé à Grijalva : *Que le chagrin de Velasquez avoit été fondé sur ce que Grijalva n'avoit pas fait d'établissement dans le Païs qu'il avoit découvert : Que c'étoit le sujet que Velasquez avoit pris pour trai-*

ter ce Commandant de lâche, & pour lui ôter la conduite de la flotte. Enfin, ils n'oublierent rien de tout ce qu'il leur avoit lui-même dicté ; & ils les écouta comme des gens qui le surprenoient, en lui apprenant un incident tout nouveau. Cependant Cortez fit toutes les façons qui étoient necessaires. Il se fit beaucoup prier d'accorder une chose qu'il souhaitoit passionnément : à la fin, témoignant qu'il se rendoit, il dit : *Qu'il avoit été mal informé, par quelques personnes engagées bien avant dans l'intrigue d'une certaine faction.* (Il ne nomma personne, afin de paroître discret.) *Ces gens lui avoient assuré que les Soldats étoient désolez, & crioient qu'il falloit absolument abandonner ce Païs, & retourner à Cuba. Que comme il avoit donné dans cette résolution contre son goût, & par pure complaisance pour les Soldats ; il demeureroit en ce Païs avec une satisfaction d'autant plus grande, qu'il les voyoit en des sentimens qui s'accordoient parfaitement avec le service du Roy, & l'obligation que de veritables Espagnols se font, d'aimer l'honneur plus que la vie : Mais qu'ils devoient comprendre qu'il ne vouloit que des Soldats de bon gré; & que la guerre n'étoit point un emploi de forçats. Qu'ainsi, quiconque trouveroit bon de se retirer à Cuba, le pouvoit faire sans aucun obstacle ; & que dés ce moment il donneroit ordre qu'il y eût une embarcation sûre, & des vivres*

préparez pour tous ceux qui ne se sentiroient pas disposez à suivre volontairement sa fortune. Cette résolution fut reçûë avec de grands applaudissemens. Le nom de Cortez retentit par tout ; & on vit des chapeaux voler en l'air de tous côtez, qui est une maniere dont les Soldats expliquent leur joye. Les uns la produisoient comme ils la sentoient : les autres en montroient, pour ne se pas marquer par une mauvaise distinction ; & personne n'osa contredire la proposition d'un établissement. Ceux mêmes qui avoient appuyé les plaintes des mécontens, n'eurent plus la hardiesse de se déclarer. Ils firent des excuses à Cortez, qui reçut leurs raisons sans les approfondir, réservant à s'en plaindre en une meilleure occasion.

Il arriva en ce même tems, que Bernard Diaz étant en sentinelle sur les avenuës du camp, avec un autre Soldat, ils virent cinq Indiens qui descendoient d'une colline du côté du rivage de la Mer, & qui s'avançoient vers le camp. Comme ils parurent à ces deux Soldats en trop petit nombre pour donner l'alarme, ils les laisserent approcher. Les Indiens s'arréterent à quelque distance, & firent les signaux ordinaires pour marquer qu'ils venoient comme amis, & comme Ambassadeurs vers le General de l'armée. Diaz les prit sous sa conduite, laissant son compagnon au même poste, à dessein d'observer si ces Indiens n'étoient

soint ſuivis de quelques troupes. Cortez les reçut agréablement, & donna ordre qu'on les regalât, avant que de leur donner audience. Il remarqua qu'ils paroiſſoient être d'une Nation differente des Mexicains, à l'air & aux habits, quoi qu'ils euſſent comme ces derniers les oreilles & la levre percées, où ils faiſoient paſſer de gros anneaux & des pendans, qui pour être d'or, ne laiſſoient pas de les enlaidir. Leur accent étoit encore different; en ſorte que Marine & Aguilar étant arrivez, on reconnut qu'ils parloient une autre langue que celle de Mexique: & ce fut un grand bonheur qu'un d'entre ces Indiens entendît & parlât cette derniere, avec quelque difficulté. Ce fut par ſon organe qu'on apprit, qu'ils étoient envoyez par le Seigneur de Zempoala, Province qui n'étoit pas fort éloignée, pour viſiter de ſa part le Chef de ces braves hommes, dont ils avoient ſçû les exploits ſi admirables dans la Province de Tabaſco. Que leur Cacique étant Prince guerrier, & aimant les hommes de cœur, lui demandoit ſon amitié, inſiſtant fort ſur cette eſtime que ſon Maître faiſoit des Soldats valeureux, comme s'il eût apprehendé que l'on n'eût attribué à la peur, des avances qui n'étoient que l'effet d'une inclination genereuſe.

Cortez reçut avec des démonſtrations d'eſtime & de joye, les offres d'amitié & de bonne correſpondance qu'ils lui faiſoient de la part de leur Cacique. Il regardoit com-

me une grace singuliere du Ciel l'arrivée de ces Ambassadeurs, en un tems où il y avoit sujet de se défier des Mexicains : & elle lui parut d'autant plus signalée, qu'il apprit que la Province de Zempoala étoit sur le chemin qu'il falloit prendre pour aller en ce lieu que François de Montexo avoit découvert au long de la côte, & où il avoit dessein de porter son camp, & de s'établir. Il fit quelques questions à ces Indiens, pour s'informer plus particulierement du dessein & des forces de leur Cacique : & entr'autres choses, il leur demanda : *Pourquoi étant si voisins, ils avoient tardé si long-tems à lui envoyer cette Ambassade ?* A quoi ils répondirent : *Que ceux de Zempoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne souffroient les cruautez qu'avec horreur.*

Cette nouvelle plut fort à Cortez ; & en poussant plus avant la recherche, il apprit que Motezuma étoit un Prince violent, & extrêmement haï à cause de son orguëil insupportable, & de sa tyrannie, qui tenoit ses peuples soumis par la crainte, bien plus que par le devoir, & qu'en cette partie de son Empire il y avoit quelques Provinces qui ne cherchoient qu'à secoüer le joug. Dés ce moment, cet Empereur parut moins formidable au General : tous les artifices, & les voïes par lesquelles il pourroit accroître ses forces par le nombre des Alliez, se présenterent confusément à son imagination,

tion, & l'animérent extrêmement. Le premier moyen qui s'offrit, fut de se mettre du côté de ces Peuples affligez; jugeant qu'il ne seroit ni difficile, ni déraisonnable, de former un parti contre un Tyran, entre des revoltez contre ses injustices. C'est ce qu'il se proposoit alors, & qu'il executa ensuite; confirmant par cet exemple cette importante verité: Que les plus grandes forces des Monarques sont fondées sur l'amour de leurs Sujets. Cortez depêcha donc promptement ces Indiens, à qui il fit des présens, pour marques de son amitié, en leur promettant qu'il iroit bientôt lui-même rendre visite à leur Maître, afin d'établir entr'eux une confiance reciproque, & combattre à son côté, autant de fois qu'il auroit besoin de son assistance.

Le General avoit dessein de passer par cette Province, pour aller reconnoître celle de Quiabislan, où il vouloit fonder son premier établissement, suivant le rapport qu'on lui avoit fait de la fertilité de ce Pays-là. Mais il avoit encore un autre but, où il conduisoit insensiblement les esprits: sur quoi il étoit important d'avancer la résolution qu'il avoit prise, de donner une forme au Gouvernement de la Colonie, sur le lieu même où ils étoient campez. Il communiqua cette pensée aux Capitaines qui étoient attachez à ses interêts: & ayant reglé avec eux tout ce qui pouvoit adoucir cette proposition, on as-

semblа les Espagnols, afin de nommer le Officiers qui devoient leur rendre la justice. La Conference fut courte ; & ceux qui sçavoient le secret du General emporterent les voix. On nomma pour Alcaldes, ou Chefs du Conseil souverain, Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo, pour * Conseillers Alonse d'Avila, Pierre & Alonse d'Avarado, & Gonzale de Sandoval. Jean d'Escalante fut Alguazil Major, ou Lieutenant Criminel : & on fit Procureur General François Alvarez Chico. On nomma aussi un Greffier pour tenir les Registres du Conseil, & d'autres petits Officiers. Sur quoi, après qu'ils eurent tous fait le serment ordinaire, de garder la raison & la Justice, suivant qu'ils y étoient obligez, par le service qu'ils devoient à Dieu & au Roi, ils prirent possession de leurs Charges avec les solemnitez accoûtumées ; & ils commencerent à les exercer, en donnant à la nouvelle Colonie le nom de la *Villa Rica de Vera-Cruz*, qu'elle a toûjours conservé, au lieu où on fonda la Ville. Ils l'appellerent Ville riche, à cause de l'or qu'ils avoient vû en ce pays-là : & le nom de la Vraïe-Croix lui fut donné, parce qu'ils étoient descendus en terre le jour du Vendredi Saint, auquel on adore la Croix.

Cortez assista à ces fonctions comme un

* *Regidores.*

particulier, entre les autres Habitans ou Bourgeois de la Colonie : & quoi qu'il lui fût difficile de séparer de sa personne cette espece de superiorité qui consiste en la veneration que le merite attire, il vouloit autoriser les nouveaux Officiers, par le respect qu'il leur rendoit, afin de donner à tout le Peuple un exemple de l'obéissance qu'on leur devoit. Sa déference étoit encore fondée sur une raison de Politique. Il avoit besoin de l'autorité de ce Conseil, & de la dépendance des Sujets, afin que le bras de la Justice, & la voix du Peuple pûssent remplir les vuides de la Jurisdiction militaire, qui residoit en sa personne, en vertu de la délegation de Diego Velasquez. Mais comme ce Gouverneur l'avoit revoquée, il trouvoit son pouvoir appuyé sur de trop foibles fondemens, pour en user comme il le souhaitoit dans une entreprise de cette consequence. Ce défaut donnoit lieu à plusieurs réflexions, parce qu'il étoit obligé de dissimuler souvent avec ceux qui étoient sous son commandement ; & il avoit un double embarras, de songer à ce qu'il devoit commander, & aux moyens de se faire obéir.



CHAPITRE VII.

Cortez, dans la premiere assemblée qui se tint à Vera-Cruz, renonce à la Charge de Capitaine General que Diego Velasquez lui avoit donnée. La Ville & les Habitans font une nouvelle election de sa personne pour commander l'armée.

AU matin du jour suivant, on assembla le Conseil, sous prétexte de traiter des moïens de conserver & d'augmenter la nouvelle Colonie. Quelques momens après, Cortez demanda la permission d'y entrer, disant qu'il vouloit proposer une affaire qui regardoit le bien public. Les Juges se leverent tous pour le recevoir : & lui après avoir fait une profonde reverence à ces Seigneurs, qui representoient le Corps de Ville, alla prendre sa place après le premier Conseiller, & fit un discours à peu prés en ces termes.

SEIGNEURS, ce Conseil, que Dieu par sa bonté nous a permis d'établir, represente la personne de nôtre Roi, à qui nous devons découvrir nos cœurs & nos pensées, & dire sans deguisement la verité, qui est de tous les hommages celui que les gens qui aiment l'honneur & la vertu lui rendent le plus volontiers. Je parois donc devant vous, comme si j'étois en sa presence, sans avoir d'autre vûë que cel-

le de son service ; sur quoi vous me souffrirez l'ambition que j'ai de ne le ceder à personne. Vous êtes assemblez pour deliberer des moyens d'établir cette nouvelle Colonie, trop heureuse de dependre de votre conduite ; & j'ay crû que je ne vous importunerois pas, en vous proposant ce que j'ai medité sur ce sujet, afin que vous ne vous arrêtiez pas à des suppositions mal fondées, dont le défaut vous obligeroit à prendre de nouvelles conclusions. Cette Ville, qui commence aujourd'hui à s'élever sous votre Gouvernement, est fondée en un pays peu connu & fort peuplé, où nous avons trouvé des marques de resistance qui suffisent pour nous persuader que nous sommes engagez en une entreprise perilleuse, où nous aurons également besoin de la tête, & des mains ; & où souvent il faudra que la force acheve ce que la prudence aura commencé. Il n'est pas tems d'emploïer la seule politique & les conseils désarmez : Vôtre premier soin doit être de conserver l'armée, qui nous sert de rempart ; & mon premier devoir est de vous avertir, qu'elle n'a pas tout ce qui lui est necessaire pour établir nôtre sureté, & soûtenir nos esperances. Vous sçavez que je l'ai commandée, sans autre titre que la nomination de Velasquez, qui n'a pas été plûtôt expediée en ma faveur, qu'il l'a revoquée. Je n'éxamine point ici l'injustice de ses soupçons & de sa défiance ; il ne s'agit pas de cela ; Mais on ne peut nier que la Jurisdiction militaire dont nous avons tant de besoin, ne subsiste plus

en ma personne, que contre la volonté de celui qui pouvoit en disposer ; ainsi elle n'est plus fondée que sur un titre forcé, qui porte avec soi la foiblesse du principe dont il vient. Les Soldats n'ignorent pas ce défaut. Je n'ai point le cœur assez bas, pour exercer en commandant, une autorité sans vigueur & pleine de scrupules ; & l'entreprise que nous avons faite, ne doit point s'entamer avec une armée qui ne se maintient dans l'obéissance que par habitude, plûtôt que par raison. C'est à vous, Seigneurs, qu'il appartient d'apporter le remede necessaire à cet inconvenient. Vôtre assemblée, qui répresente la personne du Roi, peut en son nom, pourvoir au commandement de ses troupes, en choisissant un sujet qui n'ait point contre soi ces défauts de pouvoir. Il y en a plusieurs en cette armée digne d'un si bel emploi ; & il sera plus legitime, en quelque personne que ce soit, qui tiendra son authorité par une autre voye, ou qui le recevra de vôtre main. Pour moi, dés ce moment je me dépoüille de tout le droit, qui a pû m'en investir, je renonce entre vos mains au titre qui me l'a acquise, afin de vous laisser toute la liberté du choix que vous devez faire, & de vous asseurer que toute mon ambition se borne au bon succez de cette entreprise, & que sans me faire aucune violence, cette main qui a porté le bâton de General, sçaura fort bien se servir de la pique, ou de la lance ;

puisque si on apprend à commander en obéissant à la guerre, il y a aussi des occasions où le commandement est l'école de l'obéissance. Il finit en jettant sur la table les Provisions qu'il avoit de Diego Velasquez; & aprés avoir baisé le bâton de General, qu'il mit entre les mains d'un des Chefs du Conseil, il se retira à sa barraque.

L'incertitude de l'évenement ne devoit pas lui causer beaucoup d'inquietude en cette action; car il avoit pris ses mesures d'une maniere qui laissoit peu de prise au hazard: neanmoins, il faut avoüer qu'il y a quelque chose de noble & de fier en cette adresse dont il se servit, pour rejetter une autorité qui n'avoit plus ni force ni bienseance. Le choix d'un General ne balança pas long-tems dans le Conseil: quelques-uns y étoient entrez fort bien préparez sur ce sujet; & les autres n'avoient rien à opposer. Toutes les voix allerent donc à recevoir la démission de Cortez: mais à condition de l'obliger à reprendre le Commandement general de l'Armée: que le Conseil souverain de la Ville lui en donneroit les Patentes au nom du Roy, jusqu'à ce que sa Majesté eût declaré sa volonté; & qu'on feroit part au Peuple de cette élection, pour voir comment il la recevroit; ou plûtôt, parce qu'on ne doutoit pas que ce ne fût avec agrément. Le Peuple assemblé par la voix du Crieur public, apprit la renonciation de Cortez au

titre de General, & l'arrêté du Conseil sur ce sujet. Ce dernier article fut reçû avec tout l'applaudissement que l'on avoit ou espéré, ou pratiqué. Quoiqu'il en soit, la joïe éclata par de grandes acclamations : les uns felicitoient les Seigneurs du Conseil de leur bon choix : les autres demandoient Cortez pour General, comme si on leur eût refusé ; & s'il y en eut quelques-uns qui ne prissent point de part à la joïe publique, leurs cris ne laissoient pas d'en donner des marques, quoique feintes, ou du moins ils cherchoient quelque prétexte à leur silence. Après cette diligence, les Chefs du Conseil & les Conseillers, accompagnez de la plus grande partie des Soldats, qui representoient le Peuple, allerent à la barraque d'Hernan Cortez, où ils lui signifierent *Que la Ville de Vera-Cruz, au nom du Roi Dom Charles, l'avoit êlû & nommé pour Gouverneur & General de l'Armée, qui étoit en la Nouvelle Espagne en pleine assemblée de son Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous ses Habitans ; & en tant que besoin seroit, elle requeroit, & lui ordonnoit de se charger de cet emploi, puisque cela importoit au bien public de la Ville, & au service de sa Majesté.*

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec beaucoup de civilité, & même de respect. Il l'appella toûjours nouvelle ; afin de marquer par le nom même la difference qu'il faisoit de celle-ci à l'autre, à laquelle il

il avoit renoncé. Dés ce moment il commença à donner les ordres, avec un certain caractere de grandeur & de confiance, qui fit bien-tôt impression sur l'esprit des Soldats, pour les porter à l'obéïssance.

Les Partisans de Velasquez témoignerent peu de prudence en cette occasion, il ne prirent aucunes mesures pour couvrir leurs passions, & ils ne sçûrent pas ceder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil, & en même tems le credit du General, en blâmant son ambition, & parlant avec mépris de ces miserables abusez, qui n'en penetroient pas le fond. Comme le murmure a un venin caché, & je ne sçai quel droit d'autorité sur l'esprit de ceux qui l'écoutent, celui-ci faisoit un progrez fort dangereux dans les conversations, où il ne manquoit pas de gens qui le recevoient, & le poussoient en avant. Cortez fit ce qu'il pût afin d'arrêter ce mal dés sa naissance, apprehendant qu'il n'entraînât les esprits qui étoient en mouvement, ou qu'il n'y mît ceux qui étoient aisez à ébranler. Il avoit éprouvé que sa patience n'étoit d'aucun usage en ces occasions, & que les voïes de la douceur produisoient un effet tout contraire, & rendoient le mal plus dangereux : ainsi il se résolut à suivre celles de la rigueur, qui sont toûjours les plus puissantes contre les insolens. Il fit donc arrêter & mettre aux fers dans les vaisseaux, où

ils furent conduits, Diego d'Ordaz, Pedro-Escudero, & Jean Velasquez de Leon. Ce châtiment porta la terreur dans l'esprit de tous les Soldats ; & Cortez trouva bon de l'augmenter, en disant avec une fermeté intrepide : *Qu'il les avoit fait prendre comme des seditieux & perturbateurs du repos public ; & qu'il leur feroit faire leur procez, jusqu'à ce que leur tête eût répondu de leur opiniâtreté.* Il se maintint durant quelques jours dans cette severité feinte, ou veritable, sans les pousser en Justice ; parce qu'il souhaitoit de les corriger, plûtôt que de les punir. D'abord on leur retrancha toute sorte de communication, qu'on leur permit au bout de quelques jours, par la permission du General, qui ne passoit neanmoins que pour une simple tolerance. Il se servit adroitement de cette voie pour leur détacher quelques-uns de ses confidens, qui les ramenerent insensiblement à la raison ; en sorte que les chagrins étant dissipez de toutes parts, ils devinrent les plus fideles amis de Cortez, & des plus ardens à combattre auprès de sa personne, en toutes les occasions qui se présenterent.



CHAPITRE VIII.

L'Armée marche pour aller à Quiabiſtan, & paſſe par Zempoala, où le Cacique reçoit les Eſpagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoiſſances de la tyrannie de Motezuma.

AUſſi-tôt que le General eut fait arrêter ces priſonniers, il commanda Pierre d'Alvarado avec cent hommes, pour aller reconnoître le païs, & chercher des vivres, parce qu'on commençoit à ſentir le beſoin qu'on avoit de ceux que les Indiens apportoient à l'armée. Ce Capitaine avoit ordre de ne faire aucune hoſtilité, & de n'en venir point aux armes, à moins que de s'y voir forcé par la neceſſité de ſe défendre. Il eut le bonheur d'executer ces ordres ſans beaucoup de peine, parce qu'il n'alla pas loin ſans trouver quelques Villages ou Hameaux, dont les Habitans avoient laiſſé l'entrée libre, en ſe retirant dans les bois. Les maiſons abandonnées de leurs maîtres étoient fort bien garnies de mayz, de poules, & d'autres proviſions: & les Soldats, ſans faire tort aux édifices ni aux meubles, prirent ſeulement les vivres, dont ils avoient beſoin, comme choſes acquiſes par le droit de la neceſſité; & ils revinrent aux camps, chargez & contens.

Cortez, sans perdre de tems, donna ses ordres pour faire marcher l'armée, suivant le dessein qu'on avoit pris. Les vaisseaux mirent à la voile, pour aller à Quiabislan; & l'armée suivit par terre le chemin de Zempoala. Elle avoit à droite la côte de la Mer; & l'on fit quelques détachemens pour reconnoître la campagne, afin de prévenir tous les accidens qui pouvoient arriver en un Pays, où la confiance étoit une negligence condamnable.

Ils se trouverent en peu d'heures sur les bords de la riviere de Zempoala, proche de laquelle on bâtit depuis la Ville de Vera-Cruz. Comme cette riviere étoit profonde, il fallut rassembler quelques canots ou bateaux de pêcheurs, que l'on trouva sur la rive, où l'armée passa, en laissant nager les chevaux. Cette premiere difficulté étant surmontée, les Espagnols arriverent à un bourg, qu'ils reconnurent dans la suite être de la Province de Zempoala. Ils prirent à mauvais augure de voir que les maisons étoient vuides, non seulement d'Habitans, mais encore de vivres, & de meubles; ce qui marquoit une retraite préméditée, & faite avec ordre. Ils avoient seulement laissé dans leurs Temples quelques Idoles, avec des instrumens, ou coûteaux de bois garnis de pierres à fuzil; & en quelques endroits, de miserables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient sacrifiées, & qui causoient

en même tems de la pitié & de l'horreur.

Ce fut en ce lieu que l'on vit pour la premiere fois, non sans admiration, les livres des Mexicains, dont nous avons déja parlé. Il y en avoit trois ou quatre dans ces Temples, qui contenoient sans doute les ceremonies de leur Religion. Ces livres étoient de toille, enduite d'une espece de gomme, ou de vernis. Leur figure étoit comme celle des anciens titres, composez de plusieurs peaux de parchemins fort larges, & collées ensemble. Ils plioient cette toile, en sorte que chaque double faisoit une feüille, & tous ensemble composoient le volume. Ils paroissoient autant qu'on en pût juger à la vûë, écrits de tous côtez, ou plûtôt grifonnez de cette espece d'images & de chiffres dont les Peintres de Teutilé avoient donné une connoissance bien plus parfaite.

L'armée logea dans les maisons les mieux bâties. On passa la nuit avec quelque incommodité, ayant les armes prêtes, & sur toutes les avenuës de bonnes sentinelles, qui pussent assurer le repos des autres par leur vigilance. Le lendemain on reprit le même ordre de marche par le chemin le plus frayé, qui descendoit vers le Couchant, en s'écartant un peu de la côte de la Mer. On ne trouva en toute la matinée, personne dont on pût prendre langue; & rien qu'une solitude suspecte dont le silence donnoit beaucoup à penser. Enfin, à l'en-

trée d'une très-belle prairie, on découvrit douze Indiens qui venoient chercher le General, chargez d'un regale de poules, & de pain de mayz, que le Cacique de Zempoala lui envoyoit, avec de tres-humbles prieres de ne laisser pas de venir dans son Bourg, où il avoit fait préparer des logemens pour toute l'armée, & où il esperoit le traiter avec plus d'abondance & d'honneur. On apprit de ces Indiens, que le lieu de la résidence du Cacique étoit éloigné de celui où ils étoient d'un Soleil, c'est-à-dire en leur langue, d'une journée de marche : car ils ne connoissoient point la division de l'espace en lieuës ; & ils mesuroient les distances par le mouvement du Soleil, en comptant le tems, & non les pas du chemin. Cortez témoigna qu'il estimoit extrêmement le regale du Cacique ; & il lui renvoïa six Indiens, retenant les autres pour lui servir de guides, & pour tirer d'eux quelques lumieres de ce qu'il desiroit sçavoir, ne se fiant pas encore à ces démonstrations d'honnêteté, qui paroissoient d'autant moins assurées qu'elles étoient imprévûës.

L'armée passa la nuit dans un Village de peu de maisons, dont les habitans parurent fort empressez à bien traiter les Espagnols. Leur confiance & leur tranquillité firent juger que cette Nation souhaitoit la paix, & les conjectures ne se trouverent pas fausses, quoique l'esperance se

flatte quelquefois en de pareilles occasions. L'armée partit le matin, marchant vers Zempoala, sous la conduite de ses guides, qu'on ne suivoit pourtant qu'avec toutes les précautions necessaires. Sur le soir, à la vûë du Bourg, vingt Indiens équipez fort galamment à leur maniere, sortirent pour recevoir le General; & aprés avoir fait toutes leurs ceremonies, ils lui dirent, *Que leur Cacique n'avoit pû venir avec eux, parce qu'il étoit incommodé : Qu'il les avoit envoyez pour lui en faire ses complimens ; & qu'il l'attendoit, avec beaucoup d'impatience de connoître des hôtes, dont la valeur faisoit tant de bruit, & de les recevoir dans son amitié, comme ils étoient déja dans son inclination.*

Le Bourg étoit grand & peuplé, en une très-belle situation; entre deux ruisseaux qui arrosoient une campagne très-fertile. Ces ruisseaux venoient d'une montagne peu éloignée, d'une descente aisée & couverte d'arbres. Les maisons étoient de pierre, couvertes & crépies d'une maniere de chaux blanche, luisante & polie, dont l'éclat faisoit un spectacle fort brillant aux yeux : en sorte qu'un des Soldats détachez revint avec précipitation au gros, criant; *Que les murailles étoient d'argent.* Cette vision réjoüit beaucoup toute l'armée; & tel donna dedans de tout son cœur, qui fut après cela le premier à se railler de la bévûë de cet homme.

Toutes les ruës & les places publiques

étoient remplies d'Indiens, accourus pour voir l'entrée, en très-grand nombre, sans aucunes armes qui pûssent donner du soupçon, & sans faire d'autre bruit que celui qui naît ordinairement d'une grande multitude de peuple assemblé. Le Cacique sortit à la porte de son Palais. Son incommodité étoit une grosseur prodigieuse, qui ne l'embarrassoit pas moins qu'elle le défiguroit. Il s'approcha avec peine, appuyé sur les bras de quelques Indiens des plus nobles, du secours desquels il paroissoit tirer tout son mouvement. Sa parure étoit une mante de coton sur ce gros corps tout nud : la mante enrichie de plusieurs joïaux & pierres fines qui pendoient en plusieurs endroits, ainsi que de ses oreilles & de ses levres. Prince d'une tres-curieuse figure, dont le poids s'accordoit fort bien avec la gravité. Cortez eut besoin de toute la sienne pour empêcher les Espagnols d'éclater de rire : & comme il avoit aussi à travailler sur soi, il ajoûta une severité forcée, en donnant cet ordre. Mais à peine eut-on entendu le raisonnement du Cacique, lorsqu'il embrassa le General, & qu'il salua les autres Capitaines, qu'on reconnut son bon esprit, & qu'il gagna par les oreilles ce que les yeux lui refusoient. Son discours étoit juste & concerté. Il trancha ses complimens en peu de paroles, qui marquoient beaucoup d'honnêteté & de discretion, & conclut en disant au General :

Qu'il se retirât en son quartier pour prendre du repos, & faire les logemens de son armée : Qu'il iroit lui rendre visite, afin de conferer ensemble plus commodément de leurs interêts communs.

Ces logemens étoient préparez sous des portiques ou vestibules de plusieurs maisons, qui occupoient un assez grand espace, où tous les Espagnols trouverent moyen de se loger sans embarras, & où on leur fournit abondamment les choses dont ils avoient besoin. Le Cacique envoya annoncer sa visite par un présent de bijoux d'or, & d'autres curiositez, qui valoient bien deux mille marcs d'or. Il suivit de prés son présent, accompagné d'un superbe cortége, sur une espece de lit de repos que ses principaux Officiers portoient sur leurs épaules ; & sans doute les plus robustes étoient alors les plus dignes de cette marque d'honneur. Cortez accompagné de tous ses Capitaines, alla le recevoir hors la porte de son logis ; & lui donnant par tout le pas & la main, il le conduisit en son appartement, où il ne retint que ses Truchemens, parce qu'il vouloit lui parler en secret. Après le discours accoûtumé sur les motifs de son arrivée en ce Païs, la grandeur de son Roi, & les erreurs de l'Idolatrie, il ajoûta : *Qu'un des principaux emplois de la valeur des Soldats qu'il conduisoit, étoit de détruire l'injustice, de châtier la violence, & de se ranger du parti de la justice*

& de la raison. Il toucha cet article de propos déliberé, parce qu'il prétendoit mettre le Cacique sur la plainte contre Motezuma; & voir ce qu'il pouvoit attendre de son mécontentement, suivant ce qu'il en avoit appris. D'abord le changement qui parut sur le visage de l'Indien, fit connoître au General, qu'il avoit mis le doigt dans la playe: mais avant que de répondre, il fit paroître par ses soûpirs, qu'il avoit de la peine à déclarer ses maux. Enfin la douleur l'emporta; & en déplorant sa misere, il dit: *Que tous les Caciques de cette contrée se trouvoient dans un esclavage honteux & miserable, gemissant sous le poids des cruautez & de la tyrannie de Motezuma; sans avoir ni assez de force pour s'en tirer, ni assez de raison pour imaginer le remede qu'il y falloit apporter. Qu'il se faisoit adorer & servir par ses vaßaux, comme un de leurs Dieux; & qu'il vouloit qu'on reverât ses injustices & ses violences comme des arrêts du Ciel. Qu'il n'osoit pourtant pas lui proposer une entreprise aussi dangereuse qu'étoit celle de secourir ces pauvres affligez; parce que Motezuma avoit trop de forces, & que Cortez avoit trop peu de sujet de leur être obligé, pour se déclarer ennemi d'un Prince si puißant: & que ce seroit ignorer les loix de l'honnêteté, que de prétendre acquerir son amitié, en lui vendant à un si haut prix le petit service qu'il lui avoit rendu.*

Cortez entreprit de le consoler, en lui

disant, *Qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient favorisées du secours du Ciel, & avoient un avantage naturel sur les Tyrans : mais que comme il étoit obligé d'aller à Quiabislan, ceux qui se sentoient opprimez par quelque violence le trouveroient en cet endroit, en cas qu'ils eussent la raison de leur côté, & qu'ils voulussent l'appuyer du secours de ses armes. Qu'il pourroit cependant communiquer cette proposition à ses amis & à ses confederez, en les assurant que Motezuma cesseroit de les insulter ou ne le pourroit faire, lorsque lui & ses Soldats auroient entrepris de le proteger.* Ils se separerent sur cette assurance ; & Cortez donna aussi-tôt les ordres pour suivre sa marche, ayant gagné le cœur & l'esprit du Cacique, & sentant en lui-même une extrême joïe de voir cet heureux acheminement à ses desseins ; qui sortant alors, pour ainsi dire, des espaces imaginaires, commençoient à paroître possibles.



CHAPITRE IX.

Les Espagnols vont de Zempoala à Quiabislan. Ce qui se passe à leur entrée dans cette Ville, où l'on est encore informé du mécontentement de ces Peuples. Cortez fait arrêter six Officiers de Motezuma.

LEs Espagnols étoient sous les armes, prêts à partir, lorsque quatre cens Indiens se présenterent pour porter leurs valises & leur bagage, & pour aider à conduire l'artillerie. Ce secours fut d'un grand soulagement aux Soldats; & ils le regarderent comme une grace particuliere du Cacique, jusqu'à ce que l'on apprît de Marine, que c'étoit un usage reglé, que les Seigneurs assistassent les Armées de leurs Alliez de cette espece de sommiers, qu'ils appelloient *Tamenes*; qui étoient accoûtumez à marcher cinq ou six lieuës avec leur charge. Le Pays que l'on découvrit en marchant, étoit fort agréable & riant, couvert en quelques endroits d'arbres; dont l'extrême hauteur faisoit un spectacle admirable; & en d'autres, de toutes sortes de grains, semez & cultivez avec soin. Cette vûë réjoüit les Espagnols, qui s'estimoient trop heureux de voyager en un si beau pays. Au coucher du Soleil ils trouverent un Hameau abandonné, où

ils se logerent, afin d'éviter l'inconvenient d'entrer de nuit dans Quiabislan, où ils arriverent le lendemain à dix heures du matin.

On découvroit de loin les maisons de ce Bourg, assez étendu, sur une hauteur de rochers qui sembloient lui servir de murailles, dans une situation trés-forte par sa nature, dont toutes les avenuës étoient étroites & en pente fort roide : & quoi qu'elles ne fussent défenduës de personne, on ne laissa pas d'y monter avec assez de peine. Le Cacique & les Habitans s'étoient retirez, pour s'éclaircir de loin de l'intention de nos gens; & l'armée s'empara de tous les postes, sans trouver personne dont on pût tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'une compagnie arrivant à la place, où les Temples étoient bâtis, il en sortit quatorze ou quinze Indiens, en équipage de grands Seigneurs à leur maniere. Ces gens, aprés un long prélude de reverences & de parfums, s'approcherent, affectant de paroître en même tems civils & assurez, & de déguiser leur crainte en respect; mouvemens aisez à confondre, par leur ressemblance. Cortez les rassura entierement, par ses caresses. Il leur fit présent de quelques bagatelles de verre peint de bleu ou de verd; dont ceux qui en connoissoient la juste valeur, ne laissoient pas alors d'en estimer beaucoup l'usage. Aprés que ce regale leur eut ôté toute la frayeur

qu'ils dissimuloient, ils dirent : *Que leur Cacique s'étoit retiré par un dessein prémedité, de crainte d'attirer la guerre en défendant l'entrée de sa Ville, ou de hazarder sa personne, en la confiant à une Nation qu'il ne connoissoit pas ; & qui venoit le trouver les armes à la main. Qu'il n'avoit pû retenir ses Sujets epouvantez par cet exemple, & moins obligez que lui d'attendre le peril. Que pour eux, qui étoient bien au dessus du vulgaire, & qui devoient avoir plus de cœur, ils avoient offert de s'y exposer. Mais qu'au moment que le Cacique & ses Sujets apprendroient la douceur & l'honnêteté de leurs hôtes, qu'ils honoroient deja beaucoup, ils reviendroient dans leurs maisons, & se feroient un honneur & un plaisir, de servir de si braves gens, & de leur obeir en tout.* Le General leur donna toute sorte d'assurance : & d'abord qu'ils furent partis, il commanda à tous les Soldats de laisser passer librement les Indiens, dont la confiance parut bien-tôt, en ce que quelques familles revinrent dés la même nuit ; & peu de tems aprés, la Ville fut repeuplée de tous ses habitans.

Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit celui de Zempoala pour être son protecteur : & ils étoient tous deux portez par leurs Courtisans, sur une espece de lit de repos. Zempoala fit des excuses fort adroites pour son voisin ; aprés quoi ils tomberent d'eux-mêmes sur les plaintes contre Motezuma, representant vivement,

& quelquefois avec des larmes, *les tyrannies & les cruautez de ce Prince, l'oppreſſion de ſes Peuples, & le déſeſpoir de ſa Nobleſſe.* A quoi Zempoala ajoûta cette concluſion : *Ce monſtre eſt ſi ſuperbe & ſi fier, qu'aprés nous avoir appauvris & épuiſez par ſes impôts, s'enrichiſſant de nôtre miſere, il veut encore entreprendre ſur l'honneur de ſes Vaſſaux, en nous ôtant par force nos filles & nos femmes, afin de ſoüiller de nôtre ſang les Autels de ſes Dieux, aprés avoir ſacrifié ces infortunées victimes à d'autres uſages plus cruels & moins honnêtes.*

Cortez tâcha de les conſoler, & de les diſpoſer à faire une étroite alliance avec lui. Comme il s'informoit de leurs forces ; & du nombre de ceux qui prendroient les armes pour maintenir la liberté, il vit entrer deux ou trois Indiens fort effrayez, qui parlerent à l'oreille aux Caciques ; ce qui les jetta dans un trouble ſi violent, qu'ils ſe leverent auſſi-tôt, pâles & éperdus, & ſortirent ſans prendre congé, ni achever leurs diſcours. La cauſe de leur émotion parut bien-tôt, lors qu'on vit paſſer par le quartier même des Eſpagnols, ſix Miniſtres de Motezuma, de cette eſpece de Comiſſaires ou Intendans qu'il envoyoit par tout ſon Royaume pour recueïllir les tributs. Ils étoient richement parez de plumes, & de joïaux d'or en pendans, ſur des mantes de coton tres-propres & tres fines, ſuivis d'un grand cortege de ſerviteurs, dont quelques-uns tenoient au deſſus d'eux des paraſols de

plumes, qu'ils remuoient suivant qu'il étoit necessaire, pour donner à leurs Maîtres, par ce mouvement officieux, l'air & l'ombre en même tems. Cortez, accompagné de ses Capitaines, sortit pour les voir, à la porte de son logis; & ces Indiens passerent sans lui faire aucune civilité, d'un air mêlé de colere & de mépris. Cette fierté émut la bille des Soldats; & ils l'auroient châtiée sur le champ, si le General ne les avoit retenus, se contentant alors d'envoyer Marine, avec une escorte suffisante, afin qu'elle s'informât des intentions de ces Ministres.

On apprit par cette voye, que les Mexicains avoient établi le Siége de leur Audience en une des maisons de la Ville, où ils avoient fait citer les Caciques. Qu'ils leur avoient fait en public des reprimandes tres aigres de leur insolence, pour avoir reçû dans leurs Villes une Nation étrangere, ennemie de leur Roy. Qu'afin d'expier cette faute énorme, il leur commandoit de fournir, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens propres à être sacrifiez aux Dieux.

Sur cet avis, Cortez envoya querir les deux Caciques par quelques Soldats, qui avoient ordre de les amener sans bruit. Lors qu'ils furent arrivez, il leur fit croire qu'il avoit penetré le fond de leurs pensées, afin d'autoriser par ce mystere, la proposition qu'il vouloit leur faire, en ces termes: *Qu'il sçavoit déja la violence de ces Intendans, qui prétendoient leur imposer un nou-*

veau tribut sur le sang humain, sans qu'ils eussent commis aucun crime, mais seulement reçû & logé son Armée. Qu'il n'étoit plus tems d'endurer de semblables abominations : & que pour lui, il ne souffriroit pas qu'on executât devant ses yeux, des commandemens qui donnoient tant d'horreur. Au contraire, qu'il leur ordonnoit absolument, d'assembler leurs troupes, & d'aller prendre ces infames Ministres. Qu'il prenoit sur son compte, & sur la valeur de ses Soldats, la défense d'une action qu'ils entreprenoient par son ordre.

Les Caciques furent embarassez. Ils refusoient de prendre part à cette execution, ayant le cœur & l'esprit abbatus par l'habitude des souffrances, prêts à baiser les verges dont on les foüetoit. Neanmoins, Cortez redoubla son commandement, avec tant d'autorité, qu'ils n'oserent désobéïr ; & ils allerent se saisir des Ministres de Motezuma, avec une extrême joye de tous les Indiens, qui applaudissoient à cette action. On leur donna une espece d'entraves ou de fers, dont ils se servoient dans leurs prisons, & qui étoient fort incommodes : car ils serroient la gorge du prisonnier, & l'obligeoient à soulever à tous momens les épaules, contre la pesanteur du fardeau, afin de se donner la liberté de respirer. Les Caciques vinrent étaler à Cortez leur zele & leur vigueur en cette action, d'une maniere qui avoit quelque chose de fort plaisant. Ils protestoient de leur faire souffrir ce jour-là

même, le supplice qui étoit ordonné contre les traîtres ; & voyant qu'on ne vouloit pas le leur permettre, ils demanderent au moins, qu'ils pûssent les sacrifier à leurs Dieux, comme s'ils leur eussent fait une grande grace.

Cortez s'assura des prisonniers par un bon corps de garde de Soldats Espagnols, & revint à son logis. Il fit de longues reflexions sur les moyens qu'il devoit choisir, pour se tirer de l'embarras dans lequel il étoit entré, en promettant aux deux Caciques de les proteger contre le peril qui les menaçoit, pour avoir obéï à ses ordres, car il ne vouloit pas rompre absolument avec Motezuma, ni perdre entierement sa confiance ; mais seulement lui donner de la crainte & de la jalousie. Ce n'étoit pas une bonne voye pour arriver à ce but, que d'appuyer de ses armes la delicatesse de quelques Vassaux mécontens de leur Prince, sans être provoqué par un nouvel outrage & de fermer toutes les ouvertures au raccommodement sans aucun prétexte. D'ailleurs, il regardoit comme un point de la derniere importance, la necessité de maintenir un parti formé contre l'Empereur, afin d'en être assisté en cas de besoin. Il jugea enfin que le parti le plus sûr étoit de se menager avec Motezuma, en se faisant un merite auprès de lui ; & de suspendre les effets de cette rebellion, en lui faisant connoître qu'au moins il lui rendroit le bon office, de

n'appuyer point les revoltez, & de ne point profiter de leur desobeïssance, jusques à ce qu'il s'y vit forcé. La conclusion de ses reflexions, qui lui déroberent quelques heures de sommeil, fut donc, d'ordonner sur le minuit, qu'on lui amenât deux des Ministres prisonniers, sans les maltraiter. Il les reçut fort bien; & comme il ne vouloit pas qu'ils pussent lui attribuer le mauvais traitement qu'on leur avoit fait, il leur dit: *Qu'il avoit dessein de les mettre en liberté: & pour leur témoigner qu'ils la recevoient uniquement de sa main, qu'ils pouvoient assurer leur Prince, qu'il travailleroit au plûtôt qu'il lui seroit possible, à lui envoyer leurs compagnons qui étoient entre les mains des Caciques; & qu'il feroit tout ce qui seroit le plus avantageux à son service, afin de les obliger à reconnoître leur faute, & les reduire à son obeïssance, parce qu'il souhaittoit la paix, & qu'il vouloit meriter par son respect & par ses actions, toute la civilité qui lui étoit dûë, comme Ambassadeur & Ministre d'un tres-grand Prince.* Les Mexicains n'osoient se mettre en chemin, de crainte que les Caciques ne les fissent tuer, ou remettre en prison; & Cortez fut obligé de leur donner une escorte de Soldats, qui les conduisirent à la rade, où étoient ses vaisseaux, avec ordre au Commandant, de les faire mener dans un esquif hors des limites de la Province de Zempoala.

Les Caciques vinrent au point du jour

voir le General, fort allarmez & affligez, de ce que deux de leurs prisonniers s'étoient échappez. A cette nouvelle Cortez témoigna de la surprise & du chagrin. Il blâma la negligence des Indiens, & prit cette occasion pour commander en presence des Caciques, que les autres Ministres de Motezuma fussent menez à la flotte. Il dit qu'il se chargeoit de les garder, & ordonna aux Capitaines des vaisseaux de les bien traiter : & de les divertir autant qu'ils pourroient. C'est ainsi qu'il se conserva la confiance des Caciques, sans perdre celle de Motezuma, dont le pouvoir si reveré & si redoutable entre les Indiens, lui paroissoit tres-considerable. Il voulut donc, afin de prendre des mesures sur tout, soutenir le parti des revoltez, sans s'y engager trop avant, & aussi sans perdre de vûë les occasions qui pouvoient l'obliger à s'y jetter ; sçachant fort bien ajuster les desseins qu'il se proposoit, avec le secret qui leur étoit necessaire, & qu'un habile General doit aller au devant de tous les accidens, & leur ôter par la prévoyance, la force qu'ils peuvent tirer de la surprise & de la nouveauté.



CHAPITRE X.

Les Caciques de la montagne viennent assurer Cortez de leur obéïssance, & lui offrir leurs troupes. On fortifie la Ville de Vera-Cruz, où l'on reçoit une nouvelle Ambassade de la part de Motezuma.

LE bruit de la douceur des Espagnols, & du bon traitement qu'ils faisoient à leurs Alliez, se répandit bien-tôt par toute cette contrée. Les Caciques de Zempoala & de Quiabiſſan donnerent des avis certains à leurs Confederez, du bonheur dont ils joüiſſoient; publiant qu'ils se trouvoient affranchis de toute sorte de tributs, & en poſſeſſion d'une entiere liberté, sous la protection d'une Nation invincible, qui penetroit jusqu'au plus secrettes pensées des hommes, & dont l'espece paroiſſoit fort élevée au deſſus d'eux. Ces discours coururent par tout, & furent encore augmentez par la renommée, dont le langage sert toûjours de commentaire à la verité, qu'elle mêle souvent avec l'exageration. Déja on disoit publiquement dans toutes les Bourgades de ces Indiens, que leurs Dieux étoient arrivez à Quiabiſſan, d'où ils lançoient des foudres contre Motezuma : & cette imagination se conserva long-tems entre ces Peuples, dont la ve-

neration, fondée sur ce faux principe, contribua beaucoup à la facilité de cette conquête. Cependant ils ne s'éloignoient pas entierement de la verité, en regardant comme envoyez du Ciel, des hommes qui par un decret admirable de sa Providence, venoient pour être les instrumens de leur salut éternel : Et il y a beaucoup d'apparence que leur imagination, toute rude & toute grossiere qu'elle étoit sur ce sujet, fut neanmoins éclairée alors de quelque lumiere que le Ciel leur envoya, en faveur de leur bonne foi.

Cette opinion qu'on avoit des Espagnols, fit un si grand bruit, & le nom de liberté est si doux à ceux qui se croyoient opprimez, qu'en peu de jours on vit à Quiabislan plus de trente Caciques. Ils commandoient aux Peuples qui habitent les montagnes à la vûë de Quiabislan. Ces Indiens, appellez *Totonagues*, avoient plusieurs Bourgades fort peuplées. Leur langage & leurs coûtumes étoient bien differentes de celles des autres Peuples de cet Empire. Ceux-ci étoient extrêmement robustes, endurcis à la fatigue, & propres à faire de bons soldats. Les Caciques venoient offrir leurs troupes & leur obéïssance, & firent le serment de fidelité & d'hommage au Seigneur des Espagnols, en la forme qu'on le leur proposa, dont on dressa un Acte autentique reçû par le Greffier du Conseil. Herrera soutient que le nombre des Soldats qu'ils offrirent al-

loit au de là de cent mille ; mais Bernard Diaz n'en dit rien, & on n'eut point d'occasion d'assembler ni de compter leurs forces. On ne doute point que le nombre n'en fût grand, ce Païs étant extrêmement peuplé d'hommes aisez à soulever contre Motezuma ; sur tout, ceux des montagnes, portez naturellement à la guerre, & qui n'étoient assujettis à son Empire que depuis peu de temps.

Aprés cette espece de conféderation, les Caciques se retirerent en leurs Provinces, prêts à suivre les ordres de Cortez. Alors ce General se résolut de donner une assiette fixe à la Ville de Vera-Cruz, qui jusqu'à ce tems-là avoit été, pour ainsi dire, errante avec l'armée qui la composoit, quoiqu'elle en fût distinguée par les fonctions qu'elle faisoit à part. L'assiette de la Ville fut choisie en une plaine ; entre la Mer & Quiabislan, à demi-lieuë de ce Bourg. La qualité de la terre sembloit convier à faire ce choix, par sa fertilité, l'abondance de ses eaux, & la beauté des arbres qu'elle portoit, propres à fournir commodément le bois necessaire aux bâtimens. On creusa le fondemens de l'enceinte, en commençant par l'Eglise. Les Officiers de la Ville se partagerent, assistez de tout ce qu'il y avoit de Charpentiers & de Massons, qui avoient néanmoins place de Soldats : & avec le secours des Indiens de Zempoala & de Quiabislan, qui travail-

loient avec autant d'adresse & d'ardeur que les Espagnols, on éleva les maisons de basse architecture, qui avoit plus d'égard au couvert qu'à la commodité. L'enceinte de la muraille fut bien-tôt achevée, & faite de mortier; rempart suffisant contre les armes des Indiens, & qui soutient fort bien en ce pays là, le nom de fortification, qu'on lui donna. Tous les Commandans travaillerent à l'ouvrage, de la main, & des épaules même. Le General ne s'en exemta pas, croyant que le succez de cette fondation rouloit sur son compte, & n'étant point satisfait de quelques legeres marques de diligence, que plusieurs Commandans croyent suffire pour donner exemple.

Cependant on recevoit à Mexique les premiers avis de l'entrée des Espagnols à Zempoala. On assuroit qu'ils avoient été accuëillis favorablement par le Cacique, dont on tenoit la fidelité fort suspecte, & les Peuples peu obéïssans. Cette nouvelle émut Motezuma jusqu'à ce point, qu'il proposa d'assembler ses forces, & de marcher en personne, pour châtier cette insolence des Zempoales, soumettre toutes les autres Nations des montagnes, & prendre vifs les Espagnols, que son imagination destinoit déja à servir de rares victimes au sacrifice solemnel dont il vouloit remercier ses Dieux.

On commençoit à préparer ce qui étoit

necessaire

necessaire pour cette expedition, lorsqu'on vit arriver à la Cour les deux Intendans que Cortez avoit renvoyez de Quiabislan, qui firent leur rapport des avantures de leur prison, publiant qu'ils étoient redevables de leur liberté au General des Etrangers, qui les avoit fait escorter jusqu'en un endroit, d'où ils pûssent se rendre en sureté à la Cour, afin de témoigner l'inclination qu'il avoit à la paix, & à rendre service à l'Empereur: celebrant d'ailleurs, la douceur & l'honnêteté de leur liberateur, par de si grands éloges, qu'il étoit aisé de juger qu'ils avoient conçû autant de respect pour Cortez, que de crainte pour les Caciques qui les avoient pris.

Cette nouvelle fit prendre d'autres mesures. La colere de Motezuma s'appaisa, on cessa les préparatifs de la guerre, & on en revint à la voie de la négociation, tentant par une nouvelle Ambassade & un nouveau présent, de détourner Cortez de sa résolution. Le Prince prit ce temperament d'autant plus aisément, que son orgueil & sa colere n'effaçoient point le souvenir des marques du couroux du Ciel, ni des réponses de ses Idoles, qu'il regardoit comme des présages funestes à son entreprise, ou du moins qui l'obligeoient à differer la rupture; gouvernant sa crainte de maniere, qu'elle parût aux hommes un effet de sa prudence, & aux Dieux un témoignage de son respect.

Les Ambassadeurs de Mexique arriverent au camp des Espagnols, justement comme on achevoit de fortifier la nouvelle Ville de Vera-Cruz. Ils amenoient avec eux, deux enfans cousins de Motezuma, gouvernez par quatre anciens Caciques, qui les assistoient de leur conseil, & les honoroient par leur respect. Leur cortége étoit magnifique; & ils apportoient un régale de diverses pieces d'or, de plumes, de coton, qui valoit bien deux mille pistoles. Le discours des Ambassadeurs fut: *Que le grand Empereur Motezuma ayant appris la désobéïssance de ces Caciques, & leur insolence, poussée jusqu'à prendre & maltraiter ses Ministres, avoit mis sur pied une armée formidable, pour venir en personne châtier ces criminels: mais qu'il avoit suspendu l'effet de cette résolution, pour ne se voir pas obligé de rompre avec les Espagnols, dont il souhaittoit l'amitié, & dont il avoit sujet d'estimer le Commandant, & de lui témoigner sa reconneissance des soins qu'il avoit pris, de lui renvoyer ses deux Serviteurs en les tirant d'une si rude prison. Que l'offre qu'il lui avoit faite, d'en user avec la même generosité à l'égard des autres, avoit été reçûe de sa part avec une extrême confiance. Neanmoins, qu'il ne pouvoit s'empêcher de se plaindre amiablement, de ce qu'un homme si brave & si raisonnable pouvoit s'accommoder a vivre entre des revoltez, dont l'in-*

solence croissoit à l'ombre de ses armes; Qu'appuyer la hardiesse des traîtres, étoit à peu prés la même chose qu'approuver la trahison. C'est pourquoi l'Empereur lui demandoit qu'il s'éloignât du Pays, afin qu'il y pût faire tomber le châtiment que des rebelles meritent. Que l'amitié qu'il lui portoit l'obligeoit encore à lui donner un avis; Qu'il ne songeât pas a venir à sa Cour, à cause de la grandeur des obstacles & des perils qui traversoient cette entreprise. Ils s'étendirent sur cette derniere consideration, avec une abondance de raisons qui avoient toûjours l'air mysterieux: & l'on voyoit bien que c'étoit-là le principal article de leur instruction.

Cortez fit de grands honneurs à ces Ambassadeurs, & témoigna qu'il estimoit beaucoup la richesse du présent. Avant que de faire réponse; il commanda qu'on amenât les quatre Intendans prisonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir. Ils le remercierent du bon traitement qu'on leur avoit fait sur les vaisseaux: & le General les remit entre les mains des Ambassadeurs, afin de les disposer par cette action, à lui donner une audience favorable. Aprés quoi il leur dit: *Que par la liberté qu'il donnoit aux Ministres de Motezuma, la faute des Caciques de Zempoala & de Quiabislan devoit être expiée, & lui fort heureux de trouver cette occasion de signaler son zele pour l'Empereur, & lui donner ce*

premier témoignage de son obéissance. Qu'il avoüoit de bonne-foi, que la prise des Intendans avoit été une action trop hardie, quoiqu'elle se pût excuser par la violence de ces Ministres, qui non contens des tributs ordinaires dûs à sa Couronne, demandoient de leur propre autorité vingt Indiens, destinez à mourir miserablement dans leurs sacrifices. Qu'une si cruelle proposition étoit un abus qui ne pouvoit être toleré par les Espagnols, enfans d'une autre Religion, plus amie de la pieté & de la nature. Qu'il se sentoit extrêmement obligé à ces Caciques, qui lui avoient accordé de fort bonne grace une retraite sur leurs terres, lorsque Teutilé & Pilpatoé, qui gouvernoient ces Provinces, l'avoient abbandonné si incivilement, en pechant contre les devoirs de l'hospitalité & le droit des gens, sans ordre de leur Prince, qui n'approuveroit pas leur procedé. Qu'il lui en donnoit seulement avis, parce que n'ayant en vûë que la paix, il ne cherchoit point à aigrir les choses par ses plaintes. Que le Pays & les Montagnes des Totonagues ne feroient aucun mouvement contraire au service de Motezuma, & que lui-même ne le permettroit pas, parce que ces Caciques étoient ses amis, & ne mépriseroient point ses ordres. C'est pourquoi il se trouvoit obligé d'interceder pour eux afin que l'Empereur leur pardonnât ce qu'ils avoient fait contre ses Ministres; n'ayant

d'ailleurs point de tort, d'avoir reçû & logé son armée. Qu'il n'avoit rien à répondre au reste de leur harangue : mais lorsqu'il auroit le bonheur de se trouver aux pieds de l'Empereur, on connoîtroit les motifs & l'importance de son Ambassade. Que les obstacles & les perils qu'ils lui répresentoient, n'auroient pas le pouvoir de le détourner de ce dessein ; parce que les Espagnols bien loin de connoître la peur, sentoient redoubler leur courage & leur ardeur à la vûë des dangers, ayant appris dés leur enfance à les affronter, & à chercher la gloire au milieu de ceux qui sont les plus redoutables.

C'est ainsi que Cortez répondit aux Envoyez de Mexique, en des termes qui découvroient assez sa fermeté ; & l'adresse qu'il avoit, de soûtenir & d'accroître toûjours l'estime & la réputation. Il renvoïa les Ambassadeurs, fort riches de toutes ces bagatelles que l'on fait en Castille, avec un présent plus magnifique, mais de même espece, pour leur Prince.

On remarqua aisément le chagrin qu'ils avoient, de n'avoir pû obtenir que l'armée se retirât de dessus les terres de l'Empire, ce qui étoit l'unique but de leur négociation. Cependant leur envoi donna une tres-haute estime à Cortez & aux Espagnols, entre ces Peuples. Ils crûrent que ce General devoit être quelqu'un de leurs Dieux, & même des plus puissans, puisque Mo-

tezuma, dont l'orgueïl dédaignoit de plier le genoüil dans les Temples même, le recherchoit avec tant de soumission ; & sollicitoit son amitié par des présens ; qui dans leur imagination n'étoient gueres moins que des sacrifices. Il résulta de cette idée, qu'ils perdirent une grande partie de la crainte qu'ils avoient de leur Prince, & qu'ils se donnerent aux Espagnols avec plus de soumission ; & jusqu'à cette haute extravagance, tout fut necessaire, pour rendre possible un ouvrage si admirable, entrepris sur de si foibles fondemens : Dieu permettant ces choses, afin que ce dessein ne parût pas n'attendre son succez que d'un miracle, ou qu'il ne vint à se décrier par la temerité.

CHAPITRE XI.

Les Zempoales trompent Cortez, en lui faisant prendre les armes contre les Habitans de Zimpazingo, qui étoient leurs ennemis. Cortez les oblige à faire la paix, & soûmet cette Province.

Quelque tems après le Cacique de Zempoala vint à Vera Cruz, accompagné de quelques Indiens des plus considerables, qu'il amenoit comme pour être témoins de la proposition qu'il vouloit faire. Il dit à Cortez : *Que l'occasion se presen-*

toit de proteger & de défendre le Pays qui lui appartenoit, parce que des troupes de l'Armée de Mexique s'étoient emparées de Zimpazingo, Place forte, éloignée de deux Soleils, d'où ils faisoient des courses sur ses Sujets, pour ruiner les moissons, & faire d'autres hostilitez, par où ils sembloient vouloir commencer à se venger. Le General se trouvoit engagé à soûtenir les Zempoales, afin de conserver son credit & son honneur. Il crut donc, qu'il lui seroit honteux de laisser impunie cette hardiesse des Mexicains; & qu'en cas que ce fût un détachement de leur armée, il seroit bon de leur imprimer de la terreur, qui feroit perdre le courage aux autres Soldats de leur Nation. Sur quoi il résolut de marcher en personne à cette faction, où il s'embarqua un peu legerement, parce qu'il ne connoissoit pas encore & les déguisemens, & les menteries de ces Peuples, qui ont un penchant naturel & invincible à ce vice. Cortez s'arrêta donc au vrai-semblable, sans chercher à penetrer le vrai; & il offrit au Cacique, de marcher avec son armée, pour châtier ces ennemis qui troubloient le repos de ses alliez. Il ordonna qu'on lui tint prêts des portes-faix Indiens, afin de porter le bagage, & conduire l'artillerie. Ainsi après avoir reglé l'ordre de sa marche, le General prit la route de Zimpazingo, suivi de quatre cens Soldats Espagnols. Le reste fut laissé pour défendre la Ville de Vera-Cruz.

En passant à Zempoala, les Espagnols trouverent deux mille Indiens de guerre, que le Cacique avoit mis sur pied pour servir sous le General en cette expedition. Cette troupe étoit partagée en quatre escadres ou compagnies, avec leurs Chefs, leurs enseignes, & leurs armes, suivant leur discipline militaire. Cortez lui sçût fort bon gré de sa prévoyance & de son secours: & quoiqu'il eût fait comprendre au Cacique qu'il n'avoit pas besoin de ses Soldats, pour une entreprise de si peu de consequence; il les laissa venir à tout hazard; faisant valoir cette permission, comme s'il ne l'eût accordée que pour leur faire partager l'honneur de la victoire.

L'armée passa la nuit en des maisons à trois lieuës de Zimpazingo; & le lendemain, à trois heures après midi, on découvrit la Ville, sur le haut d'une colline détachée de ces montagnes entre des rochers qui cachoient une partie des bâtimens, & qui menaçoient de loin d'un accez très-difficile. Les Espagnols commencerent neanmoins à surmonter la fierté de ces rochers, avec beaucoup de fatigue, parce qu'ils craignoient de tomber en quelque embuscade; ce qui les obligeoit à doubler les rangs, ou à défiler, suivant que le terrein le permettoit, pendant que les Zempoales, ou plus legers, ou moins embarrassez dans ces sentiers, s'avancerent avec une impetuosité qui auroit pû passer, pour

valeur, quoiqu'elle ne fût en effet qu'un desir de se venger, & de voler. Les troupes de l'avantgarde étoient déja dans la Ville, lorsque Cortez leur manda qu'ils fissent alte, afin d'attendre ses gens.

Il s'avança sans resistance jusqu'aux portes, ou il déliberoit d'attaquer la place en même-tems par plusieurs endroits, lorsqu'il en sortit huit Sacrificateurs fort âgez, qui dirent qu'ils cherchoient le General de cette armée. On les mena en sa présence, où ils firent de profondes soûmissions: on n'entendoit sortir de leur bouche que des sons pitoyables, qui sans avoir besoin d'interprêtes, ne marquoient que des protestations d'obéissance. Leur habit, ou leur ornement, étoit une mante noire, dont le bord traînoit à terre, repliée en haut à l'entour du col, en sorte qu'il en sortoit par derriere une piece en forme de capuchon, dont ils se couvroient la tête. Les cheveux qui leur descendoient jusques sur les épaules, étoient horriblement mêlez, & endurcis par le sang des hommes qu'ils immoloient dans leurs sacrifices, & dont par une étrange & abominable superstition, ils conservoient les taches sur leur visage, & leurs mains, qu'il ne leur étoit pas permis de laver; vrais Ministres de ces sales & impures Divinitez, dont l'ordure se découvroit par cette affreuse difformité.

Ils commencerent leur harangue, en

demandant à Cortez : *Par quelle resistance, ou par quel crime les pauvres Habitans de cette innocente Ville avoient merité le châtiment & l'indignation de ces braves gens, si fameux par toutes ces Provinces, par la réputation de leur clemence & de leur douceur.* Le General répondit : *Qu'il n'avoit pas dessein de faire tort aux Habitans de cette Ville ; mais qu'il prétendoit châtier les Mexicains qui s'en étoient emparez, & qui en faisoient des sorties pour ravager les terres de ses amis.* Les Indiens repliquerent : *Que les troupes de Mexique qui étoient en garnison à Zimpazingo, s'étoient retirées par une espece de fuite, lorsqu'on publia la nouvelle de la prise des Ministres de Motezuma à Quiabislan. Que s'il avoit été poussé à leur faire la guerre par la persuasion des Indiens qui l'accompagnoient, il devoit sçavoir que les Zempoales étoient leurs ennemis : Qu'ils l'avoient surpris, en feignant ces irruptions des Mexicains, afin de le rendre l'instrument de leur vengeance, par la ruine de Zimpazingo.*

Le discours de ces Sacrificateurs avoit un air de verité, que le trouble & les méchantes excuses de ceux qui commandoient les Zempoales découvrirent aisément ; & Cortez ressentit leur imposture, comme un affront fait à ses armes. Il ne se chagrinoit pas moins de sa simplicité, que de la malice des Indiens : cependant sa raison se portant à ce qui étoit les plus necessaire en cette occasion, il commanda d'abord à Christo-

phe d'Olid & à Pierre d'Alvarado, d'aller avec leurs compagnies ramasser tous les Indiens qui s'étoient avancez dans la Ville, & qui étant gorgez de pillage, avoient presque tous fait quelque butin considerable, en or ou en meubles, & enchaîné plusieurs prisonniers. Les deux Capitaines amenerent tous ces pilladrs à l'armée, chargez honteusement de ce qu'ils avoient dérobé. Les miserables qu'ils avoient dépoüillez les suivoient, chacun reclamant son bien par de hauts cris; en sorte que le General, pour les satisfaire & les consoler, fit détacher sur le champ tous les prisonniers, & donner le butin aux Sacrificateurs, afin qu'ils prissent le soin de le rendre à ceux à qui il appartenoit. Après quoi il fit venir les Chefs des Zempoales, qu'il reprit publiquement de leur insolence, en des termes rudes & fâcheux; en leur déclarant: *Qu'ils avoient merité la mort, pour l'avoir obligé par un crime punissable, à conduire son armée afin d'exercer leur vengeance.* Sur quoi les Capitaines Espagnols, qui étoient avertis, vinrent tous lui demander la grace de ces coupables; ce qu'il leur accorda pour cette fois, après avoir fait assez de resistance, afin d'encherir la faveur singuliere qu'ils tenoient de sa bonté: quoiqu'en effet il n'osât pas les châtier alors par la rigueur, comme ils le meritoient; jugeant qu'on retient bien plus sûrement les nouveaux amis par les voïes de la douceur,

que par celles de la justice.

Cette action augmenta beaucoup l'estime & le credit de Cortez entre les peuples de l'un & de l'autre Cacique. Il commanda aux Zempoales de s'éloigner de Zimpazingo, où il entra avec les Espagnols, au bruit des acclamations de tous les Habitans, qui publioient qu'ils devoient la vie & la liberté au General des Etrangers. Le Cacique, suivi de plusieurs autres de cette contrée, le visita dans son quartier, avec un grand appareil : & ils lui jurerent tous une amitié inviolable; offrant de lui obéïr, & de reconnoître pour leur Prince le Roy d'Espagne, dont le nom, aimé & reveré entre les Indiens, leur donnoit une extrême passion de devenir ses Sujets : & l'horreur qu'ils avoient alors pour la tyrannie de Motezuma, fut un puissant motif pour leur inspirer ces sentimens.

Avant que de partir, Cortez voulut accommoder les differens que ces Indiens avoient avec ceux de Zempoala. La jalousie des Caciques sur les bornes de leurs Provinces, & sur la jurisdiction, avoit fait naître ces differens, qui avoient passé jusques dans le cœur de leurs Sujets, & les entretenoit dans une haine qui donnoit lieu à des hostilitez reciproques. Cortez dressa une espece de traité de paix, qu'il proposa au Cacique de Zimpazingo : & prenant sur soi l'agrément de celui de Zempoala, il

termina toutes leurs querelles, & les rendit amis. Aprés quoi il reprit la route de Vera-Cruz; aïant fortifié son parti par l'alliance de ces nouveaux Caciques, & apaisé entre ses alliez, une division qui pouvoit être préjudiciable au service qu'il en attendoit. Ainsi il ne laissa pas de tirer un grand avantage de cette entreprise, qu'il n'avoit pas concertée d'abord avec la prudence: & c'est le fruit que cette vertu sçait recueïllir de l'erreur même où elle tombe quelquefois, & qui sert au moins à lui faire connoître sa foiblesse; puisqu'il arrive souvent que toutes les mesures qu'elle ajuste avec tant de soin, demeurent dans la premiere region des êtres. C'est ainsi que l'Espagnol s'explique, & ce qu'on appelle en François, la simple speculation.

CHAPITRE XII.

Les Espagnols retournent à Zimpoala où ils viennent à bout d'abattre les Idoles; après quelque resistance de la part des Indiens: Et le principal Temple de la Ville est changé en une Eglise de la très-sainte Vierge.

LE Cacique de Zempoala attendoit le General à quelques maisons qui n'étoient pas éloignées de son Bourg, & ces maisons étoient fournies, par l'ordre du Cacique, de toutes sortes de vivres & de

rafraichissemens pour l'armée. Il avoit cependant beaucoup d'inquiétude & de honte, de ce que la fourbe avoit éclaté à sa confusion. D'abord il voulut s'excuser ; mais Cortez ne le permit pas, & lui dit : *Que tout son chagrin sur ce sujet étoit dissipé, & qu'il ne souhaitoit que l'amendement, l'unique satisfaction qui soit dûë aux pechez pardonnez.* De là ils allerent au Bourg, où le Cacique avoit préparé un autre présent, de huit filles parées fort gallamment, entre lesquelles étoit sa cousine, qu'il destinoit au General, afin qu'il lui fit l'honneur de l'épouser. Les autres étoient pour les Capitaines ; à qui le General devoit les distribuer comme il lui eût plû ; *afin*, disoit l'Indien, *que les liens de l'amitié qu'ils avoient contractée entr'eux, fussent encore plus étroitement serrez par ceux du sang.* Cortez lui témoigna, *Que les marques de son affection & de sa bonne volonté leur étoient très-agreables ; mais qu'il n'étoit pas permis aux Espagnols d'épouser des femmes qui n'étoient pas de leur Religion : qu'ainsi il differoit de les recevoir, jusqu'à ce qu'elles fußent Chrétiennes.* Il prit encore cette occasion pour le presser d'abandonner la culte des Idoles, parce qu'un homme ne pouvoit être parfaitement son ami, lorsqu'il lui étoit contraire sur un point si essentiel. Comme le General avoit trouvé beaucoup de raison en cet Indien, il avoit entamé ce discours, avec quelque confiance de le convaincre & de le

réduire : mais le Cacique étoit si mal disposé à recevoir la lumiere de l'Evangile, & à sentir la force de la verité, qu'il osa bien prendre la défense de ses fausses Divinitez, sur la vaine présomption qu'il tiroit de la force prétenduë de son raisonnement, qui chagrina bien-tôt Cortez ; en sorte que se laissant emporter au zele de la Religion, il lui tourna le dos avec quelque sorte de mépris.

Une de leurs plus grandes fêtes arriva justement en ce tems-là ; & les Zempoales s'assemblerent dans le plus celebre de leurs Temples, le plus secretement qu'ils pûrent, à cause des Espagnols. En ce lieu ils firent un sacrifice d'hommes, qu'ils immolerent par les mains de leurs Prêtres, qui faisoient cette horrible fonction avec les ceremonies que l'on rapportera en un autre endroit. On vendoit ces miserables victimes par pieces, que les Indiens achetoient & recherchoient comme une viande sacrée : le ragoût n'êtant pas moins bestial & moins abominable que la dévotion. Quelques Espagnols, qui virent par hazard cette éxécrable boucherie, en eurent tant d'horreur, qu'ils en donnerent avis à leur General. Sa colere éclata d'abord, par l'émotion qui parut sur son visage. Les raisons qu'il croyoit avoir de conserver ses alliez, cederent à la consideration d'un devoir plus juste & plus pressant : & comme la colere est une passion toûjours impetueu-

se, quand même elle est conduite par la raison, il ne pût retenir les menaces qui lui échaperent dans le premier emportement. Cependant il fit prendre les armes à tous les Espagnols ; & ayant commandé qu'on amenât le Cacique & les principaux Indiens qui l'accompagnoient, il marcha avec eux & toute sa troupe en ordre de combat, vers cet abominable lieu, qu'ils appelloient leur Temple.

Les Ministres des sacrifices parurent à la porte ; & comme ils avoient des soupçons de ce qui leur devoit arriver, ils pousserent des cris effroyables, à dessein d'appeller le Peuple au secours de leurs Dieux. Au même-tems on vit quelques troupes d'Indiens armez, que ces Sacrificateurs avoient apostez à tout évenement, ainsi qu'on l'apprit depuis : car ils sçavoient que les Espagnols avoient pénetré le mystere de leur sacrifice, ce qui leur donnoit de la crainte. Le nombre des Indiens, qui s'étoient saisis de toutes les avenuës, s'augmentoit considerablement ; mais le General, qui n'avoit jamais l'esprit plus présent qu'en ces occasions, fit crier par Marine *Qu'à la premiere flêche qui seroit tirée, il feroit égorger le Cacique & tous ses Courtisans, qu'il tenoit en son pouvoir ; & puis qu'il lâcheroit la main à ses Soldats pour châtier cette insolence par le fer & par le feu.* Cette menace fit trembler tous les Indiens ; & le Cacique tremblant encore plus que les autres,

cria de toute ſa force : *Qu'on mit bas les armes, & qu'on ſe retirât.* Cet ordre fut executé avec tant d'empreſſement, qu'il fut aiſé de connoître que les Indiens étoient trop heureux, de faire paſſer pour obéiſſance ce qui n'étoit qu'une veritable crainte.

Cortez demeura avec ce Cacique & les Indiens de ſa ſuite, qui par ſon ordre amenerent les Sacrificateurs. Il leur fit un diſcours contre l'Idolatrie, avec une éloquence au deſſus de la militaire. D'abord il leur ôta la crainte dont il les voyoit ſaiſis, en les raſſurant par des termes qui ne marquoient que de la douceur & de l'humanité, voulant les perſuader par la raiſon, ſans employer la violence. Il leur témoigna, *Combien les erreurs où il les voyoit plongez, lui donnoient de compaſſion. Il ſe plaignit, de ce qu'étant ſes amis, ils refuſoient de ſuivre ſon conſeil en une affaire de cette importance. Il leur fit connoître qu'il ne cherchoit en cela que leur bien & leur avantage :* Et après leur avoir touché le cœur par ſes careſſes, il paſſa aux raiſons qui pouvoient convaincre l'entendement. Il leur rendit ſenſibles les abus énormes de leur fauſſe Religion : & après avoir expoſé la verité preſque en forme viſible, il leur dit enfin : *Qu'il avoit réſolu de ruiner tous ces ſimulacres du Demon ; & que s'ils vouloient executer par leurs propres mains un ſi ſaint ouvrage, il leur en ſeroit éternellement obligé.* Il voulu:

alors leur persuader de monter les dégrez du Temple pour aller abattre les Idoles ; mais ils ne répondirent à cette proposition, que par des cris & par des larmes : jusques là, que s'étant tous jettez à terre, ils protesterent : *Qu'ils se laisseroient plûtôt hacher en mille pieces, que de mettre la main sur leurs Dieux.* Cortez ne voulut pas insister davantage sur un point qui leur faisoit tant de peine ; il commanda des Soldats pour en faire l'execution ; & ils y travaillerent de si bon courage, qu'en un moment on vit sauter en pieces, du haut en bas des degrez, la principale Idole & toute sa suite, accompagnée des Autels mêmes, & de tous les detestables instrumens de ce culte impie. Les Indiens virent ce débris avec beaucoup d'émotion & d'étonnement. Ils se regardoient, comme s'ils eussent attendu à tous momens le châtiment que le Ciel devoit faire de cette action : mais comme ils virent le Ciel fort tranquille, ils tomberent bien-tôt dans les mêmes pensées des Indiens de Cozumel, car voyant leurs Divinitez en pieces, sans qu'elles eussent ni la force ni le pouvoir de se venger, ils cesserent de les redouter, & mépriserent leur foiblesse, comme le monde reconnoît par la ruine de ses Puissances, combien il étoit abusé lorsqu'il en faisoit les objets de son adoration.

Cette experience rendit les Zempoales

plus dociles, & plus foûmis aux ordres du General : parce que s'ils avoient jufqu'alors confideré les Efpagnols comme des hommes d'une efpece fort au deffus de la leur, ils fe trouvoient maintenant obligez d'avoüer qu'ils étoient encore au deffus de leurs Dieux. Cortez fçachant ce qu'il avoit acquis d'autorité fur leurs efprits par cette execution, leur commanda de nettoyer le Temple ; ce qu'ils firent avec tant de joye & de zele, qu'ils jetterent au feu toutes les pieces de leurs Idoles, afin de faire voir qu'ils en étoient entierement défabufez. Le Cacique ordonna à fes Architectes de laver les murailles du Temple, afin d'en effacer toutes ces funeftes taches du fang des hommes facrifiez, qui en faifoient le plus bel ornement. On leur donna enfuite une couche de ce gez fi blanc & fi brillant, dont ils fe fervoient pour embellir leurs maifons ; & on y bâtit un Autel, où l'image de la très fainte Vierge fut placée, parée d'une grande quantité de fleurs, & de quelques lumieres. Le jour fuivant on y celebra le faint Sacrifice de la Meffe, avec toute la folemnité que le tems & le lieu purent permettre. Plufieurs Indiens affifterent à nos ceremonies : mais avec plus d'admiration que d'attention, encore que quelques-uns fe miffent à genoux, voulant imiter autant qu'ils pouvoient la dévotion des Efpagnols.

On ne put les inftruire à fond des

principes de nôtre Religion, parce qu'il falloit plus de tems pour combattre leurs ignorance & leur grossierté, & que Cortez vouloit aussi commencer par la Cour de Motezuma, à soumettre cet Empire à la Foi. Cependant on les laissa dans des sentimens de mépris pour leurs Idoles, & de respect pour l'Image de la très-sainte Vierge; offrant de la prendre pour leur Patrone, afin d'obtenir par son intercession l'assistance du Dieu des Chrétiens, dont ils reconnoissoient déja le pouvoir par les effets, ou par quelques rayons de cette lumiere naturelle qui suffit pour connoître le mieux, & pour sentir la force de ces secours dont Dieu assiste toutes les creatures raisonnables.

On ne doit pas oublier ici la pieuse résolution d'un Soldat Espagnol, qui se voyant fort âgé, voulut demeurer seul entre ces Indiens mal réduits, afin d'avoir soin de la sainte Image, couronnant la fin de sa vie par ce saint emploi. Il se nommoit Jean de Torres; Cordouë étoit sa Patrie: & l'action de ce Soldat, où la valeur avoit encore sa part, merite de passer avec son nom à la posterité.



CHAPITRE XIII.

L'armée retourne à Vera-Cruz. On dépêche des Envoyez à l'Empereur Charles V. pour l'informer de tout ce qu'on avoit fait. Cortez appaise une autre sédition, par le châtiment de quelques mutins ; & prend la résolution de faire échoüer ses vaisseaux contre la côte.

LEs Espagnols partirent de Zempoala, qui fut appellé quelque tems après la Nouvelle Seville ; & comme ils arrivoient à Vera-Cruz, un petit vaisseau vint moüiller à la rade, où la flotte étoit sur les ancres. Il venoit de l'Isle de Cuba, sous le commandement du Capitaine François de Saucedo, né à Medina de Rioseco. Loüis Marin, qui fut depuis Capitaine pendant la Conquête de Mexique, accompagnoit Saucedo ; & ils amenoient dix Soldats, un cheval & une jument, ce qui passa pour un secours considerable en cette conjoncture. Aucun de nos Auteurs n'a rapporté le sujet de leur voyage : & il est vrai-semblable qu'ils étoient partis de Cuba dans le dessein de chercher Cortez, & de s'attacher à sa fortune ; ce qu'on juge sur la facilité dont ils se joignirent à son armée. On apprit par cette voïe, que le Gouverneur Diego Velasquez continuoit à me-

nacer Cortez, avec une chaleur d'autant plus violente, qu'il étoit nouvellement enflé par le titre d'Adelantado de cette Isle, ayant reçû des Lettres qui lui donnoient un plein pouvoir de découvrir & de peupler. Il avoit obtenu ces avantages par l'intrigue d'un de ses Chapelains qu'il avoit envoyé à la Cour, faire valoir ses services & ses prétentions: & sa nouvelle dignité le rendoit fier & inexorable, étant persuadé que l'accroissement de son autorité étoit un titre de la justice de ses plaintes.

Cortez apprit cette nouvelle avec assez d'indifference, au moins à l'exterieur; n'ayant d'ailleurs l'esprit occupé que de la grandeur & de l'importance du dessein qu'il se proposoit: neanmoins il jugea qu'il étoit à propos de se hâter de rendre compte au Roy de ce qu'il avoit fait pour y parvenir. Il prit sur ce sujet des mesures avec les Officiers de Vera-Cruz, afin d'écrire à Sa Majesté au nom de la Ville, & rendre à ses pieds les hommages de ce nouvel établissement. Ils lui faisoient un détail fort exact, des succez de cette entreprise, & des Provinces qui étoient déja soûmises à son obéissance; de la richesse, de la fertilité & de l'abondance de ce nouveau Monde, & de ce qu'on y avoit avancé en faveur de la Religion. Ils ajoûterent un projet de l'ordre qu'ils s'étoient proposé de suivre, pour reconnoître le fond de l'Empire de Motezuma. Le General

pria instamment les Officiers du Conseil Souverain, d'appuyer principalement sur la valeur & la constance des Soldats Espagnols qui l'accompagnoient, sans oublier l'injustice & la violence du procedé de Velasquez, laissant d'ailleurs le champ libre à chacun, de parler de sa personne suivant ce qu'ils en pensoient. Ce n'étoit pas tant un effet de sa modestie, que de la confiance qu'il avoit en son merite, plus qu'en ses paroles mêmes; outre qu'il sçavoit bien que ses loüanges ne perdroient rien du prix qui leur étoit dû, en passant par leurs mains: quoi qu'on ne choque point la bienséance en parlant de ses propres actions, lorsqu'on ne sort point des termes de la verité, sur tout en la profession des armes, où l'on pratique des vertus plus sinceres, & qui se trouvent assez bien recompensées, lorsqu'on ne leur dérobe pas la gloire de leur nom.

La lettre fut dressée dans toutes les formes; & la conclusion étoit une très-humble supplication de la Ville & de l'armée, à sa Majesté de nommer Hernan Cortez Capitaine General de cette expedition, sans aucune dépendance de Diego Velasquez, & d'autoriser par ses Lettres le titre que la Ville & l'Armée lui en avoient accordé, sous le bon plaisir de sa Majesté. Cortez écrivit à part des lettres, qui contenoient à peu prés les mêmes choses, hors qu'il s'expliquoit plus fortement sur l'es-

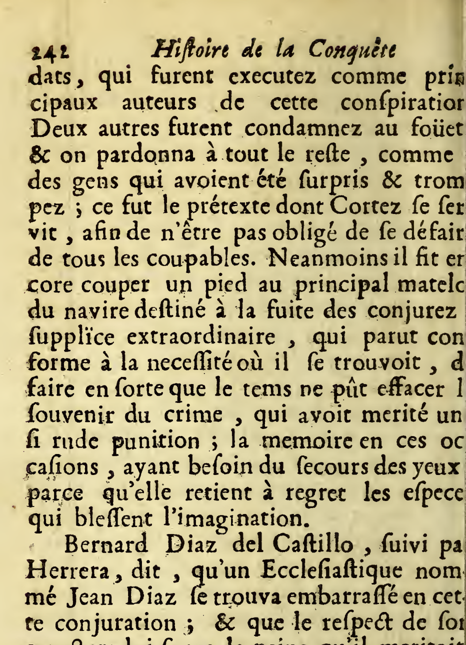
perance qu'il avoit de réduire cet Empire à l'obéissance de Sa Majesté, sur les moyens qu'il se proposoit, de combattre la puissance de Motezuma par ses Sujets mêmes revoltez contre sa tyrannie.

On choisit pour porter ces dépêches à la Cour, les Capitaines Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo. Il fut résolu au Conseil, qu'ils porteroient tout l'or & les joyaux rares ou précieux qu'ils avoient entre leurs mains, tant des présens de Motezuma que des dons ou rançons des autres Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats mêmes, cederent de bon cœur chacun sa part, afin d'augmenter le régale : & quelques Indiens s'offrirent volontairement à faire le voyage, pour être présentez au Roy, comme des prémices de ces nouveaux Sujets qu'on lui acqueroit. Le General envoya un présent à part pour son pere, par un soin tres-digne de se trouver entre ceux qui occupoient alors son esprit. On équipa en diligence le meilleur vaisseau de l'Armée, dont on donna la conduite à Antoine d'Alaminos Pilote major. Le jour de l'embarquement fut marqué au seiziéme de Juillet 1519. & ils mirent à la voile, après avoir invoqué l'assistance Divine dans leur voïage, par une Messe solemnelle du Saint Esprit. Ils avoient un ordre précis de prendre leur route droit en Espagne, par le canal de Bahama, sans toucher en aucune

maniere

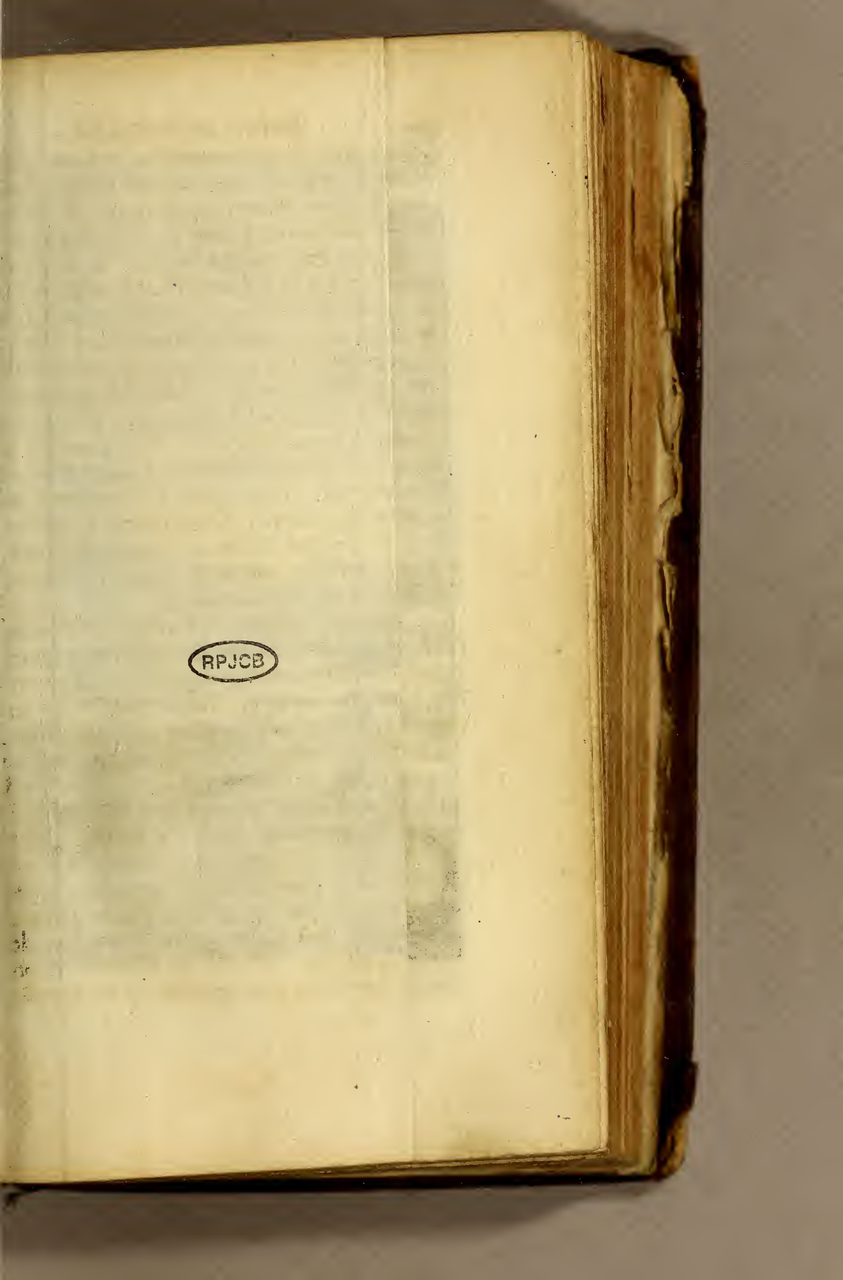
maniere à l'Isle de Cuba, où les bizarreries de Velasquez étoient pour eux un écueil redoutable.

Au même tems, qu'on préparoit ce qui étoit nécessaire pour ce voyage, quelques Soldats & quelques Matelots, gens qui ne connoissent gueres les loix de la reconnoissance, firent une nouvelle brigue pour s'enfuir par Mer, & aller avertir Velasquez des lettres & du présent que l'on envoyoit au Roi, au nom de Cortez. Leur intention étoit de prévenir le départ des Envoyez, afin que Velasquez eût le tems de croiser sur leur passage, & de prendre le vaisseau qui les portoit. Pour cet effet ils avoient gagné les Matelots d'un autre navire, & fait provision de vivres & de munitions : mais il arriva que la nuit même qu'ils devoient exécuter leur dessein, un des conjurez s'en repentit. Cet homme se nommoit Bernardin de Coria. Comme il alloit avec les autres pour s'embarquer, l'horreur du crime le frappa si vivement, qu'il se déroba d'eux, & vint en donner avis au General. D'abord il courut au remede, & disposa toutes choses avec tant de diligence & de secret, que tous les complices furent saisis dans le vaisseau même, sans qu'ils pussent desavoüer leur crime. Il parut à Cortez digne d'une punition exemplaire; puisqu'il ne trouvoit plus de sureté en sa clemence. Le procez dura peu; & on jugea à mort deux Sol-



dats, qui furent executez comme prin
cipaux auteurs de cette conſpiration
Deux autres furent condamnez au foüet
& on pardonna à tout le reſte, comme
des gens qui avoient été ſurpris & trom
pez ; ce fut le prétexte dont Cortez ſe ser
vit, afin de n'être pas obligé de ſe défair
de tous les coupables. Neanmoins il fit en
core couper un pied au principal matelo
du navire deſtiné à la fuite des conjurez
ſupplice extraordinaire, qui parut con
forme à la neceſſité où il ſe trouvoit, d
faire en ſorte que le tems ne pût effacer l
ſouvenir du crime, qui avoit merité un
ſi rude punition ; la memoire en ces oc
caſions, ayant beſoin du ſecours des yeux
parce qu'elle retient à regret les eſpece
qui bleſſent l'imagination.

Bernard Diaz del Caſtillo, ſuivi pa
Herrera, dit, qu'un Eccleſiaſtique nom-
mé Jean Diaz ſe trouva embarraſſé en cet-
te conjuration ; & que le reſpect de son
caractere lui ſauva la peine qu'il meritoit
Le même reſpect pouvoit l'exempter de
cette notte injurieuſe ; d'autant qu'il eſ
certain que dans la lettre que Cortez écri
vit à l'Empereur, datée du trentiéme Oc
tobre 1520. & dont nous devons la con-
noiſſance à Jean-Baptiſte Ramuſio, ce Ge
neral ne dit pas un mot du Prêtre Diaz,
quoi qu'il nomme tous les complices de
cette mutinerie : Ainſi, ou le crime qu'on
lui impute n'eſt pas veritable, ou la mê-


RPJCB

Vaisseaux de Cortez desagrées et échouez par ses Ordres.

ne raiſon qui obligeoit Cortez à le cacher, nous doit engager à ne le pas croire.

Le jour que la ſentence fut executée contre les coupables, Cortez accompagné de quelques uns de ſes amis, alla à Zempoala, ayant l'eſprit fort agité par les differentes reflexions qu'il faiſoit ſur l'état préſent de ſes affaires. La hardieſſe de ces mutins lui donnoit de terribles inquiétudes: il la conſideroit comme un retour des émotions qu'il croyoit avoir diſſipées, & comme l'étincelle d'un feu mal éteint. Il ſe voyoit preſſé d'avancer vers Mexique avec ſon armée: ce qui pouvoit le jetter dans la neceſſité de meſurer ſes forces avec celle de Motezuma: entrepriſe trop forte pour être tentée avec des troupes pleines de ſoupçons & de diviſion. Il ſongeoit à ſubſiſter encore quelques jours avec ces Caciques, qui lui étoient affectionnez: à faire quelques expeditions de peu d'importance, pour donner de l'occupation à ſon Armée; & à jetter plus avant dans le Pays de nouvelles Colonies, qui puſſent ſe donner la main avec celle de Vera-Cruz: cependant il trouvoit par tout de grandes difficultez. Enfin ces differentes agitations déterminerent ſon eſprit à une action, qui fit particulierement éclater la grandeur de ſon ame, & la vigueur de ſon courage. Il prit la réſolution de ſe défaire de ſa flotte, en mettant ſes vaiſſeaux en pieces; afin de s'aſſurer par cette voie de tous ſes Soldats, & de les obliger à

vaincre, ou à mourir avec lui : outre l'avan tage qui lui en revenoit, d'augmenter se troupes de plus de cent hommes, qui fai soient les fonctions de Pilotes & de mate lots. Il communiqua ce dessein à ses confi dens ; & par leur moyen, & celui de quel ques presens qu'il répandit à propos, il dis posa les choses en sorte, que les matelot mêmes publierent tous d'une voix, que le vaisseaux couloient à fond sans remede, é tant entr'ouverts par le sejour qu'ils avoien fait dans ce port, & par la mauvaise qualit de l'eau. Leur rapport fut suivi d'un ordre que le General donna, & qui parut l'effet d'un soin tres necessaire, de mettre promp tement à terre les voiles, les cordages, les planches, & tous les ferremens qui pouvoient encore servir : aprés quoi il leur commanda de faire échoüer sur la côte tous les gros vaisseaux, sans reserver que les esquifs, pour l'usage de la pêche. La conduite & l'execution d'un dessein si hardi, a été mise avec justice au rang des plus grands exploits de cette conquête; & on aura peine à en trouver une de cette force, dans toute la vaste étenduë de l'histoire ancienne & moderne.

Justin rapporte qu'Agatocles, Roy ou Tyran de Sicile, ayant débarqué ses troupes sur les côtes d'Afrique, fit brûler les vaisseaux qui les avoient portez, afin d'ôter à ses soldats la ressource qu'ils croyoient trouver dans une retraite. Polyene a celebré la memoire de Timarque Capitaine des Etoliens,

par un trait d'une pareille résolution : & Fabius Maximus nous a laissé encore un pareil exemple, entre les autres stratagêmes qui l'ont fait passer pour le plus habile Capitaine de son siécle, au moins si nous devons ajoûter plus de foi au rapport de Frontin, qu'au silence de Plutarque, qui ne dit rien de cette action. Quoi que l'exemple en ces occasions n'ôte rien à la gloire de l'exploit, si nous considerons Cortez suivi d'une poignée de gens, en comparaison des nombreuses Armées que les autres conduisoient, en un Pays beaucoup plus éloigné & moins connu, sans esperance de secours ; entre des Nations barbares, redoutables par la ferocité de leurs mœurs & de leurs coûtumes, & ayant en tête un Tyran si fier & si puissant, nous trouverons que son action fut soutenuë d'une resolution encore plus ferme & plus heroïque : & en laissant à ces grands Capitaines la gloire d'être les originaux, parce qu'ils l'ont précedé, nous accorderons à Cortez celle de les avoir surpassez en marchant sur leurs traces.

On a peine à souffrir que Bernard Diaz, avec sa maniere ordinaire, où l'on doute s'il n'entre point autant de malice que de sincerité, se produise comme un des principaux Conseillers de cette grande action, usurpant sur Cortez la gloire de l'avoir imaginée. *Nous autres, dit-il, qui étions de ses amis, lui conseillâmes de ne laisser aucun vaisseau dans le port, mais de les faire échoüer sur*

la côte. Cet Auteur n'avoit pas bien concerté sa plume avec sa vanité, puisqu'il ajoûte aprés quelques lignes : *Il avoit déja pris la résolution de faire échoüer les navires ; mais il vouloit qu'elle parût venir de nous.* Ainsi Diaz ne peut s'applaudir que d'un conseil, qui arriva aprés une résolution formée. La maniere dont Herrera note cette execution, est encore moins supportable, puisqu'il assure, *Que les soldats demanderent qu'on se désist de la flotte ; & qu'ils y furent animez & poussez par la finesse de Cortez* : il se sert de ce terme) *afin de n'être pas tout seul obligé à payer les navires, & que toute l'Armée entrât en cette obligation.* Il n'y a gueres d'apparence que Cortez se trouvât alors en état ni en lieu de craindre, que Velasquez lui fit un procez sur ce sujet ; & cette pensée n'a aucune liaison avec les hauts desseins dont son esprit étoit entierement rempli. Si Herrera a pris cette imagination de Bernard Diaz, qui peut l'avoir forgée dans la crainte de payer sa part des navires brisez, il pouvoit la mépriser, comme une suite de ses murmures, qui ordinairement ont une tache d'interêt. Que si c'est une conjecture de cet Historien, qui a cru signaler son habileté à pénetrer le fond des actions qu'il rapporte, il devoit considerer qu'il les dépoüille de toute leur autorité, par la bassesse des motifs qu'il leur attribuë, & qu'il peche contre les regles de la proportion, en faisant produire de grands effets par de petites causes.

CHAPITRE XIV.

Cortez étant prêt à partir, est averti qu'il paroissoit des navires à la côte. Il va à Vera-Cruz, & fait prendre sept Soldats de la flotte de François de Garay. On se met en marche; & l'Armée, après avoir beaucoup souffert en passant les montagnes, entre dans la Province de Zocothlan.

LE débris de la flotte affligea quelques soldats, qui se rendirent neanmoins à la raison, tant par l'exemple des mutins que l'on avoit châtiez, que par les discours de ceux qui avoient des sentimens plus justes. On ne parla donc plus que du voyage de Mexique; & Cortez assembla son Armée à Zempoala. Elle étoit composée de cinq cens fantassins, de quinze cavaliers, & de six piéces d'artillerie. Il laissa cent cinquante hommes & deux chevaux en garnison à Vera-Cruz, & pour Gouverneur Jean d'Escalante, brave soldat, vigilant, & des plus attachez à ses interêts. Il ordonna fort précisément aux Caciques ses Alliez, d'obéïr en son absence au Gouverneur, & de le respecter comme une personne à qui il laissoit toute son autorité: d'avoir soin de fournir des vivres, & des hommes pour travailler au bâtiment de l'Eglise, & aux fortifications de la Ville, dont il prenoit

un ſoin extrême, non pas tant par la crainte de quelque mouvement de la part des Indiens du voiſinage, que ſur le ſoupçon de quelque inſulte de celle de Diego Velaſquez.

Le Cacique de Zempoala tenoit deux cens Tamenes prêts à porter le bagage, & quelques troupes pour joindre à l'armée. Le General en choiſit ſeulement quatre cens hommes, entre leſquels il y avoit quarante ou cinquante Nobles Indiens, des plus conſiderez en ce Païs-là : & quoiqu'il les traitât dés ce momemt comme des Soldats, il les conduiſoit en effet comme des ôtages, qui lui répondoient de la ſûreté de l'Egliſe qu'il laiſſoit à Zempoala, des Eſpagnols qui demeuroient à Vera-Cruz, & d'un jeune Page qu'il avoit laiſſé auprés du Cacique, afin de lui faire apprendre la langue du Mexique, & ſervir de Truchement en cas de beſoin. En quoi on peut remarquer comment ſa prévoyance s'étendoit ſur tout ce qui étoit poſſible, quoique fort éloigné.

Tout étoit diſpoſé pour commencer la marche, lorſqu'il arriva un Courier dépêché par Eſcalante, qui donnoit avis au General, qu'il y avoit des vaiſſeaux à la côte, qui ne vouloient point ſe déclarer, quoiqu'on leur eût fait des ſignaux de paix, & toutes les diligences ordinaires en ces occaſions. Un incident de cette conſequence n'étoit pas à négliger : auſſi Cortez partit à l'heure même, avec quelques-uns de ſe Of-

ficiers, pour aller à Vera-Cruz ; laiſſant la conduite de l'armée à Pierre d'Avarado, & à Gonzale de Sandoval. Lorſqu'il arriva à la Ville, un de ces vaiſſeaux paroiſſoit à l'ancre, à une diſtance conſiderable de la terre, & peu de tems aprés, on découvrit ſur la côte de la Mer quatre Eſpagnols, qui s'approcherent ſans aucun ſoupçon, faiſant connoître qu'ils cherchoient Hernan Cortez.

Un de ces hommes étoit l'Ecrivain du vaiſſeau ; & les autres venoient pour être témoins d'une ſignification qu'ils prétendoient faire à Cortez, au nom de leur Capitaine. Ils l'avoient par écrit, & elle contenoit : *Que François de Garay Gouverneur de l'Iſle de la Jamaïque, ayant ordre du Roy de découvrir & de peupler, avoit équipé trois navires, montez par deux cens ſoixante Eſpagnols, ſous le Capitaine Alonſo de Pineda, & pris poſſeſſion de ce Pays du côté de Panuco : & que comme il étoit prêt d'établir une Colonie auprés de Naothlan, à douze ou quatorze lieuës du côté du Ponent, ils le lui intimoient, & lui demandoient qu'il n'etendît point ſes Colonies de ce côté là.*

Le General répondit à cet Ecrivain : *Qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit, que requêtes & ſignifications ; & que cette matiere ne devoit point ſe traiter par des procedures. Que ſon Capitaine vint le trouver, & qu'ils ajuſteroient enſemble toutes leurs prétentions, puiſqu'ils étoient tous Sujets d'un même Prince ; & qu'ils devoient*

s'assister réciproquement, lorsqu'il y alloit de son service. Il leur dit de s'en retourner avec cette réponse : mais comme ils n'en vouloient rien faire, & qu'au contraire l'Ecrivain s'emportoit avec peu de respect, disant, *Qu'il répondît en forme à sa signification* ; le General le fit arrêter, & se cacha avec ses gens, derriere quelques dunes ou petites montagnes de sable, dont toute cette côte est couverte. Il y passa toute la nuit, & une partie du jour suivant, sans que le vaisseau fit aucune manœuvre, ne paroissant avoir d'autre dessein, que celui d'attendre le retour de ses envoyez : ce qui obligea Cortez à tenter par quelque stratagême, s'il ne pourroit point attirer à terre ceux qui étoient sur ce navire. Pour cet effet il commanda qu'on dépoüillât les prisonniers, & que quatre Soldats revêtus de leurs habits, s'avançassent au bord de la Mer, à dessein d'appeller les gens du vaisseau, en faisant signe de leurs capes. L'effet de ce stratagême fut, que quatorze ou quinze hommes armez d'arquebuses & d'arbalêtes, vinrent dans un esquif : mais comme les Soldats travestis se retiroient de peur d'être connus, & qu'ils se cachoient le visage en répondant à la voix de ceux qui les appelloient, ces hommes n'oserent pas débarquer ; & on ne pût en prendre que trois, qui étant plus hardis ou moins sages que les autres, avoient descendu à terre. Les autres se retirerent au na-

vite, que cet accident obligea à lever les ancres, & à suivre sa route. Cortez avoit apprehendé d'abord, que ces vaisseaux ne fussent envoyez par Velasquez : ce qui l'auroit contraint de retarder son voyage : mais il ne s'embarrassa pas des prétentions de Garay, qui pouvoient s'ajuster plus aisément, avec le tems. Ainsi il revint à Zempoala, avec beaucoup moins d'inquiétude, & quelque profit, puisqu'il amenoit sept Soldats à son armée ; un Espagnol étant d'un si grand prix en cette conjoncture, que ces sept furent reçûs avec une extrême joye, & considerez comme une grande recruë.

Tout le monde se mit en état de partir ; & le General fit son ordre pour la marche. Il donna l'avant-garde aux Espagnols ; & les Indiens eurent l'arriere-garde, sous le commandement de Mamegi, Teuche, & Tamelli Caciques de la Montagne. Les plus robustes entre les Tamenes furent chargez de la conduite de l'artillerie : les autres portoient le bagage. Le General détacha des coureurs, ou bateurs d'estrade, pour reconnoître devant soi ; & l'armée marcha suivant cet ordre, le seiziéme Aoust de l'année 1519. Elle fut reçûë avec joye à Jalapa, Socochima : & Techucla où elle prit ses premiers logemens, & dont les peuples étoient dans nôtre alliance. On jettoit parmi ces Indiens pacifiques quelques semences de nôtre Religion, non pas

tant pour les instruire de la verité, que pour leur donner des soupçons des erreurs dont ils étoient abusez. Le General les voyant si dociles & si bien disposez, étoit d'avis qu'on plantât une Croix en chaque Bourg qui se trouveroit sur le passage de l'armée, afin de les accoûtumer au moins à reverer ce signe de nôtre salut; mais le Pere Olmedo & le Licentié Diaz s'y opposerent, en lui remontrant. *Que ce seroit une temerité, de confier la Croix à des Barbares mal instruits, qui pourroient le traiter avec indignité, ou peut-être la mettre au rang de leurs Idoles, s'ils avoient pour elle une veneration superstitieuse, sans sçavoir le mystere qu'elle répresentoit.* La proposition de Cortez étoit une marque de pieté; & c'en fut une de bon sens, de se rendre à la raison sans aucune resistance.

On passa de ces Bourgs dans les chemins tres rudes de la montagne, qui fut une des premieres fatigues de ce voyage. Les Soldats y souffrirent beaucoup, étant obligez à traverser durant trois jours des montagnes desertes, par des sentiers étroits, & bordez de précipices. Il fallut passer l'artillerie avec des machines, & à force de bras: mais ce qui fatiguoit le plus, étoit un tems desesperé, par un froid cuisant, & des pluies continuelles. Les pauvres Soldats, sans pouvoir élever une seule barraque, passoient les nuits couverts seulement de leurs armes, marchant toûjours

pour s'échauffer, & obligez à chercher du soulagement dans le travail. Pour comble de misere les vivres manquoient, & leur courage s'abbatoit avec leurs forces. Lorsqu'on arriva au haut de la montagne, ils trouverent un Temple, & quantité de bois, mais ils ne s'y arrêterent pas, parce qu'ils découvrirent des habitations de l'autre côté, où les Soldats coururent avec empressement, comme au remede de leurs maux. Ils y trouverent en effet assez de commoditez, pour leur faire oublier ce qu'ils avoient enduré de misere.

La Province de Zoçothlan commençoit de cet endroit : elle étoit fort peuplée & d'une grande étenduë, & le Cacique demeuroit dans la Ville, qui donnoit son nom à tout ce Pays, assise dans une vallée qui bornoit la montagne de ce côté-là. Cortez l'informa de son arrivée & de ses desseins, par deux Indiens qu'il lui envoya, & qui revinrent aussi-tôt avec une réponse favorable. Peu de tems aprés on découvrit la Ville, d'une vûë magnifique, & qui occupoit une grande étenduë de plaine. Ses tours & ses maisons brilloient de loin par leur blancheur éclatante : & parce qu'un Soldat Portugais la compara à Castilblanco en Portugal, ce nom lui demeura pour quelque tems. Le Cacique, fort bien accompagné, vint au devant du General, & lui fit beaucoup de civilitez, mais qui parurent forcées, & où l'artifice

avoit plus de part que la volonté. L'accueïl qu'il fit à l'armée fut désagréable ; le logement incommode, les vivres fort médiocres : & on reconnut à tout, le peu de goût qu'ils prenoient à leurs nouveaux hôtes. Neanmoins Cortez dissimula le sujet qu'il avoit de se plaindre, & retint le ressentiment de ses Soldats, de peur d'alarmer ces Indiens pacifiques, & de ruiner la confiance qu'il vouloit leur donner; puisqu'il n'avoit dessein que de passer plus avant, en conservant la réputation de son armée, qu'il ne vouloit pas augmenter par des exploits si peu considerables.

CHAPITRE XV.

Le Cacique de Zocothlan rend une seconde visite à Cortez, & exagere la grandeur & la puissance de Motezuma. On prend la résolution d'aller à Tlascala, & on est instruit à Xacazingo, des Peuples de cette Province, & de la forme de leur Gouvernement.

LE jour suivant, le Cacique accompagné d'un grand cortége de ses parens & de ses domestiques, fit une seconde visite à Cortez. Cet Indien, appellé Olinleth, étoit un homme d'un trés-bon sens, Seigneur d'une Province fort peuplée, & tenant le premier rang entre tous les au-

tres Caciques qui étoient ses voisins, & qui avoient pour lui une grande veneration. Le General le reçut avec tout l'éclat dont il soûtenoit ordinairement ses actions de ceremonie; & la visite eut quelque chose de singulier. Aprés cette sorte de complimens que la civilité demande, sans faire tort à la gravité, le General croyant trouver en ce Cacique, comme en tous les autres, un esprit aigri & disposé à la plainte, lui demanda s'il étoit sujet du Roy de Mexique: à quoi l'Indien repartit brusquement: *Y a-t'il quelqu'un sur la terre qui ne soit vassal ou esclave de Motezuma?* La brusquerie de cette réponse faite en maniere d'interrogation, pouvoit émouvoir Cortez; mais il sçut si bien se posseder, qu'il repliqua en soûriant: *Qu'on connoissoit fort peu le monde à Zocothlan, puisque lui & ses compagnons étoient Sujets d'un Empereur si puissant, qu'il avoit plusieurs Princes pour vassaux, plus grands que Motezuma.* Le Cacique ne parut point déconcerté par cette proposition; & sans entrer en dispute sur la comparaison, il crut qu'il suffisoit de faire connoître la grandeur de son Prince, sans attendre qu'on lui fist des questions sur ce sujet. Il dit donc d'un ton grave: *Que Motezuma étoit le plus puissant Prince dont on eût la connoissance dans le Monde qu'ils habitoient. Que l'on ne pouvoit ni conserver, ni retenir dans sa memoire le nombre des Provinces soumises à son Empire. Qu'il tenoit sa Cour*

dans une Ville inaccessible, fondée dans l'eau, entourée de lacs, & dont les entrées n'étoient ouvertes que par des digues ou chaussées, coupées en plusieurs endroits par des pont-levis sur des ouvertures par où les eaux de ces lacs se communiquoient. Il exagera *les immenses richesses de son Prince, la force de ses armes, & sur tout le malheur de ceux qui ne lui obéissoient pas; puis qu'ils ne servoient qu'à augmenter le nombre des victimes destinées à ses sacrifices: étant certain que plus de vingt mille hommes de ses ennemis, ou de ses rebelles, étoient immolez tous les ans sur les Autels de ses Dieux.* Il n'ajoûtoit rien à la verité, que la maniere passionnée dont il la produisoit. L'on reconnoissoit au ton de sa voix même, les influences de Motezuma; & que cet étalage de grandeur & de puissance visoit plus à donner de l'épouvante, que de l'admiration.

Cortez n'eut pas de peine à pénétrer le fond de la pensée de l'Indien: il crut qu'un peu de vivacité étoit nécessaire pour renverser tout l'appareil de ce pompeux raisonnement. Il répondit donc au Cacique: *Qu'il étoit déja informé de l'Empire & & des grandeurs de Motezuma; & que si cet Empereur n'eût été qu'un Prince mediocre, lui qui parloit, ne seroit pas venu d'un Pays si éloigné, lui offrir l'amitié d'un autre Prince encore plus grand que lui. Que son Ambassade étoit pacifique; & que les armes qui étoient entre les mains de ceux qui l'accompagnoient,*

gnoient, ne servoient qu'à donner plus d'autorité à sa légation, & non pas à faire aucune violence : Mais qu'il vouloit bien que Motezuma & tous les Caciques de son Empire, sçussent qu'il désiroit la paix sans craindre la guerre, parce que le moindre de ses Soldats seroit capable de defaire une armée de leur Empereur. Qu'il ne tireroit jamais l'épée, si on ne l'attaquoit : mais du moment qu'elle sera hors du fourreau, je mettrai, dit-il, *à feu & à sang tout ce qui se présentera devant moi. La nature produira des monstres en ma faveur, & le Ciel lancera ses foudres, puisque je viens pour soûtenir sa cause, en corrigeant vos vices, & les erreurs de vôtre Religion, & ces mêmes sacrifices du sang humain, que vous rapportez comme une des grandeurs de votre Roi.* Il se leva en ce moment, pour rompre la visite ; & se tournant vers ses Soldats : *Mes amis,* dit-il, *voila ce que nous cherchons ; de grands perils, & de grandes richesses : Celles-ci établissent la fortune, & les autres la réputation.* Ce petit discours rabatit l'orgueïl des Indiens, & releva le courage des Espagnols ; puisqu'il ne disoit aux uns & aux autres, que ses veritables sentimens, sans aucune façon : car du moment qu'il eut entrepris cette conquête, Dieu remplit son cœur d'une fermeté si grande, que sans mépriser, ou ne pas connoître les plus dangereuses occasions, il y entroit avec la même confiance, que s'il eût été le maître des évenemens.

Les Espagnols demeurerent cinq jours à Zocothlan ; & l'on vit bien que le Cacique avoit pour eux une autre considération : les vivres arrivoient en plus grande abondance, & les regales ne manquoient point à ses hôtes. La réponse de Cortez lui tenoit au cœur, & l'avoit jetté sur des réflexions chagrines & inquiétes ; qu'il tiroit de son propre fond, & qu'il communiqua depuis au Pere Olmedo. Il consideroit que ceux qui osoient s'attaquer au grand Motezuma, ne paroissoient pas des hommes bien raisonnables : mais il jugeoit d'ailleurs, qu'ils devoient être plus que des hommes, pour parler de ses Dieux avec tant de mépris. Il joignit à cette considération, la difference de leurs visages : la nouvelle façon de leurs armes & de leurs vêtemens ; & l'obéissance que les chevaux leur rendoient. Il lui sembloit encore, que les Espagnols avoient une certaine superiorité de raison, en ce qu'ils proposoient contre l'inhumanité de leurs sacrifices, l injustice de leurs loix, & cette brutale licence qu'ils donnoient à la sensualité ; si dereglée entre ces Barbares, qu'ils la poussoient jusqu'aux derniers outrages, contre la nature même. Sa raison tiroit de tous ces principes, des consequences qui le portoient à croire qu'ils étoient conduits par quelque Divinité:car il n'y a point d'esprit si borné, qu'il ne connoisse la laideur du vice ; soit que la volonté l'embras-

ſe, ou que la coûtume le déguiſe. Neanmoins la crainte de la puiſſance de Motezuma poſſedoit ce Cacique juſqu'à ce point, qu'encore qu'il reconnût & qu'il avoüât le pouvoir que ces conſiderations avoient ſur ſon eſprit, il n'oſoit encore ſe donner aucune liberté. Il ſe contenta donc de fournir les choſes neceſſaires à la ſubſiſtance des troupes : & comme il craignoit de faire connoître ſa richeſſe, il parut fort reſervé à faire des preſens ; & ſa plus grande liberalité fut, de quatre filles eſclaves qu'il donna au General pour faire du pain, & de vingt Indiens Nobles, qu'il offrit pour ſervir de guides à l'armée.

On diſputa ſur le chemin que l'on devoit choiſir pour la marche. Le Cacique propoſoit la Province de Cholula, abondante & peuplée, dont les Habitans, plus portez au trafic qu'à la guerre, livreroient un paſſage ſûr & commode aux Eſpagnols. Il conſeilloit au General, avec beaucoup d'ardeur, d'éviter de prendre la route de Tlaſcala, diſant : *Que ces Peuples avoient des inclinations ſi farouches & ſi ſanguinaires, qu'ils faiſoient conſiſter tout leur bonheur, à ſe défaire des ennemis.* Neanmoins les Indiens qui commandoient les troupes de Zempoala, dirent en ſecret à Cortez : *Qu'il ſe défiât de ce conſeil, parce que Cholula étoit une Ville fort peuplée de gens traîtres & de peu de foi ; & que les armées de Motezuma logeoient ordinairement en cette Vil-*

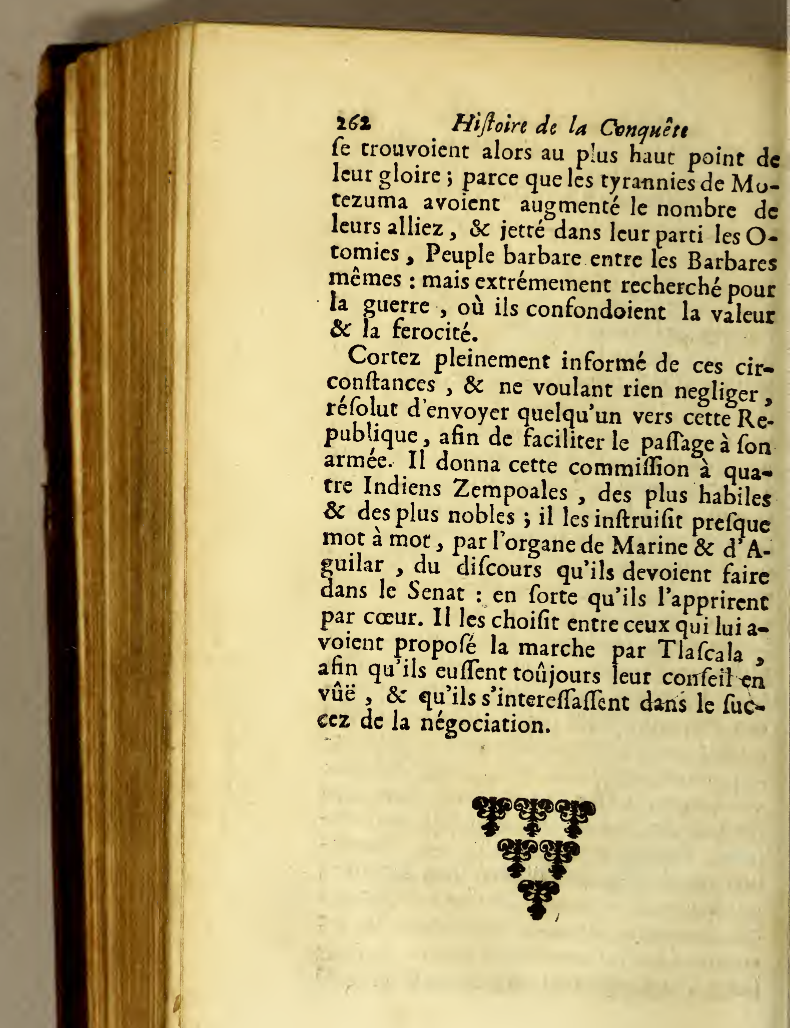
le, & dans les Bourgs qui en dépendoient. Qu'il y avoit de l'apparence que le Cacique vouloit les engager en quelque peril, & que son intention n'étoit pas droite; puisqu'encore que la Province de Tlascala fût grande & remplis de Peuples guerriers, ils étoient alliez & amis des Totonagues & des Zempoales, qui servoient dans ses troupes, & toûjours en guerre contre Motezuma. Que ces deux raisons devoient lui persuader que le passage seroit plus aßeuré par cette Province: & que les Espagnols ne paroîtroient point étrangers à ces Peuples, étant en la compagnie de leurs alliez. Le General approuva leur raisonnement, & trouvant qu'il étoit plus juste de se fier à des Indiens qui étoient ses amis, qu'à un Cacique si attaché à Motezuma, il ordonna qu'on prît le chemin de Tlascala. On découvrit en peu de tems les frontieres de cette Province, qui bornoit celle de Zocothlan; & on n'eut aucune rencontre considerable aux premiers logemens. Il courut ensuite quelque bruit de guerre; & l'on apprit enfin que toute la Province étoit en armes, & qu'on faisoit un mistere de la cause de ce mouvement: ce qui obligea Cortez à faire alte en un lieu mediocrement peuplé, appellé *Xacazingo*, afin de s'informer à loisir des motifs de cet armement.

Tlascala étoit alors une Province extrêmement peuplée, & de plus de cinquante lieuës de circuit. Son terrein inégal s'éle-

ve presque par tout en plusieurs collines, qui semblent naître de cette chaîne de montagnes qu'on appelle maintenant la grande Cordeliere. Les Bourgs, dont les maisons étoient plus solides que belles, occupoient le haut de ses collines, où ces peuples s'étoient logez, tant afin de tirer avantage de la nature de cette situation contre leurs ennemis, qu'afin de laisser les plaines libres pour la culture. Au commencement ils avoient été gouvernez par des Rois, jusqu'à ce qu'une guerre civile leur fist perdre l'inclination qu'ils avoient à l'obéïssance, & secoüer le joug. Mais comme tous les Peuples incapables de se gouverner par eux-mêmes, sont ennemis de la soumission, jusqu'à ce qu'ils ayent éprouvé les inconveniens de la liberté ; ceux-ci reduisirent enfin leur Etat à une forme de République, & choisirent ainsi plusieurs Princes, pour se défaire d'un seul. Ils partagerent donc leurs Bourgades en une espece de Cantons. Chacun nommoit quelque personne des plus considerables, qui alloient resider à Tlascala : & de tous ces Deputez on formoit le corps d'un Senat, dont ils suivoient les décisions. Exemple remarquable du Gouvernement Aristocratique entre des Barbares, qui doit rabbatre quelque chose de la fierté des maximes de nôtre Politique. En cet état ils s'étoient maintenus contre la puissance des Empereurs de Mexique : & ils

ſe trouvoient alors au plus haut point de leur gloire ; parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs alliez, & jetté dans leur parti les Otomies, Peuple barbare entre les Barbares mêmes : mais extrémement recherché pour la guerre, où ils confondoient la valeur & la ferocité.

Cortez pleinement informé de ces circonſtances, & ne voulant rien negliger, réſolut d'envoyer quelqu'un vers cette Republique, afin de faciliter le paſſage à ſon armée. Il donna cette commiſſion à quatre Indiens Zempoales, des plus habiles & des plus nobles ; il les inſtruiſit preſque mot à mot, par l'organe de Marine & d'Aguilar, du diſcours qu'ils devoient faire dans le Senat : en ſorte qu'ils l'apprirent par cœur. Il les choiſit entre ceux qui lui avoient propoſé la marche par Tlaſcala, afin qu'ils euſſent toûjours leur conſeil en vûë, & qu'ils s'intereſſaſſent dans le ſuccez de la négociation.



CHAPITRE XVI.

Les Envoyez de Cortez vont à Tlascala. La maniere dont on y recevoit les Ambassadeurs ; & ce qui se passe dans le Senat sur le sujet de la paix qu'on leur offre de la part des Espagnols.

LEs Indiens Envoyez de Cortez partirent aussi-tôt, revêtus de toutes les marques de leur dignité. Ces marques étoient une mante ou cape de coton, bordée d'une frange tressée avec des nœuds. Ils portoient à la main droite une fleche fort large, les plumes en haut ; & au bras gauche une grande coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du sujet de l'Ambassade, par les plumes de la fleche. Les rouges annonçoient la guerre, les blanches marquoient la paix ; comme les Romains distinguoient par differens simboles, leurs Feciales & leurs Herauts, qui portoit le caducée. Les Ambassadeurs Indiens étoient connus & respectez sur les passages, à la vûë des marques que l'on a dit : mais ils ne pouvoient s'écarter des chemins Royaux de la Province par où ils passoient, à peine de perdre leur droit de jurisdiction & de franchise ; privileges sacrez entre ces Peuples, qui observoient religieusement cette espece de foi publique que la necessité a inventée, & dont le droit des gens a fait une de ses loix.

Les Zempoales entrerent dans Tlascala avec cet équipage, qui marquoit leur caractere. Du moment qu'il fut reconnu, on les conduisit à la *Calpisca*, lieu destiné pour le logement des Ambassadeurs. Le lendemain le Senat s'assembla dans une grande salle, où ils tenoient le Conseil, les Senateurs étoient assis suivant le rang de leur ancienneté, sur des tabourets assez bas, faits d'un bois extraordinaire, & d'une seule piece. Ils les nommoient *Yopales*. D'abord que les Ambassadeurs parurent, tous les Senateurs se leverent à demi de leurs sieges, & les reçûrent en affectant une certaine moderation dans leurs civilitez. Les Zempoales tenoient leurs fleches élevées, & avoient la tête couverte de leurs capes, ce qui marque une grande soumission selon leurs ceremonies. Aprés avoir fait la reverence au Senat, ils s'avancerent gravement jusqu'au milieu de la salle, où ils se jetterent à genoux, attendant sans lever les yeux, qu'on leur donnât la permission de parler. Alors le plus ancien des Senateurs leur ayant ordonné d'expliquer le sujet de leur Ambassade, ils s'assirent sur leurs jambes, & celui qui portoit la parole, comme le plus éloquent, fit ce discours.

Noble Republique, braves & puissans Tlascalteques; le Seigneur de Zempoala, & les Caciques de la Montagne, vos amis & vos alliez, vous saluent: & aprés vous avoir souhaité une recolte abondante & la

mort

mort de vos ennemis, ils vous font sçavoir, qu'ils ont vû arriver en leur Pays, du côté de l'Orient, des hommes invincibles qui semblent être des Dieux qui ont passé la Mer sur de grands Palais, & qui portent dans leurs mains le tonnerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est reservé l'usage. Ils sont les Ministres d'un Dieu superieur aux nôtres, qui ne peut souffrir ni la tyrannie, ni les sacrifices du sang des hommes. Leur Capitaine est Ambassadeur d'un Prince tres-puissant, qui étant poussé par le devoir de sa Religion, désire de remedier aux abus qui regnent en nôtre Pays; & aux violences de Motezuma. Cet homme, aprés avoir délivré nos Provinces de l'oppression qui les accabloit, se trouve obligé à suivre le chemin de Mexique par les terres de vôtre Republique, & souhaite de sçavoir en quoi ce Tyran vous a offensez, afin de prendre la défense de vôtre droit comme du sien propre, & de la mettre entre les autres sujets qui justifient ses prétentions. La connoissance que nous avons de ses bons desseins, & l'experience que nous avons faite de sa bonté, nous ont obligez à le prévenir, pour vous demander, & vous exhorter de la part de nos Caciques & de toute leur ligue, que vous receviez ces Etrangers comme les Bienfaicteurs & les Alliez de vos Alliez; & de la part de leur Capitaine, nous vous declarons qu'il vient avec un esprit pacifique, qui ne demande que la liber-

té du passage sur vos terres, aprés que vous serez persuadez qu'il ne désire que vôtre avantage, & que ses armes sont les instrumens de la justice & de la raison ; qu'elles soûtiennent la cause du Ciel ; que ceux qui les portent recherchent la paix & la douceur naturellement & par inclination, & n'usent de rigueur que contre ceux qui les offensent par leurs crimes, ou qui les provoquent. Alors les quatre Zempoales se leverent sur leurs genoux ; & après avoir fait une profonde inclination, ils se rassirent comme ils l'étoient durant la harangue.

Les Senateurs confererent entr'eux durant quelques momens : aprés quoi un de l'assemblée dit aux Ambassadeurs, au nom du Senat : *Qu'il recevoit avec toute sorte de gratitude la proposition des Zempoales & des Totonaques, dont on estimoit l'alliance : mais que pour faire une réponse juste au Capitaine de ces Etrangers, cela demandoit une plus mûre deliberation.* Sur quoi les Ambassadeurs se retirerent à leur logis, & on ferma les portes de la salle, afin d'examiner à loisir les inconveniens & les avantages de la proposition que les Ambassadeurs avoient faite de la part des Espagnols. Tous les Senateurs tomberent d'accord de l'importance de cette affaire, qui demandoit toute leur attention ; ensuite les avis furent partagez, & ce partage fit naître de grandes contestations. Les uns soutenoient que l'on

devoit accorder le passage aux Etrangers : les autres vouloient qu'on leur fit la guerre ; *afin* , disoient-ils , *de s'en défaire une bonne fois*. Il y eût encore un troisiéme avis, qui étoit de leur défendre le passage sur leurs terres, en leur faisant sçavoir qu'on ne s'y opposeroit pas hors des limites de la Province. Cette diversité d'opinions dura quelque-tems ; chacun crioit, sans rien conclure, jusqu'à ce que Magiscatzin, le plus ancien & le plus venerable du Senat, prit la parole : & ayant obtenu audience, la tradition rapporte qu'il s'expliqua en ces termes :

Nobles & vaillans Tlascalteques, vous sçavez bien qu'aux premiers siécles de nôtre établissement ; nos Sacrificateurs connurent par revelation, qui passe encore maintenant pour un des points de nôtre Religion, qu'une Nation invincible viendroit quelques jours, des Regions Orientales du monde que nous habitons. Que cette Nation auroit un Empire si absolu sur les élemens, qu'elle fonderoit des Villes mouvantes sur les eaux, & qu'elle se serviroit du feu & de l'air pour soumettre la terre : & quoi que les personnes de bon sens n'aient jamais crû qu'ils dûssent être des Dieux, ainsi que le vulgaire ignorant se le persuade, neanmoins la même tradition nous apprend, que ces hommes paroîtroient descendus du Ciel ; & qu'ils seroient si vaillans, qu'un seul en vaudroit mille des nôtres, & si genereux,

qu'ils n'auroient point d'autre vûë que celle de nous faire vivre selon la justice & la raison. Je ne puis vous dissimuler que mon esprit n'ait été agité, par la conformité que je trouve en ces caracteres, avec ce qu'on nous débite sur le sujet des Etrangers qui sont maintenant à nos portes. Ils viennent des Païs Orientaux; leurs armes sont de feu, & leurs embarcations sont des Villes sur la Mer. Pour ce qui est de leur valeur, la renommée vous a appris ce qui s'est passé à Tabasco, & leur generosité vous est connuë, par les obligations dont nos Confederez publient qu'ils leur sont redevables. D'ailleurs, si nous tournons les yeux vers ces Cometes & ces signes que le Ciel envoie coup sur coup sur nos têtes, ne semble-t-il pas qu'ils nous parlent interieurement, & qu'ils viennent comme les avant-coureurs de cette grande nouveauté? Que si c'est-là cette nation prédite par nos Propheties, quelqu'un se trouvera-t-il assez insolent & assez temeraire, pour vouloir éprouver ses forces contre le Ciel, & pour traiter d'ennemis, des hommes dont les armes sont appuyées de ses decrets? Pour moy, je redouterois au moins la colere des Dieux, qui châtient rigoureusement ceux qui se revoltent contre eux, & qui ne semblent envoyer leur foudre que pour nous apprendre l'obéissance: puisque la voix effroyable du tonnerre parle à tout le monde, mais qu'il ne fait du fracas que là où il trouve de la

résistance. Je consens neanmoins qu'on appelle effets du hazard, des signes si évidens, & que les Etrangers soient des hommes comme nous; quel mal nous ont ils fait, pour nous exciter à la vengeance ? Sur quelle injure pouvons-nous fonder cette violence ? Tlascala, qui maintient sa liberté par les victoires, qu'elle doit à la justice & à la raison qui accompagnent ses armes, entreprendra-t-elle de gaïeté de cœur, une guerre capable de ruiner cette haute estime qu'on a de son gouvernement & de sa valeur ? Ces gens apportent la paix; ils ne demandent que le passage sur les terres de nôtre Republique, ils ne prétendent point le tenter sans nôtre permission : où est leur crime; en quoi nous ont-ils offensez ? Ils recourent à nôtre protection, par la confiance qu'ils ont en celle de nos Alliez : perdrons-nous nos amis, pour en offenser d'autres qui souhaitent nôtre amitié ? Qu'est-ce que nos autres Alliez diront de cette action, si cinq cens hommes nous obligent à prendre les armes ? & pouvons-nous gagner autant de gloire à les vaincre, que nous perdrons de réputation pour les avoir apprehendez. Mon avis est, qu'on les reçoive avec toute sorte d'honnêteté, & qu'on leur accorde la permission qu'ils demandent de passer sur nos terres : puisque s'ils sont des hommes, ils ont la raison pour eux, & s'ils sont quelque chose de plus, ils ont la volonté des Dieux, plus puissante que la raison.

L'avis de Magiscatzin fut reçû avec ap-

plaudiſſement. Il alloit emporter toutes les voix, lorſqu'un des Senateurs demanda permiſſion de parler. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'eſprit & de cœur, appellé Xicotencal. Son merite, & pluſieurs bonnes actions à la guerre, l'avoient élevé à la Charge de Capitaine General. Lorſqu'on fut diſposé à l'écouter : *Ce n'eſt pas*, dit-il, *en toutes les affaires indifferemment, qu'on peut fonder une réſolution ſur l'avis d'une tête à cheveux gris, où l'on voit beaucoup de reflexions & peu d'entrepriſe, & qui conſeillera toûjours la patience, préferablement à la hardieſſe. Je revere autant qu'aucun autre, l'autorité & les ſentimens de Magiſcatzin : mais il ne vous paroîtra pas extraordinaire, qu'un homme de mon âge & de ma profeſſion ait d'autres vûës moins rafinées & peut-être plus certaines. Quand on parle de faire la guerre, on ſe trompe ſouvent ſur ce qu'on appelle prudence ; puiſque tout ce qui reſſemble à la crainte n'eſt point une vertu, mais une paſſion. Il eſt vrai, qu'on attend parmi nous ces Reformateurs Orientaux ; l'eſperance de leur arrivée dure encore dans les prédictions de nos Prophetes : mais ceux qui ſouhaiteroient d'être détrompez ſur ce ſujet, trouvent qu'elle tarde beaucoup. Cependant je n'ai pas deſſein de tourner en ridicule un bruit à qui la tolerance de pluſieurs ſiécles a acquis de la veneration : mais vous trouverez bon que je vous demande, quelle ſûreté nous avons, pour croire que ces Etrangers ſoient ceux qu'on nous a-*

promis ? Comptez-vous pour la même chose, de venir du côté de l'Orient, & de descendre de ces Regions du Ciel d'où nous voyons naître le Soleil ? les armes de feu, & les embarcations que vous appellez des Palais sur la Mer, peuvent-elles pas être des ouvrages de l'industrie des hommes, que l'on admire, parce qu'on n'a rien vû de pareil ? Ou peut-être n'est-ce rien qu'une illusion de ces prestiges qui imposent à la vûë, semblable à ceux que nous appellons science en nos Enchanteurs. Ce que ces Etrangers ont fait à Tabasco est une action de valeur, qui leur a fait battre une armée beaucoup plus forte qu'eux ; mais cela passe-t-il pour surnaturel à Tlascala, où l'on fait tous les jours de plus grands exploits, avec les seules forces de la Republique ? Quant à la generosité dont ils ont usé avec les Zempoales, elle peut être un artifice pour gagner à peu de frais l'affection des Peuples : au moins je la croirois une douceur suspecte, de la nature de celles qui flattent le goût pour faire avaler le poison ; puis qu'elle n'a point de rapport avec ce que nous avons appris d'ailleurs, de leur avarice, de leur orgueil, & de leur ambition. Ces hommes (si peut-être ils ne sont point des monstres que la Mer a vomi sur nos bords) ces hommes, dis-je, vivent suivant les mouvemens de leur caprice, affamez d'or & d'argent, abandonnez à tous les plaisirs de la terre. Ils attentent des nouveautez dangereuses à la justice & à la Religion : ils détruisent nos Temples, & mettent en pieces nos Autels : ils blas-

phêment contre nos Dieux, & on les croit des hommes descendus du Ciel ; on doute si nous devons nous opposer à leurs violences ? On entend parler de paix sans se scandaliser ? Si les Zempoales & les Totonaques les ont reçûs en leur alliance, ils l'ont fait sans nous consulter ; c'est une faute d'attention dont ceux qui prétendent se prévaloir doivent être châtiez. Pour ce qui est de ces impressions & de ces signes funestes en l'air, que Magiscatzin a si fort exagerez, ils doivent nous persuader de les traiter comme nos ennemis, d'autant plus, que ces signes annoncent toûjours des malheurs & des afflictions. Le Ciel ne fait point de prodiges pour nous avertir de ce que nous pouvons esperer, mais seulement de ce que nous devons craindre : car le bonheur qu'il nous envoye n'est point accompagné d'horreur ; & il n'allume point des Cometes pour endormir nos soins, & nourrir nôtre négligence. Mon avis est donc d'assembler nos troupes, & d'exterminer une bonne fois ces Etrangers, puis qu'ils tombent entre nos mains, portant le caractere que les étoiles nous ont marqué, de Tyrans de nôtre Patrie & de nos Dieux : & qu'ayant égard à leur châtiment, autant qu'à la réputation de nos armes, nous fassions connoître que ce n'est pas la même chose, d'être immortels à Tabasco, & invincibles à Tlascala.

Ces raisons firent plus d'impression sur l'esprit des Senateurs, que celles de Magiscatzin ; parce qu'elles avoient plus de rapport à l'inclination de ces gens, nez

entre les armes, & qui ne respiroient que la guerre. Neanmoins, lors qu'on remit l'affaire en déliberation, on résolut, par forme de temperament, que Xicotencal assembleroit les troupes de la République, & marcheroit afin de s'éprouver contre les Espagnols; supposant que s'il les défaisoit, c'étoit autant de credit gagné pour la Nation; qu'au contraire, s'il étoit battu, la République auroit toûjours une voye ouverte pour traiter de la paix, en rejettant la faute de cette insulte sur les Otomies, & faisant croire que c'étoit un désordre & un contre-tems de la ferocité de cette Nation. Pour cet effet, ils firent retenir les Zempoales, sans qu'il parût neanmoins qu'ils fussent en prison, aïant égard à conserver leurs Alliez; parce qu'ils ne laissoient pas de connoître le peril de cette entreprise, qu'ils faisoient assez brusquement: braves en ce qu'ils en remettoient le succez sur leur valeur, & sages en ce qu'ils ne perdoient point de vûë les accidens de la fortune, qui pouvoit leur être contraire.



CHAPITRE XVII.

Les Espagnols prennent la resolution de s'approcher de Tlascala, à cause de la détention de leurs Envoyez. Ils combattent contre un gros de cinq mille Indiens, qui leur avoient dressé une embuscade; après quoi ils sont attaquez par toutes les troupes de la République.

LEs Espagnols demeurerent huit jours à Xacozingo, attendant leurs Envoyez, dont le retardement faisoit déja soupçonner quelque chose de fâcheux, en sorte que Cortez, par le conseil de ses Capitaines & des Chefs des Indiens, qu'il consultoit aussi, afin de les entretenir dans la confiance, resolut de continuer sa marche, & de se camper plus prés de Tlascala, afin d'observer les démarches de ces Indiens. Il consideroit que s'ils vouloient la guerre, comme il le jugeoit par plusieurs indices, confirmez par la détention de ses Ambassadeurs, il étoit à propos de leur ôter le tems de faire de plus grands préparatifs, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils eussent l'avantage d'assembler toutes leurs forces, & de lui présenter la bataille à la campagne. Il fit aussi-tôt marcher l'Armée en bon ordre, sans oublier aucune des précautions que l'on doit prendre en un

Pays ennemi. Sa marche étoit entre deux montagnes ſeparées par une vallée fort agréable. Il n'avoit pas encore fait deux lieuës, lors qu'il ſe vit arrêté par une muraille fort haute, qui prenant d'une montagne à l'autre, barroit entierement le chemin. Cet ouvrage étoit également fort & magnifique, & marquoit le pouvoir & la grandeur de ſon entrepreneur. Elle étoit de pierre taillée en dehors, & liée avec de la terre-glaiſe forte comme un ciment. Son épaiſſeur étoit de trente pieds, ſa hauteur d'une toiſe & demie, finiſſant en parapet, ainſi qu'il ſe pratique en nôtre maniere de fortifier les Places. L'entrée étoit oblique & fort étroite, la muraille faiſant en cet endroit deux avances, qui entroient l'une ſur l'autre l'eſpace de dix pas. On apprit des Indiens de Zocothlan, que cette eſpece de fortification marquoit la ſéparation des bornes de la Province de Tlaſcala, dont les Gouverneurs l'avoient élevée autrefois, à deſſein de ſe garentir des invaſions de leurs ennemis. Ce fut un grand bonheur, qu'ils ne s'aviſerent point de la défendre contre les Eſpagnols; ſoit qu'ils n'euſſent pas eu le tems de ſortir, pour aller combattre à ce rempart; ſoit qu'ils euſſent réſolu de les attendre en pleine campagne, afin d'employer toutes leurs troupes, & d'ôter au plus petit nombre l'avantage de combattre dans un lieu étroit.

L'Armée paſſa de l'autre côté ſans déſordre & ſans empêchement; & aprés qu'el-

le eut réformé ses bataillons, on continua de s'avancer peu à peu, jusqu'à ce qu'on trouvât un terrein plus étendu, où les gens détachez découvrirent de loin vingt ou trente Indiens, dont les pennaches, qui faisoient entre eux la plus grande parure des soldats, firent connoître qu'il y avoit des gens de guerre en campagne. On en avertit le General, qui commanda qu'on essaïât de les faire approcher, par des signes de paix, sans marquer d'empressement à les suivre; parce que le pays où l'armée se trouvoit étoit inégal, & qu'on y voïoit des hauteurs, & certains rideaux propres à cacher une embuscade. Il suivit ces gens détachez avec huit Cavaliers, donnant ordre aux Capitaines de faire avancer l'Infanterie, sans la presser; puisqu'on ne trouve jamais d'avantage à mettre le Soldat hors d'haleine par une trop grande diligence, & à entrer en une occasion avec des troupes fatiguées.

Les Indiens attendirent dans leur poste les six Cavaliers, qui composoient le détachement à la tête de l'armée; & lorsqu'ils furent assez proche, ils tournerent le dos, sans s'arrêter ni à leurs cris, ni aux signes qu'ils faisoient pour leur persuader qu'on ne demandoit que la paix. En ce moment on découvrit une autre troupe plus éloignée, où les premiers se jetterent, & tous ensemble firent tête aux Cavaliers, & se mirent en défense. Les quatorze Cavaliers se joignirent, & chargerent cette troupe, plus

pour découvrir ce qui étoit derriere eux, que pour aucune raison qu'on eût de craindre un si petit nombre d'Indiens. Cependant ils soûtinrent vigoureusement le choc des chevaux, & se servirent si bien de leurs armes, que sans prendre garde à ceux qui tomboient, percez ou écrasez, ils blesserent deux Cavaliers & cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes qui étoit en embuscade, se découvrit alors, & vint au secours des Indiens. Comme l'Infanterie des Espagnols arrivoit de l'autre côté, elle se mit en bataille pour soûtenir l'effort des ennemis, qui venoient à la charge avec une grande furie; mais à la premiere décharge de l'artillerie, qui fit un grand carnage dans leur gros, ils tournerent le dos, & les Espagnols profitant de leur désordre, les suivirent en bon ordre, & avec tant de vigueur, qu'ils abandonnerent le champ de bataille, laissant soixante Indiens tuez sur la place, & quelques prisonniers. Le General ne voulut pas suivre la victoire, parce que le jour baissoit, & qu'il avoit dessein de les épouvanter plûtôt que de les détruire. On se saisit de quelques maisons qui étoient proches du champ de bataille, où les Soldats trouverent des rafraichissemens, & où ils passerent la nuit avec beaucoup de joïe, sans oublier les soins necessaires en ces occasions, où l'on fait veiller quelques soldats pour assurer le repos des autres.

Le jour suivant, on se remit en marche

avec le même ordre, & on découvrit les ennemis, qui s'avançoient avec plus de précipitation que d'ordre, en un gros plus fort que celui qui avoit été battu. Leurs troupes s'approcherent de nôtre Armée avec beaucoup de fierté & de grands cris, & sans mesurer la distance necessaire à la portée de leurs fléches, ils firent une décharge inutile, & en même tems ils se mirent sur la retraite, combattant toûjours de loin; particulierement les frondeurs, qui paroissoient d'autant plus courageux, qu'ils étoient les plus éloignez. Cortez connut d'abord, que cette retraite tenoit plus du stratagême, que de la crainte; & s'attendant à un plus rude combat, il les suivit avec toutes ses troupes unies, jusqu'à ce qu'ayant passé une hauteur qui étoit en son chemin, il vit dans la plaine une Armée, dont le nombre, à ce qu'on publie, passoit celui de quarante mille hommes. Ces troupes étoient composées de diverses Nations, distinguées par les couleurs de leurs devises & de leurs plumes. Les Nobles de Tlascala étoient à la tête, suivis de tous leurs Alliez. Xicotencal avoit le commandement general, étant, comme on l'a dit, le Chef des Armées de la République. Ceux qui obéïssoient à ses ordres, envoyoient des troupes auxiliaires, commandées par leurs Caciques, ou par les plus vaillans d'entr'eux.

Il y avoit de l'apparence que les Espa-

gnols feroient étonnez, de fe voir en tête une Armée qui furpaffoit de fi loin leurs forces : mais l'experience qu'ils avoient fait à Tabafco fervit beaucoup à les animer en cette occafion. Cortez, qui reconnut fur leurs vifages une ardeur qui les pouffoit à combattre, ne s'arrêta pas à les haranguer. Ils defcendirent l'éminence, d'un air ferme & gai ; & comme le terrein étoit rude & inégal, où il étoit difficile de manier les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à repouffer les ennemis. On fit tirer de haut en bas une volée de toutes les pieces d'artillerie, pour faire retirer les troupes qu'ils avoient détachées à deffein de difputer la defcente aux Efpagnols : mais du moment que les Cavaliers trouverent un terrein favorable, & qu'une partie de l'infanterie fe fut avancée dans la plaine, ils gagnerent affez de champ pour placer leur artillerie. Le gros des ennemis étoit éloigné un peu plus que de la portée du moufquet : ils ne combattoient encore que par des cris & par des menaces ; & lors que nôtre armée fit un mouvement pour les charger, ils fe retirerent tout à coup, par une efpece de fuite, qui n'étoit en effet qu'un autre ftratagême de Xicotencal, qui cherchoit à faire avancer les Efpagnols afin de parvenir au deffein qu'il avoit de les envelopper, & de les attaquer de tous côtez. On le reconnut bien-tôt : car à peine nôtre Armée eut-elle abandon-

né la hauteur qu'elle avoit à dos, & qui la couvroit de ce côté-là, qu'une partie de celle des ennemis s'ouvrit en deux ailes, qui s'étendant par la campagne, occuperent tout le terrein, & formerent comme un grand cercle autour des Espagnols. L'autre partie des Indiens accourut aussitôt, avec une diligence incroyable, doubler les rangs de la premiere enceinte, qu'ils resserroient toûjours, étant eux-mêmes si pressez & si animez, qu'on fut obligé, afin de faire tête par tout, de donner quatre faces au bataillon, & de songer à se défendre avant que d'attaquer, suppléant par l'union & par le bon ordre, à l'inégalité du nombre.

L'air frappé du son d'une infinité de cris, qui faisoient un bruit effroyable, parut en un moment obscurci par la quantité des fléches que les Indiens tiroient sur les Espagnols. Les dards & les pierres tomboient sur eux comme la grêle; mais les ennemis remarquant que tous leurs traits faisoient peu d'effet, en vinrent bien-tôt aux mains avec leurs massuës & leurs épées, quoiqu'on en fist un grand carnage, qui ne diminuoit rien de leur obstination. Cortez à la tête des Cavaliers, couroit aux endroits où le péril étoit le plus pressant, rompant à coup de lance, & dissipant ceux qui s'approchoient le plus près. Les Arquebusiers ne faisoient pas moins de mal aux Indiens,

qu'ils leur caufoient de frayeur : & l'artillerie, qui ne perdoit pas un feul coup, abattoit par fon bruit ceux que les bales avoient épargnez. Comme le plus grand point d'honneur entre les Indiens, étoit de dérober aux ennemis la connoiffance du nombre de leurs bleffez & de retirer les morts, ce foin occupoit tant de gens, que leurs troupes en diminuoient confiderablement : en forte qu'ils éclairciffoient leurs rangs, & qu'ils commençoient à fe retirer, & à témoigner moins de hardieffe. Sur quoi Cortez ne voulant pas leur donner le loifir de fe reconnoître & de fe raillier, afin de ferrer encore fa petite troupe, fe réfolut de les charger avec cette partie du bataillon qui étoit le moins fatigué, à deffein de s'ouvrir le paffage jufqu'à un pofte, où il pût oppofer aux ennemis toutes fes troupes de front. Il communiqua fon deffein aux Capitaines, & ayant mis fes Cavaliers fur les ailes du bataillon, il le fit marcher à grands pas contre les Indiens, en invoquant faint Pierre à haute voix. Les ennemis foûtinrent vigoureufement le premier effort, en fe fervant de leurs armes avec beaucoup d'adreffe : mais la furie des chevaux, qui leur paroiffoit quelque chofe de furnaturel, les jetta dans une fi grande frayeur & un fi grand défordre, qu'en fuyant de tous côtez, ils fe heurtoient & fe bleffoient les uns les autres en fe faifant eux-mêmes tout le

mal qu'ils vouloient éviter.

Pierre de Moron, monté sur une cavale tres-vîte, mais un peu forte en bouche, s'engagea si avant en la mêlée que plusieurs Nobles Tlascalteques, qui s'étoient rail-liez ensemble pour ce sujet, l'attaquerent en le voyant separé des autres Cavaliers; & après lui avoir saisi sa lance & le bras de la bride, ils donnerent tant de coup à la cavale, qu'elle tomba morte sous lui. Aussi-tôt ils couperent la tête à cet animal: quelques Auteurs ajoûtent que ce fut d'un seul coup d'épée; mais ces exagerations ne rendent point l'action plus considerable. Moron reçut quelques legeres blessures, & fut fait prisonnier: neanmoins il fut secouru par les autres Cavaliers, qui le mirent en liberté, après avoir tué les Indiens qui l'emmenoient. Cette accident nuisit beaucoup au dessein du General, parce qu'il donna aux ennemis le tems de reprendre leurs rangs, dont ils vinrent serrer une autre fois les Espagnols, qui étant extrêmement fatiguez du premier combat, qui avoit duré plus d'une heure, commencerent à douter du succez de celui-ci. Cependant la necessité redoublant leur courage, ils se disposoient à une nouvelle charge, lorsque les cris des ennemis cesserent tout à coup; & un subit & profond silence tombant sur cette multitude de gens armez, on n'entendit plus que le bruit de leurs petites timbales & de leurs cors, qui

ſonnoient la retraite à leur maniere. On connut en effet qu'ils la faiſoient, par le mouvement de leurs troupes vers le chemin de Tlaſcala, juſqu'à ce qu'une colline les déroba à la vûë des Eſpagnols, à qui ils abandonnerent le champ de bataille.

Une avanture ſi extraordinaire leur donna le moyen de reſpirer. D'abord elle leur parut une eſpece de miracle, parce qu'ils ne pouvoient l'attribuer à une cauſe naturelle : néanmoins on apprit depuis, par quelques priſonniers, que Xicotencal avoit commandé la retraite; à cauſe qu'il avoit perdu en cette occaſion la plus grande partie de ſes meilleurs Officiers, & qu'il ne ſe trouvoit plus en état de faire agir ce grand nombre de troupes, privées de leurs Commandans. Pluſieurs Nobles Indiens perirent auſſi dans ce combat, qui leur coûta beaucoup de ſang : Neanmoins, malgré cette perte, & leur retraite précipitée, & quoique les Eſpagnols fuſſent demeurez les maîtres du champ de bataille, les Tlaſcalteques firent une entrée triomphante en leurs logemens. Ils croyoient que de n'être pas vaincus, c'étoit avoir remporté la victoire; mais la tête de la cavale faiſoit le principal ſujet de leur joïe, & tout l'appareil du triomphe. Xicotencal la portoit devant ſoi, ſur la pointe d'une lance. Il l'envoya bien-tôt après à Tlaſcala, où il fit préſent au Senat de cette redoutable dé-

poüille, qui fut regardée avec beaucoup d'étonnement, & depuis sacrifiée solemnellement dans un de leurs Temples : victime fort convenable à ces Autels, & plus pure que les Dieux mêmes qu'ils prétendoient honorer par ce sacrifice.

Dix ou douze de nos Soldats furent blessez, & quelques Zempoales, dont le service fut d'un grand secours, l'exemple des Espagnols n'excitant pas moins leur valeur naturelle, que le dépit de voir qu'on avoit rompu & méprisé leur alliance. On découvroit à quelque distance du lieu où on avoit combattu, un petit Bourg sur une hauteur qui commandoit sur toute cette plaine. Cortez voyant que ses troupes, extrêmement fatiguées, avoient besoin de repos, se résolut d'occuper ce poste, ce qu'il fit sans difficulté; parce que les Habitans s'en étoient retirez aussi-tôt qu'ils eurent vû la retraite de leurs troupes. Ils y avoient laissé toute sorte de rafraîchissemens, qui servirent à renouveller les provisions de l'armée, & à réparer les forces des Soldats. Ils n'y trouverent point assez de couvert pour toutes les troupes; mais les Zempoales remedierent à cette incommodité, par les barraques qu'ils construisirent en fort peu de tems, où on ajoûta tout ce que l'art pouvoit fournir de nouvelles fortifications à la nature du lieu, déja fort par sa situation, en faisant des remparts de terre & de facines : & tous les Soldats

s'occuperent le reste du jour à cet ouvrage, avec tant d'ardeur & de joïe qu'ils sembloient se délasser par cette preuve de leur diligence. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien le peril où ils étoient engagez ; & ils voyoient assez que la guerre n'étoit pas encore terminée ; mais ils attendoient du secours du Ciel, tout ce qu'ils n'osoient se promettre de leurs propres forces ; & comme ils sentoient par les effets, qu'il s'étoit déclaré en leur faveur, tout ce qu'ils croyoient avant cela avoir besoin d'un miracle pour réüssir, commençoit à leur paroître possible.

CHAPITRE XVIII.

L'armée de Tlascala se rassemble, & donne une seconde bataille, où elle est défaite par la valeur des Espagnols, & par un nouvel accident qui la met en désordre.

ON parloit fort diversement à Tlascala du succez de cette bataille. On pleuroit en public la mort de tant de Capitaines & de tant de Caciques ; & ce sentiment de douleur en avoit fait naître d'autres biens differens entre-eux. Les uns demandoient la paix, en disant que les Espagnols étoient immortels : les autres les chargeoient d'injures & de menaces, en se consolant sur la mort de la cavale, qui é-

toit l'unique avantage qu'ils eussent remporté. Magiscatzin se glorifioit d'avoir prévû cet accident : il repetoit à ses amis ce qu'il avoit remontré au Senat, & parloit sur ce sujet comme un homme, qui repaissoit sa vanité du mauvais succez d'un avis contraire au sien. Xicotencal envoyoit demander de nouvelles recrûës pour fortifier ses troupes, en diminuant la perte qu'il avoit faite, & ne s'en servant que pour exciter le Peuple à la venger. Un des Caciques confederez arriva fort à propos, avec dix mille Indiens de guerre qui étoient ses Sujets ; & ce secours parut être un effet de la providence des Dieux. Le courage s'augmenta avec les forces : en sorte que le Senat résolut que l'on feroit de nouvelles levées, & que l'on continueroit la guerre.

Le jour qui suivit la bataille fut employé seulement par Cortez, à fortifier son quartier par de nouveaux ouvrages, qui pussent soûtenir l'avantage qu'il tiroit de sa situation. Il auroit bien voulu remettre sur pied le traité de paix : mais il ne trouvoit point de voie pour reprendre cette negociation ; parce que les quatre Zempoales qu'il avoit envoyez à Tlascala, & qui étoient revenus à l'armée par des chemins détournez, y avoient rapporté une extrême frayeur, qui épouventoit tous les autres. Ils avoient rompu, fort heureusement pour eux, une étroite prison, où on les avoit jettez le jour même que Xicotencal

ſe mit en campagne. Ils y étoient deſtinez à appaiſer par leur ſang les Dieux de la guerre : & ſur le rapport qu'ils faiſoient de cette cruauté , il n'étoit ni honnête , ni aisé , d'obliger les autres à s'expoſer au même péril.

Le repos même des ennemis donnoit de l'inquietude à nôtre General. Aucun de leurs partis ne paroiſſoit ; & Xicotencal avoit fait ſa retraite d'une maniere qui témoignoit que la queſtion n'étoit pas encore décidée. Cortez , ſuivant les regles de la guerre , devoit conſerver ſon poſte , afin d'y trouver une retraite en cas qu'il en eût beſoin : neanmoins cette réſolution n'étoit pas ſans inconveniens. Ce ſoin de fortifier le quartier auroit été attribué par les Indiens , à un défaut de courage ; & cette réflexion étoit tres-importante , en une guerre où l'on ne combattoit pas moins par la réputation , que par la force des armes.

Pour ſatisfaire à tout en même tems , le General réſolut de ſortir le lendemain au matin , à deſſein de prendre langue , de reconnoître le pays , & de tenir l'ennemi en reſpect. Il fit lui - même cette faction , à la tête de ſes Cavaliers , ſuivi de deux cent Fantaſſins , moitié Eſpagnols & moitié Indiens Zempoales.

Il faut demeurer d'accord que ce mouvement n'étoit pas ſans un extrême peril , devant un ennemi tres-puiſſant , & dans un pays où il étoit difficile d'éviter les

embuscades. Cortez pouvoit s'exposer moins, puisqu'il hazardoit en même tems le succez de l'entreprise, & la vie de ceux qui se sacrifioient pour lui : & selon nôtre sentiment, cette action, quelque hardie qu'elle soit, n'est pas un bon modele pour ceux qui commandent des armées. Le salut du Public est attaché à leur conservation; & tout l'emploi de leur valeur doit être, d'en inspirer dans le cœur de leurs Soldats. On pourroit l'excuser par plusieurs exemples de Capitaines très-fameux, que l'on voyoit affronter les premiers dangers à la tête de leurs armées, executant avec l'épée ce que leur bouche ordonnoit : mais quelque excuse qu'on apporte en leur faveur, ils sont toûjours plus obligez à la fortune. Ainsi nous laisserons Cortez chargé de ce reproche, qui ne le deshonore point, & qui est en effet le meilleur défaut d'un Capitaine.

Il s'avança avec sa troupe jusqu'à des Villages qui étoient sur le chemin de Tlascala, où les soldats trouverent beaucoup de provisions de bouche, & où ils firent quelques prisonniers, dont il apprit que Xicotencal étoit campé à deux lieuës de là, assez près de la Ville, & qui assembloit de nouvelle troupes contre les Espagnols. Cette connoissance obligea le General à retourner en son quartier, laissant ces Villages détruits par les Zempoales, qui étant extrêmement irritez du procedé des

des Tlaſcalteques, mirent le feu par tout. Cortez n'approuvoit point cet excez de vengeance mais il les en reprit aſſez foiblement, parce qu'il n'étoit pas fâché que les ennemis ſçûſſent qu'il ne craignoit point la guerre dont ils le menaçoient, puiſqu'il les y provoquoit par de nouvelles hoſtilitez.

Le General fit mettre en liberté tous les priſonniers qu'on avoit faits à cette ſortie; & il les careſſa d'une maniere obligeante, & propre à leur faire perdre la crainte qu'ils avoient des Eſpagnols, & à leur donner de bonnes impreſſions de ſa douceur. Il choiſit entre ces priſonniers ceux qui lui parurent les plus habiles; & il en chargea deux ou trois de porter une lettre à Xicotencal, qui contenoit. *Que le General des Eſpagnols étoit affligé de la perte que le Peuple de Tlaſcala avoit faite dans ces derniers combats: mais que ce mal ne devoit s'imputer qu'à ceux qui en avoient été la cauſe, en recevant à main armée, des gens qui venoient leur propoſer la paix. Qu'il la demandoit encore, oubliant tous les outrages qu'on lui avoit faits. Que s'il ne recevoit cette grace à l'heure-même; & s'il ne quittoit les armes, il l'obligeroit à détruire la Ville de Tlaſcala, pour en faire un exemple qui feroit trembler tous les Peuples voiſins, en entendant prononcer le nom de cette malheureuſe Ville.* Les Indiens partirent avec cette lettre, fort ſatisfaits, & fort bien inſtruits. Ils promirent de revenir bien-tôt avec la ré-

ponse : & en effet, ils ne tarderent pas long-tems à s'acquitter de leur parole, en retournant dans un état pitoyable, pleins de sang & couverts de blessûres, par la cruauté de Xicotencal, qui avoit crû devoir punir ainsi la hardiesse qu'ils avoient euë, de lui faire une proposition de cette nature. Il n'avoit pas voulu les faire mourir, afin qu'ils parussent en ce miserable état devant les yeux de Cortez, & que cette circonstance expliquât encore mieux sa résolution, qu'ils exposerent en ces termes : *Que demain au lever du Soleil, ils se verroient en pleine campagne. Que son dessein étoit de le prendre en vie, avec tous ceux qui le suivoient, & de les porter sur les Autels de ses Dieux, pour leur faire un sacrifice agreable de leur sang, & de leurs cœurs. Qu'il l'en avertissoit de bonne heure, afin qu'il eût le tems de s'y préparer.* C'est ainsi que cet Indien faisoit connoître qu'il n'étoit pas accoûtumé à diminuer la gloire de ses victoires, en surprenant ses ennemis.

Cortez fut plus irrité qu'étonné, de l'insolence de ce Barbare, sans neanmoins négliger son avis, ni mépriser son conseil. Il sortit donc à la pointe du jour, avec toute son armée, laissant seulement quelques Soldats dans le Fort, pour le défendre. Il s'avança environ demi-lieuë, jusqu'à un poste avantageux pour recevoir l'ennemi, où il forma ses bataillons suivant la nature du terrein, & ce que l'experience lui avoit appris de la maniere de combattre contre

ces Barbares. L'artillerie fut placée ſur les ailes, en une juſte diſtance pour faire une grande execution. En cet ordre, Cortez ayant détaché quelques Cavaliers pour battre la campagne, demeura à la tête des autres, afin de porter du ſecours où il ſeroit neceſſaire, & attendit le ſuccez de cette journée, avec une intrepidité qui paroiſſoit ſur ſon viſage. Il n'eut pas beſoin de ſon éloquence pour animer ſes Sodats ; parce qu'il les voyoit marcher avec joie & confiance, l'habitude de vaincre faiſant naître dans leurs cœurs un ardent déſir d'en venir aux mains.

Les batteurs d'eſtrade revinrent bien-tôt donner avis que l'ennemi s'avançoit, avec une puiſſante armée ; & un moment aprés on découvrit ſon avant-garde. La Campagne étoit comme inondée d'Indiens armez, autant que la vûë pouvoit s'étendre, & même au-delà des bornes de l'horiſon. Leur armée paſſoit le nombre de cinquante mille hommes, ainſi qu'ils l'avoüerent depuis ; & c'étoit là le dernier effort de la Republique & de tout ſes alliez ; à deſſein de prendre les Eſpagnols en vie, & de les conduire chargez de fers ſur les Autels, pour en faire des ſacrifices, & enſuite de celebres repas. On voyoit au milieu de leurs troupes un aigle d'or élevé fort haut, & qui n'avoit point encore paru dans les autres combats. C'étoit l'enſeigne des Tlaſcalteques, qu'ils ne portoient que dans les occaſions de la derniere importance. Ils

s'avançoient avec une diligence incroyable, lors qu'étant à la portée du canon, on leur en fit une décharge, qui modera beaucoup leur ardeur. Ils s'arrêterent quelques tems, suspendus entre la colere & la crainte : enfin la colere prenant le dessus, ils se raillierent, & marcherent jusqu'à ce qu'ils pussent faire agir leurs frondes & leurs arcs, où ils se virent arrêtez une seconde fois, par la frayeur des coups d'arquebuses, & par l'adresse des Arbaletriers.

Le combat dura long-tems de cette maniere, fort sanglante pour les Indiens, mais peu dommageable aux Espagnols, favorisez par la difference des armes, & par le bon ordre & l'union dont ils combattoient. Les Indiens s'apperçûrent enfin, que cette façon de combattre leur coûtoit beaucoup de sang, & ruinoit insensiblement leurs troupes ; ils jetterent donc tout d'un coup sur les Espagnols un gros fort serré, & poussé, comme il sembloit, par ceux qui venoient derriere ; & cette épaisse multitude tomba sur nos gens & sur leurs alliez, avec tant d'impetuosité & de fureur, qu'elle rompit les rangs, & mit leurs bataillons en désordre. On eut besoin en cette extrêmité, de toute la valeur des Soldats, de toute la présence d'esprit & diligence des Capitaines, de la furie des chevaux, & de l'ignorance des Indiens dans l'art militaire, afin de pouvoir refor-

mer les bataillons ; comme on le fit enfin avec beaucoup de peine, & un furieux carnage des ennemis qui s'étoient mêlez dans nos rangs.

Un accident semblable à celui qui étoit arrivé à l'autre bataille, fit voir pour la seconde fois, que la providence Divine n'abandonnoit pas sa propre cause. On vit une grande confusion parmi les troupes ennemies : elles faisoient divers mouvemens opposez les uns aux autres, en se partageant, & se présentant leurs armes. Tout cela aboutit à une retraite en désordre, qui se tourna en une fuite pour ceux qui combattoient à l'avant-garde. Cortez les fit charger & poursuivre, sans néanmoins s'engager trop avant ; parce qu'il ne vouloit pas s'exposer à être envelopé, & à combattre trop loin de son Fort.

On apprit que la cause d'une si étrange révolution étoit que Xicotencal, homme fier & emporté, qui usurpoit d'autant plus d'autorité, qu'on lui témoignoit de soumission, avoit fait des reprimendes outrageantes à un des principaux Caciques qui servoit sous son commandement, avec dix mille hommes de guerre. Cet insolent General avoit traité le Cacique de poltron & de lâche, parce qu'il étoit demeuré un peu en arriere lorsque les autres Indiens avoient chargé les Espagnols. L'Indien offensé de ces injures, s'en ressentit avec tant de vigueur, qu'il fut prêt d'en venir

aux mains avec Xicotencal, qu'il avoit défié au combat singulier. Tous les Soldats qu'il commandoit prirent part au ressentiment de l'affront fait à leur Cacique ; & se mirent en état de le venger : & les autres Caciques amis de l'offensé, se souleverent en même tems. Ils résolurent brusquement, de retirer leurs troupes d'une armée où on faisoit si peu de cas de leur zele & de leur valeur : & ils executerent ce dessein avec tant de précipitation & de chaleur, qu'ils mirent les autres troupes en désordre, en sorte que Xicotencal connoissant sa foiblesse, ne songea qu'à sauver ce qui lui restoit de gens de guerre, & abandonna aux Espagnols la victoire & le champ de bataille.

On n'a pas dessein de faire un miracle d'un évenement si extraordinaire, & si favorable aux Espagnols : au contraire, on avouë de bonne foi que la désobéïssance de ces Caciques fut un incident, qui peut arriver fort naturellement en une armée commandée par un General superbe, emporté, & peu absolu sur des Peuples qui ne font pas leurs propres interêts de ceux d'une Republique, dont ils ne sont qu'alliez. Néanmoins lorsqu'on fait réflexion sur la maniere dont ces puissantes troupes de Barbares furent rompuës & défaites par deux fois, ce qui passoit alors impossible à toutes les forces humaines, on reconnoîtra dans ces accidens le bras du Seigneur, dont la sagesse éternelle sçait appliquer à

ses fins, ce que les hommes appellent les effets du hazard, en se servant de ce qu'elle permet, pour executer ce qui est ordonné par les décrets de sa divine Providence.

Les Indiens perdirent en cette occasion un grand nombre de Soldats; & celui des blessez fut encore plus grand, ainsi qu'ils l'avoüerent depuis. Les nôtres n'eurent qu'un homme tué sur le champ, & environ vingt blessez, si legerement, que la nuit même il monterent la garde & firent les autres factions. Cependant, quoique cette victoire fût grande, & encore plus complette & plus admirable que la precedente, puisque les ennemis avoient plus de troupes, & qu'ils s'étoient retirez en fuïant, la nouveauté de cette insulte par laquelle les Espagnols s'étoient vûs rompus & mis en désordre, fit une telle impression sur les esprits des Soldats, qu'ils retournerent au quartier tristes & abattus, en un mot, comme des troupes vaincuës. Plusieurs disoient, avec peu de respect : *Qu'ils ne prétendoient point courir à une perte évidente, pour satisfaire la vanité de Cortez. Qu'il devoit se résoudre à reprendre le chemin de Vera-Cruz, puisqu'il étoit impossible d'aller plus avant ; autrement qu'ils executeroient eux-mêmes ce dessein, en le laissant sans autre compagnie, que celle de son ambition & de sa temerité.* Le General entendit ce murmure, & se retira à sa barraque, sans

chercher à ramener les esprits chagrins & mutinez, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus de la frayeur qui les troubloit, & qu'ils eussent reconnu l'absurdité de leurs propositions : car les remedes précipitez sont moins propres à guerir les maux de cette nature, qu'à les irriter : parce que la peur est une passion qui agit sur l'esprit des hommes, avec une violence qui fait ses premiers efforts contre la raison.

CHAPITRE XIX.

Cortez appaisse une nouvelle mutinerie de ses Soldats. Les Habitans de Tlascala prennent les Espagnols pour des Enchanteurs. Ils consultent leurs Devins : & par leur conseil, ils attaquent durant la nuit le quartier des Espagnols.

LEs chagrins inquiets des mécontens devenoient contagieux, & n'étoient plus retenus, ni par l'autorité des Capitaines, ni par les remontrances des gens bien intentionnez & affectionnez au General : en sorte qu'il jugea que sa présence étoit necessaire pour les reduire aux termes de la raison. Pour cet effet il commanda que tous les Espagnols s'assemblassent en la place d'armes, sous prétexte de déliberer sur l'état présent de leurs affaires : & ayant donné ordre adroitement, que les

plus mutins fussent placez le plus prés de sa personne, afin que cette espece de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit : *Il n'est pas besoin*, dit-il, *de s'étendre beaucoup sur ce que nous avons à faire maintenant, après avoir gagné en peu de tems deux batailles, où votre valeur n'a pas moins paru, que la foiblesse de nos ennemis. Il est vrai que les travaux de la guerre ne sont pas toûjours terminez par la victoire. La maniere d'en profiter a aussi ses difficultez ; & on doit au moins se précautionner contre les perils qui accompagnent souvent les bons succez, comme une espece de tribut imposé à la felicité des hommes. J'avouë neanmoins, mes amis, que ce n'est pas là le motif de mon inquiétude ; un besoin plus fort & plus pressant me rend votre conseil necessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arriere, revient dans l'esprit de quelques uns de nos Soldats ; qu'ils s'animent les uns les autres, à faire cette proposition. Je veux croire qu'elle est fondée sur quelque apparence de raison ; mais il n'est pas honnête qu'une affaire de cette importance se traite sourdement, en maniere de cabale. Il faut que chacun dise librement ce qu'il pense sur ce sujet ; afin que son zele pour le bien public soit autorisé, lors qu'il n'empruntera point la figure & les apparences d'un crime. Mais afin que chacun raisonne plus nettement sur ce qui convient à tout le monde, il faut avant toutes choses, considerer l'état auquel nous sommes, & prendre pour une bonne fois, une ré-*

solution qui ne souffre plus de contradictions. Cette expedition a été approuvée, pour ne pas dire applaudie, par vous autres, d'un consentement universel. Nous avons entrepris d'aller jusqu'à la Cour de Motezuma : nous nous sommes en quelque maniere sacrifiez à ce dessein en faveur de nôtre Religion & de nôtre Roi ; aprés quoi il y va de nôtre honneur & de nos esperances. Les Indiens de Tlascala, qui ont voulu s'y opposer avec tout le pouvoir de leur Republique & de leurs Alliez, ont été vaincus & dissipez ; & selon toutes les regles de la prudence humaine, il n'est pas possible qu'ils demeurent encore long tems sans nous demander la paix, ou sans nous accorder le passage libre sur leurs terres. Si nous obtenons cet avantage, à quel point doit-il élever nôtre réputation ? & quelle place pouvons-nous prétendre dans l'estime de ces Barbares, qui nous en donnent déja une entre leurs Dieux ? Motezuma, qui nous attend avec tant de crainte, comme il est aisé de le reconnoître par l'artifice de ces Ambassades qu'il nous a envoyées plusieurs fois, nous regardera avec bien plus de respect, après la défaite des Tlascalteques, qui sont les braves de son Empire, dont ils ont secoüé le joug par la force de leurs armes. Il y a beaucoup d'apparence qu'il nous offrira des partis avantageux dans la crainte que nous ne nous joignions à ces peuples revoltez contre lui : & il se peut faire aisément que les traverses que nous avons endurées de leur part, seront l'instrument dont Dieu veut se

servir pour avancer nôtre entreprise, en éprouvant nôtre constance ; puis qu'il n'est point obligé à faire des miracles en nôtre faveur, sans que nous y contribuions nôtre cœur & nos mains. Que si nous tournons maintenant le dos, outre que nous serons les premiers à qui les victoires auront fait perdre le courage, nous perdrons tout à la fois nos travaux, & le fruit qui les devoit suivre. Après cela, que pouvons-nous esperer, ou que ne devons-nous pas craindre ? Ces mêmes Peuples que nous avons vaincus, & qui sont encore tremblans & fugitifs, s'animeront par nôtre relâchement ; & étant les maîtres des défilez d'un Pays difficile, ils nous suivront, & nous déferont pendant nôtre marche. Les Indiens amis qui servent auprès de nous avec beaucoup de courage & de satisfaction, se sépareront de nos troupes, & tâcheront de s'échaper, afin d'aller en leur Pays, publier nôtre honte : & les Zempoales & les Totonaques, qui sont nos Alliez, & l'unique ressource de nôtre retraite, vont conspirer contre nous, après qu'ils auront perdu cette haute opinion qu'ils avoient de nos forces. Je reviens donc à dire, qu'il faut considerer tout avec beaucoup d'attention ; en mesurant les esperances que nous abandonnons, avec les perils ausquels nous nous exposons. Proposez & déliberez ce qui sera le plus expedient : je laisse toute sorte de liberté à vos sentimens, & j'ai touché ces inconveniens, plûtôt pour disculper le mien, que pour le défendre. Le General eut à peine achevé son discours, qu'-

un des mutins connoissant la raison, éleva sa voix, & dit à ses partisans : *Mes amis, nôtre General demande ce qu'il faut faire ; mais il nous l'enseigne en le demandant. Il est maintenant impossible de nous retirer sans nous perdre.*

Tous les autres témoignerent qu'ils étoient convaincus de cette verité, & confesserent leur faute. Le reste de l'armée applaudit à leur retour ; & on résolut par la voie d'acclamation, que l'on poursuivroit l'entreprise. C'est ainsi que l'on vit cesser pour un tems l'inquiétude de ces Soldats, qui souhaitoient de se voir en repos dans l'Isle de Cuba ; & un désir si mal fondé fut une des plus grandes difficultez qui travaillerent l'esprit, & exercerent la constance de Cortez en toute cette expedition.

La seconde déroute des Indiens affligea extraordinairement le Peuple de Tlascala. Cette nouveauté y causoit également de l'admiration & de la honte. Le Peuple crioit, que l'on fit la paix ; & les Senateurs ne trouvoient plus de moyen pour continuer la guerre. Les uns proposoient de se retirer aux montagnes avec leurs familles : les autres disoient que les Espagnols étoient des Divinitez, qu'il falloit appaiser par une promte obéïssance, & même par l'adoration. Les Senateurs s'assemblerent, afin de chercher quelque remede à tant de malheurs ; mais en raisonnant sur ce sujet, ils se trouverent si étourdis, qu'ils avoüerent

tous, que les forces de ces Etrangers paroiſſoient au deſſus de la nature. Neanmoins ils ne pouvoient ſe perſuader qu'ils fuſſent des Dieux, jugeant qu'il étoit contre le bon ſens, de s'accommoder en cela à la credulité du peuple : mais ils retomberent dans la penſée, que les exploits ſurprenans qu'ils faiſoient, étoient l'effet de quelques enchantemens. Sur quoi ils conclurent d'avoir recours à la même ſcience, afin de les vaincre, & de déſarmer un charme par un autre. Pour ce ſujet ils firent appeller leurs Magiciens & leurs Sorciers, dont le Demon avoit introduit l'abus & les impoſtures en ce Pays-là, où ils étoient fort reſpectez. Le Senat leur communiqua ſa déliberation, qu'ils approuverent, en l'appuyant par des réflexions myſterieuſes déclarant qu'ils étoient déja informez de l'embarras qu'on venoit de leur expliquer, & qu'ils avoient prévû & étudié cette matiere. Ils ajoûterent, que par le moyen de leurs figures magiques, & l'art de la devination, ils avoient déja découverts & pénétré le ſecret de ce myſtere, qui conſiſtoit en ce que les Eſpagnols étoient fils du Soleil, produits par l'activité de ſes influences ſur la terre des Regions Orientales. Qu'ainſi leur plus grand enchantement étoit la préſence de leur pere, dont la puiſſante ardeur leur communiquoit une eſpece de force au deſſus de la nature humaine, qui les faiſoit approcher de celle des

immortels : mais que l'influence cessoit lors que le Soleil déclinoit vers le Couchant ; qu'ils devenoient alors foibles & fletris comme les herbes des prairies, & rentroient dans les termes de la mortalité, comme les autres hommes : Que par ces raisons il falloit les attaquer durant la nuit, & les exterminer avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Les Senateurs donnerent plusieurs éloges au grand sçavoir des Magiciens, avec une extrême joie de ce qu'ils avoient trouvé le nœud de la difficulté, & frayé le chemin pour obtenir la victoire. Cette maniere de combattre durant la nuit, étoit tout-à-fait opposée à l'usage de ces Peuples : neanmoins comme les accidens extraordinaires ont peu d'égards pour la coûtume, cette importante résolution fut communiquée à Xicotencal, à qui on ordonna d'attaquer le camp des Espagnols aprés le Soleil couché, & de les exterminer avant qu'il se levât. Le General Indien commença à préparer toutes choses pour cette action, ajoûtant foi à l'imposture des Magiciens, d'autant plus qu'elle alloit à sa décharge, & qu'il sçavoit qu'elle étoit autorisée par l'avis du Senat.

Cependant les Espagnols eurent diverses rencontres de peu de consequence. Quelques troupes des ennemis parurent auprés du camp : mais elles se mirent en fuite avant que de combattre, & on les poussa avec assez de perte pour les Indiens. On fit

des ſorties, à deſſein de faire contribuer les Villages voiſins, dont les Habitans reçurent un traitement favorable, qui gagna aux Eſpagnols le cœur de ces Peuples, & une grande abondance de vivres. Le General donnoit ainſi tous ſes ſoins à empêcher que l'oiſiveté d'un campement ne fiſt relâcher quelque choſe de la vigilance des Officiers, & de la diſcipline militaire. Il poſoit pluſieurs ſentinelles au loin, & faiſoit faire la garde à toute rigueur : les chevaux étoient ſellez toutes les nuits, avec la bride à l'arçon; & le Soldat qui quittoit ſes armes, étoient condamné à dormir armé, ou à ne dormir point. Ces regles d'exactitude, qui ne paroiſſent ſuperfluës qu'aux negligens, furent alors fort neceſſaires à Cortez, car la nuit deſtinée à l'aſſaut étant arrivée; les ſentiuelles découvrirent un gros d'ennemis qni marchoit vers le camp, au petit pas, obſervant un grand ſilence, contre la coûtume de cette Nation. Ils en avertirent ſans faire aucun bruit : & comme cet incident tomba en un tems où nos ſoldats étoient ſur leurs gardes dans toutes les formes accoûtumées, on garnit promptement le rempart, & on prépara à loiſir tout ce qui étoit néceſſaire pour la défenſe.

Xicotencal étoit lui-même tellement enyvré de la créance qu'il donnoit au diſcours des Magiciens, qu'il penſoit trouver lés Eſpagnols languiſſans & ſans aucune force, & les tailler en pieces, avant que le

Soleil en eût la moindre connoissance ; neanmoins il n'oublia pas de se faire suivre de dix mille Indiens armez, pour aider à tuer les Etrangers, en cas qu'ils ne fussent pas encore entierement fletris par l'absence de leur pere. Nos soldats les laisserent approcher des remparts, sans faire aucun bruit ; & le General Indien ordonna trois attaques en divers endroits du quartier. Cet ordre fut executé par les Indiens avec beaucoup de diligence & de hardiesse ; mais ils trouverent par tout une résistance, à quoi ils ne s'attendoient pas. On les reçut si vigoureusement, que plusieurs y perdirent la vie ; & le reste prit d'autant plus d'épouvante, qu'ils avoient eu de confiance d'attaquer des murailles qu'ils croyoient trouver sans défense. Xicotencal reconnut un peu trop tard l'imposture de ses Sorciers, & la difficulté de cette entreprise : mais il ne consulta là-dessus, que sa colere & son courage. Il ordonna donc qu'on revînt de tous côtez à l'assaut, en poussant tout le gros de son Armée contre les remparts. On ne peut nier que ces Indiens ne témoignassent une valeur extraordinaire en ce combat, qui se faisoit contre l'usage ordinaire, durant la nuit, contre un place forte par l'art & par la nature. Ils s'aidoient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart où ils recevoient sans s'étonner les blessures, qu'ils rendoient plus profondes, en se poussant dans les armes des

des Eſpagnols : ainſi les premiers tomboient ſans que ceux qui les ſuivoient paruſſent rebutez par leur diſgrace. Le combat dura long-tems de cette maniere, où le déſordre des ennemis ne nous étoit pas moins favorable, que la difference des armes, juſqu'à ce que Xicotencal voyant qu'il lui étoit impoſſible de venir à bout de ſon deſſein, fit ſonner la retraite. Alors Cortez, qui avoit l'œil à tout, connoiſſant la foibleſſe des Indiens, qui ſe retiroient par troupes ſans aucun ordre, ſortit avec une partie de ſes gens de pied & tous ſes Cavaliers, qui ſe tenoient prêts, ayant garni de ſonnettes le poitrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux Indiens. Cette charge imprévûë jetta parmi eux une ſi terrible frayeur, qu'ils ne ſongerent qu'à fuir de tous côtez, ſans faire aucune réſiſtance. La campagne fut couverte de morts, & de bleſſez qui ne purent ſuivre les autres : & il n'y eut de nôtre côté, qu'un Zempoale tué & deux ou trois Eſpagnols bleſſez ; ce qui parut un miracle à tous ceux qui virent l'effroyable quantité de fleches, de dards & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les Soldats célébrerent une victoire qui leur avoit ſi peu coûté, par des démonſtrations ſingulieres de joie & de ſatisfaction ; quoi qu'ils ne ſçûſſent pas encore de quelle importance il leur étoit, d'avoir donné une épreuve de leur

valeur durant la nuit, ni l'obligation qu'ils avoient aux Magiciens de Tlascala, dont la sottise leur servit beaucoup en cette rencontre, puis qu'elle éleva la réputation des Espagnols jusqu'au dernier point de gloire, & leur fit obtenir la paix, qui est le meilleur fruit de la guerre.

CHAPITRE XX.

Le Senat ordonne à son General de faire cesser les hostilitez. Il n'obeït point, & prend la résolution d'insulter le quartier des Espagnols. On découvre & on châtie ses espions : & l'on commence à parler d'un traité de paix.

APrés que les Thascalteques eurent vû disparoître ces grandes esperances, qui n'étoient fondées que sur le succez d'une attaque qu'ils s'imaginoient devoir être favorisée du secours de la nuit, le Peuple commença à crier qu'il falloit faire la paix : & les Nobles, qui n'étoient pas moins étonnez que le vulgaire, se trouvoient alors dans les mêmes sentimens, quoi qu'ils fissent moins de bruit. Les Senateurs voyoient tous leurs raisonnemens vains, & tous leurs expediens malheureux ; ce qui leur causoit un chagrin, dont le premier effet fut de punir leur sotte credulité sur ces Sorciers, qui en avoient a-

busé. Ce n'étoit pas pour eux une nouveauté, d'être trompez par ces imposteurs; mais cette fourbe étoit d'une trop grande consequence, pour ne pas exciter la colere de ceux qui en avoient été surpris. Ils en sacrifierent donc deux ou trois des plus anciens sur les Autels de leurs Dieux ; ce qui servit de reprimende aux autres, qui apprirent ainsi aux dépens de leurs superieurs, qu'il falloit mentir en presence du Senat avec plus de précaution, & moins d'effronterie.

Aprés cette execution, les Senateurs s'assemblerent, à dessein d'examiner serieusement une affaire de cette consequence ; & tous conclurent à la paix. Ils donnerent alors aux lumieres de Magiscatzin, l'avantage d'avoir connu la verité : & les plus incredules avoüerent, que ces Etrangers étoient sans difficulté, les hommes celestes prédits par les propheties. On ordonna donc, qu'on envoyeroit à Xicotencal un ordre exprés de faire cesser toute sorte d'hostilitez, & de se tenir seulement sur ses gardes : en lui déclarant que le Senat vouloit faire un traité de paix, qui avoit été resolu dans l'assemblée ; & qu'on alloit nommer des Ambassadeurs, afin de la proposer, & de l'arrêter aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir en faveur de la Republique.

Xicotencal étoit si obstiné contre les Espagnols, & si aveuglé par l'estime qu'il fai-

soit de la force de ses armes, qu'il refusa d'obéïr à cet ordre, & répondit insolemment : *Que lui & ses Soldats étoient le veritable Senat ; & qu'ils auroient soin de soutenir la gloire de leur Nation, puisqu'elle étoit abandonnée par les Peres de la Patrie.* Il se préparoit à donner un second assaut durant la nuit au camp des Espagnols : ce n'étoit pas qu'il fist encore aucun fondement sur les impostures des Sorciers ; mais il croyoit qu'il lui étoit commode de tenir nos gens enfermez, afin de les prendre tous en vie plus aisément. Comme il vouloit marcher à cette action avec plus de troupes & de connoissance, & qu'il sçavoit que l'ardeur du gain attiroit de tous côtez au camp des Espagnols, les Paysans des Villages voisins, pour y porter des vivres, il fit choisir quarante Soldats Indiens, des plus hardis & des plus attachez à ses interets : il fit déguiser ces Soldats en Paysans, & il les envoya au camp chargez de fruits, de poules, & de mayz, afin qu'ils pussent entrer dans la place, en observer les défauts & les fortifications, & remarquer par quel endroit on pourroit l'attaquer avec plus de facilité. Quelques Auteurs disent que ces Indiens s'introduisirent en qualité d'Ambassadeurs de Xicotencal, qui feignit de rechercher un accommodement ; ce qui rendroit plus excusable l'inadvertance des Espagnols en cette occasion. Quoi qu'il en soit, les Indiens travestis entrerent

dans le camp, & trafiquerent familierement avec nos soldats, une bonne partie de la matinée, sans qu'on fist aucune attention sur ce qui les arrétoit en ce lieu-là, jusqu'à ce qu'un Zempoale reconnut qu'ils observoient curieusement la hauteur de la muraille, dont ils s'approchoient avec une affectation qui marquoit quelque dessein. Il en donna aussi-tôt avis au General : & comme les soupçons de cette nature ne sont jamais legers, puis qu'il n'y a point d'ombre qui n'ait un corps, il ordonna qu'on s'en saisît, ce qui fut executé au même temps. On examina séparément ces Indiens, qui avoüerent la vérité sans beaucoup de résistance ; quelques-uns pressez par la douleur des tourmens, & les autres par la seule crainte. Ils convenoient tous, que cette même nuit les ennemis devoient donner un second assaut au camp des Espagnols, & que Xicotencal s'y trouveroit en personne avec vingt mille hommes : qu'il avoit donné rendez-vous aux espions, à une lieuë du quartier, afin de disposer ses attaques sur le rapport qu'ils lui feroient des défauts de la muraille, & des endroits les plus foibles.

Cette entreprise fit d'autant plus de peine à Cortez, qu'il se trouvoit alors peu de santé : & qu'il coûte beaucoup moins à souffrir un mal, qu'à le cacher. Il ne gardoit jamais le lit dans ses maladies ; & il ne songeoit à se guerir que lors qu'il n'a-

voit plus autre chose à faire. Les Auteurs rapportent sur ce sujet, que durant cette guerre de Tlascala, les ennemis l'attaquerent une fois, lorsqu'il venoit de prendre une medecine, & qu'il monta à cheval, & se trouva à toutes les occasions les plus dangereuses de cette bataille, sans se souvenir du remede qu'il avoit pris, & qui ne fit son operation que le jour suivant, lorsque le repos du sujet lui rendit toute sa vertu, qui étoit comme suspenduë. On n'auroit pas touché cette circonstance, si Frere Prudence de Sandoval, dans son Histoire de l'Empereur ne l'avoit débitée comme un miracle, que Dieu, dit cet Auteur, fit en faveur de Cortez. Les Philosophes ne sont pas de cette opinion ; & c'est à eux qu'il appartient de prouver par des raisons, comment en ces rencontres la faculté naturelle peut oublier ses autres fonctions, étant alors uniquement occupée à suivre les mouvemens de l'imagination, remplie d'autres objets qui l'émeuvent bien plus puissamment : ou comment les esprits se recueïllant à la tête & au cœur, emportent avec eux toute la chaleur necessaire pour donner de l'activité au remede. L'on voit d'ailleurs, que le recit sincere du moindre incident peut-être permis à un Historien, lorsqu'il sert, comme ici, à faire connoître combien ce General étoit appliqué dans le combat, aux fonctions de son emploi, qui veritablement demande un homme tout

entier, quelque grandeur d'ame qu'il ait : & ces considerations ne sont pas indignes de l'Histoire lorsqu'elles proposent des exemples qui animent à les imiter.

Lorsque le General eut penetré les desseins de Xicotencal, par l'aveu de ses espions, il donna ordre à tout ce qui étoit necessaire pour la défense de son camp : aprés quoi il mit en déliberation, quel châtiment il devoit imposer à ces miserables, qui meritoient la mort suivant les loix de la guerre. Neanmoins il jugea que leur supplice ignoré des ennemis, étoit une juste punition, mais qu'il n'imprimoit aucune terreur : & comme il étoit alors bien plus utile de se rendre redoutable, que de se satisfaire, il ordonna que l'on coupât les mains à ceux qui avoient été les plus obstinez à celer la verité, au nombre de quatorze ou quinze : les autres eurent seulement les pouces coupez. C'est ainsi que Cortez renvoya ces espions à Xicotencal, avec ordre de lui dire de sa part ; *Qu'on s'ennuyoit de l'attendre : & que le General des Etrangers leur avoit laissé la vie, afin que les observations qu'ils avoient faites sur les fortifications, ne fussent pas perduës pour lui.* Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur dans l'armée des Indiens, qui marchoient déja pour l'attaque, qu'ils demeurerent également frappez de la nouveauté & de la rigueur du châtiment : sur tout Xicotencal fut extrêmement surpris, de voir ses des-

seins éventez, & ce fut là le premier coup qui l'atteignit au vif, & qui ébranla sa résolution. Il se mit en tête que les Etrangers n'auroient pû connoître ses espions, sans avoir quelque chose de divin. Cette vision commença à le chagriner, & à le faire balancer sur le parti qu'il avoit à prendre. Déja il panchoit du côté de la retraite, lors qu'elle devint une necessité pour lui par un autre incident, qui le força contre sa volonté, de faire ce que son obstination refusoit d'accorder à la raison. Divers Ministres envoyez de la part du Senat, arriverent en même tems; & ces gens, autorisez par leur caractere, lui ordonnerent de quitter le baton de General, parce que sa désobéïssance & l'insolence de sa réponse avoient obligé l'assemblée à revoquer la nomination en vertu de laquelle il commandoit les troupes de la Republique. Ils défendirent encore aux Capitaines de lui obéïr, sous peine d'être déclarez traîtres à la Patrie. Comme ces ordres arriverent au moment que les esprits étoient effrayez par l'horrible spectacle de leurs compagnons estropiez, & Xicotencal étonné de voir son secret pénétré, personne n'osa repliquer; & tout le monde se soumit aux decrets du Senat: en sorte que tout l'appareil de la guerre se dissipa en un moment. Les Caciques prirent le chemin de leurs Provinces, & les Tlascalteques celui de leur Ville, sans attendre d'autre commandement;

ment; & Xicotencal, qui n'étoit plus si fier, se trouva trop heureux, qu'on lui ôtât les armes des mains, & se retira à Tlascala, accompagné seulement de ses parens & de ses amis, qui le présenterent au Senat, cachant son dépit sous cette démonstration d'obéïssance.

Les Espagnols passerent cette nuit sous les armes, avec beaucoup d'inquiétude; & le jour suivant ils se reposerent, sans négliger leur sûreté, parce qu'ils n'étoient pas encore bien informez de tous ces mouvemens, quoique les Indiens qui apportoient des vivres les assurassent que l'Armée des Tlascalteques étoit rompuë, & qu'ils demandoient la paix. Cette incertitude dura jusqu'au lendemain, que les sentinelles découvrirent au point du jour, sur le chemin de Tlascala, une troupe d'Indiens qui venoient au camp, & qui paroissoient chargez de quelques fardeaux. Cortez ordonna aux sentinelles de se retirer au Fort, afin de laisser aux Indiens la liberté de s'approcher. Leur troupe étoit conduite par quatre personnages venerables, fort parez à leur maniere, & dont l'habit & les plumes blanches marquoient qu'ils venoient demander la paix. Ils étoient suivis par leurs serviteurs; après lesquels vingt ou trente Tamenes marchoient, chargez de toutes sortes de vivres. Ils s'arrêtoient de tems en tems, comme des gens qui ont de la crainte; & ils faisoient de grandes inclinations

de corps vers le camp des Espagnols, tâchant de se remettre de leur fraïeur durant ces ceremonies. Ils se baissoient jusqu'à mettre leurs mains à terre, qu'ils portoient à leurs levres en se relevant ; ce qui étoit la reverence dont ils usoient seulement en présence de leurs Princes. Lorsqu'ils furent contre la muraille, ils rendirent leurs derniers hommages, en encensant le Fort. En ce moment Marine parut sur la muraille, & leur demanda en leur langue ; *de quelle part ils venoient, & pour quelles affaires?* Ils répondirent : *Qu'ils étoient envoyez par le Senat & par la République de Tlascala, afin de traiter de la paix ;* Sur quoi on les laissa entrer.

Cortez les reçut avec tout l'apparat & la severité qu'il jugea necessaire à leur imprimer du respect & de la crainte ; & les Indiens, après avoir réïteré leurs réverences & leurs encensemens, exposerent le sujet de leur Ambassade, qui se réduisit à diverses excuses de ce qui s'étoit passé ; & quoiqu'elles fussent frivoles, elles servirent neanmoins à faire connoître leur repentir. Ils dirent ; *Que les Otomies & les Chontales, Peuples Barbares qui leur étoient alliez, s'étoient assemblez, & avoient fait la guerre contre la volonté du Senat, dont l'autorité n'avoit pas été assez puissante pour reprimer les premiers mouvemens de la ferocité de ces brutaux. Qu'on leur avoit enfin fait mettre bas les armes ; & que la République souhaittoit ar-*

demment la paix : Qu'ils ne la demandoient pas seulement au nom du Senat ; mais encore en celui de la Noblesse & du Peuple. Que le General pouvoit dès ce moment entrer dans leur Ville, avec tous ses Soldats, qui y demeureroient autant qu'il leur plairoit ; avec cette assurance, qu'ils y seroient traitez & reverez comme les enfans du Soleil, & les freres de leurs Dieux. Ils conclurent ainsi leur discours, dont tout l'artifice ne put déguiser le tort qu'ils avoient sur le sujet de la guerre passée, & qui ne laissa pas de témoigner la sincerité de leur proposition à l'égard de la paix.

Le General conservant toûjours un air grave & severe, & dissimulant la satisfaction qu'il recevoit de leur soumission, répondit : *Qu'ils devoient être persuadez de ce qu'il leur ordonnoit de rapporter de sa part au Senat, qui étoit, que la grace qu'on leur faisoit n'étoit pas une petite marque de sa bonté, qui vouloit bien les recevoir & leur donner audience, lorsqu'ils avoient sujet de redouter sa colere en qualité de criminels, & de recevoir ses loix en qualité de vaincus. Que la paix qu'ils proposoient étoit conforme à son inclination : mais qu'ils la recherchoient après une guerre trop injuste & trop insolente, pour l'obtenir si aisément, & pour ne la pas acheter. Qu'on verroit comment ils persevereroient à la désirer, & comment ils agiroient pour la mériter. Qu'il tâcheroit cependant de retenir la juste colere de ses Capitaines, en dissimulant les rai-*

sons qu'ils avoient de prendre les armes, & retardant le châtiment sans baisser le bras, afin qu'une prompte satisfaction de leur faute les pût faire profiter du tems qu'il y a entre la menace & le coup.

Cortez leur fit cette réponse, afin de prendre le tems de se guerir, & d'éxaminer la sincerité de la proposition qu'ils lui faisoient pour ce sujet. Il jugea à propos de renvoyer ces Ambassadeurs en doute du succez de leur négociation, craignant encore que les Senateurs de Tlascala ne se rendissent plus fiers & plus roides, s'ils le trouvoient facile & relâché sur le sujet de l'accommodement: puisqu'aux affaires de cette nature, ce qui paroît être un détour, est souvent une voie abregée, & que les difficultez adroites font plus que les empressemens.

CHAPITRE XXI.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma viennent au quartier, pour essayer de rompre le traité avec les Tlascalteques. Le Senat demeure dans la résolution de rechercher la paix; & Xicotencal se charge lui-même de la négeciation.

LA réputation des Espagnols s'accrut extrêmement par ces victoires: & Motezuma informé exactement de tout ce qui

se passoit à Tlascala, par les avis de ses Ministres, & par la diligence de ses Couriers, entra en de plus vives apprehensions du peril qui le menaçoit, quand il vit soûmise & vaincuë par un petit nombre d'hommes, cette belliqueuse Nation qui avoit resisté tant de fois à toutes ses forces. Il écoutoit avec admiration le recit des exploits de ces Etrangers, & il craignoit qu'après avoir réduit les Tlascalteques à leur obéïr, ils n'employassent les armes de ces rebelles à de plus grandes entreprises, contre les interêts de son Etat. Ce qui merite en cet endroit de grandes réflexions, est qu'au milieu de tant d'inquiétudes & de soupçons, ce Prince ne se souvint point de ses forces, & qu'il n'assembla point d'Armée pour sa défense, & la sûreté de sa personne. Au contraire, sans faire aucuns efforts, ni oser déclarer la guerre, comme s'ils eût été retenu par quelque genie superieur à son esprit, ils s'attachoit entierement aux artifices de la politique, ne balançant que sur le choix des moyens les plus doux. Toute son application en cette conjoncture, alloit à rompre l'union qui se formoit entre les Espagnols & les Tlascalteques, & cela n'étoit pas mal imaginé; car lorsque la résolution manque, la prudence en est plus fine & plus éveillée. Pour cet effet, il résolut d'envoyer une nouvelle Ambassade, & un regale à Cortez sous prétexte de se réjoüir de l'heureux

ſuccez de ſes armes, & de le prier de lui aider à châtier l'inſolence des Tlaſcalteques revoltez. Cependant le motif le plus eſſentiel de cette Ambaſſade étoit, de faire de nouvelles inſtances au General des Eſpagnols, afin qu'il abandonnât le deſſein de venir à la Cour de Motezuma, en preſſant extrêmement ſur les raiſons qui obligeoient l'Empereur à ne point accorder cette permiſſion. Ils avoient outre cela une inſtruction ſecrette, de reconnoître en quel état la guerre de Tlaſcala ſe trouvoit : & en cas qu'on traitât de paix, & que les Eſpagnols y euſſent de l'inclination, d'eſſayer de faire naître tant d'obſtacles à la concluſion du traité, qu'ils la puſſent empêcher; ſans néanmoins faire paroître les ombrages que l'Empereur en prenoit, & ſans abandonner la négociation, juſqu'à ce qu'ils lui en euſſent rendu compte & qu'ils euſſent reçû de nouveaux ordres ſur ce ſujet.

Cinq Mexicains des plus conſiderables entre les Nobles, étoient les Chefs de cette Ambaſſade; & après avoir paſſé avec quelques précautions ſur les terres de Tlaſcala, ils arriverent au camp des Eſpagnols, un peu après que les Miniſtres de la République en furent partis. Cortez les reçut avec beaucoup de joye & de civilité, parce que le ſilence de Motezuma commençoit à lui donner de l'inquiétude. Il leur donna une audience favorable, & té-

moigna qu'il étoit fort obligé à l'Empereur, de son présent, dont la valeur alloit à deux mille marcs, en plusieurs pieces d'orfevrerie d'un or fort leger, & en d'autres curiositez, de plumes, & de mantes de coton : néanmoins il ne leur fit point encore de réponse, parce qu'il vouloit qu'avant que de partir ils vissent avec quelle soumission les Tlascalteques lui demandoient la paix. Aussi les Ambassadeurs ne se presserent point de solliciter leur dépêche, parce qu'ils avoient ordre de demeurer : mais ils ne furent pas long-tems sans découvrir tout le secret de leur instruction, en publïant ce qu'ils devoient taire, par les questions qu'ils faisoient à contre-tems, si indiscretement, qu'on reconnut facilement toutes les frayeurs de Motezuma, & de quelle importance étoit la paix avec les Tlascalteques, pour amener cet Empereur à la raison.

Cependant la Republique de Tlascala, qui désiroit persuader les Espagnols de sa bonne foi, envoya un ordre à tous les Bourgs & Villages circonvoisins, de porter au camp toute sorte de vivres, sans en prendre aucun payement, même sous prétexte d'échange. L'ordre fut executé ponctuellement ; & l'abondance parut dans le quartier, sans que les Païsans osassent recevoir la moindre récompense. Deux jours aprés on découvrit sur le chemin de la Ville, une troupe considerable d'Indiens qui s'ap-

prochoient, avec toutes les marques de Paix. Le General, qui en fut averti, ordonna qu'on leur laissât l'entrée libre ; & pour les recevoir, il se fit accompagner par les Ambassadeurs de Mexique, en leur faisant entendre qu'il confioit à leur discretion, une chose qu'il apprehendoit qu'ils ignorassent. Le Chef des Tlascalteques envoyez, étoit Xicotencal même, qui avoit brigué cette commission ; soit pour satisfaire le Senat, en amendant sa felonnie par cette action, soit qu'étant convaincu que la paix étoit necessaire, comme il étoit ambitieux, & qu'il aimoit la gloire, il ne vouloit pas que la Republique fût redevable à quelque autre de cet avantage. Il étoit accompagné de cinquante Cavaliers de sa faction, ou de ses parens, tous extrêmement parez à leur maniere. Sa taille étoit au dessus de la mediocre, assez dégagée, mais forte & robuste. Sa parure étoit une mante blanche, qu'il portoit d'une maniere bizarre & cavaliere, avec quantité de plumes, & quelques pierres rares aux endroits accoûtumez. Les traits de son visage étoient mal proportionnez, cependant ils ne laissoient pas d'imprimer du respect : & un certain air libre & guerrier en rendoit la laideur majestueuse. C'est ainsi qu'il parut en présence du General ; où aprés avoir fait les reverences ordinaires, il s'assit, & commença son discours, en avoüant *qu'il étoit le seul coupable de toutes les hostilitez qui*

s'étoient commises ; parce qu'il s'étoit imaginé que les Espagnols étoient du parti de Motezuma, dont le nom même lui donnoit de l'horreur : Mais qu'à présent il se faisoit un grand plaisir, de venir se rendre entre les mains de son vainqueur, comme ayant été le premier témoin de ses merveilleux exploits. Qu'il souhaittoit avec passion, meriter par cette soûmission & par cette reconnoissance, le pardon de sa Republique, au nom & par l'autorité de laquelle il se présentoit, non pour proposer, mais pour demander humblement la paix, & pour la recevoir en la maniere qu'il plairoit aux Espagnols de l'accorder. Qu'il la demandoit une, deux, & trois fois, au nom du Senat, de la Noblesse & du Peuple de Tlascala ; suppliant instamment le General qu'il lui plût honorer leur Ville de sa présence : Qu'il y trouveroit des logemens préparez pour son Armée, & toute la veneration & tout le service qu'il pouvoit se promettre d'un Peuple, qui étant naturellement fier & vaillant, ne croyoit pas se faire tort, de le prier, & de lui obéïr. Qu'il demandoit seulement, non comme une condition de la paix, mais comme une grace que le General leur accorderoit par pitié, qu'on traitât humainement les Habitans, & que la licence des Soldats épargnât leurs Dieux & leurs femmes.

Le discours & la liberté de Xicotencal agréerent tellement à Cortez, qu'il ne pût s'empêcher de le témoigner à ceux qui assistoient à l'audience. L'estime qu'il avoit naturellement pour les braves hommes, lui

donnoit ces sentimens ; & il voulut que Marine le dît ainsi au General Indien, afin qu'il ne crût pas que l'accueïl qu'on lui faisoit fût rendu à sa proposition. Aprés cela, Cortez reprenant un air severe, lui remontra avec un peu de vehemence *le peu de raison que la Republique avoit eu de lui faire une guerre si injuste ; & lui en particulier, de soûtenir cette injustice avec tant d'obstination.* Il s'étendit sur ce sujet, par plusieurs raisons fortes & pressantes : & aprés avoir exageré la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon, il conclut en disant : *Qu'il accordoit la paix qu'ils lui demandoient, & que son Armée ne feroit aucune violence, ni aucune extorsion sur son passage.* Il ajoûta : *Que lors que l'occasion se présenteroit d'aller à Tlascala, il leur en donneroit avis, afin qu'ils pussent préparer ce qui seroit necessaire pour son entrée, & pour son logement.*

Xicotencal fut extrêmement affligé de ce retardement, qu'il regardoit comme un prétexte pour s'assûrer de leur sincerité dans le traité : & en jettant les yeux sur ceux qui assistoient à l'audience ; *Vous avez raison*, dit-il, *ô grand Teules*, (c'est ainsi qu'ils nommoient leurs Dieux) *de punir nôtre franchisse par vôtre défiance. Neanmoins, s'il ne suffit pas pour être crû, que toute la République de Tlascala vous parle par ma bouche, moi qui suis le General de ses troupes, & ces Cavaliers qui me suivent, qui sont les plus Nobles & les plus grands Capitaines de sa Na-*

tion, resteront ici en ôtage pour vôtre seureté ; & nous demeurerons entre vos mains prisonniers, même enfermez, autant de tems que vous serez dans nôtre Ville. Cette offre ne laissa pas d'augmenter la confiance du General ; mais comme il ne vouloit pas ceder en generosité, il répondit : *Que cette asseurance n'étoit pas necessaire pour lui persuader qu'ils souhaitoient un accord, dont ils avoient tant de besoin : & que les Espagnols n'avoient que faire d'ôtages pour entrer dans sa Ville ; & pour s'y maintenir en seureté, comme ils l'avoient fait au milieu de ses troupes en armes. Cependant, que l'on pouvoit s'asseurer constamment de la paix sur sa parole ; & qu'il iroit à la Ville, le plûtôt qu'il lui seroit possible.* Cortez finit ainsi l'audience, & conduisit Xicotencal jusqu'à la porte de son logis, où il l'embrassa ; & en lui tendant la main, il lui dit: *Qu'il ne tarderoit à lui payer sa visite, qu'autant de tems qu'il en falloit pour dépêcher des Ambassadeurs que Motezuma lui avoit envoyez.* Ce discours lâché comme par hazard & sans dessein, ne laissa pas d'échauffer beaucoup la négociation de la paix.

Le General demeura avec les Ambassadeurs Mexicains, qui débuterent par de grandes railleries sur le traité de paix, & sur ceux qui le proposoient. De là ils passerent à blâmer avec trop de présomption la facilité des Espagnols à se laisser persuader. Enfin, s'adressant à Cortez ils lui dirent, par maniere d'instruction : *Qu'ils admiroient*

qu'un homme si habile ne connût pas encore les Tlascalteques, gens barbares, qui se maintenoient par leurs ruses, bien plus que par leurs forces. Qu'il prît bien garde à ce qu'il feroit, parce qu'ils ne songeoient qu'à profiter de sa confiance, afin de le perdre, lui & tous ses Soldats. Mais quand ils virent Cortez ferme à maintenir la parole qu'il avoit donnée, déclarer qu'il ne pouvoit refuser la paix à des gens qui la demandoient, ni manquer à ce devoir qui étoit le but de ses armes, ils s'arrêterent quelque tems à rêver profondément : aprés quoi leurs persuasions se convertirent en prieres, à ce qu'il plût au General de differer encore six jours son entrée dans Tlascala, afin que deux des principaux d'entre-eux eussent le tems d'aller instruire l'Empereur de ce qui se passoit, pendant que les autres attendroient ses ordres. Cortez leur accorda cette grace ; parce qu'il jugeoit à propos d'avoir des égards pour Motezuma, & de voir ce que cette diligence pourroit produire, n'étant pas impossible qu'elle ne levât les difficultez qu'il faisoit, de se laisser voir. Ainsi il mettoit à profit les differentes dispositions des Tlascalteques & des Mexicains ; & il encherissoit la paix, en la faisant désirer aux uns, & craindre aux autres.

Fin du second Livre.

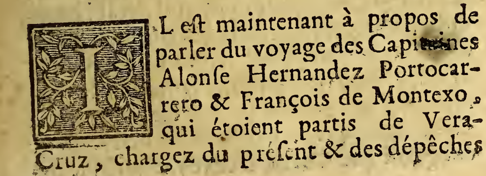


HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Le voyage des Envoyez de Cortez à la Cour d'Espagne. Les contradictions & les embarras qui retardent l'expedition de cette affaire.



IL est maintenant à propos de parler du voyage des Capitaines Alonse Hernandez Portocarrero & François de Montexo, qui étoient partis de Vera-Cruz, chargez du présent & des dépêches

que Cortez envoyoit au Roy, comme le premier hommage & le premier tribut de la Nouvelle Espagne. Leur voyage fut heureux, quoiqu'ils en eussent hazardé le succez, pour n'avoir pas suivi au pied de la lettre les ordres qu'ils avoient, dont les interpretations ruinent souvent le cours d'une affaire, parce qu'elles se rencontrent fort rarement avec l'intention du superieur.

Montexo avoit une Habitation en l'Isle de Cuba, prés de la Havane; & quand le vaisseau se trouva à la vûë du Cap Saint Antoine, il proposa à son compagnon & au Pilote Alaminos, qu'il leur seroit avantageux de toucher en cet endroit, afin d'y faire provision de quelques rafraîchissemens, puisque ce lieu étant fort éloigné de la ville de Saint Jacques, où Velasquez residoit, il n'étoit pas fort important de se relâcher un peu des ordres que le General leur avoit donnez, d'éviter avec soin tous les lieux de la jurisdiction de ce Gouverneur. Montexo vint à bout de son dessein, dont le but étoit de visiter sous ce prétexte son Habitation: & il risqua ainsi, non seulement le vaisseau, mais encore le présent, & toute la négociation dont il avoit la conduite. Velasquez, que la jalousie qu'il avoit du bonheur de Cortez tenoit fort éveillé, avoit répandu des espions en toutes les habitations qui étoient sur la côte, afin dêtre averti de ce qui se passeroit de nouveau. Il craignoit que Cortez n'envoyât quelque na-

vire à l'Isle de Saint Domingue, à dessein de rendre compte de sa découverte, & de demander du secours aux Religieux de Saint Jerôme, qui gouvernoient cette Isle; c'est ce que Velasquez vouloit prévenir & empêcher. Il apprit par le moyen de ses espions, la descente de Montexo en son Habitation, & aussi-tôt il dépêcha deux vaisseaux qu'il avoit tout prêts, bien armez & fort bons voiliers, avec ordre de se saisir à toutes risques, du navire de Cortez. Ce mouvement se fit avec tant de diligence, qu'on eut besoin de toute la science & de toute la bonne fortune du Pilote Alaminos, pour échaper d'un danger qui mit en grand hazard la conquête de la Nouvelle Espagne.

En cet endroit Bernard Diaz noircit avec peu de raison, la réputation de Montexo, dont la qualité & la valeur méritoient un meilleur traitement. Diaz le blâme d'avoir mal reconnu l'obligation qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il dit: *Que Montexo n'alla voir son Habitation, qu'à dessein de retarder le voyage, & de donner à Velasquez le tems de se saisir du navire: Qu'il lui écrivit une lettre dont un Matelot fut chargé; & que cet homme la porta, nageant entre deux eaux.* Ces circonstances & quelques autres, sont rapportées par cet Auteur avec si peu de fondement, qu'il les détruit lui-même, en faisant un détail exprés de la vigueur & de l'activité avec laquelle Montexo, lorsqu'il

fut à la Cour, s'opposa aux Agens & aux Partisans de Velasquez. Diaz ajoûte *Que les Envoïez de Cortez ne trouverent point l'Empereur en Espagne* : & il avance encore d'autres particularitez, qui font connoître avec quelle facilité il prêtoit l'oreille à toute sorte de recits, & avec quel discernement on doit lire ses memoires, sur tout ce qu'il n'a pas vû. Le vaisseau de Cortez couroit risque, s'il n'eût pris sa route par le Canal de Bahama, Alaminos ayant été le premier Pilote qui ait osé se commettre à la rapidité de ses courans. Il eut alors besoin de toute la violence dont les eaux semblent se précipiter en cet endroit, entre les Isles Lucayes & la Floride, afin de se jetter promptement en pleine Mer, & rendre inutiles toutes les précautions de Velasquez.

Ils eurent un tems à souhait, & arriverent à Seville au mois d'Octobre de cette même année 1519. La conjoncture ne fut pas si favorable à leurs prétentions. Benoist Martin Chapelain de Velasquez se trouva alors en cette Ville, étant venu, ainsi qu'on l'a dit, solliciter les affaires de ce Gouverneur. Il lui avoit envoyé les provisions de la Charge d'Adelantado, & attendoit à Seville un embarquement pour retourner à Cuba. L'arrivée de ce vaisseau le surprit : & comme il étoit déja connu & introduit auprés des Ministres, il se servit de ces avantages, afin de faire valoir ses plaintes contre Cortez & contre ses Envoyez, auprés

des

des Juges de la *Contratation des Indes*; c'est le nom qu'on avoit déja donné à ce Tribunal. Martin leur representoit : *Que le navire étoit à son Maître Velasquez : & que toute la charge lui en appartenoit, comme provenant d'un pays dont la conquête lui étoit attribuée en vertu de ses Commissions. Que l'entrée dans les Provinces de la Terre ferme s'étoit faite furtivement & sans autorité, par Cortez & par ceux qui l'accompagnoient, qui s'étoient soûlevez avec la flotte que Velasquez avoit équipée à ses dépens ; à dessein de faire cette conquête. Que les Capitaines Portocarero & Montexo meritoient d'être punis severement : Qu'au moins on devoit saisir leur vaisseau & toute sa charge, jusqu'à ce qu'ils eussent produit les titres legitimes sur lesquels ils pretendoient fonder leur Commission.* Velasquez avoit à Seville plusieurs protecteurs, parce qu'il faisoit beaucoup de présens ; & cela tient lieu de bonnes raisons, sur tout aux affaires équivoques, dont le droit semble être soûmis aux interprétations de la volonté. On reçut la requête du Chapelain, & on saisit le navire & ses effets ; permettant neanmoins, comme une grace, aux Envoyez de Cortez, d'en appeller au Roi.

Les deux Capitaines & le Pilote prirent, avec cette permission, le chemin de Barcelone, où ils croyoient trouver sa Majesté. Ils arriverent au moment que le Roi venoit de partir pour aller à la Coruna, où il avoit convoqué les Etats de Castille, &

fait préparer sa flotte, à dessein d'aller en Flandre, pressé par les cris de l'Allemagne, qui l'appelloit à la Couronne de l'Empire. Ils ne voulurent point suivre la Cour, afin de ne traiter pas en courant une affaire d'un si grand poids, qui étant mêlée avec les fatigues & les inquiétudes d'un voyage, perdroit l'agrément de la nouveauté, & le merite de l'attention. Les Envoyez prévoyant sagement ces inconveniens, allerent à Medelin, saluer Martin Cortez, afin d'essayer s'ils pourroient obtenir de lui la grace de les présenter au Roy, & d'autoriser par la présence de ce venerable vieillard, les prieres & les demandes de son fils. Il les reçut avec toute la tendresse que l'on peut se figurer de la part d'un pere affligé, qui aprés avoir pleuré la perte d'un fils qu'il croyoit mort, trouve de si justes sujets d'admirer ses actions, & d'être satisfait de sa fortune.

Il n'eut pas de peine à se résoudre d'accompagner les Envoyez: & aprés s'être informé de l'endroit où ils pourroient trouver l'Empereur (s'est ainsi que nous le nommerons dans la suite de l'Histoire) ils apprirent que ce Prince devoit faire quelque sejour à Tordesillas, où il étoit allé prendre congé de la Reine Jeanne sa mere, & dépêcher quelquesautres affaires sur le sujet de sō voyage. Martin Cortez & ses compagnons l'attendirent en ce lieu, où ils eurent leur premiere audience: qu'un heureux incident

rendit tres-favorable. Les Officiers de la Contratation n'avoient osé comprendre en leur saisie le présent destiné à l'Empereur, à qui ils l'envoyerent précisément en ce tems-là, avec les Indiens du Pays nouvellement conquis. Cette conjoncture fit écouter avec plus de plaisir les nouveautez que les Envoyez débitoient, ce qu'elles avoient de plus étonnant à l'oreille étant alors appuyé par le témoignage des yeux : car ces bijoux d'or précieux par leur matiere & par leur façon, ces rares manufactures de plume & de coton, & ces animaux raisonnables, d'une fisionomie si extraordinaire, qu'ils sembloient établir une seconde espece d'hommes, tout cela paroissoit aux Courtisans comme autant de témoins, qui donnoient de l'autorité à la relation des Envoyez, sans qu'ils cessassent de la trouver admirable.

L'Empereur les entendit avec beaucoup de bonté ; & le prémier mouvement de son ame Royale, fut de rendre graces à Dieu de ce qu'on découvroit sous son Regne de nouvelles Regions, où on pouvoit faire connoître son nom, & prêcher son Evangile. Il eut diverses conferences avec les deux Capitaines & le Pilote : il s'informa avec soin de tout ce qui regardoit ce nouveau Monde ; du Domaine & des forces de Motezuma ; de la qualité & des talens de Cortez. Il fit même des questions au Pilote sur la navigation ; & ordonna que les

Indiens fussent ramenez à Seville, afin qu'ils pussent conserver leur santé dans un air plus doux & plus chaud. Enfin il auroit décidé en faveur des Envoyez, selon qu'on en peut juger par l'ardeur qu'il avoit d'avancer cette entreprise, s'il n'eût été alors embarassé par des affaires tres-importantes, qui le touchoient de plus prés.

On voyoit tous les jours arriver de nouvelles lettres de la part des Villes de Castille, avec des propositions peu respectueuses. Cette Province se plaignoit de ce qu'on attiroit ses Etats en celle de Galice. Le Royaume en general témoignoit être jaloux, de se voir moins consideré que l'Empire: l'obéïssance étoit mêlée de protestations; & cet esprit de licence qu'on voyoit regner dans les Communautez, s'emparoit insensiblement de tous les cœurs. Ils aimoient le Roy, & ils perdoient le respect qui lui étoit dû: son absence les affligeoit: la crainte de ne le voir plus, leur faisoit verser des larmes; & cet amour naturel aux Sujets se tournoit en une passion violente, qui étant mal gouvernée, sembloit menacer l'autorité du Prince. L'Empereur fatigué de ces plaintes continuelles, voulut s'en délivrer en hâtant son départ, comme il fit. Il croyoit revenir bien-tôt, & qu'il ne lui seroit pas difficile aprés son retour, d'appaiser les mauvaises humeurs qu'il laissoit en mouvement. Il en vint à bout. Neanmoins, sans examiner les mo-

tifs importans qui l'obligerent à ce voyage, on ne peut s'empêcher d'avoüer qu'il hazardoit beaucoup ; & pour dire la verité, ce n'est pas un bon moyen de guerir les maux, qu'un excez de cette confiance qui attend la derniere extrêmité, supposant qu'on ne manquera pas de remedes.

Ces embarras firent renvoyer la requête de Cortez au Cardinal Adrien, & aux conseils des Prélats & des Ministres, qui devoient l'assister de leur avis durant l'absence de l'Empereur. Ils avoient ordre, aprés avoir consulté le Conseil des Indes, de chercher quelque expedient afin de sauver les prétentions de Diego Velasquez ; & cependant, de procurer avec chaleur la découverte & la conquête de cette Terre qui commençoit à se faire connoître sous le nom de Nouvelle Espagne.

Le Président du Conseil des Indes, formé depuis peu de jours, étoit Jean Rodriguez de Fonseca Evêque de Burgos. Il étoit assisté de Hernan de Vega Seigneur de Grajal, de Dom François Zapata, de Dom Antoine de Padilla, tous deux du Conseil Royal, & de Pierre Martir d'Angleria Protonotaire d'Aragon. Le Président avoit une grande connoissance des affaires des Indes, qu'il manioit depuis long-tems : & tous les Conseillers cedoient à son autorité, & à son experience. Il favorisoit Velasquez, & ne s'en cachoit pas ; soit qu'il fût prévenu par les raisons du Chapelain, ou par

l'estime qu'il faisoit de la personne du Gouverneur. Bernard Diaz a crû qu'il y entroit de la passion, & en rapporte les motifs avec peu de respect, & trop de paroles : mais comme cet Auteur ne dit que ce qu'il avoit appris d'ailleurs, il y en a moins, ou peut-être rien du tout. Ce qu'on ne peut nier est, que la cause de Cortez perdit beaucoup de son merite entre les mains de Fonseca, qui diffama son expedition, en la traitant de crime, dont les consequences étoient dangereuses. Il remontroit. *Que Velasqu z en vertu du titre que l'Empereur lui avoit accordé, étoit le Maître de l'entreprise ; & selon les régles de la justice, qu'il l'étoit encore des moyens que l'on avoit employez pour y parvenir.* Il appuyoit fort sur *le peu de confiance que l'on devoit attendre d'un homme revolté contre son Superieur, & ce qu'on pouvoit craindre de ces semences de rebellion, en des Provinces si éloignées.* Il protestoit de tous les malheurs qui en arriveroient : enfin il chargea si fort ses remontrances, qu'il ébranla le Cardinal, & les Ministres du Conseil. Ils connoissoient assez qu'on affectoit de donner trop de poids aux raisons de Velasquez : néanmoins ils n'osoient décider sur une matiere de cette consequence, contre le sentiment d'un Ministre si qualifié. D'ailleurs, ils ne jugeoient pas à propos de désoler Cortez, confirmé dans la possession, & à qui on étoit redevable d'une découverte plus grande, sans comparaison,

& plus importante que toutes les autres. Ainſi ces irreſolutions retarderent la déciſion de l'affaire, juſqu'au retour de l'Empereur, & à l'arrivée des ſeconds Envoyez de Cortez. Tout ce que Martin Cortez & ſes compagnons purent obtenir, qu'on leur délivrât quelque choſe pour leur dépenſe ſur les effets qui étoient ſaiſis à Seville. Avec ce mediocre ſecours, ils furent deux ans à la Cour, ſuivant les Tribunaux comme des prétendans diſgraciez; l'interêt public étant devenu particulier en cette occaſion, au lieu qu'en toutes les autres l'interêt du particulier tâche à paſſer pour celui du public.

CHAPITRE II.

Motezuma fait de grands efforts pour rompre le traité de paix. Des Envoyez de la République de Tlaſcala viennent continuer leurs inſtances pour l'obtenir. Cortez marche avec ſon armée, & fait ſon entrée dans la Ville.

HErnan Cortez ne fut informé de ces obſtacles, que long-tems aprés. Nous l'avons laiſſé dans ſon camp auprés de Tlaſcala, où il demeura ſix jours, afin de tenir ſa parole aux Ambaſſadeurs de Mexique: cependant il connoiſſoit, par de nouvelles experiences, l'ardeur que les

Tlascalteques avoient de faire la paix, & la jalousie qu'ils avoient conçûë des offices & des soins de Motezuma. Ses Ministres revinrent au jour nommé, & furent reçûs avec les civilitez accoûtumées. Leur nombre étoit augmenté de six Cavaliers de la Maison de l'Empereur, suivis d'un magnifique cortége, & qui apportoient un présent de même qualité, & un peu moindre en valeur, que le précedent. Un d'entre-eux porta la parole, & enflant son discours de plusieurs exagerations, il representa : » Que l'Empereur souverain de Me-» xique (à ce nom ils firent tous une pro-» fonde reverence) desiroit avec passion, » être ami & allié du grand Prince à qui les » Espagnols obéissoient, & dont la Majesté » paroissoit avec tant d'éclat en la valeur » de ses Sujets. Que cette passion portoit » leur Empereur à payer tous les ans un tri-» but à ce Prince, & à partager avec lui les » richesses immenses dont son Païs abon-» doit ; parce qu'il le reveroit comme le fils » du Soleil, ou au moins, comme le Sei-» gneur de ces heureuses Regions d'où on » voit naître la lumiere ; mais que ce traité » devoit être precedé par deux conditions. » La premiere, que Cortez & ses Soldats » s'abstinssent de faire aucune alliance avec » les Peuples de Tlascala ; puisqu'il n'étoit » pas raisonnable, qu'après être si obligez » à la liberalité de l'Empereur, ils conser-» vassent quelque liaison avec ses ennemis.

La seconde, qu'ils achevassent de se per- «
suader que le dessein qu'ils avoient d'aller «
à Mexique, n'étoit ni possible, ni raison- «
nable, puisque selon les loix de l'Empire, «
le Souverain ne pouvoit se laisser voir à «
des Etrangers, & que ses Sujets ne le souf- «
friroient pas. Qu'ils devoient bien consi- «
derer les perils qui suivroient l'une ou «
l'autre de ces actions, où l'imprudence «
avoit beaucoup de part: car les Tlascalte- «
ques avoient tant de penchant à la trahi- «
son & au brigandage, qu'ils ne songe- «
roient qu'à leur donner une fausse con- «
fiance, afin de se venger d'eux plus faci- «
lement, & de s'emparer des tresors dont «
Motezuma les avoit enrichis; & les Me- «
xicains étoient si jaloux de l'autorité de «
leurs loix, & d'ailleurs si farouches, que «
l'Empereur avec tout son credit, ne pour- «
roit retenir leurs emportemens, ni les Es- «
pagnols se plaindre avec justice de ce qu'- «
ils en souffriroient; puisqu'ils avoient été «
avertis tant de fois, du danger auquel ils «
s'exposoient. «

Tel fut à peu prés le discours de ce Mexicain; & toutes les Ambassades & diligences de Motezuma, alloient à cet unique but, d'empêcher que les Espagnols ne s'approchassent de Mexique. Il regardoit ces Etrangers avec toute l'horreur que les funestes présages lui en avoient fait concevoir; & en feignant d'obéïr à ses Dieux, il se faisoit une Religion de sa crainte. Cortez

ne fit point encore de réponses aux propositions qu'on lui faisoit de sa part : il dit seulement aux Ambassadeurs : *Qu'il étoit à propos de les laißer reposer, après les fatigues de leurs voyages ; & qu'il les dépêcheroit en peu de tems.* Il vouloit qu'ils fussent témoins de la paix qu'il feroit avec les Tlascalteques ; & il consideroit encore, de quelle importance lui étoit leur sejour, dans la crainte que Motezuma sçachant sa résolution, ne songeât à s'y opposer par la voie des armes, car on étoit bien informé qu'il n'y avoit encore rien de prêt pour la guerre, & personne n'ignoroit la facilité qu'il avoit d'assembler en peu de tems une puissante Armée.

Le retardement de Cortez inquiétoit terriblement le Senat de Tlascala, qui en attribuoit la cause à ces Ambassades : ensorte que les Senateurs résolurent, que pour donner un témoignage indubitable de leur affection, ils iroient en Corps au camp des Espagnols, afin de les amener dans leur Ville, ou au moins, de n'y retourner pas eux-mêmes, sans avoir convaincu le General de la sincerité de leur procedé, & déconcerté toutes les négociations de Motezuma.

Ils partirent avec une nombreuse & superbe suite, parez de plumes, & d'autres ornemens, dont la couleur annonçoit la paix. Les Senateurs étoient portez en une maniere de litiere, sur les épaules des Mi-

niſtres inferieurs. Magiſcatzin, qui avoit toûjours opiné en faveur des Eſpagnols, étoit à la tête, avec le Pere de Xicotencal, venerable vieillard, que le grand âge avoit privé de l'uſage de ſes yeux, ſans lui ôter celui de ſon eſprit, qui faiſoit encore rechercher ſes avis par tous les Senateurs. Ils mirent pied à terre, à quelque pas de la maiſon de Cortez, qui les attendoit; & l'aveugle s'avançant le premier, pria ceux qui le conduiſoient de l'approcher du Capitaine des Orientaux: c'eſt ainſi qu'il nommoit Cortez. Il l'embraſſa avec une extrême joye; après quoi il lui paſſa la main ſur le viſage, & ſur differentes parties du corps, comme s'il eût cherché à le connoître par le ſens du toucher, qu'il faiſoit ſuppléer en cette occaſion à celui de la vûë. Le General fiſt aſſeoir tous les Senateurs: & l'aveugle preſſé par les prieres de Magiſcatzin, prit la parole, à peu près en ces termes,

Genereux Capitaine, ſoit que tu ſois, « ou non, de la race des Immortels, tu as « maintenant en ton pouvoir le Senat de « Tlaſcala, qui vient te rendre ce dernier « témoignage de ſon obéïſſance. Nous ne « venons point excuſer la faute de nôtre Na- « tion; mais ſeulement nous en charger, « avec quelque confiance d'appaiſer ta cole- « re par nôtre ſincerité. C'eſt nous qui avions « réſolu de te faire la guerre; mais c'eſt « nous auſſi qui avons conclu de te deman- «

» der la paix. L'effet de la premiere résolu-
» tion n'a été que trop promt, l'autre tarde
» trop à paroître, mais les plus mures dé-
» libérations ont cette qualité. On n'effa-
» ce qu'avec peine ce qui s'imprime avec
» difficulté; & je puis asseurer que ce re-
» tardement nous a donné une plus parfai-
» te connoissance de ta valeur, & qu'il a
» exalté nôtre constance. Nous n'ignorons
» pas que Motezuma s'efforce de te détour-
» ner de nôtre alliance; écoute-le comme
» nôtre ennemi, si tu ne le considere pas
» comme un Tyran, tel qu'il doit déja te
» le paroître, puisqu'il te recherche à des-
» sein de te persuader une injustice. Nous
» ne demandons pas que tu nous assiste con-
» tre lui, nos seules forces nous suffissent
» contre tout ce qui ne sera pas toi : mais
» nous verrons avec déplaisir, que tu pren-
» nes quelque asseurance sur ses promesses,
» parce que nous connoissons bien ses arti-
» fices & ses intrigues; & maintenant, mal-
» gré mon aveuglement, il s'offre à moi de
» certaines lumieres, qui me découvrent
» de loin le peril où tu t'engage. Il se peut
» faire que Tlascala obtiendra dans le mon-
» de une illustre réputation, pour avoir
» entrepris ta défense : mais laissons au tems
» à te détromper ; il ne faut point être Pro-
» phete pour juger ce qui peut résulter de la
» tyrannie de Motezuma, & de nôtre fide-
» lité. Tu nous as offert la paix, si Mote-
» zuma ne te retient. Pourquoi te retient-

il ? Pourquoi te refuſes tu à nos prieres ? «
Pourquoi ne veux-tu pas honorer nôtre «
Ville de ta préſence ? Nous venons, réſo- «
lus de gagner une fois ta volonté & ta «
confiance, ou de mettre entre tes mains «
nôtre liberté : choiſis de ces deux partis, «
celui qui te ſera le plus agreable ; car pour «
nous, il n'y a point de milieu entre la né- «
ceſſité d'être tes amis, ou tes eſclaves. «

C'eſt ainſi que ce ſage aveugle conclut ſon diſcours, faiſant voir que le Senat Tlaſcalteque avoit auſſi ſon Appius, tel que celui qui parla ſi fortement dans le Senat de Rome, contre le Roi d'Epire. Après quoi on ne peut nier que ces gens n'euſſent un raiſonnement au deſſus du commun, comme on le remarque en la forme de leur Gouvernement, ainſi qu'en leurs actions, & en leurs diſcours. Neanmoins, quelques Ecrivains peu affectionnez à nôtre Nation, ont parlé des Indiens comme de bêtes dépourvûës de raiſon, croyant diminuer ainſi la gloire de nos conquêtes. Il eſt vrai qu'ils admiroient avec beaucoup de ſimplicité, des hommes qui leur paroiſſoient d'une autre eſpece, ſi differens d'eux en couleur & en vêtemens. Ils regardoient les barbes comme des accidens monſtrueux, à cauſe qu'ils n'en avoient point. Ils donnoient de l'or pour du verre, & enfin ils prenoient nos armes pour des foudres, & nos chevaux pour des bêtes farouches. Mais tout cela venoit des impreſſions de la nouveauté, qui

ne font point de tort à l'entendement, parce qu'encore que l'admiration suppose l'ignorance, elle ne suppose point l'incapacité, & même on ne sçauroit proprement appeller ignorance, un défaut de connoissance. Dieu les avoit faits raisonnables, & quoi qu'il eût permis leur aveuglement sur les choses de la Religion, il n'avoit pas laissé de leur accorder toute la capacité & les avantages naturels, qui sont necessaires à la conservation de l'espece, & dûs à la perfection de ses ouvrages. Mais il est tems de retourner à nôtre Narration, de peur de faire honneur à une calomnie grossiere, en s'amusant trop à la refuter.

Cortez ne put tenir contre ces soumissions du Senat: & d'ailleurs il n'avoit plus de prétexte, puis que le terme qu'il avoit accordé aux Mexicains étoit passé. Ainsi il fit une réponse favorable aux Sénateurs, & il les regala de quelques présens, afin de les persuader plus aisément de sa gratitude & de sa confiance. Il fallut leur parler d'autorité, pour les obliger à s'en retourner: & il obtint enfin cela d'eux, après leur avoir donné sa parole, qu'il iroit loger dans leur Ville, sans autre retardement que celui qui étoit necessaire à faire venir des Indiens propres à conduire l'artillerie, & à porter le bagage. Ils se contenterent de la parole du General, après qu'ils la lui eurent fait répeter, par un mouvement de tendresse & d'affection, bien plus

que de défiance. Ils partirent fort satisfaits, prenant sur eux la charge d'assembler & d'envoyer des Indiens pour l'artillerie & le bagage. En effet, le jour suivant commençoit à peine à paroître, qu'on vit à la porte du camp cinq cens Tamenes, si adroits & si forts, qu'ils disputoient entre eux à qui en porteroit le plus, l'honneur se reglant aux poids de la charge.

Aussi-tôt on disposa toutes choses pour la marche; on forma les bataillons; & après avoir placé l'artillerie & les bagages, l'armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre & les précautions qu'elle observoit, étant certain que la meilleure partie de ses conquêtes étoit dûë à l'exactitude de la discipline, dont elle ne se relâcha jamais. La campagne des deux côtez du chemin, étoit couverte d'une multitude innombrable d'Indiens, accourus de tous les Villages, à un spectacle si extraordinaire. Leurs cris & leurs batemens de mains étoient si éclatans, qu'ils auroient pû passer pour des menaces pareilles à celles dont ils usoient en combattant, si Marine n'eût averti les Espagnols, que ces Peuples déclaroient ainsi leur joye dans leurs plus grandes fêtes; & qu'ils célebroient alors à leur mode, le bonheur qu'ils avoient obtenu, & benissoient & loüoient leurs nouveaux amis. Cette connoissance fit supporter l'importunité de leurs applaudissemens dont on leur laissa tout le plaisir.

Les Senateurs vinrent au-devant de l'armée, bien loin hors de la Ville, avec tout l'appareil & toute la pompe dont ils honoroient ces actions. Ils étoient escortez de tous les Nobles, qui se faisoient honneur en ces occasions, d'assister les Ministres de leur Republique. Ils firent toutes les reverences accoûtumées en arrivant, & marcherent aussi-tôt à la tête de l'armée, sans s'arrêter, donnant à connoître par l'empressement de leurs civilitez, qu'ils ne desiroient rien tant que de hâter la marche, sans retarder ceux qu'ils accompagnoient.

A l'entrée de la Ville, les acclamations en faveur des vainqueurs redoublerent avec plus de bruit; parce que la musique mal concertée de leurs flûtes, de leurs timbales & de leurs cors, se mêla aux voix de la Populace. Le concours étoit si grand, que les Ministres du Senat eurent une peine furieuse à percer la foule, afin de laisser un passage libre dans les ruës. Les femmes jettoient toute sorte de fleurs sur les Espagnols; & les plus hardies, ou les moins discretes, s'approchoient jusqu'à leur en mettre entre les mains. Les Sacrificateurs revêtus de leurs robes de ceremonies, attendoient nos gens au passage, avec leurs brasiers de copal; & sans sçavoir où ils adressoient leurs encensemens, ils témoignerent leur joye & leurs applaudissemens par la fumée de ces brasiers. La sincerité de ce Peuple paroissoit sur tous les visages.

également, quoi qu'en diverses manieres. Les uns témoignoient de l'admiration mêlée de joye ; & les autres poussoient des cris, temperez par le respect & la veneration. Le logement de l'armée, fourni de tout ce qui étoit nécessaire, commode, & même délicieux étoit préparé dans la meilleure maison de la Ville ; où il y avoit trois ou quatre grands portiques fort spacieux, avec tant d'appartemens, que Cortez trouva lieu d'y loger sans embarras toute l'armée, sans l'affoiblir en la separant. Le General avoit amené les Ambassadeurs de Motezuma, malgré leur résistance : & il les fit loger auprés de soi, parce qu'ils étoient assurez sous sa protection, & qu'ils ne laissoient pas de craindre toûjours quelque violence. Ainsi la derniere réduction de Tlascala, & le jour de cette entrée, arriverent le 23. de Septembre 1519. jour auquel les Espagnols obtinrent une paix glorieuse, accompagnée de toutes les circonstances d'un triomphe, si durable, & d'une telle consequence pour la conquête de la Nouvelle Espagne, que cette Province joüit encore de plusieurs Privileges & droits d'Exemption, qu'elle a méritez en récompense de sa fermeté, & qui sont des monumens honorables de son ancienne fidelité.

CHAPITRE III.

Description de la Ville de Tlascala. Les Senateurs se plaignent de ce que les Espagnols marchent avec leurs armes : ils attribuent ce procedé au peu de confiance qu'on avoit en eux. Cortez les satisfait, & tâche de leur faire quitter le culte des Idoles.

TLascala étoit alors une Ville fort peuplée, bâtie sur quatre éminences, peu éloignées les unes des autres, qui s'étendoient du Levant au Couchant. Elles n'étoient pas d'égale grandeur ; & les fortifications naturelles de leurs rochers y avoient attiré plusieurs Habitans. Ainsi ces quatre éminences, qui contenoient toutes les maisons de la Ville, formoient comme quatre citadelles, ou quartiers separez, qui avoient communication ensemble par differentes ruës bordées de murs fort épais, qui servoient de murailles à la Ville. Ces quartiers étoient gouvernez à titre de Fief, par quatre Caciques qui descendoient des premiers fondateurs, & dépendoient néanmoins du Senat, où ils assistoient ordinairement, & dont ils recevoient les ordres en ce qui regardoit l'Etat en general, comme le Senat recevoit les appellations de leurs Sujets en dernier ressort. Les maisons n'avoient qu'un mediocre exhaussement, parce qu'elles n'a-

voient point de ſecond étage. Elles étoient bâties de pierre & de brique ; & au lieu de couvertures de tuilles, elles avoient des terraſſes, avec des coridors. Les ruës étoient étroites, & tortuës ſelon les differens contours de la montagne. Enfin leur architecture n'étoit pas moins bizare que la ſituation de la Ville, où on avoit eu plus d'égard à la ſeureté, qu'à la commodité.

La Province entiere avoit cinquante lieuës de tour ; ſçavoir dix de longueur de l'Orient à l'Occident, ſur quatre de largeur du Nord au Sud, d'un pays inégal & montueux, & neanmoins tres-fertile & bien cultivé par tout où les rochers permettoient de joüir des avantages du terrein. Il étoit borné de tous côtez par des Provinces de l'Empire de Motezuma, hors celui du Nord, où ſes limites étoient reſſerrées, plûtôt que bornées, par la grande Cordeliere, dont les montagnes preſque inacceſſibles lui donnoient communication avec les Otomies, les Totonaques, & les autres Nations barbares qui leur étoient alliées. On y trouvoit quantité de Bourgs & de Villages fort peuplez : & cette Nation avoit dés ſa jeuneſſe deux inclinations dominantes, la ſuperſtition & l'éxercice des armes, à quoi ils s'appliquoient, & s'y rendoient tres habiles par émulation ; ſoit que le climat leur donnât les ſentimens communs à tous les Montagnards, ou que la neceſſité les rendît vaillans. Le Pays

abondoit en mays, & le grain répondoit si heureusement au travail des Paysans, qu'il avoit donné le nom à la Province de Tlascala, qui en leur langue signifie Terre de pain. On admiroit la diversité & l'excellent goût de ses fruits, & l'abondance du gibier & de la venaison que cette Province nourrissoit. Enfin une de ses plus grandes richesses est encore maintenant la Cochenille, dont les Peuples ne connoissoient pas l'usage jusqu'à ce qu'ils l'eussent appris des Espagnols. Je crois qu'elle a tiré son nom de cette graine appellée par les Latins *Coccus*, & qui a donné parmi nous son nom à l'Ecarlate. Cependant en ce Pays-là c'est un insecte, comme un petit ver qui naît & se meurit, pour ainsi dire, sur les feüilles d'un arbre sauvage & épineux, qu'ils appelloient alors *Tuna sauvage*, & qu'ils préferent maintenant à ceux qui portent les fruits les plus délicats, puisqu'ils doivent leur plus grand commerce & leur richesse à la précieuse teinture de ces petits vers, qui ne cede en rien à celle que les Anciens tiroient du sang de leur *Murex*, ou pourpre, si celebre entre les précieuses couleurs, sur les manteaux de leurs Rois.

Tous ces avantages de la nature étoient balancez par de grandes incommoditez. Le voisinage des montagnes rendoit la Province sujette à des tempêtes furieuses, à des houragans terribles, & à des inondations frequentes de la riviere appellée *Zahual*,

qui sans se contenter de ruiner les moissons, & d'arracher les arbres, alloit chercher les maisons jusqu'au plus haut des collines. On dit que *Zahual* en leur langue signifie Riviere galeuse, parce qu'elle donnoit cette maladie à ceux qui beuvoient de ses eaux, ou qui s'y baignoient ; ce qui étoit le second effet de la malignité de ce torrent. Le défaut de sel n'étoit pas une des moindres incommoditez de ces Peuples, puisqu'elle laissoit sans assaisonnement toutes les viandes excellentes dont cette Province abondoit. Ce n'est pas qu'ils n'en pussent tirer aisément des Pays sujets à l'Empire de Motezuma, en échange de leurs grains ; mais le dégoût en leur manger leur paroissoit un moindre inconvenient, que celui d'entrer en commerce avec leurs ennemis.

Cette politique étoit pardonnable à un Peuple qui n'aimoit que la guerre : neanmoins ces remarques, & d'autres encore que les Espagnols faisoient sur la conduite de cette Nation, ne leur causoient pas moins d'inquiétude que de surprise. Leur General dissimuloit ses soupçons : cependant il faisoit continuer exactement la garde en son logement ; & quand il alloit à la Ville avec les Indiens, il se faisoit accompagner d'une partie de ses Soldats, qui n'oublioient jamais les armes à feu. Les Espagnols ne sortoient point aussi qu'en grosse troupe, & avec les mêmes précautions. Ils avoient bien dessein d'établir une con-

fiance reciproque ; mais d'une maniere qui ne tint rien de la négligence. Cependant les Indiens, qui désiroient leur amitié sans artifice & sans affectation, se faisoient un point d'honneur affligeant pour eux, de ce que les Espagnols ne quittoient point les armes, & de ce qu'ils n'étoient pas assez convaincus de leur fidelité. Ce point fut agité dans le Senat, qui députa Magiscatzin à Cortez, afin de lui répresenter : » Que ces manieres qui sentoient la guerre, » n'avoient pas bonne grace, en un lieu où » tout étoit soûmis & obéissant, & où on » ne cherchoit qu'à lui plaire. Que ces gar- » des qu'on faisoit dans son quartier, mar- » quoient qu'on ne s'y croyoit pas en seure- » té ; & que les Soldats qui marchoient par » la Ville avec leurs foudres sur l'épaule, » quoiqu'ils ne fissent point de mal, offen- » soient plus par cette défiance, qu'ils n'au- » roient fait par des outrages. Il conclut » qu'on devoit regarder les armes comme » une charge inutile, lorsqu'elle étoit peu » necessaire, & même choquante entre des » amis de bonne-foi, & désarmez. Enfin » il supplia trés-humblement Cortez, de la » part du Senat & de toute la Ville, qu'il » fist cesser ces démonstrations & cet appa- » reil, qui conservoient en apparence quel- » ques marques d'une guerre mal éteinte, » ou qui pour le moins étoient des signes » d'une amitié pleine d'ombrages.

» Cortez repliqua : Qu'il connoissoit la

sincerité dont le Peuple de Tlascala répon- «
doit à ses bonnes intentions ; & qu'il n'a- «
voit aucun soupçon qu'ils voulussent con- «
trevenir à une paix qu'ils avoient souhaitée «
si ardemment. Que l'exactitude des gardes «
qu'on faisoit en son quartier, étoit con- «
forme à l'usage de son Pays, où les Sol- «
dats vivoient toûjours comme s'ils étoient «
à la guerre, dont ils pratiquoient tous les «
exercices au milieu de la paix ; afin de s'ac- «
coûtumer aux fatigues. Qu'ils apprenoient «
ainsi l'obéïssance, & se faisoient une habi- «
tude de la vigilance. Que les armes fai- «
soient partie de leurs ornemens & de leur «
parures ; & qu'ils les portoient comme «
des marques honorables qui distinguoient «
leur profession. C'est pourquoi il deman- «
doit aux Senateurs qu'ils s'assurassent de «
son amitié, & qu'ils ne s'offençassent «
point de ces démonstrations propres aux «
gens de guerre, & compatibles avec la «
paix entre les Peuples de sa Nation. Par «
ces raisons Cortez trouva moyen de satisfaire ses amis, sans négliger sa sureté, & Magiscatzin qui avoit l'ame guerriere, & qui étant jeune avoit commandé les Armées de la République, se plut si fort à ce stile de guerre, & en trouva la pratique si noble, qu'au lieu de continuer ses plaintes, il résolut d'introduire ces exercices & cette vigilance parmi les troupes de sa République, avoüant qu'ils servoient à distinguer les Soldats & à les rendre habiles en même tems.

Cet éclairciſſement fit ceſſer les inquiétudes des Habitans de Tlaſcala, qui s'attachoient tous à ſervir les Eſpagnols avec beaucoup d'affection. Tous les jours ils donnoient de nouvelles preuves de leur bonne volonté, par des regales de toutes ſortes de fruits & de venaiſon, & même de mantes, & d'autres curioſitez de peu de prix, les plus riches préſens qu'on pût faire en ce Pays-là, où l'âpreté de ſes montagnes ne laiſſoit aucune ouverture au commerce des autres Provinces, qui produiſoient l'or & l'argent. La plus belle ſale du logis des Eſpagnols fut deſtinée à ſervir de Chapelle. Ils y éleverent un Autel de pluſieurs degrez : on le para de quelques Images, avec le plus de bienſeance qu'il fut poſſible; & tous les jours on y celebroit le ſaint Sacrifice de la Meſſe en préſence des principaux Indiens, qui y aſſiſtoient avec beaucoup d'admiration & de reſpect : & s'ils n'étoient pas devots, au moins prenoient-ils un ſoin extrême de ne point troubler la dévotion des autres. Ils obſervoient curieuſement juſqu'aux moindres ceremonies, qui avec la ſurpriſe de la nouveauté, augmentoient encore l'eſtime qu'ils faiſoient des Eſpagnols : car ils ſçavoient fort bien diſtinguer avec veneration, les actions qui ont le caractere de la vertu, quoiqu'ils n'en ſçuſſent ni le nom, ni l'uſage ; mais ſeulement parce qu'elle a des charmes pour les Barbares mêmes.

Un

Un jour Megiscatzin demanda à Cortez : *S'il étoit mortel ; car disoit-il, vos actions & celle de vos Soldats paroissent surnaturelles, & ont ce caractere de bonté & de grandeur que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne comprenons pas ces ceremonies dont il semble que vous rendiez hommage à une autre Divinité superieure. L'appareil est d'un sacrifice ; cependant nous n'y voyons point les victimes ni les offrandes dont on appaise les Dieux : & d'ailleurs nous sçavons qu'il ne peut y avoir de sacrifice, à moins que quelqu'un ne meure pour le salut de tous les autres.*

Cortez prit cette occasion de lui donner quelques lumieres de la verité, en satisfaisant à ses questions. Il avoüa ingenument : *Que lui & tous ses Soldats étoient mortels par leur naissance.* Comme le General avoit dessein de leur découvrir les veritez infaillibles de nôtre Religion, il ne voulut pas alors tirer aucun avantage des erreurs qui les abusoient : neanmoins il ajoûta : *Qu'étant nez sous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'esprit, de vigueur & de forces, que les autres hommes.* Ainsi sans s'attribuer à faux titre la qualité d'immortel, il conservoit celle d'invincible. Enfin il dit à Magiscatzin : *Que non seulement ils reconnoissoient un Superieur au Ciel, où ils adoroient le souverain Seigneur de tout l'Univers ; mais qu'ils étoient encore Sujets & Vassaux du plus grand Prince de la Terre, à qui le Peuple de Tlascala obéïssoit maintenant ; puis qu'é-*

tant les freres des Espagnols, ils ne pouvoient pas s'empêcher de reconnoître le Prince dont ils étoient les Sujets. De ce discours il passa à un autre plus essentiel : & quoiqu'il parlât avec beaucoup de chaleur contre l'Idolâtrie, son bon esprit lui fournissant des raisons capables de combattre & de ruiner la multiplicité des Dieux qu'ils adoroient, & l'erreur abominable de leurs sacrifices, neanmoins quand il vint à parler des Mysteres de nôtre Religion, ils lui parurent dignes d'être traitez avec plus de science & d'instruction ; & comme il sçavoit & parler & se taire à propos, il en laissa l'explication au Pere Olmedo. Ce Religieux essaya d'amener par dégrez ces Infideles à la connoissance de la verité, en leur dévelopant, avec autant de prudence que de doctrine, les principaux articles de nôtre créance, en sorte qu'il pût échauffer leur volonté, sans fatiguer leur entendement ; parce que les lumieres trop vives éblouïssent d'abord ceux qui sortent de l'obscurité. Neanmoins Magiscatzin, & ceux qui l'accompagnoient, donnerent alors peu d'esperance d'abandonner leurs erreurs. Ils disoient que le Dieu que les Espagnols adoroient étoit très-grand, & peut-être au dessus de leurs Dieux : mais que chacun étoit le maître en son Pays. Que chez eux, ils avoient besoin d'un Dieu contre les foudres & les tempêtes ; d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons,

d'un qui les aſſiſtât à la guerre ; & ainſi dans les autres neceſſitez : parce qu'il n'étoit pas poſſible qu'un ſeul fournît à toutes ces choſes. Ils écouterent plus favorablement la propoſition de ſe ſoûmettre à un Seigneur temporel, puiſqu'ils s'offrirent à devenir ſes Vaſſaux. Ils demandoient s'il ne les protegeroit pas contre Motezuma, ce qui étoit l'unique motif de leur obéïſſance : & en même tems ils prioient le General avec humilité & empreſſement, que la converſation ſur le changement de Religion ne ſe répandît pas hors de ſon quartier ; *parce que ſi leurs Dieux venoient à l'apprendre, ils appelleroient les tempêtes, & lâcheroient la bonde aux déluges des eaux, qui les détruiroient entierement.* C'eſt ainſi que le Demon tenoit ces miſerables plongez dans l'erreur, par le moyen de la crainte. Tout ce qu'on en put obtenir fut, qu'ils feroient ceſſer les ſacrifices du ſang des hommes, parce qu'on les convainquit qu'ils étoient contraires à la loi de Nature. Ainſi on délivra les miſerables captifs deſtinez à ſervir de victimes, aux jours de leurs plus grandes Fêtes : & on rompit differentes priſons, ou pour mieux dire, diverſes cages, où ils les tenoienit enfermez, & où ils les engraiſſoient, non pas tant à deſſein de les préſenter de meilleure grace au ſacrifice, que de les rendre plus friands dans le plat.

Cortez n'étoit point ſatisfait de cette complaiſance, & déja il propoſoit à ſes S ›

dats d'aller mettre en pieces les Idoles, s'appuyant sur le succez qu'une pareille action avoit eu à Zempoala ; comme si c'eût été la même chose, de l'entreprendre en un lieu incomparablement plus peuplé. Son zele se trompoit en cela, & son courage ne le désabusoit pas, si le Pére Olmedo ne l'eût ramené à la raison, en lui remontrant avec une fermeté religieuse : *Qu'il n'étoit pas sans scrupule de la violence qu'on avoit faite aux Indiens de Zempoala ; parce qu'elle ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile ; & qu'une action de cette nature étoit, à proprement parler, abattre les Autels, & laisser les Idoles dans le cœur.* Il ajoûta : *Que l'entreprise de converti ces Infideles, demandoit plus de tems & de douceur. Que ce n'étoit pas la bonne voie de leur faire connoître leurs erreurs, que de décrier la verité en les tourmentant. Qu'avant que d'introduire le culte du vrai Dieu, il falloit bannir le Demon, & que cette guerre devoit se faire d'une autre maniere, & avec d'autres armes.* Le General se rendit à ses raisons, & à l'autorité du Pere, en moderant l'impetuosité de son zele ; & depuis ce tems-là, il ne chercha qu'à gagner par la douceur la volonté des Indiens, en leur rendant la Religion aimable par les effets ; afin que la comparaison qu'ils en feroient avec leurs coûtumes, les leur fist paroître plus abominables, & qu'ils connussent par cette vûë la laideur & la difformité de ces monstres qu'ils appelloient leurs Dieux.

CHAPITRE IV.

Cortez dépêche les Ambassadeurs de Motezuma. Diego d'Ordaz va reconnoître le Volcan de Popocatepec; & on prend la résolution d'aller à Cholula.

APrés que le General eut employé trois ou quatre jours à ces occupations, il voulut renvoyer les Ambassadeurs du Mexique, qu'il avoit retenus, afin qu'ils fussent témoins de la soûmission de ces Peuples qu'ils croyoient indomtables. La réponse qu'il leur fit fut courte & adroite. *Qu'ils pouvoient rapporter à Motezuma, ce qui s'étoit passé en leur présence; les instances & les empressemens des Tlascalteques à demander la paix, qu'ils avoient meritée par leurs soûmissions; l'affection & la bonne correspondance avec laquelle ils la maintenoient. Qu'ils étoient maintenant en sa disposition; & qu'il étoit si absolu sur leurs esprits, qu'il esperoit les réduire à l'obéissance de leur Prince, puisque c'étoit un des motifs de son Ambassade, entre quelques autres d'une plus grande importance, qui l'obligeoient à continuer son voyage, & solliciter de plus prés la bonté de l'Empereur, afin de mériter ensuite son agrément & ses faveurs.* Cortez les renvoya à l'heure même, avec cette réponse, & l'escorte qui leur étoit necessaire: & ils partirent fort persuadez &

tres-mal satisfaits de la résolution qu'il leur avoit témoignée. Pour lui il se trouvoit engagé à demeurer quelques jours à Tlascala, parce que les principaux Bourgs de la Province, & les Nations alliées, vinrent lui rendre obéissance, dont il faisoit faire des actes publics en bonne forme, autorisez par le nom du Roi Charles, déja connu & réveré entre ces Peuples avec un caractere de sincerité en leur soûmission, qui paroissoit dans le respect qu'ils lui portoient.

Un accident qui arriva en ce même tems, surprit les Espagnols, & épouvanta les Indiens. On découvre du haut de l'éminence où la Ville de Tlascala étoit alors située, le Volcan de *Popocatepec*, au sommet d'une montagne qui en est éloignée de huit lieuës, & qui s'éleve considerablement au dessus de toutes les autres. Il en sortit alors des tourbillons de fumée, avec tant de rapidité & de force, qu'ils montoient droit en l'air durant un long espace, sans ceder à l'impetuosité des vents, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force à une certaine distance, ils se laissoient séparer & répandre en divers endroits, où ils formoient des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres qu'elles entraînoient avec elles. Ces tourbillons étoient mêlez de tems en tems de flâmes ou de globes de feu, qui sembloient se diviser en une infinité d'étincelles; & c'étoit ou des pierres enflâ-

mées que le Volcan lançoit en haut, ou des pieces de quelque matiere combuftible qui duroient autant que le feu y trouvoit d'aliment.

Les Indiens ne s'épouventoient pas de voir la fumée, cela ne leur étoit pas nouveau; mais la vûë des flâmes, qui paroiſſoient plus rarement, les affligeoit, & leur donnoit d'extrêmes fraïeurs, comme ſi elles euſſent été des préſages de quelques malheurs qui leur devoient arriver: car ils s'étoient imaginé que les étincelles, lorſqu'elles ſe répandoient par l'air & qu'elles ne retomboient pas dans le Volcan, étoient les ames des Tyrans, qui ſortoient à deſſein de châtier les Habitans de Terre; & que les Dieux dans leur colere ſe ſervoient de ces Tyrans, comme d'inſtrumens proportionnez aux ſupplices dont ils vouloient punir les Peuples.

Magiſcatzin & quelques principaux Miniſtres de la République, qui étoit ordinairement auprés de nôtre General, l'entretenoient de ces rêveries: & lui, faiſant attention ſur cette groſſiere idée qu'ils avoient de l'immortalité des ames, & de la récompenſe, ou des châtimens qu'elles attendoient, tâchoit de les amener familierement à la connoiſſance de ces erreurs, dont ils défiguroient la verité, lorſque Diego d'Ordaz vint lui demander la permiſſion d'aller reconnoître de plus près ce Volcan; s'offrant de pouſſer juſqu'au haut de la monta-

gne, & de découvrir ce secret de la nature. La proposition fit trembler les Indiens : ils essayerent charitablement de détourner Ordaz d'un dessein dont ils lui peignirent tous les perils. Ils disoient que les plus determinez de leur Ville se hazardoient bien quelquefois à aller visiter quelques Hermites de leurs Dieux, qui s'étoient retirez sur cette montagne, environ à la moitié de sa hauteur : mais qu'au delà, on n'avoit jamais vû de traces d'aucune creature raisonnable. Que la montagne même sembloit en défendre l'accez, par des tremblemens & des mugissemens effroyables, qu'on ne pouvoit soûtenir. Ces difficultez ne servirent qu'à animer Ordaz : & quoi que Cortez crût qu'il entroit un peu de vanité en ce dessein, neanmoins il lui accorda la permission de le tenter, afin que ces Indiens vissent que les choses qu'ils croïoient impossibles, ne l'étoient pas à la valeur des Espagnols, tant il étoit jaloux de l'honneur & de la gloire de sa Nation.

Ce Capitaine partit donc, accompagné de deux soldats de sa Compagnie, & de quelques Nobles Indiens qui s'offrirent de le conduire jusques aux Hermitages, en se plaignant beaucoup de ce qu'il les choisissoit pour être les témoins de sa mort. Le pied de la montagne est un pays charmant, couvert de tous côtez, des plus beaux arbres du monde, qui formoient un ombrage délicieux à ceux qui montent cette côte, comme

comme si ce plaisir trompeur n'étoit fait que pour détourner l'esprit de la vûë des périls où on s'engage. Au de là de ce beau couvert, on ne voit plus qu'un terrein sterile, tant à cause de la neige, qui dure toute l'année en ces lieux, où le Soleil & le feu semblent l'épargner, qu'à cause des cendres que l'opposition de la fumée fait paroître de loin aussi blanches que la neige. Les Indiens s'arrêterent aux Hermitages, d'où Ordaz, avec ses Soldats, monta courageusement à travers des roches, s'aidant des mains autant que des pieds, jusqu'au haut de la montagne. Ils n'étoient pas fort éloignez de l'ouverture du Volcan, lors qu'ils sentirent que la terre trembloit sous leurs pieds par des secousses violentes; & ils entendirent des mugissemens effroyables, suivis un moment aprés d'un tourbillon, qui avec des bruits encore plus épouventables, poussa en l'air des flammes enveloppées d'une affreuse fumée, & d'une grande quantité de cendres. Quoi que ce tourbillon montant avec rapidité n'eût pas échauffé l'air autour de la montagne, il s'étendit lorsqu'il fut parvenu à sa hauteur, & répandit sur les trois Espagnols une pluye de cendres, si épaisse & si chaude, qu'ils furent obligez de se mettre à couvert sous un rocher, où les deux soldats penserent étouffer. Neanmoins Ordaz voyant que le tremblement étoit cessé, que le bruit s'appaisoit, & que la fumée n'étoit plus si

épaisse, il les anima par ses discours, & s'approcha d'un courage intrepide, jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture, une grande masse de feu, qui lui parut s'élever en boüillons comme une matiere liquide & fort luisante. Il considera l'étenduë de cette horrible bouche, qui occupoit presque tout le sommet de la montagne, & pouvoit avoir prés d'un quart de lieuë de circonference : & aprés avoir fait ces observations, il revint trouver les Indiens, qui le reçûrent avec beaucoup d'étonnement & de loüanges outrées sur sa hardiesse, qui releva encore la gloire des Espagnols. Cette action d'Ordaz ne passoit alors que pour une curiosité bizarre & téméraire ; mais le tems en fit connoître la consequence, & combien toutes choses pouvoient contribuer à l'avancement de cette conquête : car lorsque Cortez fit sa seconde entrée à force d'armes dans la Ville de Mexique, comme l'Armée manquoit de poudre, le General se ressouvint de ces boüillons de matiere liquide & enflammée qu'Ordaz avoit vûs au fond du Volcan ; & les gens qu'il y envoya en tirerent autant de souffre tres-fin, qu'il en étoit nécessaire à fournir de la munition à tous les soldats. Ainsi la temerité d'Ordaz devint glorieuse & utile ; & ses remarques furent d'un si grand secours en cette expedition, que l'Empereur reconnut son service par plusieurs graces qu'il fist à ce Capitaine : &

afin de ſignaler ſon action par un titre d'honneur, il lui donna un Volcan pour armes. Les Eſpagnols demeurerent à Tlaſcala pendant vingt jours, dont le General employa une partie à recevoir les viſites des Nations de leur alliance, & l'autre à la ſatisfaction de ces Peuples, qui ſe trouvoient ſi bien des Eſpagnols, qu'ils retarderent autant qu'ils purent le jour de leur départ, par des fêtes publiques, & des réjoüiſſances mêlées de danſes à leur maniere, & de tous les exercices qui pouvoient faire paroître leur agilité. Enfin Cortez ayant marqué le jour qu'il devoit partir, on diſputa ſur le chemin qu'il falloit tenir. Cortez avoit de l'inclination pour celui de Cholula, grande Ville & fort peuplée, ainſi qu'on l'a dit, & où les vieilles troupes de Motezuma avoient ordinairement leurs quartiers.

Les Tlaſcalteques n'approuvoient pas ce deſſein, & conſeilloient au General d'aller par Guajozingo, pays abondant & sûr, parce que les Peuples de Cholula, outre qu'ils étoient fins & traîtres, rendoient une obéiſſance d'eſclaves à Motezuma, qui n'avoit point de Sujets plus ſoûmis & plus fideles. Les Indiens ajoûtoient: *Que toutes les Provinces voiſines de cette Ville, la regardoient comme une terre ſacrée, parce qu'elle enfermoit dans l'enceinte de ſes murailles plus de quatre cens Temples de Dieux, ſi bizarres qu'ils aſſommoient le monde à force de prodiges. Que par ces raiſons il étoit très-dangereux de paſſer*

sur leurs terres, sans avoir avant cela quelqu[e] marques de leur approbation. Les Zempoales que le commerce des Espagnols avoit rendu moins superstitieux, méprisoient bie[n] ces prodiges ; mais ils se conformoient a[u] sentiment des Tlascalteques, par les même[s] raisons qu'ils avoient données à Zocothlan pour empêcher les Espagnols d'aller [à] Cholula.

Avant qu'on eût pris aucune résolution sur ce sujet, de nouveaux Ambassadeurs de la part de Motezuma arriverent avec un présent, & des assurances que leur Empereur consentoit que les Espagnols vinssent à sa Cour ; & qu'il leur accordoit la grace de recevoir favorablement les propositions dont ils étoient chargez. Entre les autres discours qu'ils firent à Cortez sur son voyage, ils témoignerent qu'on lui avoit préparé un logement à Cholula, ce qui le mit dans la necessité de passer par cette ville. Ce n'est pas qu'il prît beaucoup d'assurance sur un changement si promt & si imprévû de la part de Motezuma, ni que cette facilité ne lui parût hors de saison & artificieuse, après une si grande repugnance : mais Cortez prenoit toûjours un soin extrême de cacher ses soupçons aux Mexicains, dont la crainte étoit le fondement de sa sureté.

Lors que les Senateurs de Tlascala apprirent ce que Motezuma proposoit aux Espagnols, ils ne douterent plus qu'il ne leur eût

préparé quelques embûches à Cholula, & ils redoublerent leurs instances, afin de rompre ce voïage. Le péril de leurs amis les touchoit veritablement; & Magiscatzin, qui étoit le plus affectionné, & qui avoit un attachement tendre & respectueux à la personne du General, le pressa fort de prendre une autre route. Sur quoi Cortez voulant lui donner la satisfaction d'apprendre qu'il lui sçavoit bon gré de ses soins, & qu'il faisoit fond sur son conseil, assembla ses Capitaines, & leur proposa la difficulté. On pesa les raisons de part & d'autre; & on conclut qu'on ne pouvoit plus refuser honnêtement le logement que les Mexicains leur offroient, sans que cela parût un soupçon pris par avance, & mal à propos: & quand il seroit bien fondé, qu'il ne falloit pas s'embarquer à de plus hautes entreprises, en laissant derriere eux des traîtres les armes à la main; au contraire, qu'ils devoient aller à Cholula, afin de découvrir les desseins de Motezuma, & donner une nouvelle réputation à l'armée, par le châtiment de sa perfidie. Magiscatzin ceda lui-même à ces raisons, soumettant avec docilité ses lumieres à celles des Espagnols, néanmoins sans bannir les soupçons qui lui avoient inspiré son premier sentiment. Il demanda permission d'assembler les troupes de la République, & de marcher au secours de ses amis en un péril si évident, disant qu'il n'étoit pas juste que

pour être invincibles ils ôtassent aux Tlascalteques la gloire d'être reconnus fideles. Quoi que Cortez reconnût le risque, & que cette offre ne lui déplût pas, il differa neanmoins de la recevoir, parce qu'il trouvoit de l'inconvenient à épuiser de si bonne heure les secours qu'il pouvoit attendre de cette Nation. Il répondit donc à Magiscatzin, aprés lui avoir témoigné beaucoup de reconnoissance de sa bonne volonté: *Que cette assistance n'étoit pas encore necessaire*; ce qu'il dit foiblement, comme un homme qui souhaite qu'on lui accorde quelque chose, & qui semble craindre qu'on ne l'entende: maniere de refus qui n'est pas éloignée, de la priere.

CHAPITRE V.

On découvre de nouveaux indices de la trahison des Habitans de Cholula. L'Armée marche vers cette Ville, suivie de quelques Compagnies de Tlascalteques.

MOtezuma ne pouvoit se résoudre à prendre les armes contre les Espagnols: cependant il est certain qu'il cherchoit à les exterminer, en se servant de la ruse avant que d'en venir à la force. Les réponses de ses Oracles le jettoient en de nouvelles frayeurs; & le Demon embarrassé du voisinage des Chrétiens, le pressoit a-

vec d'horribles menaces de les éloigner. Cet ennemi des hommes agitoit quelquefois les Sacrificateurs & les Devins de Motezuma ; jusqu'à la fureur, afin qu'ils l'irritassent lui-même, & qu'ils le missent en furie. D'autres fois il lui paroissoit sous la figure de ses Idoles, & il lui parloit, afin de souffler de plus prés dans son cœur l'esprit de sa colere. Cependant il lui laissoit toûjours un penchant à la fourberie & à la trahison, sans lui permettre de jetter les yeux sur ce nombre prodigieux de soldats qui n'attendoient que ses ordres ; soit qu'il ne fût pas permis au Demon d'aller jusqu'à la force ouverte ; soit que comme il n'est pas de son caractere de donner un bon conseil, il retirât Motezuma des voyes nobles & genereuses ; afin d'abattre son courage par les mêmes motifs dont il se servoit à allumer sa passion. D'un côté il lui ôtoit la hardiesse de se laisser voir à cette prodigieuse Nation : de l'autre, il lui en répresentoit le petit nombre si méprisable, qu'il paroissoit honteux d'employer ouvertement toutes les forces de l'Empire contre-elle. Ensorte que l'Empereur se faisoit un point d'honneur de la ruse & de l'artifice, & ne songeoit alors qu'à tirer les Espagnols de Tlascala, où il ne pouvoit leur dresser de pieges, & à les envoyer à Cholula, où il en avoit de tous préparez.

Cependant Cortez prit garde que l'on n'envoyoit point le visiter de la part des Gouverneurs de Cholula, & il le fit remar-

quer aux Ambassadeurs de Mexique, appuyant sur l'imprudence des Caciques qui avoient la charge de lui préparer un logement, puis qu'ils ne pouvoient ignorer que tous les Peuples du voisinage ne l'eussent visité par leurs Députez, quoi qu'ils y fussent moins obligez. Les Mexicains voulurent excuser les Caciques de Cholula, en convenant neanmoins de leur faute ; & il parut qu'ils avoient donné avis de la réparer. On vit venir peu de tems aprés de la part de cette Ville, quatre Indiens mal propres, & en trop petit nombre pour oser se dire Ambassadeurs, suivant l'usage de ces Peuples. Les Tlascalteques ne manquerent pas de faire ces observations, & d'en tirer de nouveaux indices de la mauvaise intention du Peuple de Cholula. Ainsi Cortez ne voulut pas recevoir ces Envoyez, & il leur manda de s'en retourner à l'heure-même, disant en présence des Mexicains : *Que les Caciques de Cholula sçavoient bien mal les loix de l'honnêteté, puisqu'ils vouloient réparer une faute d'attention par une incivilité.*

Le jour du départ arriva, & comme les Espagnols avoient pris la matinée pour former leur bataillon & celui des Zempoales, à la campagne, ils y trouverent une Armée de Tlascalteques prête à marcher par l'ordre du Senat, sur les remontrances de Magiscatzin. Les Chefs dirent à nôtre General : *Qu'ils avoient ordre de la Republique de*

servir sous lui, & de suivre ses étendarts en cette expedition, non seulement jusqu'à Cholula, mais encore jusqu'à Mexique, où ils voyoient le grand danger de son entreprise. Leurs troupes étoient rangées en bataille à leur maniere: & quoi qu'ils eussent serré les rangs, neanmoins elles occupoient un grand terrein; parce qu'ils avoient convoqué toutes les Nations de leur alliance, & fait un effort extraordinaire, afin de secourir leurs amis, supposant qu'il se trouveroit peut-être une occasion d'affronter les Armées de Motezuma. Les bandes étoient distinguées par la couleur de leurs pennaches, & par la difference de leurs enseignes, aigles, lions, & autres animaux feroces, qu'ils portoient élevez en l'air, & qui prétendant à la gloire des hyeroglyphes & des devises, vouloient signifier quelque chose, & répresenter aux Soldats la gloire militaire de leurs ancêtres.

Quelques Auteurs de nôtre nation ont avancé que le nombre de ces troupes alloit à cent mille hommes armez: d'autres se sont bornez à quelque chose de plus vrai-semblable. Quoi qu'il en soit, un moindre nombre ne retranche rien de la grandeur de l'action des Tlascalteques, digne d'être estimée par elle-même, & par ses manieres. Cortez leur en témoigna sa reconnoissance par une infinité de caresses: après quoi il fut obligé de prendre un air d'autorité pour leur faire comprendre qu'il n'avoit

pas besoin d'une si nombreuse escorte, puis qu'il ne faisoit ce voyage qu'à dessein d'établir une bonne paix. A la fin il en vint à bout ; & il les renvoya fort satisfaits, de ce ce qu'il voulut bien permettre que quelques troupes le suivissent avec leurs Commandans, & que le gros se reservât, prêt à marcher à son secours dans la necessité. Bernard Diaz a écrit que Cortez ne retint que deux mille Tlascalteques. Herrera en met trois mille ; mais Cortez lui-même avouë dans sa Relation, qu'il en emmena six mille : & ce General n'avoit pas si peu de soin de sa gloire, qu'il voulût diminuer celle de sa résolution, en supposant qu'elle auroit été soûtenuë par un grand nombre de troupes.

On ne doit pas oublier en cet endroit un incident qui lui appartient, & qui merite de grandes reflexions. Lors que les Espagnols sortirent de Tlascala, Cortez laissa en cette Ville une Croix de bois, qu'il avoit fait planter sur un lieu élevé & fort découvert : cela s'étoit executé d'un commun consentement, le jour qu'il fit son entrée. Il ne put souffrir en sortant qu'on l'abatît, quelque censure qu'il eût essuyée sur ses transports de zele. Il recommanda aux Caciques de la garder avec respect : mais il étoit besoin, sans doute d'une plus forte recommandation, afin de maintenir entre ces Infideles la veneration qui lui étoit dûë. A peine les Espagnols étoient-ils hors de la

Ville, qu'une nuée miraculeuſe deſcendant du Ciel, vint prendre à la vûë de tous les Indiens, la défenſe de la Croix. Cette nuée étoit d'une blancheur éclatante & agréable ; & elle baiſſa inſenſiblement par la region de l'air, juſqu'à ce que ayant pris la figure d'une colomne, elle s'arrêta perpendiculairement ſur la Croix, où par une diſpoſition admirable de la Providence, elle dura plus ou moins viſible, l'eſpace de quatre ans, que la converſion de cette Province fut retardée par divers accidens. Il ſortoit de cette nuée une lumiere douce, qui imprimoit du reſpect, & qui n'étoit point affoiblie par l'obſcurité de la nuit. Ce prodige effraya d'abord les Indiens, ſans qu'ils en penetraſſent le miſtere ; & depuis qu'ils y eurent fait plus d'attention, ils perdirent leur crainte, ſans diminuer leur admiration. Ils diſoient : *Que ce ſigne vénérable renfermoit en ſoi quelque Divinité, & que ce n'étoit pas ſans raiſon, que les Eſpagnols leurs bons amis, la reveroient.* Sur quoi ils les imitoient, en ſe mettant à genoux lors qu'ils paſſoient devant la Croix. Ils avoient recours à elle dans leurs neceſſitez, ſans ſe ſouvenir de leurs Idoles, dont les Temples étoient beaucoup moins frequentez : & cette devotion, ſi l'on peut nommer ainſi un ſentiment qui leur venoit d'une cauſe inconnuë, fit une ſi forte impreſſion dans l'eſprit des Nobles & du Peuple, que les Sacrificateurs & les Magiciens, pouſſez

d'un zele furieux pour leurs superstitions, tâcherent à diverses fois d'arracher la Croix, & de la mettre en pieces : mais ils en revinrent toûjours dans une horrible consternation, dont ils n'oserent parler, de peur de se décrier dans l'esprit du peuple. Ce miracle est rapporté par des Auteurs dignes de foi : & c'est ainsi que le Ciel disposoit l'esprit de ces Infideles à recevoir la doctrine de l'Evangile avec moins de résistance ; comme le prudent Laboureur, qui avant que de jetter la semence en terre, en facilite la production par le moyen de la culture.

La marche n'eut aucune nouveauté, puisque ce n'en étoit plus une de voir le concours innombrable des Indiens qui bordoient les chemins de tous côtez, ni ces cris qui passoient pour des acclamations. Ils marcherent quatre lieuës de cinq qu'il y avoit alors de Cholula à l'ancienne Ville de Tlascala : & on jugea à propos de faire halte sur le bord d'une agreable riviere, afin de n'entrer pas de nuit en un lieu si peuplé. Peu de tems après qu'on eut assis le camp, & donné les ordres necessaires à la sureté des troupes, on vit arriver de nouveaux Ambassadeurs de cette Ville, plus qualifiez & plus propres que les premiers. Ils apportoient un regale de toute sorte de vivres ; & ils firent leur compliment avec un grand appareil de reverence, qui se réduisit *à excuser la negligence de leurs Caciques*,

sous prétexte qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, parce que les Peuples en étoient leurs ennemis; à offrir un logement qu'on avoit préparé dans leur Ville, & à exagerer la joye que leurs Citoyens ressentoient de l'honneur dont ils alloient joüir, en recevant des hôtes si fameux par leurs grandes actions, & si aimables par leur bonté. Tout cela fut dit d'une maniere fort sincere en apparence, ou qui sçavoit fort bien couvrir l'artifice. Cortez reçut les excuses & le régale agréablement, prenant soin qu'il ne parût point d'affectation en sa confiance: & le jour suivant au lever du Soleil, il continua sa marche avec autant d'ordre, & un peu plus de défiance, qui l'obligeoit à le faire observer: car on n'envoyoit personne de la Ville pour recevoir l'armée; & cette remarque ne laissoit pas de faire du bruit entre plusieurs autres indices. Enfin les Espagnols approchoient de la Ville les armes à la main, prêts à combattre, lors qu'ils virent paroître les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnez d'un grand nombre d'Indiens désarmez.

Cortez ordonna qu'on fist alte afin de les recevoir; & ils s'acquitterent des devoirs ordinaires avec tant de soumission & de démonstrations de joye, qu'ils ne laisserent alors aucune prise aux soupçons, dont on observoit leurs actions & leurs mouvemens. Neanmoins lors qu'ils reconnurent les troupes des Tlascalteques qui avoient l'arriere-garde, ils changerent de visage; & il s'éleva

une rumeur desagreable entre les plus considerables de cette troupe. Cela réveilla la précaution des Espagnols ; & Marine eut ordre d'apprendre la cause de ce bruit. Ils lui dirent : *Que les Habitans de Tlascala ne pouvoient pas entrer en armes dans leur Ville, puis qu'ils étoient leurs ennemis, & rebelles à leur Empereur. Ils prierent qu'on les obligeât à s'arrêter, ou qu'on les renvoyât en leur Ville, comme un obstacle à la paix qui se devoit publier :* ce qu'ils disoient de sens rassis & sans emportement ; marquant neanmoins, avec beaucoup de fermeté, qu'il ne leur étoit pas possible de les souffrir, quoi que cette résolution n'allât pas encore au de là des termes d'une tres-humble priere.

Cette demande embarrassa un peu le General : il trouvoit quelque sorte de justice, mais d'ailleurs peu de sûreté à l'accorder. Cependant il chercha les voyes d'appaiser ceux de Cholula, en leur faisant esperer qu'on trouveroit quelque temperament propre à terminer ce different Il communiqua l'affaire à ses Capitaines, qui jugerent qu'il étoit à propos de proposer aux Tlascalteques de camper hors de la Ville, jusqu'à ce qu'on eût penetré les desseins de ces Caciques, ou qu'on continuât le voyage. Pierre d'Alvarado & Christophe d'Olid furent chargez de leur faire la proposition, qui paroissoit un peu dure. Ils s'en acquiterent d'une maniere où la persuasion étoit mêlée avec l'autorité, faisant voir la necessité

d'executer cet ordre, qu'ils appuïoient de plusieurs raisons. Ils trouverent les Tlascalteques si dociles & si obéïssans, qu'ils prévinrent leurs instances, en disant : *Qu'ils n'étoient pas venus à dessein de contester, mais d'obéir ; qu'ils alloient dès ce moment établir leur logement hors de Cholula, en un endroit d'où ils pussent accourir promtement au secours de leurs amis, puisque les Espagnols vouloient bien risquer leurs vies, en la commettant à la foi de ces traîtres.* On proposa ce parti aux Caciques, qui le reçûrent avec joie. L'une & l'autre Nation y trouvoit non seulement sa satisfaction, mais encore dequoi flatter sa vanité ; ce qui venoit de l'opposition de leurs sentimens. Les premiers s'imaginoient avoir obtenu un grand avantage sur leurs ennemis, qu'ils incommodoient en les obligeant à camper : & les autres se persuadoient que la difficulté qu'on faisoit de les recevoir dans la Ville, étoit une preuve qu'on les craignoit. C'est ainsi que l'imagination des hommes rend équivoques les couleurs, & l'essence même des choses, que l'on estime ordinairement selon qu'on les conçoit ; & que l'on conçoit de la maniere qu'on les souhaite.



CHAPITRE VI.

Les Espagnols font leur entrée à Cholula, où l'on tâche de les surprendre par un accueil agréable à l'exterieur. On découvre la trahison que les Habitans avoient formée; & on dispose toutes choses pour les châtier.

L'Entrée des Espagnols en la Ville de Cholula fut accompagnée de toutes les circonstances de celle de Tlascala; un effroyable concours de peuple, dont on perçoit la foule avec peine; des acclamations étourdissantes, des fleurs qu'on répandoit sur eux, des bouquets qui leur furent présentez par les femmes: tout cela mêlé d'une infinité de reverences de la part des Caciques, de parfums de celle des Sacrificateurs, & du tonnerre, plûtôt que musique, de leurs instrumens, dont toutes les ruës retentissoient. Enfin on voyoit par tout des démonstrations de joie si bien exprimées, que ceux mêmes qui avoient lieu de s'en défier, les crurent véritables. La Ville parut si jolie aux yeux des Espagnols, qu'ils la comparoient à Valladolid. Elle étoit située dans une plaine découverte de tous côtez à perte de vûe, & trés-agréable. On dit qu'elle pouvoit contenir alors vingt-mille Habitans, sans compter ceux de ses Fauxbourgs, qui étoient en plus grand nombre.

ore. Il y avoit un grand abord d'Etrangers, qui y venoient ou comme à un Sanctuaire de leurs Dieux, ou comme en un lieu celebre par leur Negoce. Les ruës étoient larges & bien percées, & les maiſons plus grandes & d'une meilleure architecture que celles de Tlaſcala : ſur tout leur ſomptuoſité ſe remarquoit aux tours, qui faiſoient connoître la multitude de leurs Temples. Le Peuple étoit plus ſage que guerrier, la plûpart gens de Commerce, ou Officiers; beaucoup de monde, & peu de diſtinction.

Le Logement qu'ils avoient préparé étoit compoſé de deux ou trois grandes maiſons qui ſe touchoient, où les Eſpagnols & les Zempoales ſe fortifierent; ſuivant que l'occaſion le leur conſeilloit, & qu'ils y étoient diſpoſez par l'habitude. Les Tlaſcalteques prirent un poſte peu éloigné de la Ville: & aprés l'avoir fermé de quelques foſſez, ils poſerent leurs corps de gardes & leurs ſentinelles, ſuivant l'uſage de la guerre; dont l'exemple de leurs amis les avoit inſtruits. Les trois ou quatre premiers jours il y eut de tous côtez grande tranquillité, & bon commerce.

Les Caciques étoient ponctuels à faire leur Cour au General, & cherchoient à ſe familiariſer avec les Capitaines; les vivres venoient en abondance, & même en profuſion: toutes les apparences étoient agréables, & ſembloient demander de la

confiance : en sorte que les bruits qui s'étoient répandus commençoient à passer pour faux, & pris avec trop de legereté, tant nôtre esprit est disposé à se décharger de toute application chagrinante. Cependant on ne fut pas long-temps à découvrir la vérité ; & les Indiens n'eurent pas l'adresse de cacher leurs artifices jusqu'à ce qu'ils eussent réüssi : car encore qu'ils fussent dissimulez par nature & par habitude, ils n'étoient ni assez habiles, ni assez fins pour ne pas laisser entrevoir leur dissimulation & leur malice.

L'abondance des vivres diminuoit peu à peu : les visites & les caresses des Caciques cesserent tout d'un coup ; & les Ambassadeurs de Motezuma avoient des conferences secretes avec les Sacrificateurs. On voyoit des airs de mépris & de raillerie sur les visages des Habitans ; & tous ces indices marquoient quelque nouveauté, & reveilloient les soupçons mal endormis. Cortez songeoit aux moyens de penetrer la verité des desseins de ces Indiens, lors qu'elle se découvrit d'elle-même, par un coup de la Providence, qui prévint toutes les diligences des hommes, & dont les Espagnols ressentirent les effets si souvent en cette conquête.

Une vieille Indienne des plus nobles & des mieux alliées de Cholula, avoit lié une étroite amitié avec Marine, qu'elle visitoit quelquefois, attirée par la dou-

ceur & par l'agréement qu'elle trouvoit en cette personne. L'Indienne vint un jour voir Marine plûtôt qu'elle n'avoit accoûtumé, avec un air inquiet & effaré. Elle la tira à part, & en luy recommandant beaucoup le secret, par le ton même de sa voix, elle plaignit *le miserable esclavage où elle étoit reduite, & la pressa de quitter ces vilains Etrangers, & de se retirer en son logis, qu'elle luy offrit comme un azile.* Marine, qui étoit fort éclairée, ajusta d'abord ce préambule avec les autres indices: & feignant qu'elle étoit retenuë par force entre cette Nation qu'elle haïssoit, prit des mesures pour la fuite, & accepta l'offre de l'azile, avec tant de marques de sa reconnoissance, que la vieille Indienne prit une entiere confiance, & luy découvrit tout son cœur. Elle dit: *Qu'à tout évenement elle devoit se retirer à l'heure même, parce qu'on approchoit du moment signalé par les Indiens pour exterminer les Espagnols, & qu'elle auroit un grand regret, de voir perir avec eux une personne de son merite. Que Motezuma avoit envoyé vingt-mille hommes de guerre, qui n'étoient pas éloignez, afin de donner plus de chaleur à cette action. Que de ce gros il étoit déja entré à la file six mille Soldats choisis. Qu'on avoit distribué une grande quantité d'armes entre les Habitans, fait provision de pierres sur les terrasses; & tiré à travers les ruës plusieurs tranchées, au fond desquelles ils avoient planté des pieux fort ai-*

gus, & recouvert la tranchée de la même terre sur des appuis legers & fragiles, afin de faire tomber & estropier les chevaux. Que Motezuma vouloit faire perir tous les Espagnols; neanmoins qu'il avoit mandé qu'on lui en envoyât quelques-uns en vie, afin de satisfaire à sa curiosité, & à son devoir envers les Dieux: & qu'il avoit fait présent à la Ville d'un tambour de guerre d'or, dont le creux étoit travaillé avec un artifice singulier, à dessein de les animer par cette faveur militaire. Marine lui dit: *Qu'elle avoit bien de la joie de ce qu'ils avoient conduit si prudemment cette entreprise.* Sur quoi elle laissa encore tomber quelques questions, disant: *Qu'il seroit bon de faire certaines choses qu'elle vouloit apprendre;* & elle tira ainsi une entiere connoissance de la conjuration. Elle feignit alors de vouloir s'enfuir avec la vieille, ne lui demandant qu'un moment pour faire un petit paquet de ses pierreries & de quelques hardes, afin de pouvoir la quitter sans l'effaroucher. Cependant elle courut avertir Cortez, qui envoya prendre l'Indienne: & la miserable, effrayée ou convaincuë, confessa tout aux premieres menaces.

Deux Soldats Tlascalteques déguisez en païsans vinrent presque en même tems; & dirent à Cortez de la part de leurs Commandans, qu'il n'oubliât pas sa vigilance ordinaire; parce qu'ils avoient vû de leur camp que les Habitans de Cholula faisoient passer leurs meubles & leurs femmes

aux Villes voiſines ; ce qui marquoit aſſûrément qu'ils méditoient quelque trahiſon. On apprit d'ailleurs, que dans un Temple le plus celebre de la Ville, on avoit fait un ſacrifice de dix enfans de l'un & de l'autre ſexe ; cérémonie dont ils uſoient lorſqu'ils vouloient entreprendre quelque action de guerre. Deux ou trois Zempoales arriverent en ce moment : ils avoient découvert par hazard, en ſe promenant par la Ville, les tranchées qu'on avoit creuſées ; & remarqué de plus, des foſſez & des paliſſades que les Indiens avoient faites, afin de conduire les chevaux droit au précipice.

On n'avoit pas beſoin de plus fortes preuves pour s'âſſûrer des mauvais deſſeins de ce Peuple ; néanmoins Cortez voulut encore en tirer des lumieres plus claires, & mettre tout le droit de ſon côté, par une conviction manifeſte de quelques témoins irreprochables de leur Nation même, à qui il prétendoit faire avoüer toute cette menée. Pour cet effet il envoya querir le premier Sacrificateur, dont les autres dépendoient ; & en même-tems il s'en fit amener deux ou trois autres de la même profeſſion. Ces gens avoient beaucoup d'autorité auprès des Caciques : & encore plus dans l'eſprit du Peuple. Il les examina ſéparément, ſans témoigner qu'il ſe doutât du fait ; mais ſeulement en leur faiſant des reproches de cette perfidie, dont il leur

marquoit tout le projet en détail, sans déclarer la maniere dont il l'avoit appris ; afin d'augmenter leur surprise, & de leur donner une plus haute idée de sa science. Aussi ces gens persuadez qu'ils parloient à quelque Divinité, qui penetroit jusqu'au fond de leurs pensées, n'oserent desavoüer la trahison, & déclarerent jusqu'aux moindres circonstances de la conspiration, dont ils accusoient Motezuma, qui l'avoit dressée, & qui les y avoit engagez par ses ordres. Le General les fit mettre en prison, de peur qu'ils n'excitassent quelque tumulte dans la Ville. Il fit aussi observer les Ambassadeurs Mexicains, sans leur permettre de sortir, ni d'avoir aucun commerce avec les Habitans : & aprés avoir assemblé ses Capitaines, il leur fit part de tout ce qu'il avoit appris sur ce sujet ; remontrant de quelle consequence il étoit, de ne laisser pas cet attentat impuni. Il leur proposa les moïens de châtier les traîtres, & appuya son dessein de si fortes raisons, qu'ils entrerent tous dans son sentiment, en remettant la disposition de toutes choses à sa prudence.

Aprés ces diligences, Cortez manda les Caciques qui gouvernoient la Cité, & publia qu'il étoit résolu de partir le jour suivant : ce n'est pas qu'il eût rien de préparé pour son voyage, ni qu'il lui fût possible de le faire ; mais il vouloit leur retrancher le tems de faire de plus grands apprêts.

demanda aux Caciques des vivres pour la
ıbſiſtance de ſes troupes durant la marche,
:s Indiens propres à porter le bagage, &
eux mille hommes de guerre qui puſſent
accompagner, ainſi que les Tlaſcalteques
ɛ les Zempoales en avoient uſé. Les Gou-
'erneurs firent quelque chicane malicieuſe
ur la demande des vivres & des Indiens de
:harge; mais ils accorderent avec joye les
leux mille hommes de guerre: ſur quoy le
General & eux avoient des intentions fort
ppoſées. Cortez les demandoit afin de deſu-
nir leurs forces, & d'avoir ſous ſa main
une partie des traîtres qu'il vouloit punir:
& les Caciques les offroient à deſſein d'in-
troduire ces ennemis couverts parmi les Eſ-
pagnols, & de s'en ſervir quand l'occaſion
s'en préſenteroit. Ces ſtratagêmes étoient
tous deux fondez ſur les raiſons de la guerre,
ſi l'on peut appeller raiſon cette eſpece de
tromperie, autoriſée par le droit des ar-
mes, & anoblie par l'exemple.

Tout cela fut communiqué aux Chefs
des Tlaſcalteques, qui eurent ordre de ſe
tenir alerte, & de s'approcher de la Ville
au point du jour, comme pour ſuivre la
marche de l'Armée; & du moment qu'ils
entendroient la premiére décharge, d'en-
trer dans Cholula à vive force, & de ve-
nir ſe joindre aux Eſpagnols. Les Zem-
poales tinrent leurs armes prêtes; & on
leur declara les motifs de cet ordre: aprés
quoy le General ayant poſé ſes corps-de-

gardes & ses sentinelles, suivant que l'occasion presente le demandoit, il fit venir en sa presence les Ambassadeurs de Motezuma. Alors, comme s'il leur eût revelé confidemment un secret qu'ils sçavoient déja, il dit: *Qu'il avoit découvert & verifié une grande conjuration que les Caciques & les Habitans de Cholula avoient formée contre sa personne.* Il leur expliqua le detail de tout ce qu'ils avoient preparé pour venir à bout de ce dessein criminel; contre les loix de l'hospitalité, l'établissement de la paix, & la parole de leur Prince. Il ajoûta: *Qu'il avoit non seulement découvert cette trahison par sa penetration & par sa vigilance, mais qu'il en avoit tiré l'aveu des principaux conjurez: qui prétendoient s'en disculper par une lâcheté encore plus énorme; puisqu'ils avoient l'insolence de dire qu'ils agissoient par les ordres & sur l'assurance du secours de Motezuma, afin d'exterminer les Espagnols par cette infame voye: mais qu'il n'étoit ni vrai-semblable, ni croyable qu'un si grand Prince eût fait un si horrible projet. Que cette raison le poussoit à les châtier de l'injure qu'ils faisoient à l'Empereur, avec toute la rigueur de ses armes; & qu'il leur communiquoit son dessein, afin qu'ils en comprissent la justice, & qu'ils sçussent que le crime en lui-même ne l'offençoit pas tant que cette circonstance, de voir des perfides autoriser une trahison par le nom de leur Prince.*

Les Ambassadeurs feignirent, autant qu'ils

qu'ils le pûrent, qu'ils ne ſçavoient rien de la conjuration, & tâcherent de ſauver au moins l'honneur de leur Prince, en ſuivant le chemin que Cortez leur avoit ouvert exprés, afin d'affoiblir le ſujet qu'il avoit de ſe plainrde: car il ne vouloit pas encore rompre avec Motezuma, ni ſe faire d'un Prince tres-puiſſant, mais réduit à diſſimuler, un ennemi redoutable & déclaré. Ce fut par cette conſideration que Cortez ſe réſolut de déconcerter les deſſeins de cet Empereur, ſans témoigner qu'il en fût éclairci; ſe contentant de punir le crime en la perſonne de ceux qui en étoient les inſtrumens, & d'éviter le coup, ſans s'en prendre au bras qui l'avoit porté. Il regardoit comme une entrepriſe peu difficile la défaite de ces troupes ramaſſées contre lui: les ſiennes étoient accoûtumées à faire de plus grands exploits avec beaucoup moins de forces, & il étoit ſi éloigné de douter du ſuccez, qu'il ſe croïoit fort heureux (c'eſt ce qu'il diſoit à ſes amis,) qu'il s'offrît une ſi belle occaſion d'augmenter la réputation de ſes armes dans l'eſprit des Mexicains. La verité eſt qu'il ne fut point fâché de ſe voir ſi ſouvent embarraſſé dans les pieges que Motezuma lui tendoit: il jugeoit ſagement qu'un homme qui n'oſoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux, & que toutes ces ruſes ne marquoient que beaucoup de foibleſſe de courage.

CHAPITRE VII.

On punit les traîtres de Cholula ; aprés quoy Cortez rétablit la tranquillité dans la Ville, qui ſe ſoûmet entierement, & reconcilie ces Peuples avec ceux de Tlaſcala.

LEs Indiens de charge arriverent au point du jour en petit nombre, avec quelque peu de vivres, ce qui témoignoit d'autant plus leur mauvais deſſein. Les gens de guerre vinrent aprés à la file : le prétexte étoit d'accompagner les Eſpagnols durant leur voyage ; mais ils avoient ordre de charger l'arriere-garde à un certain ſignal ; quand l'occaſion s'en préſenteroit. Les Caciques ne parurent pas menager ſur cet article ; au contraire, ils donnerent une autre preuve de leur mauvaiſe intention, en envoyant plus de troupes qu'on ne leur en avoit demandé. Le General les fit poſter ſéparément, en divers lieux de ſon logement, où ils étoient comme gardez ; en leur faiſant acroire que c'étoit la methode que les Eſpagnols obſervoient, quand ils vouloient former leur ordre de bataille : en effet il diſpoſoit ſes Soldats, bien inſtruits de ce qu'ils avoient à faire. Pour lui, il monta à cheval, avec ceux qui devoient le ſuivre : aprés quoi il fit appeller les Caciques, afin de les informer de ſa réſolution. Quelques-

uns d'eux ſe préſenterent, les autres s'excuſerent ; & Marine dit aux premiers par l'ordre de Cortez : *Que leur trahiſon étoit découverte, & qu'on en avoit reſolu le châtiment, dont la rigueur leur feroit connoître qu'il leur auroit été bien plus avantageux de conſerver la paix, qu'ils rompoient avec tant de perfidie.* A peine eut-elle commencé ſes proteſtations ſur le mal qui leur alloit arriver, que ces Caciques ſe retirerent à leurs troupes en fuyant, & donnerent le ſignal du combat par des injures & des menaces, qui s'entendirent de loin. Alors Cortez commanda que ſon Infanterie attaquât les Indiens de Cholula, qu'il tenoit renfermez en plusieurs endroits de ſon quartier : & quoiqu'on les trouvât les armes à la main, à deſſein d'executer leur trahiſon, & qu'ils fiſſent de grands efforts afin de ſe réünir, ils furent neanmoins taillez en pieces ; en ſorte qu'il ne s'en ſauva que ceux qui purent ſe cacher, ou ſauter pardeſſus les murailles, en ſe ſervant de leurs lances, & de la legereté qui leur eſt naturelle.

Aprés qu'on eut ainſi aſſuré le quartier par le carnage de ces ennemis couverts, on donna le ſignal aux Tlaſcalteques ; & les Eſpagnols s'avancerent par la principale ruë, aprés avoir laiſſé une garde ſuffiſante au quartier. On détacha à la tête quelques Zempoales, afin qu'ils découvriſſent les tranchées, & que les Cavaliers puſſent éviter le danger. Cependant les Habitans

de Cholula ne se negligeoient pas. Du moment qu'ils virent la guerre ouverte, ils firent venir le reste des troupes de Mexique; & aprés s'être joints à eux dans une grande place où il y avoit trois ou quatre Temples, ils en garnirent les portiques & les tours d'une partie de leurs Soldats, & partagerent le reste en plusieurs bataillons, à dessein de charger les Espagnols, dont les premiers rangs commençoient à paroître dans la place & à se méler avec les ennemis, lorsque le bataillon des Tlascalteques vint tomber sur leur arriere-garde. Cette attaque imprevûë les jetta dans une si grande frayeur, & une telle desolation, qu'ils ne sçurent prendre aucun parti, ni de se sauver, ni de se défendre. Les Espagnols ne trouvoient plus que de l'embarras, & point de resistance en ces miserables, qui fuyoient un peril pour se jetter en un autre, sans sçavoir quel étoit le plus grand. Ils n'alloient en avant que pour tâcher de s'échapper; & le plus souvent, au lieu des mains, dont ils avoient oublié l'usage, ils presentoient l'estomach aux coups. Il en demeura plusieurs en cette espece de combat; neanmoins le plus grand nombre se sauva dans les Temples, dont on voyoit les degrez & les terrasses chargées, plûtôt que défenduës d'une multitude d'Indiens armez. Les Mexicains en avoient entrepris la défense; mais ils se trouverent si pressez par la foule des Habitans qui s'y jetterent

en desordre qu'ils ne pouvoient se tourner ; & à peine eurent-ils la liberté de tirer quelques fléches.

Le General s'approcha en bon ordre du plus grand de ces Temples, & commanda à ses Truchemens de publier à haute voix : *Qu'il feroit bon quartier à tous ceux qui descendroient pour se rendre.* Il fit repeter cela par trois fois : & comme il vit que ses soins étoient inutiles, il ordonna qu'on mît le feu aux tours de ce Temple ; & les Auteurs assurent que cet ordre fut executé à toute rigueur, & que plusieurs Indiens furent miserablement consumez par le feu, ou écrasez sous les ruines. Cependant il ne paroît pas qu'on pût aisément porter le feu à ces bâtimens, qui étoient fort élevez avant que d'avoir gagné les degrez du Temple, à moins que Cortez ne se fût servi de ces fléches enflammées dont les Indiens s'aidoient à lancer leurs feux artificiels. Ce qu'il y a de certain, est qu'on n'en put déloger les ennemis, jusqu'à ce qu'on eût abregé cet assaut par le moyen de l'artillerie, qui se fit faire place : & l'on observa comme une chose surprenante, que de tous ceux qui furent taillez en pieces dans ce Temple, il n'y en eut qu'un seul qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols ; ce qui est une marque terrible de l'obstination de ces miserables.

On attaqua les autres Temples de la même maniére : aprés quoi les Soldats

victorieux ſe répandirent par la Ville, qui fut entiérement déſolée; & la guerre ceſſa, faute d'ennemis. Les Tlaſcalteques s'emporterent à de grands excez en ce pillage; & on eut beaucoup de peine à les retenir. Ils firent pluſieurs Priſonniers, & ſe chargerent de meubles & de marchandiſes précieuſes. Ils ſe jetterent particulierement ſur les magazins du ſel, dont ils envoyerent à l'heure-même pluſieurs ſommes à leur Ville, l'ardeur du pillage n'étant pas aſſez forte pour leur faire oublier les beſoins de leur Patrie. Il demeura dans les ruës de Cholula plus de ſix mille hommes tuez, tant des Mezicains que des habitans, ſans qu'il nous en coûtât un ſeul homme; tant le General ſçut bien conduire cette action, qui merite le nom de châtiment, plûtôt que celui de victoire.

Cortez revint enfin à ſon quartier avec les Eſpagnols & les Zempoales, & on en marqua un aux Tlaſcalteques dans la Ville même: aprés quoi il donna ordre qu'on mît en liberté tous les priſonniers, de quelque Nation qu'ils fuſſent. Ils étoient tous des plus conſidérables, qu'on avoit reſervez comme un butin de grand prix. Cortez les fit amener en ſa preſence, ayant déja commandé qu'on fiſt venir les Sacrificateurs qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne qui avoit découvert la conſpiration, & les Ambaſſadeurs de Motezuma. Il leur dit en peu de mots: *Qu'il étoit ſenſiblement touché de ce que les Habitans de*

cette Ville l'avoient poussé à les châtier avec tant de rigueur ; & aprés avoir exageré leur crime, & rassuré leurs esprits en témoignant que sa justice étoit satisfaite & sa colere appaisée, il envoya publier un pardon general de tout ce qui s'étoit passé, sans aucune exception ; & il demanda aux Caciques, comme une grace, qu'ils prissent soin de repeupler la Ville, en rappellant ceux qui étoient en fuite, & en rassurant ceux que la peur avoit fait cacher.

Ils ne pouvoient encore se persuader qu'il fût bien vrai qu'ils étoient libres ; tant ils avoient l'esprit occupé de ces cruautez dont ils usoient envers leurs prisonniers. Enfin ils rendirent graces au vainqueur, en baisant plusieurs fois la terre ; & ils s'offrirent à executer tous ses commandemens, avec une tres-humble soûmission. Les Ambassadeurs firent ce qu'ils purent pour cacher leur confusion, en félicitant le General sur l'heureux succez de cette journée. Il leur rendit leurs complimens, en leur laissant toute la joye de se croire bien masquez, afin de les tenir en confiance, & de se conserver par ce beau dehors, le secret d'engager Motezuma à châtier lui-même ses propres artifices. La Ville fut repeuplée en peu de tems : la liberté renduë si promptement aux Caciques & aux Sacrificateurs, & les éloges que ces gens donnerent à la clemence des Espagnols, aprés une si cruelle

injure, rassurerent suffisamment les esprits de ce pauvre Peuple, que s'étoit dispersé par tous les Bourgs du voisinage. Les Habitans revinrent en leurs maisons avec leurs familles, on ouvrit les boutiques, on exposa les marchandises ; & un effroyable tumulte se changea tout d'un coup en une pleine tranquillité : Sur quoi on ne connut pas tant la facilité naturelle dont ces Indiens passoient d'une extremité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçûë des Espagnols ; puisque les mêmes raisons qui contribuoient à justifier le châtiment de leur faute, firent impression dans leurs esprits, pour leur persuader qu'on l'avoit oubliée.

Le lendemain du combat, Xicotencal arriva à la tête de vingt-mille hommes, que la Republique de Tlascala envoyoit au secours des Espagnols, sur le premier avis qu'on avoit reçû de la conjuration. Comme ils en apprehendoient le succez, le Senat avoit d'abord mis ses troupes sur pied : c'est ainsi que ce Peuple embrassoit toutes les occasions de donner des preuves de son affection. Ils firent alte hors de la Ville, où Cortez alla les voir, aprés leur avoir envoyé des refraîchissemens. Il caressa fort tous les Chefs, en leur témoignant qu'il étoit bien obligé à leur zele & à leurs soins : aprés quoi il leur fit comprendre qu'ils devoient se retirer, en disant à Xicotencal & à ses Capitai-

res : *Que leur secours ne lui étoit plus necessaire pour la reduction de Cholula ; & que comme ils avoient dessein de prendre le chemin de Mexique, il n'étoit pas à propos de reveiller la jalousie de Motezuma, ni de l'obliger à lui dénoncer la guerre, en introduisant dans ses Provinces une si grosse armée de Tlascalteques, qui étoient ses ennemis déclarez.* Ils n'avoient rien à dire contre ces raisons : au contraire, ils avoüerent ingenûment qu'ils en étoient convaincus : ainsi ils offrirent seulement au General de tenir leurs troupes prêtes à marcher à son secours, du moment qu'il s'en présenteroit quelque occasion.

Avant que de renvoyer les Tlascalteques, Cortez voulut établir une amitié réciproque entr'eux & les Habitans de Cholula. Il en fit la proposition ; & aprés avoir écarté toutes les difficultez, comme son autorité étoit fort respectée de tous les deux partis, il en vint à bout en peu de jours. On fit un Acte autentique d'alliance & d'union entre les deux Villes & les Peuples de leur Domaine, en présence des Magistrats, & avec toutes les solemnitez & les ceremonies qu'ils pratiquoient en de pareilles rencontres. Ce traité fut un coup d'une tres adroite politique, par laquelle Cortez ouvroit un chemin libre aux Tlascalteques, afin qu'ils pussent lui conduire avec plus de facilité les secours dont il auroit besoin, & aussi

afin qu'il ne trouvât point cet obstacle à sa retraite, s'il arrivoit que le succez de son voyage ne répondît pas à ses esperances.

C'est ainsi que Cortez punit les Habitans de Cholula, & voilà cette action qui fait tant de bruit dans les Livres des Auteurs étrangers, & qu'un des nôtres n'a pas traité avec moins de rigueur, obtenant par là le miserable avantage de se voir cité contre ceux de sa propre Nation. Ils mettent ce châtiment entre les cruautez atroces dont on accuse les Espagnols en ce nouveau Monde; & ils l'exagerent comme il leur plaît, à dessein de critiquer & de condamner nos conquêtes. Ils prétendent attribuer à l'avarice & à la soif de l'or, toute la gloire des exploits de nôtre Nation en ce Pays-là, sans prendre garde que nos armes ont ouvert le chemin à la Religion, avec le secours du bras du Seigneur, qui les a favorisez si souvent de son assistance. Enfin ils plaignent extrêmement les pauvres Indiens, qu'ils representent comme des miserables, incapables de se défendre, & sans aucune malice, afin que ce qu'ils ont souffert touche davantage, par une maligne compassion qui naît de la haine & de l'envie. Le recit sincere de l'action de Cholula suffit pour la défendre : on y connoît assez la malice de ces Barbares, comment ils sçavoient mettre en œuvre la force & la ruse, & la justice du châtiment dont on punit leur trahison. On peut juger par ce recit,

vec combien de paſſion on a chargé les au-
res actions qu'on répreſente ſi horribles,
& ſur leſquelles on appuye avec tant d'af-
fectation. Ce n'eſt pas qu'on ne demeure
d'accord qu'en quelques endroits de ce nou-
veau Monde, il ne ſe ſoit paſſé des choſes
au préjudice de la raiſon & de la pieté, &
qui meritent d'être condamnées : mais en
quelle entrepriſe, quelque juſte & quel-
que ſainte qu'elle ait été, n'a-t-on pas été
obligé de faire grace à de certains excez ?
De quelle armée a-t-on pû bannir entiere-
ment ces abus & ces déſordres, que le mon-
de appelle licences militaires ? Et en quoi
ces incidens ſubalternes peuvent-ils obſcur-
cir la gloire de la conquête en géneral ?
Ceux qui en ſont les plus jaloux, doivent
convenir que c'eſt ſur ce fondement, & par
le moyen de nos armes, qu'on eſt parve-
nu à la converſion de ces Infideles, & qu'-
on a, pour ainſi dire, reſtitué à ſon Crea-
teur cette grande partie du monde. Main-
tenant ſi l'on veut conclure ſur les crimes
de quelqu'un des Conquerans, que la con-
quête n'a été ni agréable à Dieu, ni ordon-
née par les decrets de ſa Providence ; c'eſt
confondre indiſcretement la ſubſtance avec
les accidens : puiſqu'en l'ouvrage même de
nôtre Redemption, on préſuppoſe comme
neceſſaire au ſalut de tout le monde, la ma-
lice de ces pecheurs que Dieu toleroit, &
qui par le plus grand de tous les crimes ont
ont travaillé à la compoſition du plus ad-

mirable de tous les remedes. Les fins qu Dieu se propose sont remarquables à de cer taines dispositions qui portent le caracte re de sa Providence ; mais la proportio ou l'ajustement des moyens qui conduisen à ces fins, est un point reservé à la Sagess éternelle, & si fort élevé au dessus de la portée de la prudence humaine, qu'on n doit écouter qu'avec mépris ces Juges passionnez, dont les subtilitez prétendent passer pour force d'esprit, quoi qu'elles ne soient en effet que des attentats de l'ignorance.

CHAPITRE VIII.

Les Espagnols sortent de Cholula. Ils trouvent un nouvel obstacle sur la Montagne de Chalco : & Motezuma prétend les arrêter par les enchantemens de ses Magiciens.

ON approchoit du jour marqué pour le voyage : & quelques Zempoales qui servoient dans l'armée demanderent congé de se retirer en leur Pays ; soit que le dessein de pénétrer jusqu'à la Cour de Motezuma leur eût fait peur ; soit que l'amour de la Patrie l'emportât sur la gloire du service. Cortez leur accorda ce congé sans répugnance : il leur témoigna même beaucoup de reconnoissance de leurs services, & prit cette occasion d'envoyer

uelques curiositez au Cacique de Zempoa-
, en lui recommandant expressément les
Espagnols établis dans sa Province, sous
la confiance qu'ils avoient en son amitié
& en son alliance.

Le General écrivit par la même voye à Jean d'Escalante. Il lui ordonnoit particulierement d'envoyer au plûtôt à l'armée, certaine quantité de farine necessaire à faire les Hosties, & de vin pour dire la Messe, dont la provision diminuoit, & dont le défaut feroit une grande désolation à ses troupes, & à lui-même. Cortez faisoit encore un détail des progrez de son voyage, afin d'animer Escalante à s'appliquer d'autant plus à la garde de la forteresse de Vera-Cruz, par de nouvelles fortifications, tant pour sa propre sûreté, que contre les soupçons que l'on avoit de Diego Velasquez, dont l'inquiétude & la défiance ne laissoient pas de faire du bruit, entre les autres soins du General.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma arriverent en ce même tems. Ce Prince avoit été informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula; sur quoi il vouloit lever toute sorte d'ombrage aux Espagnols. Ses Ambassadeurs rendirent graces à Cortez, *de ce qu'il avoit puni cette sedition.* Ils exagererent vainement la colere & le ressentiment de leur Prince, qui poussoit l'artifice jusqu'à donner le nom de traîtres à des gens qui ne l'avoient merité qu'en lui obéis-

fant. Tout cela étoit doré par un riche présent, qu'ils étalerent avec beaucoup d'ostentation. Ce qui arriva depuis fit bien voir que cette Ambassade avoit encore un autre but, & qu'elle visoit à donner au General une nouvelle assûrance; afin qu'il observât moins de précautions en sa marche, & qu'il se laissât conduire à une autre embuscade, qu'ils avoient dressée en son chemin.

On partit enfin au bout de quatorze jours, employez aux divers mouvemens que nous avons rapportez. L'armée passa la premiere nuit dans un Village de la Jurisdiction de Guacocingo, où ceux qui gouvernoient ce lieu & les autres voisins accoururent avec une assez grande provision de vivres, & quelques présens de peu de valeur, mais capables de témoigner l'affection avec laquelle ils attendoient les Espagnols. Cortez trouva entre ces Peuples les mêmes plaintes qu'il avoit entenduës aux Provinces plus éloignées, contre Motezuma: & il ne fut pas fâché de voir ces humeurs se répandre si prés du cœur; jugeant qu'un Prince ne pouvoit être fort redoutable, lorsque par tant d'actions tyranniques il avoit perdu l'amour de ses Peuples, qui est le plus ferme appui de la Couronne.

Le lendemain l'armée continua sa marche par un chemin tres-rude, sur des montagnes qui s'attachoient de hauteur en hau-

eur à celle du Volcan. Le General marchoit en grand respect, parce qu'un des Caciques de Guacocingo lui avoit dit en le quittant : *Qu'il ne se fiât pas aux Mexicains : qu'ils lui avoient dressé une forte embuscade à la descente des montagnes ; & qu'ils avoient bouché avec des pierres & des arbres coupez, le grand chemin par où on descend à la Province de Chalco. Que d'ailleurs, ils avoient ouvert & applani au commencement de la descente un autre chemin impratiquable, dont ils avoient augmenté les précipices que la nature y avoit formez, en les escarpant encore à la main ; à dessein de conduire insensiblement l'armée en ces défilez, & de la charger inopinément, en un endroit où les chevaux ne pussent se retourner, ni les soldats aßeoir le pied pour combattre.* On parvint avec beaucoup de fatigue au haut de la montagne, parce qu'il tomboit de la neige, avec un vent furieux. En cet endroit on trouva deux chemins peu éloignez l'un de l'autre. Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques qu'on lui en avoit données : l'un étoit enbarrassé, & l'autre aisé à la vûë, & raccommodé de nouveau. Quoi qu'il se sentît émouvoir, en reconnoissant la verité de cette nouvelle trahison, il sçut si bien se posseder, que sans faire aucun bruit, ni marquer d'alteration, il demanda aux Ambassadeurs de Mexique, qui marchoient auprès de sa personne : *Pourquoi ces chemins se trouvoient ainsi accommodez ?* Ils lui

répondirent : *Qu'ils avoient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, parce qu'il étoit trop difficile.* Cortez reprit le discours avec la même tranquillité : *Vous connoissez mal*, leur dit-il, *les gens qui m'accompagnent : ce chemin que vous avez embarrassé est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile ; car lors qu'on nous donne le choix, à nous autres Espagnols, nôtre inclination se porte toûjours au moins aisé.* Alors sans s'arrêter, il commanda aux Indiens alliez de prendre les devants, & de débarrasser le chemin, en rangeant des deux côtez ces obstacles, dont on avoit sçû cacher l'artifice, & qui couvroient le chemin. Cet ordre fut promptement executé, au grand étonnement des Ambassadeurs, qui sans faire réflexion à la maniere dont le stratagême de leur Prince avoit pû être découvert, regarderent le choix que Cortez sembloit avoir fait par hazard, comme une espece de devination, trouvant des sujets d'admiration & de crainte en la bizarrerie de sa résolution. Pour lui, il fit un excellent usage de l'avis qu'on lui avoit donné : il s'écarta du péril sans engager sa réputation, ni le soin qu'il prenoit de ne point effaroucher Motezuma, ayant trouvé le secret de ruiner tous les desseins de cet Empereur, en faisant semblant de les ignorer.

Les Indiens qui composoient l'embuscade se crurent découverts, au moment qu'ils

reconnurent

econnurent de leur poſte, que les Eſpa-
nols s'en écartoient, & ſuivoient le grand
hemin. Ainſi ils ne ſongerent qu'à ſe reti-
er avec autant de frayeur, que s'ils euſſent
té pouſſez par une armée victorieuſe. La
ôtre deſcendit dans la plaine, ſans aucun
bſtacle : & la même nuit elle ſe logea en
les Maiſons au pied de la montagne, où
es Marchands de Mexique ſe retiroient
ors qu'ils alloient aux Foires de Cholula.
On établit le quartier, avec toutes les pré-
cautions que l'on crut néceſſaires en un
Pays où l'on avoit tant de ſujets de dé-
fiance.

Cependant Motezuma déſolé par le mau-
vais ſuccez de ſes artifices, demeuroit en
ſes réſolutions, ſans oſer mettre ſes forces
en uſage. Ce défaut de courage ſe tourna
en dévotion. Il s'attacha encore plus étroi-
tement à ſes Dieux : il ne bougeoit de leurs
Temples : il redoubloit les ſacrifices, juſ-
qu'à ſoüiller tous ſes Autels du ſang hu-
main : plus cruel, à meſure qu'il étoit plus
affligé. Mais il ne trouvoit rien qui n'aug-
mentât ſon trouble & ſa déſolation, parce
que les réponſes de ſes Idoles étoient toutes
contraires les unes aux autres, & que les
Eſprits immondes qui parloient par leurs
organes, ne s'accordoient point. Les uns
lui conſeilloient d'ouvrir les portes aux
Eſpagnols, diſant qu'il parviendroit par
cette voïe au deſſein qu'il avoit de les ſa-
crifier tous enſemble, ſans qu'aucun lu

échapât. Les autres vouloient qu'il le repoussât, & qu'il cherchât les moyens de le exterminer, sans permettre qu'ils le vissent. Le dernier avis étoit plus conforme à son inclination : il se sentoit offensé de la hardiesse que ces Etrangers avoient de vouloir paroître à sa Cour, contre sa volonté. Il regardoit cette insolence comme un outrage qu'ils faisoient à son autorité : c'est sous ce beau nom qu'il croyoit déguiser son orgueïl. Mais quand il apprit que les Espagnols étoient en la Province de Chalco, & que son dernier stratagême n'étoit tourné qu'à sa confusion, on vit augmenter son chagrin & son impatience. Il paroissoit hors du bon sens ; il ne prenoit aucun parti : & ceux de son Conseil le laissoient dans l'incertitude où ses Oracles l'avoient jetté. C'est ce qui l'obligea d'assembler tous ses Magiciens & tous ses Devins, dont la profession étoit fort respectée en ce Pays-là, & dont plusieurs avoient un commerce effectif avec les Demons ; le défaut de science faisant passer pour sages ceux qui étoient le plus miserablement trompez. Motezuma leur dit : *Que leur science lui étoit nécessaire à retenir ces Etrangers, dont la conduite lui donnoit de si justes soupçons.* Il leur ordonna d'aller au devant des Espagnols afin de les mettre en fuite, ou de les endormir par la force de leurs charmes, puis qu'ils avoient accoutumé de produire des effets plus surprenans en des occasions de moin-

dre importance. Il leur promit de grandes recompenses, s'ils venoient à bout de ce dessein : les menaçant d'ailleurs qu'il y alloit de leur vie, s'ils osoient revenir en sa présence sans y avoir réüssi.

Son ordre fut executé avec tant de zele, que plusieurs troupes de ces Sorciers se joignirent en peu de tems, & allerent au devant des Espagnols, armez de toute la confiance qu'ils avoient en leurs conjurations, & de ce pouvoir souverain qu'ils croyoient avoir sur toute la nature. Le Pere Joseph d'Acosta, & d'autres Auteurs dignes de foi, rapportent que lors qu'ils furent arrivez au chemin de Chalco, par où nôtre armée s'avançoit vers Mexique, & que ces Magiciens commencerent à faire leurs invocations, & à tracer leurs cercles, le Demon leur apparut sous la figure d'une de leurs Idoles qu'ils appelloient *Telcatlepuca*, Dieu mal-faisant & redoutable, & qui selon leur fole tradition, avoit entre ses mains les pestes, les famines, & les autres fleaux du Ciel. Ce Demon paroissoit être au desespoir, & dans une fureur horrible ; qu'ils remarquoient à travers l'affreuse fierté du visage de l'Idole qu'il représentoit.

Il avoit sur ses ornemens une corde qui lui serroit l'estomac à plusieurs retours ; afin de marquer plus positivement son affliction, & leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une main invisible. Tous les Sorciers se prosternerent, à dessein de l'adorer :

& lui, ſans ſe laiſſer flechir à leurs humiliations, empruntant la même voix de l'Idole dont il imitoit la figure, leur parla de cette maniere : *Le tems eſt venu, miſerables Mexicains, où vos conjurations vont perdre toute leur force. Maintenant tous vos pactes ſont rompus. Rapportez à Motezuma que le Ciel a réſolu ſa ruine, à cauſe de ſes cruautez & de ſes tyrannies : & afin que vous lui répreſentiez avec plus de vivacité la déſolation de ſon Empire, jettez les yeux ſur cette miſerable Ville déja abandonnée de vos Dieux.* A ces mots le Demon diſparut ; & ſes infames Miniſtres virent en ce moment la Ville de Mexique toute en feu, dont les flâmes horribles à voir s'évanoüirent inſenſiblement en l'air, ſans faire aucune impreſſion ſur les édifices.

Ils revinrent faire part à l'Empereur de cette effroyable avanture, ſur laquelle ils fondoient leur décharge, quoi qu'ils craigniſſent ſa rigueur. Neanmoins les menaces de ce Dieu terrible & funeſte, l'étourdirent ſi fort, qu'il demeura quelque tems ſans parler, comme un homme qui recuëille ſes eſprits diſſipez, ou qui les rappelle de peur de tomber en foibleſſe : & dés ce moment, s'étant dépoüillé de ſa ferocité naturelle, il dit, en ſe tournant vers les Magiciens & les autres qui étoient préſens : *Que pouvons-nous faire davantage, puiſque nos Dieux nous abandonnent ? Que les Etrangers viennent, que le Ciel même tombe ſur nous,*

l ne faut pas nous cacher ; & il n'est pas glorieux que le malheur nous attrape en fuiant comme des lâches. Il ajoûta peu de tems aprés : *J'ai seulement une extrême compassion des vieillards, des enfans & des femmes, à qui les mains manquent dans la necessité de se défendre.* Cette derniere consideration l'attendrit, en sorte qu'il eut de la peine à retenir ses larmes. On ne peut disconvenir que sa premiere résolution ne partît d'une ame élevée, puis qu'il se présentoit à découvert au malheur, qu'il regardoit déja comme inévitable. Cette grandeur d'ame pouvoit bien aussi avoüer le mouvement de cette tendresse, excitée par la vûë de ses Sujets opprimez : & ces sentimens sont en effet dignes d'un grand Prince, dont l'humanité n'est quelquefois pas moins heroïque que la constance.

Dés ce moment, on commença à traiter de la maniere dont on devoit recevoir les Espagnols, de la solémnité & de l'appareil de leur reception : sur quoi chacun prenoit occasion de discourir de leurs exploits, des prodiges dont le Ciel avoit annoncé leur venuë, & des marques qu'ils avoient d'être ces hommes de l'Orient qui avoient été promis à leurs Ancêtres. Ces gens y ajoûtoient le trouble & la desertion de leurs Dieux, qui selon leur pensée, se confessoient vaincus, & cedoient l'Empire de ce Pays-là, comme des Divinitez d'une Hierarchie inferieure. Ainsi tout fut neces-

ſaire à mettre dans les termes de la poſſibilité, cette grande & difficile entrepriſe, de pénétrer, à travers une reſiſtance ſi opiniâtre, & avec ſi peu de monde, juſqu'à la Cour d'un Prince tres puiſſant, abſolu en ſes réſolutions ; reſpecté juſqu'à l'adoration, & qui n'avoit encore éprouvé que de l'obéïſſance ou de la crainte, de la part de ſes Sujets.

CHAPITRE IX.

Le Seigneur de Tezeuco, neveu de Motezuma, vient viſiter Cortez de la part de cet Empereur. On continuë la marche ; & on fait alte à Quitlavaca, au dedans du lac de Mexiqu.

DE ces maiſons où l'Armée ſe logea de l'autre côté de la montagne, elle paſſa le jour ſuivant à un petit Village de la Province de Chalco, aſſis ſur le grand chemin, environ à deux lieuës du dernier campement. Le principal Cacique de Chalco, & les autres du voiſinage, vinrent ſaluer le General en ce lieu. Ils apportoient des préſens, avec quelques vivres : & Cortez les reçut fort obligeamment, en reconnoiſſant leurs préſens par d'autres qu'il leur fit. Il connut d'abord à leurs diſcours que les Ambaſſadeurs de Mexique leur étoient ſuſpects : la converſation languiſſoit, ils pa-

roissoient embarassez : & ils répondoient si mal à propos, qu'ils faisoient comprendre ce qu'ils n'osoient dire, en cela même qu'ils disoient. Cortez les tira à part : & par le moyen des Truchemens, il les obligea bientôt à répandre en sa présence tout le venin qu'ils avoient sur le cœur.

Ils se plaignirent amérement des cruautez de Motezuma, ils representerent la rigueur insupportable des tributs dont il les accabloit, disant qu'il les étendoit jusques sur les personnes, & qu'il faisoit travailler sans aucun salaire, à ses jardins, & aux autres ouvrages de sa vanité. Ils ajoûterent en pleurant : *Qu'il regardoit leurs femmes mêmes, comme une contribution dûë à ses infames voluptez, & à celles de ses Ministres ; puisqu'ils les choisissoient & les enlevoient suivant leur caprice, sans que la fille fût en seureté entre les bras de sa mere, ni la femme dans la couche de son mari.* Ils faisoient ces plaintes au General, comme à celui qui pouvoit apporter du remede à leurs maux, & qu'ils consideroient comme une Divinité descenduë du Ciel, avec un plein pouvoir sur les Tyrans. Il témoigna beaucoup de compassion de leur misere, & les entretint dans l'esperance d'y remedier, en les laissant pour quelque tems dans cette fole vision de Divinité, ou au moins, en ne s'opposant que foiblement à leur erreur : car il auroit bien voulu se contenir dans les bornes de la modestie en ces menagemens que sa politique se per-

mettoit; mais il ne pouvoit se résoudre à diminuer sa réputation, qu'il croyoit avoir raison de conserver, & qui étoit fondée en partie sur l'imagination de ces Peuples.

On continua la marche le jour suivant; & l'armée fit quatre lieuës à travers un Païs tres agréable, dont l'air étoit doux & temperé, & où la beauté des arbres & la propreté des jardins étaloient à l'envi les soins de la nature & de l'art. Elle alla loger à *Amameca* Bourg assez peuplé, situé sur le bord du grand lac de Mexique, moitié en Terre-ferme, & moitié en l'eau, au pied d'une colline sterile & pleine de rochers. Il se fit en ce lieu un grand concours de Mexicains, qui vinrent avec leurs armes & leurs parures de guerre: & bien qu'on crût d'abord que la seule curiosité les y attiroit, leur nombre s'accrut tellement en peu de tems, qu'ils commencerent à chagriner les Espagnols: & on ne manquoit pas d'indices qui pouvoient réveiller les soupçons.

Cortez se servit de quelques actions d'éclat, afin de les écarter, & de leur donner de la crainte. Il fit tirer plusieurs coups d'arquebuse, & on fit une décharge en l'air, de quelques pieces d'artillerie: on publia la ferocité des chevaux, & on les mit en action, durant que les Truchemens disoient aux Mexicains effrayez, *Que ce bruit marquoit quelque chose de sinistre.* Ainsi le General trouva moyen de les faire sortir

de

; ſon camp, avant que la nuit fût venuë.
On ne put verifier s'ils étoient venus à
deſſein de faire quelque inſulte; & il ne
paroiſſoit pas vrai-ſemblable qu'on eût fait
quelque nouveau projet, puiſque Motezu-
ma s'étoit réduit à ſe laiſſer voir, quoi-
que les ſentinelles euſſent depuis tué quel-
ques Indiens qui s'approchoient trop prés
du camp, qu'ils paroiſſoient vouloir re-
connoître. Il ſe peut faire que quelque Ca-
pitaine des Mexicains eût amené des trou-
pes, à deſſein d'attaquer les Eſpagnols par
ſurpriſe; croyant que ſon action ne ſeroit
pas déſagréable à l'Empereur; qu'il ne vo-
yoit réſolu à la paix que contre ſon natu-
rel, & au préjudice de ſa Majeſté. Nean-
moins cela n'eſt fondé que ſur des préſomp-
tions, puiſque le lendemain on ne vit ſur
le chemin que l'armée devoit ſuivre, que
quelques troupes de Peuples ſans armes,
qui ſe plaçoient des deux côtez, pour voir
paſſer les Etrangers.

L'armée étoit prête à marcher, lorſque
quatre Nobles Mexicains vinrent donner
avis au General, que le Prince Cacumat-
zin, neveu de Motezuma, & Seigneur de
Tezeuco, venoit le viſiter de la part de ſon
oncle. Ce Prince les ſuivoit de près, ac-
compagné de pluſieurs Nobles ſuperbe-
ment couverts à leur maniere, & qui a-
voient toutes les marques de la paix. Quel-
ques Indiens choiſis entre ſes Domeſtiques,
le portoient ſur leurs épaules, en une eſ-

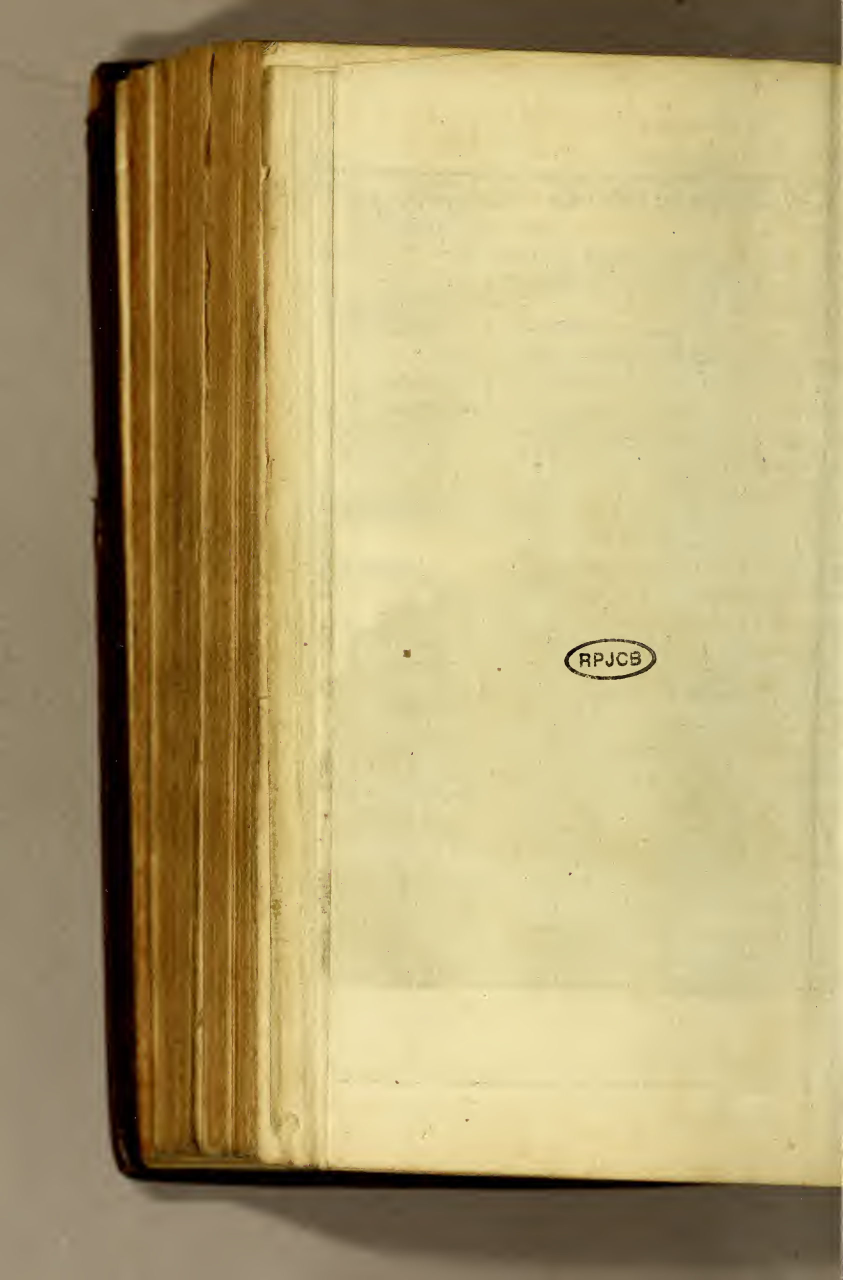
pece de chaise couverte de plumes don les couleurs étoient diversifiées avec des sein & proportion. C'étoit un jeune hom me de vingt-cinq ans ou environ, d'agréa ble répresentation : & d'abord qu'il eu mit pied à terre, quelques-uns de ses Ser viteurs coururent pour balayer devant lu le terrein sur lequel il devoit marcher, & écarter avec beaucoup de façon, le Peupl qui étoit des deux côtez du chemin ; cere monie ridicule, qui ne laissoit pas d'avoi un air d'autorité. Cortez alla le recevoi jusqu'à la porte de son logement, ave toute la pompe dont il sçavoit se faire hon neur en ces occasions. Le General en l'a bordant fit une profonde reverence : à quoi le Prince répondit, en touchant la terre & ensuite ses levres, de la main droite. I prit sa place, d'un air libre & cavalier ; & il parla de sens rassis, comme un homme qui ne se laissoit point surprendre à l'admiration d'un spectacle extraordinaire. La substance de son discours fut en termes choisis & bien placez : *Qu'il venoi témoigner au General & à tous les Chefs d son Armée, le plaisir qu'il sentoit de les voir.* Il appuya *sur la reconnoissance que Motezuma avoit de la peine qu'ils avoient prise, & sur le desir où il se trouvoit, d'établir une bonne correspondance, & une ferme amitié, avec le grand Prince de l'Orient qui les envoyoit, & dont il devoit reconnoître la grandeur, par des raisons qu'il leur diroit lui-même.* Après

cela, comme s'il eût parlé de son chef, il toucha, de la même maniere que les autres Ambassadeurs, les difficultez qui s'opposoient à leur entrée dans la Ville de Mexique. Il feignit *que la disette avoit été fort grande cette année-là, dans tout le Pays*; & exposa, comme un article dont l'Empereur auroit du chagrin, *que les Espagnols seroient mal regalez, en un lieu où les Habitans mêmes manquoient des choses necessaires à leur subsistance.* Cortez, sans s'écarter de la maniere misterieuse dont il avoit toûjours entretenu le respect & la crainte dans l'esprit de ces Peuples, répondit: *Que son Roi étant un Monarque qui ne reconnoissoit rien d'égal à soi en ces Pays d'où le Soleil naissoit, avoit aussi des raisons importantes d'offrir son amitié à Motezuma, & de lui communiquer des choses qui regardoient essentiellement sa personne & sa dignité. Que ses propositions ne seroient point indignes de la reconnoissance de l'Empereur. Pour lui, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'estimer infiniment la bonté que ce Prince avoit, de recevoir son Ambassade, sans que la sterilité du Pays lui fît aucune peine; parce que les Espagnols n'avoient pas besoin de beaucoup d'alimens afin de conserver leurs forces, puisqu'ils étoient accoûtumez à souffrir & à mépriser les incommoditez & les fatigues, qui auroient pû incommoder des hommes d'une espece inferieure à la leur.* Cacumatzin n'eut rien à repliquer à ces raisons: il reçut avec beaucoup de joie & de recon-

noissance, le présent que Cortez lui fit de quelques bijoux de verre fort bien travaillez : & il accompagna l'armée jusqu'à Tezeuco Ville capitale de son Domaine, d'où il alla porter la réponse qu'on avoit faite à son Ambassadeur.

Tezeuco étoit alors une des plus grandes Villes de l'Empire de Mexique. Quelques Auteurs rapportent qu'elle pouvoit être deux fois plus grande que Seville ; & les autres, qu'elle le disputoit pour la grandeur avec Mexique même, & qu'elle se vantoit, avec quelque fondement, d'avoir sur cette Ville l'avantage de l'antiquité. Les maisons s'étendoient au long des bords du grand lac, en une fort agréable situation, à l'endroit où la principale chaussée, par où on alloit à Mexique, prenoit son commencement. On continua la marche sur cette chaussée, sans sejourner à Tezeuco, parce que le General avoit résolu de passer trois lieuës plus avant, jusqu'à Iztacpalapa d'où il prétendoit, le jour suivant, faire son entrée de bonne heure dans la Ville de Mexique. La chaussée pouvoit avoir en cet endroit vingt pieds de large : elle étoit construite de pierres liées avec la chaux ; & on y avoit fait quelques ouvrages sur la surface, & des deux côtez. On trouvoit à la moitié du chemin de Tezeuco à Iztacpalapa, un Bourg d'environ deux mille maisons, appellé Quitlavaca, que les Espagnols nommérent alors Venuzuela, parce


to 1 page 412
A. Tezcuco. B. la Chaussée principalle. C. Quitlaraca. D. Jztepalapa. E. Mexico. F. Aqueduc. G. Cuyoacan. H. Magiscatzingo. I. Cimameca. K. Suchimilco. L. Deux autres Chaussées.
A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L


RPJCB

qu'il étoit bâti dans l'eau du grand lac. Le Cacique fort propre & bien accompagné, sortit au devant du General, & le pria d'honorer la Ville de son séjour pour cette nuit; ce qu'il fit avec tant de marques d'affection, & des instances si préssantes, qu'il fallut se rendre à ses prieres, de crainte de le désobliger. Cortez trouva même qu'il étoit à propos d'en user ainsi, afin de prendre des connoissances plus particulieres, parce que comme il voyoit alors le peril de plus prés, il avoit quelque crainte que les Mexicains ne rompissent la chaussée; ou qu'ils ne levassent les ponts; ce qui auroit été d'un tres grand embarras à ses troupes.

On avoit de ce lieu la vûë de la plus grande partie du lac, où l'on découvroit divers Bourgs, & plusieurs chaussées qui le croisoient, embellis de tours ornées de leurs chapiteaux, & qui paroissoient nager dans les eaux, outre les arbres & les jardins hors de leur élement, & une infinité d'Indiens qui s'approchoient dans leurs canots, pour voir les Espagnols. Le nombre de ceux qui occupoient à même dessein les terrasses des maisons les plus éloignées, étoit encore plus grand: & la vûë de ce spectacle, aussi magnifique que surprenant, devoit paroître encore plus admirable qu'il ne l'est à l'imagination.

L'Armée trouva un logement commode en ce lieu, dont les Habitans regalerent leurs hôtes, avec toute sorte d'honnêteté &

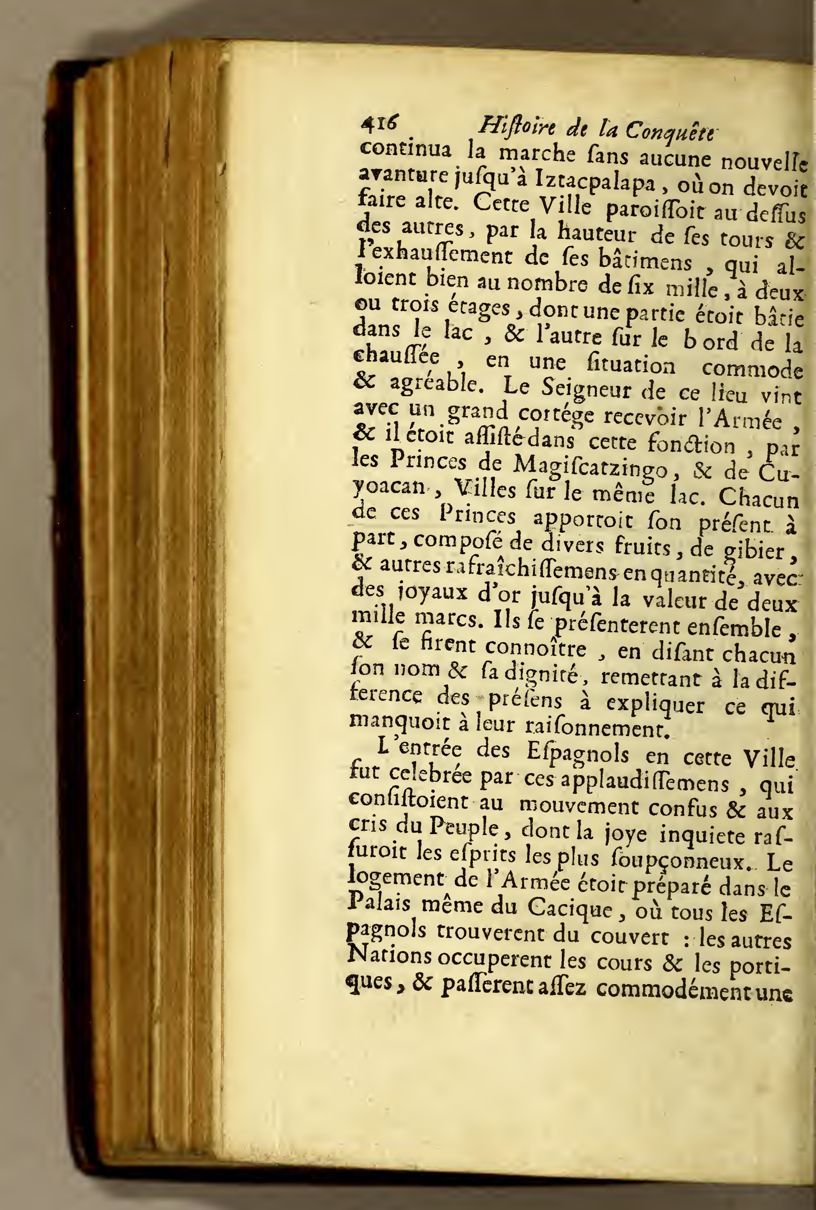
de bonne volonté. On reconnoissoit à leur politesse le voisinage de la Cour de Motezuma. Le Cacique n'eut pas la force de cacher les sujets de chagrin qu'il avoit contre cet Empereur, ni l'envie qu'il marquoit de secoüer le joug insupportable de sa tyrannie. Il animoit les Soldats à cette entreprise, qu'il leur representoit fort aisée, en disant aux Interprêtes, afin que tous les Espagnols l'entendissent, *Que la chaussée qui alloit jusqu'à Mexique, étoit plus large & mieux entretenuë que celle qu'ils avoient passée : Qu'il n'y avoit rien à apprehender sur le chemin ni dans les Bourgs qui le bordoient. Que la Ville d'Iztacpalapa, par où ils devoient passer, étoit paisible ; & que ses Habitans avoient ordre de recevoir & de bien traiter les Espagnols. Que le Seigneur de cette Ville étoit parent de Motezuma, mais qu'ils ne devoient rien craindre de la part des amis de cet Empereur, parce qu'il avoit l'esprit abatu, & même éperdu, par la vûë des prodiges que le Ciel lui avoit envoyez, par les réponses de ses Oracles; & par le recit des merveilleux exploits de leur Armée. Qu'ainsi ils le trouveroient entierement porté à la paix, & plus disposé à souffrir, qu'à provoquer.* Ce Cacique disoit la verité, quoi qu'un peu alterée par la passion & par la flatterie; & le General, quoiqu'il remarquât ces défauts dans le discours de l'Indien, ne laissoit pas de les publier & de les encherir, afin d'animer les Soldats. On ne peut nier que cela ne vînt fort à pro-

pos, pour empêcher que les esprits de ceux qui ne se font pas un point d'honneur de leur devoir, ne s'effrayassent point à la vûë de tant d'objets si differens & si admirables, par lesquels on pouvoit juger de la grandeur de cette Cour, & du pouvoir formidable de son Prince. Cependant les raisons du Cacique, & les réflexions qu'ils faisoient sur l'accablement de l'esprit de Motezuma, eurent tant de pouvoir en cette occasion, que tous les Soldats se firent un sujet de joye; de ce qui devoit causer leur étonnement, & se servirent de l'admiration à élever les esperances de leur fortune.

CHAPITRE X.

L'Armée passe jusqu'à Iztacpalapa, où on dispose toutes choses pour faire l'entrée dans Mexique. On décrit la pompe avec laquelle Motezuma sortit pour recevoir les Espagnols.

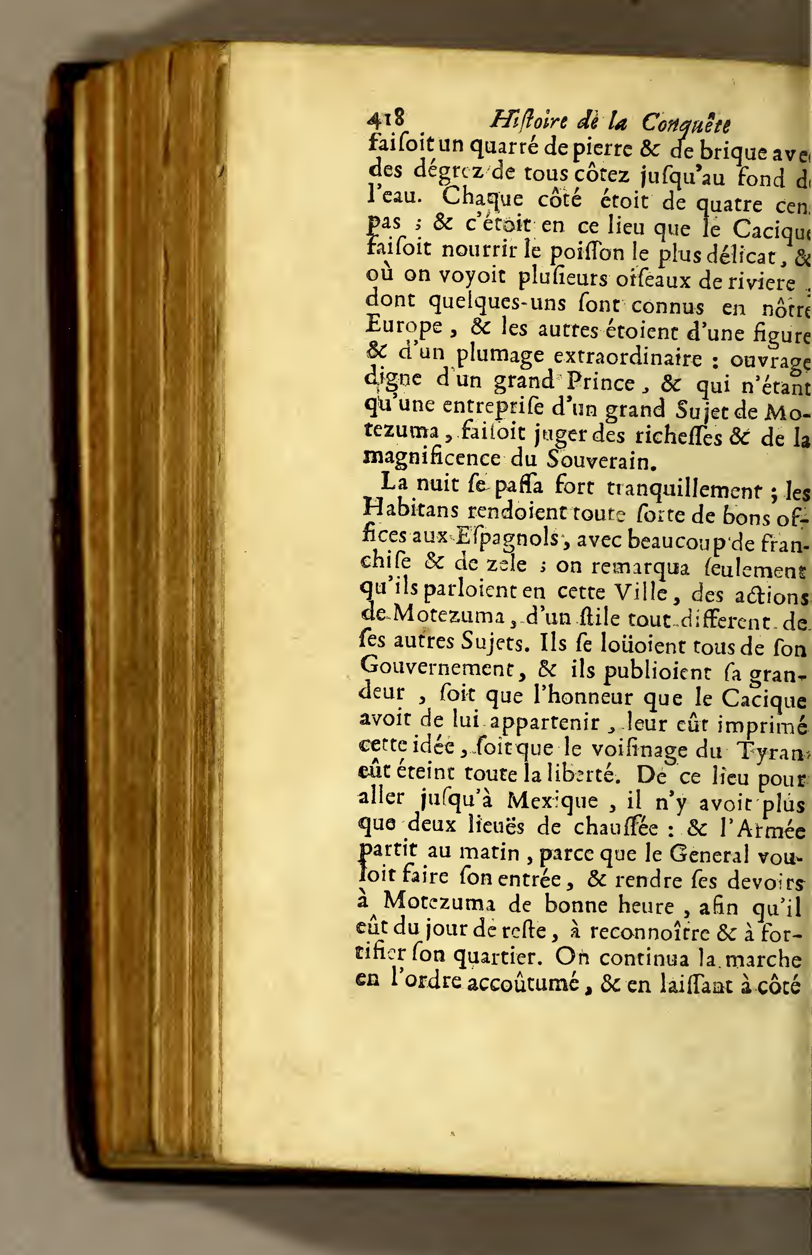
LE lendemain, un peu après le lever du Soleil, le General mit l'Armée en bataille sur la même chaussée, suivant la capacité du terrein, où huit Cavaliers pouvoient marcher de front. Elle étoit alors composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans compter les Officiers, & de six mille Indiens, Tlascalteques, Zempoales, ou d'autres Nations alliées. On



continua la marche sans aucune nouvelle avanture jusqu'à Iztacpalapa, où on devoit faire alte. Cette Ville paroissoit au dessus des autres, par la hauteur de ses tours & l'exhaussement de ses bâtimens, qui alloient bien au nombre de six mille, à deux ou trois étages, dont une partie étoit bâtie dans le lac, & l'autre sur le bord de la chaussée, en une situation commode & agréable. Le Seigneur de ce lieu vint avec un grand cortége recevoir l'Armée, & il étoit assisté dans cette fonction, par les Princes de Magiscatzingo, & de Cuyoacan, Villes sur le même lac. Chacun de ces Princes apportoit son présent à part, composé de divers fruits, de gibier, & autres rafraîchissemens en quantité, avec des joyaux d'or jusqu'à la valeur de deux mille marcs. Ils se présenterent ensemble, & se firent connoître, en disant chacun son nom & sa dignité, remettant à la difference des présens à expliquer ce qui manquoit à leur raisonnement.

L'entrée des Espagnols en cette Ville fut celebrée par ces applaudissemens, qui consistoient au mouvement confus & aux cris du Peuple, dont la joye inquiete rassuroit les esprits les plus soupçonneux. Le logement de l'Armée étoit préparé dans le Palais même du Cacique, où tous les Espagnols trouverent du couvert : les autres Nations occuperent les cours & les portiques, & passerent assez commodément une

uit, où on n'avoit aucun ſujet de défiance. Ce Palais étoit grand & bien bâti, partagé en pluſieurs appartemens hauts & bas, entre leſquels il y avoit pluſieurs ſalles, dont le plafond étoit de cedre, & ne manquoit pas d'ornemens : quelques-uns même avoient des tapiſſeries de coton de diverſes couleurs, où l'on remarquoit du deſſein & des proportions. Il y avoit à Iztacpalapa diverſes fontaines d'eau douce, & bonnes à boire, que l'on y avoit conduites des montagnes voiſines par pluſieurs canaux, qui arroſoient pluſieurs jardins cultivez avec beaucoup d'induſtrie. Celui que le Cacique avoit fait dreſſer pour ſon divertiſſement, ſurpaſſoit de bien loin tous les autres, par ſa grandeur & par ſa beauté. Il voulut y mener dés le ſoir même Cortez & tous ſes Officiers, avec quelques Soldats ; afin qu'en leur rendant ce témoignage de ſa bienveillance & de ſa civilité, il ſatisfît en même tems à la vanité & à l'oſtentation. Il y avoit dans ce jardin pluſieurs arbres fruitiers, qui formoient des allées fort larges, avec d'autres arbres plantez dans les intervales, & une eſpece de parterre à fleurs, diviſé en pluſieurs quarrez par des paliſſades de roſeaux fort bien entrelaſſez, & couverts d'herbes odoriferantes : & au dedans de ces quarrez, on voyoit une varieté admirable de fleurs diſpoſées avec ordre, & fort proprement entretenuës. Au milieu un étang d'eau douce



faiſoit un quarré de pierre & de brique ave
des dégrez de tous côtez juſqu'au fond d
l'eau. Chaque côté étoit de quatre cen
pas ; & c'étoit en ce lieu que le Caciqu
faiſoit nourrir le poiſſon le plus délicat, &
où on voyoit pluſieurs oiſeaux de riviere ;
dont quelques-uns ſont connus en nôtre
Europe, & les autres étoient d'une figure
& d'un plumage extraordinaire : ouvrage
digne d'un grand Prince, & qui n'étant
qu'une entrepriſe d'un grand Sujet de Motezuma, faiſoit juger des richeſſes & de la
magnificence du Souverain.

La nuit ſe paſſa fort tranquillement ; les Habitans rendoient toute ſorte de bons offices aux Eſpagnols, avec beaucoup de franchiſe & de zele ; on remarqua ſeulement qu'ils parloient en cette Ville, des actions de Motezuma, d'un ſtile tout different de ſes autres Sujets. Ils ſe loüoient tous de ſon Gouvernement, & ils publioient ſa grandeur, ſoit que l'honneur que le Cacique avoit de lui appartenir, leur eût imprimé cette idée, ſoit que le voiſinage du Tyran eût éteint toute la liberté. De ce lieu pour aller juſqu'à Mexique, il n'y avoit plus que deux lieuës de chauſſée : & l'Armée partit au matin, parce que le General vouloit faire ſon entrée, & rendre ſes devoirs à Motezuma de bonne heure, afin qu'il eût du jour de reſte, à reconnoître & à fortifier ſon quartier. On continua la marche en l'ordre accoûtumé, & en laiſſant à côté

a Ville de Magiſcatzingo, fondée dans l'eau, & celle de Cuyoacan ſur le bord de la chauſſée, ſans compter d'autres gros Bourgs qu'on découvroit ſur le lac; on vint enfin à la vûë de la grande Ville de Mexique, qui s'élevoit conſiderablement au-deſſus de toutes les autres, & qui même par la hauteur de ſes bâtimens, faiſoit remarquer l'Empire qu'elle avoit ſur elles. Plus de quatre mille Nobles, ou Miniſtres de la Ville, vinrent recevoir l'Armée à la moitié du chemin: & leurs complimens arrêterent long-tems l'Armée, quoiqu'ils ne fiſſent que la reverence, aprés quoi ils paſſoient à la file au-devant des troupes. Un boulevard de pierre faiſoit face de ce côté là, & couvroit la Ville. Il avoit deux petits Châteux ou Forts, un de chaque côté; & il occupoit toute la largeur de la chauſſée. Ses portes étoient ouvertes ſur un autre bout de chauſſée terminée par un pont-levis, qui deffendoit l'entrée de la Cité par une ſeconde fortification. D'abord que les Nobles qui accompagnoient l'Armée eurent paſſé de l'autre côté du pont, ils ſe rangerent à droite & à gauche, afin de lui laiſſer l'entrée libre; & on découvrit alors une grande ruë fort large, dont les maiſons étoient bâties d'une même ſymetrie, & chargées d'une infinité de Peuple aux balcons, & ſur les terraſſes. Il n'y avoit perſonne dans la ruë: & ils dirent à Cortez qu'on l'avoit ainſi dégagée

exprés, parce que Motezuma vouloit ve nir lui-même le recevoir, afin de lui don ner un témoignage singulier de sa bien veillance.

Peu de tems aprés on découvrit la pre miere troupe du cortege de l'Empereur composée de deux cens Nobles de sa Mai son, tous vêtus de livrées, avec de grand pennaches d'une même figure & d'un même couleur. Ils venoient en deux files les pieds nuds & les yeux baissez, avec u silence & une modestie remarquables, enfin toutes les apparences de quelque procession. Au moment qu'ils furent à la têt des troupes, ils se rangerent contre les murailles, & laisserent paroître de loin une autre troupe plus grande, plus richement parée, & qui paroissoit d'une plus grande dignité. Motezuma étoit au milieu, porté sur les épaules de ses favoris, en une litiere d'or bruni, qui brilloit avec une proportion bien menagée, entre plusieurs ouvrages de plumes, dont la distribution fort adroite sembloit disputer l'avantage avec la richesse de l'or. Quatre Mexicains des plus élevez en dignité marchoient autour de la litiere, & soûtenoient une espece de daix de plumes vertes, tissuës de maniere, qu'elles formoient comme une toile, avec quelques ornemens d'argenterie. Trois des principaux Magistrats le précedoient, avec des verges d'or en main, qu'ils levoient en haut de tems en tems, avertissant

it ce ſignal que l'Empereur approchoit ;
in que tout le monde ſe jettât à terre, &
ue perſonne ne fût aſſez hardi pour le re-
arder ; ce qui étoit un crime puni comme
ſacrilege. Cortez deſcendit de cheval a-
ant que l'Empereur s'approchât ; & en
nême tems Motezuma mit pied à terre.
Quelques Indiens y étendirent auſſi-tôt
es tapis, de peur qu'il ne la touchât de ſes
pieds, dont ils ne croyoient pas qu'elle fût
digne de recevoir les veſtiges.

Il s'approcha lentement & avec beaucoup
le gravité, ayant les deux mains appuyées
ſur les bras des Seigneurs d'Iztacpalapa &
le Texeuco ſes neveux. Il fit ainſi quelques
pas, en s'approchant de Cortez. Cet Em-
pereur pouvoit alors avoir quarante ans :
ſa taille de moyenne hauteur, paroiſſoit
plus dégagée que robuſte. Il avoit le nez
aquilin, & le teint moins bazané que les
Indiens ne l'ont naturellement : ſes cheveux
deſcendoient juſqu'au deſſous de l'oreille,
ſes yeux étoient fort vifs ; & toute ſa per-
ſonne avoit un air de Majeſté, quoi qu'un
peu compoſé. Sa parure étoit un manteau
de coton trés-fin, attaché également ſur les
épaules ; en ſorte qu'il lui couvroit la plus
grande partie du corps, & que la frange
en traînoit juſqu'à terre. Divers joyaux
d'or, de perles, & de pierres précieuſes, lui te-
noient lieu de fardeau, plus que d'ornement.
Sa Couronne étoit une Mitre d'or leger,
qui finiſſoit en pointe par devant ; & l'au-

tre partie moins pointuë, se replioit ver le derriere de la tête. Enfin, ses soulier d'or massif, avec des courroies à boucle de même, qui lui serroient le pied, & remontoient jusqu'à la moitié de la jambe représentoient fort bien la chaussure militaire des anciens Romains.

Cortez s'avança à grands pas, autan que la bien-seance le put permettre, & fi une profonde reverence, que Motezuma lui rendit, en mettant la main près de terre, & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité inoüie jusqu'alors en la personne de leurs Princes, parut encore aux Mexicains plus étonnante en celle de Motezuma, qui saluoit à peine ses Dieux d'un signe de tête, & qui affectoit un orgueïl extrême, qu'il ne sçavoit peut-être pas distinguer d'avec la Majesté. Cette action, & celle de sortir pour recevoir lui-même l'Armée, épuiserent toutes les reflexions des Indiens, qui en tirerent enfin des conclusions tres-avantageuses à la gloire des Espagnols; parce qu'ils ne pouvoient se persuader que l'Empereur eût fait ces démarches sans consideration, lui dont ils reveroient tous les Decrets avec une aveugle soûmission. Cortez avoit mis sur ses armes une chaîne d'émail, composée de plusieurs pierres fausses : mais tres-belles & bien mises en œuvre, qui representoient des diamans & des émeraudes. Il l'avoit toûjours réservée, à dessein d'en faire le

présent de sa premiere audience : & comme il se trouvoit alors proche de la personne de Motezuma, il la lui mit au col ; quoi que les deux Princes qui le soûtenoient eussent retenu assez incivilement le General, en lui faisant connoître qu'il n'étoit pas permis de s'approcher si près de la personne du Prince. Mais Motezuma les blâma de cette action, & fut si satisfait du present, qu'il le regardoit avec admiration, & qu'il l'estimoit entre ses Domestiques, comme une piece d'un prix inestimable : aussi voulant s'acquitter sur le champ, de cette obligation, par quelque action de liberalité éclatante, il prit le tems que tous les Officiers des Espagnols lui faisoient la reverence, pour envoyer querir un colier qu'on croyoit être la plus riche piece de son tresor. C'étoit des coquilles fines d'un trés-beau cramoisi, fort estimées en ce Pays-là : elles étoient disposées ensorte, que quatre écrevisses d'or, parfaitement bien representées, pendoient des quatre côtez de chaque coquille. L'Empereur voulut lui-même la mettre au col de Cortez ; faveur qui fit encore un grand bruit entre les Mexicains. Le discours de Cortez fut court & soûmis, conformément au sujet ; & la réponse de Motezuma fut aussi en peu de paroles, où sa discretion parut conserver toute la bien-seance. Il commanda à un des deux Princes sur qui il s'appuyoit, de demeurer afin de condui-

re & d'accompagner Cortez jusqu'à son logement ; & l'autre Prince le soûtint toûjours, jusqu'à sa litiere où il monta, & se retira à son Palais avec la même pompe & la même gravité.

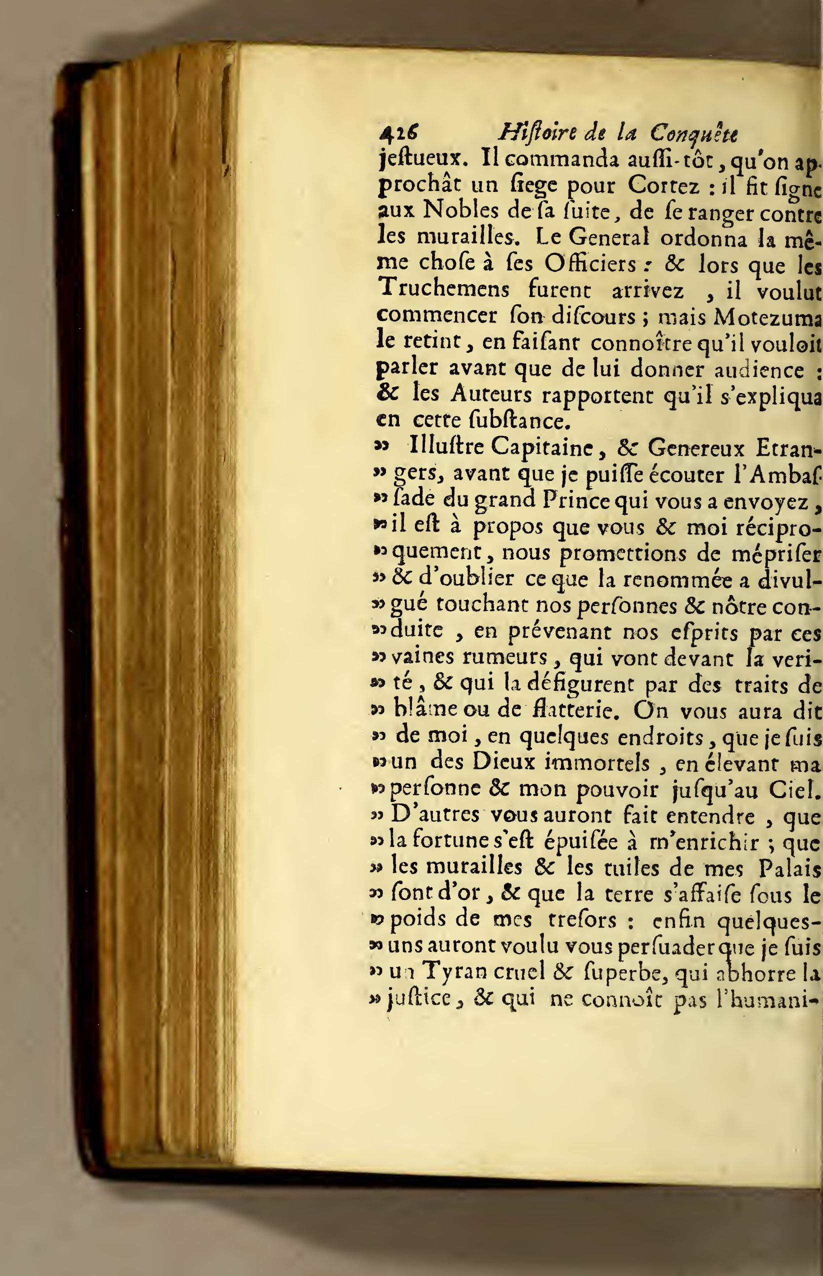
L'entrée des Espagnols dans la Ville de Mexique, se fit le huitiéme jour de Novembre, consacré à la memoire des quatre saints Martyrs Couronnez, l'an 1519. Leur logement étoit préparé dans une des maisons que *Axayaca*, pere de Motezuma, avoit bâties : elle disputoit de la grandeur avec le principal Palais des Empereurs, & avoit toutes les apparences d'une Forteresse, des murs forts & épais, flanquez d'espace en espace, de tours qui servoient d'appui & de défense. Toute l'Armée y trouva de quoi se loger ; & le premier soin du General fut de la reconnoître lui-même exactement par tout, afin de poser ses corps-de-garde, de poster son artillerie, & de fermer bien son quartier. Quelques salles destinées aux Officiers, étoient tenduës de tapisseries de coton de diverses couleurs, le coton composant toutes leurs toiles, avec plus ou moins de délicatesse. Les chaises étoient de bois tout d'une piece, & les lits environnez de courtines suspenduës en forme de pavillon ; des nattes de palmes étenduës, & une autre roulée, faisoient le fond & le chevet du lit. Les Princes les plus magnifiques n'en connoissoient point de plus délicat ; & cette Na-

ion ne faisoit pas grand cas de sa commodité, assez satisfaite d'avoir quelques secours contre la necessité : & l'on ne sçait point trop, si l'on ne devoit pas feliciter ces Barbares, de cette ignorance des superfluitez.

CHAPITRE XI.

Motezuma vient le soir du même jour visiter Cortez en son logement. Le discours qu'il fit avant que de donner audience au General ; la réponse de Cortez.

IL étoit un peu plus de midi, lorsque les Espagnols entrerent au quartier qu'on leur avoit préparé, où ils trouverent un repas magnifique, destiné au General & à ses principaux Officiers, avec une grande abondance de viandes moins délicates pour les soldats ; outre plusieurs Indiens qui servoient à manger & à boire, d'une promptitude & d'un silence à surprendre. Sur le soir, Motezuma suivi du même cortege, vint visiter Cortez, qui en ayant été averti, alla recevoir ce Prince dans la premiere Cour, avec tout le respect qu'une semblable faveur pouvoit demander. Le General l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, où il lui fit une profonde reverence ; & l'Empereur passa, & alla prendre sa place, d'un air dégagé & ma-



jeſtueux. Il commanda auſſi-tôt, qu'on approchât un ſiege pour Cortez : il fit ſigne aux Nobles de ſa ſuite, de ſe ranger contre les murailles. Le General ordonna la même choſe à ſes Officiers : & lors que les Truchemens furent arrivez , il voulut commencer ſon diſcours ; mais Motezuma le retint, en faiſant connoître qu'il vouloit parler avant que de lui donner audience : & les Auteurs rapportent qu'il s'expliqua en cette ſubſtance.

» Illuſtre Capitaine, & Genereux Etran-
» gers, avant que je puiſſe écouter l'Ambaſ-
» ſade du grand Prince qui vous a envoyez,
» il eſt à propos que vous & moi récipro-
» quement, nous promettions de mépriſer
» & d'oublier ce que la renommée a divul-
» gué touchant nos perſonnes & nôtre con-
» duite , en prévenant nos eſprits par ces
» vaines rumeurs, qui vont devant la veri-
» té, & qui la défigurent par des traits de
» blâme ou de flatterie. On vous aura dit
» de moi, en quelques endroits, que je ſuis
» un des Dieux immortels , en élevant ma
» perſonne & mon pouvoir juſqu'au Ciel.
» D'autres vous auront fait entendre , que
» la fortune s'eſt épuiſée à m'enrichir ; que
» les murailles & les tuiles de mes Palais
» ſont d'or, & que la terre s'affaiſe ſous le
» poids de mes treſors : enfin quelques-
» uns auront voulu vous perſuader que je ſuis
» un Tyran cruel & ſuperbe, qui abhorre la
» juſtice, & qui ne connoît pas l'humani-

té. Les uns & les autres vous ont trom- «
pé également, par leurs exagerations: & «
afin que vous ne vous imaginiez pas que «
je suis un Dieu, & que vous connoissiez «
l'illusion de ceux qui se sont forgé cette «
vision, cette partie de mon corps, *dit-il* «
en découvrant son bras, fera paroître à «
vos yeux desabusez, que vous parlez à un «
homme mortel, de la même espece que «
les autres hommes, mais plus Noble & «
plus puissant qu'eux. Je ne nierai pas que «
mes richesses ne soient grandes; mais l'i- «
magination de mes Sujets y ajoûte beau- «
coup. Cette maison où vous logez est un «
de mes Palais; regardez ces murailles, «
elles sont faites de pierre & de chaux, ma- «
tiere vile, qui ne doit son prix qu'à son «
emploi: & par l'un & par l'autre de ces «
exemples, jugez si l'on ne vous a pas trom- «
pé de la même maniere, lors qu'on vous «
a exageré mes tyrannies. Au moins, suf- «
pendez vôtre jugement, jusqu'à ce que «
vous vous soyez éclairci de mes raisons, «
& ne comptez point sur le langage de mes «
Sujets rebelles, jusqu'à ce que vous ayez «
examiné, si ce qu'ils appellent misere, «
n'est point un châtiment, & s'ils ont droit «
de l'accuser sans cesser de le meriter. «
C'est ainsi que l'on nous a informez de ce «
qui regarde vos personnes & vos actions. «
Quelques-uns nous ont asseuré que vous «
étiez des Dieux, que les bêtes farouch «
vous obéissoient, que vous teniez les fou «

» dres entre vos mains, & que vous com-
» mandiez aux élemens. D'autres nous vou
» loient faire croire que vous étiez mé-
» chans, emportez, superbes ; que vou
» vous laissiez gourmander aux vices, &
» que vous aviez une soif insatiable de l'or
» que nôtre Terre produit. Cependant je
» reconnois déja que vous êtes des hommes
» de la même composition & de la même
» pâte que nous, quoiqu'il y ait quelque
» difference, qui naît des diverses influen-
» ces, que la qualité du Païs inspire aux
» mortels. Ces bêtes qui vous obéissent,
» sont à mon avis de grands cerfs que vous
» avez apprivoisez, & instruits de cette
» science imparfaite, qui peut être compri-
» se par l'instinct des animaux. Je conçois
» aussi fort bien que ces armes qui ressem-
» blent à la foudre, sont des tuyaux d'un
» métal que nous ne connoissons pas, dont
» l'effet, pareil à celui de nos sarbacanes,
» vient d'un air pressé qui cherche à sortir,
» & qui pousse impétueusement tout ce qui
» s'oppose à son passage. Le feu que ces tu-
» yaux jettent avec un bruit plus terrible, est
» tout au plus un secret surnaturel de la mê-
» me science, que celle dont nos Sages font
» profession. Dans tout le reste de ce qu'on
» a rapporté de votre procedé, je trouve en-
» core, suivant ce que mes Ambassadeurs
» ont remarqué sur vos inclinations, que
» vous avez de la bonté & de la religion,
» que vos chagrins sont fondez en raison,

que vous souffrez les fatigues avec joie, "
& qu'entre vos autres vertus, on voit de "
la liberalité, qui ne s'accorde gueres avec "
l'avarice; Ensorte qu'autant les uns que "
les autres, nous devons effacer les impres- "
sions qu'on avoit voulu nous donner, & "
sçavoir bon gré à nos yeux, de ce qu'ils "
ont desabusé nôtre imagination. Cela "
étant ainsi établi, j'ai souhaité que vous "
sçussiez, avant que de me parler, que l'on "
n'ignore pas entre nous autres, & que "
nous n'avons pas besoin de vôtre persua- "
sion, pour croire que le grand Prince à "
qui vous obéissez, descend de nôtre ancien "
Quezalcoal, Seigneur des sept Cavernes "
de Navatlaques, & Roi legitime de ces "
sept Nations, qui ont fondé l'Empire du "
Mexique. Nous avons appris par une de "
ses Propheties, que nous reverons com- "
me une verité infaillible, conformément "
à la tradition des siécles, conservez dans "
nos Annales; qu'il étoit sorti de ce Pays- "
ci, pour aller conquerir de nouvelles "
Terres du côté de l'Orient & qu'il avoit "
laissé des promesses certaines, que dans "
la suite des tems, ses descendans vien- "
droient moderer nos Loix, & réformer "
nôtre gouvernement, sur les regles de la "
raison. Ainsi comme les caracteres que "
vous portez ont du rapport à cette Pro- "
phetie, & que le Prince de l'Orient qui "
vous envoye, fait éclater, par vos ex- "
ploits même, la grandeur d'un si illus- "

» tre Ayeul, nous avons déja resolu de con
» sacrer à son service, tout ce que nou
» avons de pouvoir ; & j'ai trouvé qu'i
» étoit à propos de vous en avertir afi
» que vos propositions ne soient point em
» barrassées par ce scrupule, & que vou
» attribuiez les excez de ma douceur à cet
» te illustre origine.

Motezuma finit ainsi le discours dont i
voulut prévenir l'esprit des Espagnols, &
qu'il fit avec beaucoup d'ardeur & de ma-
jesté : ce qui donna assez de matiere à Cor-
tez, pour lui répondre, sans s'écarter de
ces illusions, qu'il trouvoit établies dans
l'esprit de tous les Indiens en general. Il
s'expliqua à peu prés en ces termes, selon
les memoires qu'on nous a donnez.

» Seigneur, aprés vous avoir remercié
» humblement de cet excez de bonté qui
» vous fait écouter si favorablement nôtre
» Ambassade, & de cette haute & souve-
» raine connoissance que vous employez en
» nôtre faveur, en méprisant, d'une ma-
» niere si avantageuse pour nous, les faux
» préjugez de l'opinion ; je puis vous dire
» aussi qu'à nôtre égard, nous avons traité
» celle que l'on doit avoir de vous, avec
» tout le respect & toute la veneration qui
» est dûë à vôtre Grandeur. On nous a dit
» beaucoup de choses de vôtre personne,
» dans les Terres de vôtre Empire. Les uns
» la mettoient entre les Divinitez, d'autres
» en noircissoient jusques aux moindres ac-

ons ; mais ces discours s'enflent ordinai- «
ment par des outrages qu'ils font à la «
erité, puis que comme la voix des hom- «
es est l'organe de la renommée, elle «
rend souvent la teinture de leurs passions; «
t celles-ci, ou ne conçoivent jamais les «
hoses comme elles sont, ou ne les rap- «
ortent jamais comme elles les conçoi- «
ent. Les Espagnols, Seigneur, ont une «
vûë penetrante, qui sçait distinguer les «
lifferentes couleurs que l'on donne au «
discours, & par la même lumiere les faux «
semblans du cœur. Nous n'avons ajoûté «
foi ni à vos Sujets rebelles, ni à vos fla- «
teurs : & nous paroissons devant vous, «
convaincus que vous êtes un grand Prin- «
ce, aimant la justice & la raison, sans «
que nous ayons besoin du rapport de nos «
sens, pour connoître que vous êtes mor- «
tel. Nous autres sommes aussi de la même «
condition, quoi que plus vaillans, sans «
comparaison, que vos Sujets, & d'un en- «
tendement bien élevé au dessus du leur ; «
parce que nous sommes nez sous un cli- «
mat dont les influences ont beaucoup de «
vertu. Les animaux qui nous obéïssent, «
ne sont point aussi comme vos cerfs : ils «
ont bien plus de noblesse & de fierté ; & «
toutes brutes qu'ils sont, ils ont de l'in «
clination à la guerre, & sçavent aspirer à «
la gloire de leur maître, par une espece «
d'ambition. Le feu qui sort de nos armes, «
est un effet naturel de l'industrie des hom «

» mes, ſans que dans ſa production il entr
» rien de cette connoiſſance dont vos Magi
» ciens font profeſſion ; ſcience abomina-
» ble parmi nous, & digne d'un plus grand
» mépris, que l'ignorance même. J'ai crû de
» voir établir ces principes, afin de ſatisfai-
» re aux avis que vous nous avez donnez : a-
» prés quoi je dirai, Seigneur, avec toute la
» ſoûmiſſion qui eſt dûë à vôtre Majeſté ;
» que je viens la viſiter en qualité d'Ambaſ
» ſadeur du plus grand & du plus puiſſant
» Monarque que le Soleil éclaire, aux lieux
» où il prend ſa naiſſance. J'ai ordre de vous
» expoſer en ſon nom, qu'il ſouhaite être
» vôtre ami & vôtre Allié, ſans s'appuyer
» ſur ces anciens droits dont vous avez par-
» lé, & ſans autre fin que d'ouvrir le com-
» merce entre vos deux Monarchies, &
» d'obtenir par cette voye le plaiſir de vous
» deſabuſer de vos erreurs, & quoi que ſe-
» lon la tradition de vos Hiſtoires mêmes,
» il pût prétendre une reconnoiſſance plus
» poſitive dans les Terres de vôtre Domai-
» ne, il ne veut neanmoins uſer de ſon au-
» torité, que pour gagner vôtre creance,
» ſur des choſes entierement à vôtre avan-
» tage ; & afin de vous faire entendre que
» vous, Seigneur, & vous autres Nobles
» Mexicains qui m'écoutez, vivez en un
» abus terrible, par la Religion que vous
» profeſſez, en adorant des bois inſenſibles,
» qui ſont les ouvrages de vos mains & de
» vôtre caprice ; puiſqu'il n'y a veritable-
ment

nent qu'un ſeul Dieu, qui n'a ni princi- «
pe, ni fin, & qui eſt le principe éternel «
de toutes choſes. C'eſt lui dont la puiſſan- «
ce infinie a créé de rien cet ouvrage admi- «
rable des Cieux, qui a fait le Soleil qui «
nous éclaire, la terre qui nous fournit des «
alimens, & le premier Homme de qui «
nous déſcendons, avec une égale obliga- «
tion, de reconnoître & d'adorer nôtre «
premiere cauſe. C'eſt cette même obliga- «
tion qui eſt imprimée dans vos ames, dont «
encore que vous reconnoiſſiez l'immorta- «
lité, vous la proſtituez & la détruiſez, en «
rendant un culte d'adoration aux De- «
mons, eſprits immondes que Dieu a créez, «
& qui en punition de leur ingratitude & «
de leur rebellion contre lui, ont été pré- «
cipitez dans ce feu ſous-terrain, dont vous «
avez quelque repreſentation imparfaite, «
en l'horreur de vos Volcans. La malice & «
l'envie, qui les rendent ennemis du genre «
humain, les obligent continuellement à «
ſolliciter vôtre perte, en ſe faiſant adorer, «
ſous la figure de ces Idoles abominables. «
C'eſt leur voix que vous entendez quelque- «
fois dans les réponſes de vos Oracles; & «
ils forment ces illuſions, que les erreurs «
de l'imagination introduiſent en vôtre en- «
tendement. Mais, Seigneur, je connois «
que ce n'eſt pas ici le lieu de traiter des «
myſteres d'une ſi haute Doctrine; Ce mê- «
me Monarque en qui vous reconnoiſſez «
une ſi ancienne ſuperiorité, vous exhorte «

» seulement à nous écouter sur ce point, » sans aucune préoccupation ; afin que vous » puissiez goûter le repos que vôtre esprit » trouvera en la verité, & que vous appre- » niez combien de fois vous avez resisté à » la raison naturelle, qui vous donnoit des » lumieres capables de vous faire connoître » vôtre aveuglement. C'est la premiere cho- » se que le Roi mon Maître souhaite de Vô- » tre Majesté : C'est le principal article de « ma proposition, & le plus puissant moyen » d'établir avec une parfaite amitié l'allian- » ce des deux Couronnes, sur les fonde- » mens inébranlables de la Religion ; qui » sans laisser aucune diversité dans les senti- » mens, unira les esprits par les liens d'une » même volonté.

C'est ainsi que Cortez trouva moyen de maintenir dans l'esprit de Motezuma la réputation de ses forces, sans s'éloigner de la verité ; & qu'il se servit adroitement de l'origine qu'ils donnoient eux-mêmes à son Roi, au moins sans contredire ce qu'ils imaginoient, afin de donner plus d'autorité à son Ambassade. Cependant Motezuma ne parut pas fort docile sur le point de la Religion. Ce Prince obstiné dans les erreurs de l'Idolatrie, par une miserable superstition, se leva de son siege, & dit à Cortez : *Je reçois avec beaucoup de reconnoissance, l'alliance & l'amitié que vous me proposez de la part du grand Prince descendant de Quezalcoal. Mais je crois que tous les Dieux*

ont bons : le vôtre peut être tel que vous le dites, sans faire tort aux miens. Ne songez maintenant qu'à vous reposer, puisque vous êtes chez vous où vous serez servi avec tout le soin qui est dû à vôtre valeur, & au grand Prince qui vous a envoyé. Alors il commanda que l'on fist entrer quelques Indiens qu'il avoit amenez ; & avant que de partir, il présenta lui-même à Cortez, diverses pieces d'orfevrerie, avec quantité de robes de coton, & d'autres ouvrages de plume fort bien travaillez ; présent considerable, & pour la valeur, & pour la maniere dont il étoit offert. Motezuma distribua encore quelques joyaux de prix aux Espagnols qui assisterent à l'audience ; ce qu'il fit en grand Prince, genereusement, & sans témoigner qu'on lui en étoit obligé : regardant neanmoins Cortez & ses Capitaines, avec une espece de satisfaction qui marquoit ses inquiétudes passées, de la même maniere qu'on connoît jusqu'où alloit la crainte, par la joye qu'on témoigne de l'avoir perduë.



CHAPITRE XII.

Cortez va voir Motezuma dans son Palais, dont on décrit la grandeur & la magnificence. On rapporte ce qui se passa en leur conversation, & en d'autres qu'ils eurent sur le sujet de la Religion.

LE jour suivant, Cortez demanda audience, & il l'obtint avec tant de facilité, que les Officiers qui devoient l'accompagner à cette visite, arriverent avec la réponse. Ces Officiers étoient emploïez particulierement à la conduite des Ambassadeurs, & comme les Maîtres des Ceremonies & des bienséances de la Nation. Le General s'habilla fort galamment, sans néanmoins oublier ses armes, qui passoient pour une parure militaire. Il étoit suivi des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, & Diego d'Ordaz, avec six ou sept soldats, gens de confiance. Bernard Diaz del Castillo fut de ce nombre; & déja il commençoit à remarquer toutes choses, à dessein de composer son Histoire.

Les ruës étoient remplies d'un nombre presque infini de Peuple, qui s'empressoit à voir passer les Espagnols, sans embarrasser le chemin : & leurs reverences & leurs soûmissions furent accompagnées d'accla-

mations, entre lesquelles on entendit souvent repeter le mot de *Teules*, qui en leur langue signifie Dieux. Cette parole, dont on sçavoit déja la valeur, n'étoit pas desagreable à des gens qui fondoient leur plus grande asseurance sur le respect qu'on avoit pour leurs personnes.

Ils découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma, dont la magnificence témoignoit assez celle des Princes qui l'avoient bâti. On y entroit par trente portes, qui répondoient sur autant de ruës differentes ; & la principale face, qui regardoit sur une place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de pierre de jaspe noir, rouge & blanc, fort polies, & placées avec une proportion qui n'étoit pas à mépriser. On remarquoit sur la principale porte un grand écusson chargé des armes de Motezuma : c'étoit un griffon, dont la moitié du corps répresentoit un aigle, & l'autre un lion. Il avoit les aîles étenduës, comme pour voler ; & il tenoit entre ses griffes, un tigre qui sembloit se debattre avec fureur. Quelques Auteurs soûtiennent que ce griffon n'étoit autre chose qu'un aigle, par la raison qu'on n'a jamais vû de griffon en ce Pays là : comme s'il n'y avoit pas lieu de douter qu'il y en eût en tout le reste du monde, puisque les Naturalistes ne les mettent qu'au rang des oiseaux fabuleux. Mais il est aisé de répondre, que l'imagination a pû inventer en ce lieu-là,

comme ailleurs, cette espece de monstres, suivant ce que les Poëtes appellent Licence, & les Peintres caprice.

En approchant de la porte, les Officiers qui accompagnoient le General, s'avancerent jusqu'à un de ses côtez, où faisant en arriere quelques démarches misterieuses, ils formerent comme un demi cercle, afin de ne passer sous la porte que deux à deux. C'étoit une ceremonie de respect; car ils auroient crû en manquer, s'il eussent entré en foule dans les Palais de l'Empereur: & leur retraite en arriere marquoit la crainte qu'ils avoient, de fouler aux pieds un lieu si venerable. Aprés avoir passé trois vestibules ornez de jaspe, comme la face du Palais, ils arriverent à l'appartement de Motezuma, dont les salons leur parurent également admirables, par leur grandeur & par leurs ornemens. Les planchers étoient couverts de nattes, d'un travail délicat & diversifié, & les murailles tapissées de pieces tissuës de coton, mêlé avec du poil de lapin, sur un fond de plumes, le tout relevé par l'éclat des diverses couleurs, & par la beauté des figures. Les lambris faits d'un assemblage de bois de cyprés, de cedre, & d'autres bois de senteur, avoient divers feüillages & festons de relief; mais ce qui en étoit le plus remarquable, est que sans avoir l'usage des cloux, ni des chevilles, ils formoient de tres-grands plafons, sans autres liaison, que celle qu'ils tiroient de l'adresse dont

les pieces se soûtenoient reciproquement.

On voyoit en chaque salon, un grand nombre d'Officiers de divers rangs, qui gardoient les portes, chacun suivant sa qualité & son emploi. Les premiers Ministres de l'Empereur attendoient à celle de l'antichambre, où ils reçurent Cortez avec beaucoup de civilité : néanmoins ils le firent attendre un peu, afin d'ôter leurs sandales, & les riches manteaux dont ils étoient parez. Ils en prirent de simples, parce qu'entre ces Peuples, la bienseance ne permettoit pas de paroître avec un habit brillant, en présence du Prince. Les Espagnols observoient ces façons. Tout leur paroissoit nouveau ; & toutes choses contribuoient à imprimer du respect, la grandeur du Palais, les ceremonies de la reception, & jusqu'au profond silence de ce grand nombre de Domestiques.

Motezuma étoit debout, paré de toutes les marques de sa Souveraineté. Il s'avança quelques pas au devant du General, à qui il mit les mains sur les épaules, lors qu'il se baissa pour le saluer, & fit seulement un air de visage doux & caressant aux Espagnols qui l'accompagnoient ; & puis il s'assit, & fit donner des sieges à Cortez & à tous ceux de sa suite, sans leur laisser la liberté de les refuser. La visite fut longue, & en maniere de conversation. L'Empereur débuta par diverses questions sur l'Histoire naturelle & politique des Païs Orientaux ; approuvant

à propos ce qui lui paroissoit juste, & montrant qu'il sçavoit appuyer par des raisonnemens, les sujets qu'il avoit de douter. Il revint enfin à la dépendance, & à l'obligation que les Mexicains étoient obligez d'avoir pour le descendant de leur premier Roi. Il s'applaudit particulierement, de ce que la Prophetie touchant les Etrangers, avoit été accomplie sous son Regne, aprés les promesses faites depuis tant de siécles à ses prédecesseurs ; & cette créance, vaine & méprisable en son origine & en toutes ses circonstances, ne laissa pas d'être d'une extrême consequence en cette occasion, afin d'ouvrir aux Espagnols le chemin de s'introduire en ce grand Empire. Ainsi ce qui brille le plus à nos yeux dans la conduite de la vie, est souvent comme enchaîné à des principes si foibles & si legers, qu'il paroît ridicule à ceux qui les sçavent penetrer.

Cortez tourna fort adroitement le discours sur la Religion, lors qu'entre les autres éclaircissemens qu'il donnoit à l'Empereur, des Loix & des Coutumes de sa Nation, il parla de celles qui obligent tous les Chrétiens en general ; afin que les vices & les abominations de ses Idoles lui parussent plus horribles par cette opposition. Il prit cette occasion de se recrier contre les sacrifices du sang humain ; & contre cette brutale coûtume, dont la nature même avoit horreur, de manger des hommes qu'ils sa-

crifioient : beſtialité introduite en cette Cour, avec d'autant plus de fureur, que le nombre des ſacrifices étoit plus grand ; & par la même raiſon, celui de ces infames repas plus condamnable.

Cette audience ne fut pas entierement inutile, puiſque Motezuma, touché en quelque maniere par la force de la raiſon, bannit de deſſus ſa table les plats de chair humaine, mais il n'oſa défendre abſolument cette viande à ſes Sujets, & il ne ſe rendit point ſur l'article des ſacrifices : au contraire, il ſoûtint que ce n'étoit pas une cruauté, d'offrir à ſes Dieux des priſonniers de guerre, qui étoient déja condamnez à la mort, ne trouvant point de raiſon qui lui pût perſuader, que ſous le nom de prochain, on comprenoit juſqu'à ſes ennemis.

Ce Prince donna fort peu d'eſperance de ſe rendre à la connoiſſance de la verité, quoyque Cortez & le Pere Olmedo euſſent eſſayé, en pluſieurs converſations, de lui enſeigner le chemin qui y conduit. Il avoit aſſez de lumieres pour reconnoître quelques avantages de la Religion Catholique, & pour ne prétendre pas ſoûtenir indifferemment tous les abus de la ſienne : mais la crainte le retenoit toûjours dans cette fauſſe idée, que ſes Dieux étoient bons en ſon Pays, comme celui des Chrétiens l'étoit aux lieux où il regnoit ; & il ſe faiſoit quelque violence pour cacher ſon chagrin, lorſqu'il ſe ſentoit preſſé par la force des

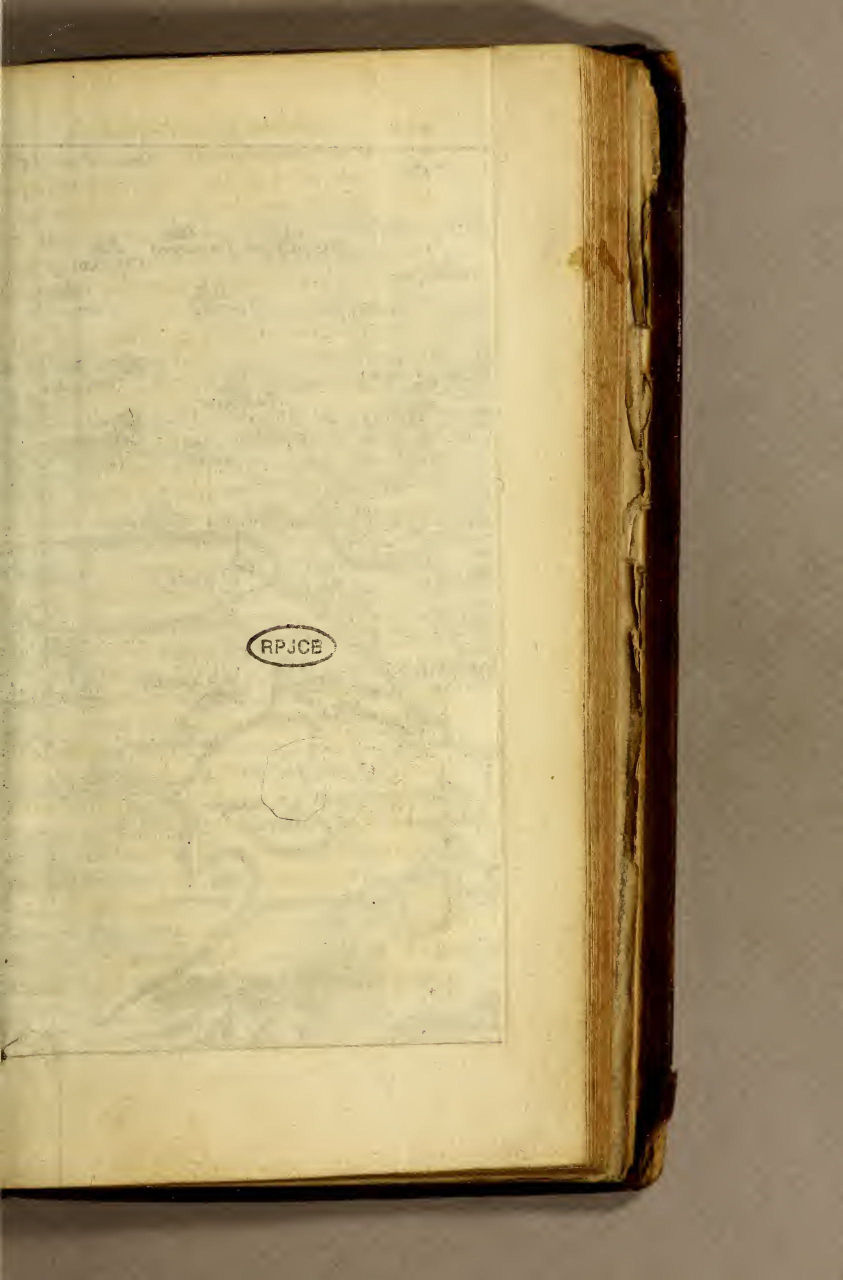
argumens qu'on lui proposoit. Ainsi il souffroit beaucoup dans les conferences qu'on avoit avec lui sur ce sujet, parce qu'il vouloit se rendre complaisant aux Espagnols, d'une maniere qui tenoit de la bassesse; & d'autre part, il se sentoit gêné par l'affectation hipocrite de cette fausse pieté qui lui avoit acquis la Couronne, & qu'il croyoit devoir la maintenir. C'est ce qui l'obligeoit à craindre de perdre l'estime de ses sujets, s'ils le voyoient moins appliqué au culte de ses Dieux : miserable politique, & propre aux Tyrans, d'être superbes en leurs commandemens, & lâches dans leurs reflexions.

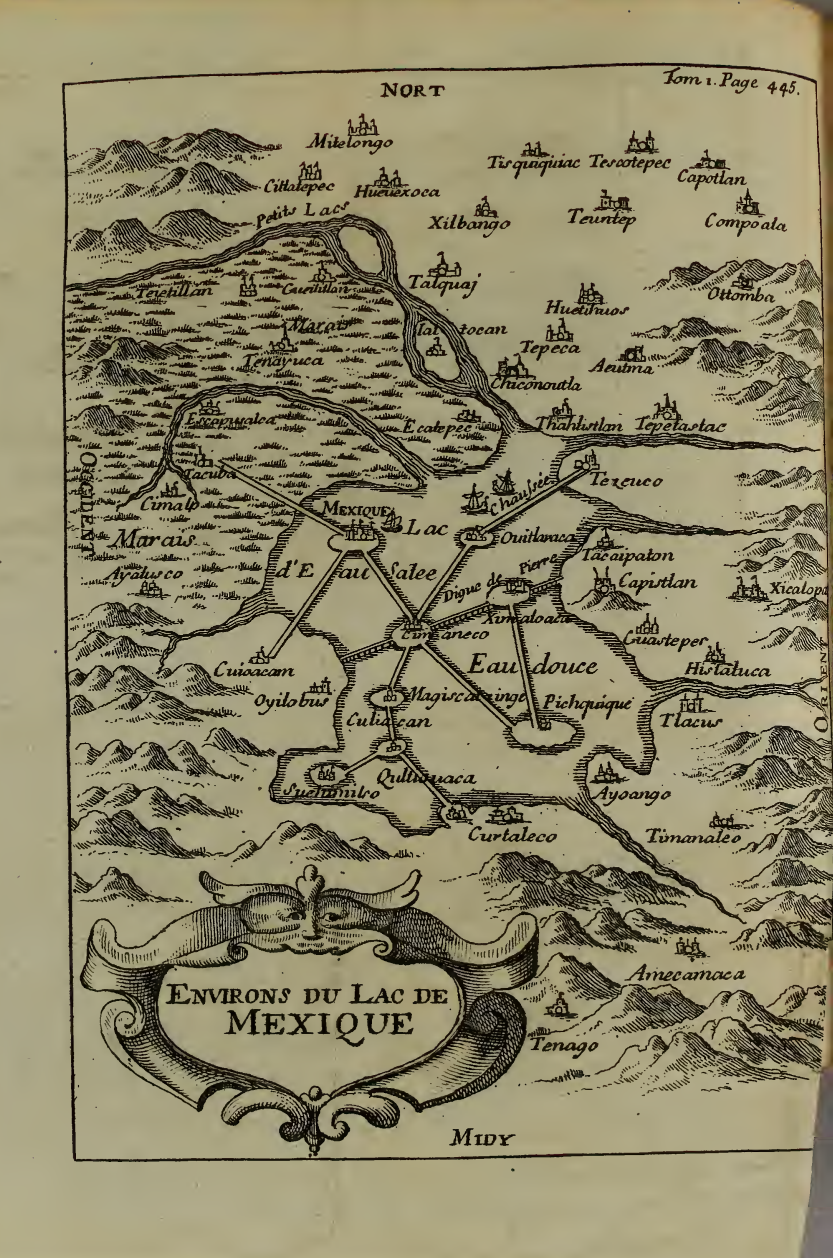
Cette resistance ne se faisoit pas sans ostentation ; en sorte qu'un des premiers jours, comme ce Prince faisoit voir au General & au Pere, accompagnez de quelques Capitaines, & de plusieurs Soldats Espagnols, la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un sentiment de vanité, leur montrer le plus grand de ses Temples. Il leur ordonna de s'arrêter un peu à l'entrée ; & il s'avança, afin de consulter avec ses Sacrificateurs, s'il étoit permis de faire paroître en la présence de leurs Dieux, des gens qui ne les adoroient pas. Ils conclurent qu'on pouvoit les admettre, pourvû qu'ils ne fissent point d'insolence : & aussi-tôt, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent, & apporterent la permission d'entrer, & la priere qu'on leur

aiſoit. Toutes les portes de ce vaſte & ſu-
perbe édifice s'ouvrirent en même-tems ;
& Motezuma prit le ſoin d'expliquer aux
Eſpagnols, ce qu'il y avoit de miſte-
rieux. Il leur montra les lieux deſtinez au
ſervice du Temple, l'uſage des vaiſſeaux &
des autres inſtrumens, & ce que chaque I-
dole repreſentoit : ce qu'il fit avec tant de
reſpect & de ceremonies, que les Eſpagnols
ne pûrent s'empêcher d'en rire, dont il ne
fiſt pas ſemblant de s'appercevoir ; mais ſeu-
lement il ſe tourna vers eux, comme pour
retenir leur emportement par ſa vûë. Cor-
tez ſe laiſſant tranſporter au zele qui brûloit
dans ſon cœur, lui dit alors : *Permettez-
moi, Seigneur, de planter la Croix de* JESUS-CHRIST, *devant ces images du Diable ; &
vous verrez ſi elles ſont dignes d'adoration, ou
de mépris.* La fureur des Sacrificateurs prit
feu à cette propoſition ; & Motezuma en
fut interdit & mortifié, n'ayant ni la pa-
tience de la ſouffrir, ni le courage de s'en
offenſer, ſur quoi il prit un parti entre
ſon premier reſſentiment, & ſon zele hi-
pocrite ; & afin de ſatisfaire, & à l'un &
à l'autre : *Vous pourriez*, dit-il aux Eſpa-
gnols, *accorder à ce lieu l'attention que vous
êtes obligez d'avoir pour ma perſonne.* A ces
mots il ſortit du Temple, afin qu'ils le
ſuiviſſent ; & il s'arrêta ſous le portique,
où il ajoûta, avec moins d'émotion : *Mes
amis, vous n'avez maintenant qu'à retourner
en vôtre quartier ; car je veux demeurer ici,*

afin de demander pardon à mes Dieux, d l'excez de ma patience : Saillie remarquable, causée par l'embarras où il se trouvoit, & exprimée en des termes qui faisoient connoître sa résolution, & ce qu'i lui coûtoit à demeurer dans les bornes de la moderation.

Après cette experience, suivie de quelques autres, Cortez résolut, suivant l'avis du Pere Olmedo, & du Licencié Diaz, que l'on ne parleroit plus de Religion, jusqu'à un tems plus propre; parce que cela ne servoit qu'à irriter & à endurcir l'esprit de Motezuma. Cependant il obtint de cet Empereur la liberté de rendre à Dieu un culte public ; & Motezuma même envoïa les Intendans de ses bâtimens, afin qu'on bâtit un Temple à ses dépens, ainsi que le General le souhaitoit : tant il avoit de passion qu'on le laissât en répos, sur le sujet de ses erreurs. D'abord on nettoïa un des principaux salons du Palais, qui servoit de logement aux Espagnols : & après l'avoir reblanchi par tout, on y éleva un Autel, où l'on mit un tableau de la tres-sainte Vierge, sur des gradins magnifiquement ornez. On dressa une grande Croix devant la porte du salon, qui dévint ainsi une Chapelle fort propre, où on disoit tous les jours la Messe, on faisoit la priere du Rosaire, & plusieurs autres exercices de pié-té & de dévotion. Motezuma y assistoit quelquefois, accompagné de ses Princes


RPJCB


NORT
Mitelongo
Tisquaquiac
Tescotepec
Capotlan
Citlatepec
Huenexoca
Xilbango
Teuntep
Compoala
Petits Lacs
Talquaj
Ottomba
Tezetillan
Cuetitlan
Huetilnios
Marais
Tenayuca
Tepeca
Aeutma
Chiconoutla
Escopualca
Ecatepec
Thahlistlan
Tepetastac
Tacuba
Tezeuco
Chaussée
Cimalp
MEXIQUE
Lac
Marais
Ouitlauaca
Tacaipaton
Ayalusco
d'Eau Salee
Capistlan
Digue de Pierre
Xicalopa
Cuitlaneco
Guasteper
Cuioacam
Eau douce
Histaluca
Oyilobus
Magiscatzinge
Pichquique
Culiacan
Tlacus
Quiltiuaca
Suechimilco
Ayoango
Curtaleco
Timanaleo
Amecamaca
ENVIRONS DU LAC DE MEXIQUE
Tenago
MIDY
OCCIDENT
ORIENT

t de ses Ministres, qui loüoient extrê-
iement la douceur de nôtre sacrifice, sans
:connoître l'inhumanité & l'abomination
es leurs: aveugles superstitieux, à qui
eurs tenebres étoient palpables, & qui se
léfendoient par la coûtume, contre la
aison.

Mais avant que de rapporter ce qui arri-
a aux Espagnols en cette Ville, il est à
ropos de faire la description de sa gran-
leur, de la forme de son Gouvernement &
le sa Police, & de donner, enfin, toutes
es connoissances necessaires, à l'intelligen-
e & à l'idée de ces évenemens: puisqu'en-
core que ces peintures interrompent la nar-
ation, elles sont neanmoins necessaires à
'Histoire, pourvû qu'elles ne soient point
hors du sujet, & qu'elles soient exemtes
des autres taches, qui sont les vices de la
digression.

CHAPITRE XIII.

Description de la Ville de Mexique; de son air, de sa situation, du Marché de Tlatelucο, & du plus grand de ses Temples, dedié au Dieu de la Guerre.

LA grande Ville de Mexique avoit été connuë au commencement de sa fondation, sous le nom de *Tenuchtitlan*, ou sous quelque autre approchant de celui-là;

ſur quoi les Auteurs ſe fatiguent aſſez inutilement. Elle pouvoit alors contenir ſoixante milles, en deux quartiers ſéparez, dont l'un ſe nommoit *Tlateluco*, qui n'étoit rempli que de menu peuple, & l'autre *Mexico*, ſejour de la Cour & de toute la Nobleſſe, & dont par cette raiſon la Ville entiere avoit pris le nom.

Elle étoit ſituée au milieu d'une vaſte plaine, couronnée de tous côtez par de tres-hautes montagnes, dont les torrens & les ruiſſeaux alloient former divers étangs dans la vallée, & au centre deux grands Lacs, que la Nation Mexicaine occupoit par plus de cinquante Villes ou Bourgades. Cette petite Mer avoit trente lieuës de circonference; & les deux Lacs qui la compoſoient, communiquoient leurs eaux par une digue de pierre qui les ſeparoit, & où on avoit pratiqué des ouvertures, que l'on paſſoit ſur des ponts de bois. Chaque ouverture avoit des deux côtez, un portereau qui ſe levoit, afin de donner de l'eau au Lac inferieur, qui avoit ſouvent beſoin du ſecours de l'autre. Le plus haut étoit d'une eau douce & claire, où on trouvoit des poiſſons de fort bon goût: l'autre avoit ſes eaux épaiſſes & ſalées ſemblables à celles de la Mer. Ce n'eſt pas que les torrens dont elles étoient formées, euſſent une qualité differente de ceux qui compoſoient le Lac ſuperieur: la ſalûre ne venoit que de la nature de la terre qui renfermoit ces eaux,


RPJCB



A.

qui étoit grossiere & nitreuse en cet
droit. Ce défaut même tournoit à un
s-grand avantage, à cause du sel que l'on
soit par tout sur les bords de ce Lac, où
le laissoient purifier au Soleil; & puis
rafinoient par le feu, l'écume, & les
perfluitez que le batement du flot avoit
nassées.

C'étoit presque au milieu de ce Lac salé,
ue l'on avoit fondé la Ville de Mexique,
ont la hauteur est à dix-neuf degrez trei-
: minutes au Nord de la Ligne Equino-
ale, au dedans de la Zone Torride, que
s anciens Philosophes s'imaginoient être
oute en feu, & inhabitable, par un rai-
onnement qui doit apprendre à nôtre ex-
erience le peu de fondement que l'on doit
ire sur la science des hommes, en toutes
es connoissances qui ne s'aident point de
e la voie des sens pour détromper l'enten-
ement. Elle joüissoit d'une temperature
'air agréable & saine, où le froid & la
haleur se faisoient sentir en leur saison,
nais l'un & l'autre à un dégré moderé :
'humidité, qui pouvoit le plus attaquer la
anté, à cause de la situation du lieu, étoit
orrigée par la faveur des vents, & par le
enefice du Soleil.

Cette grande Ville avoit des lieux tres-
agréables au milieu des eaux, & donnoit
la main à la terre, par ses digues ou chaus-
sées principales, fabrique somptueuse,
qui ne servoit pas moins à l'ornement, qu'à

la necessité. La premiere, du côté du Midi avoit deux lieuës de longueur; & c'est pa où les Espagnols firent leur entrée. L'autre, du côté du Septentrion, n'étoit qu d'une lieuë : & la troisiéme, un peu moindre, regardoit l'Occident. Les ruës de l Ville, fort larges, paroissoient avoir été tirées au cordeau : les unes étoient d'eau avec leurs ponts, pour la communicatio des Habitans : les autres de terre seule, avoient été faites à la main : enfin on en voyoit quelques unes de terre & d'eau ensemble; la terre des deux côtez, pour le passage des gens de pied, & l'eau au milieu, pour l'usage des canots & des barques de diverse fabrique, qui navigeoient par tout dans la Ville, ou qui servoient au commerce, & dont le nombre paroîtra peut-être incroyable, puisque les Mexicains assûrent qu'il alloit à cinquante mille, sans compter les autres moindres embarcations, qu'ils appelloient *Acales*, faites d'un seul tronc d'arbre, & capables de contenir un homme qui ramoit.

Les édifices publics, & les maisons des Nobles, qui composoient la plus grande partie de la Ville, étoient de pierre, & bien bâties; celles du Peuple basses & inégales : mais les unes & les autres disposées ensorte, qu'elles laissoient differentes places d'un terrein plein & uni, où ils tenoient leurs marchez.

La place de Tlateluco, d'une étenduë admirable,

admirable, étoit celle où l'on voyoit le plus grand concours de monde, à cause de ses Foires, qui se tenoient à certains jours de l'année, où les Paysans & les Marchands de tout le Royaume se rendoient avec ce qu'ils avoient de plus précieux, tant en fruits, ou productions de la terre, qu'en manufactures. Ils accouroient en si grand nombre, qu'encore que Herrera nous figure cette place une des plus grandes du Monde, elle étoit néanmoins remplie de leurs tentes, toutes de rang, & si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvoient-ils trouver de là place entre deux rangs. Chacun connoissoit son poste; & ils armoient leurs boutiques de couvertures garnies de gros coton, & à l'épreuve du Soleil & de la pluie. Nos Ecrivains s'attachent à conter l'ordre, la varieté & la richesse de ces Marchez. Il y avoit des rangs d'Orfevres, qui vendoient des joïaux & des chaînes d'un travail singulier, des vases, & diverses figures d'animaux d'or ou d'argent, faits avec tant d'art, que quelques-uns de ces ouvrages ont épuisé toute l'habileté & toute la speculation de nos meilleurs ouvriers, particulierement de petites marmites, dont les ances étoient mobiles, quoi qu'elles eussent été fonduës d'un même jet avec la marmite; & d'autres pieces de ce genre, où l'on trouvoit des moulures & du relief, sans qu'il y eût aucune trace ni apparence du martau, ni

du ciseau. On voyoit des rangs de Peintres, qui exposoient des desseins & des paysages d'un tres bon goût, de cette ordonnance de plumes, qui donnoient le coloris & la vie à la figure : ensorte qu'on a vû des ouvrages de cette espece, où l'on ne sçavoit lequel admirer de l'art, ou de la patience du Peintre. Toutes les diverses sortes de toiles qui se fabriquoient dans ce vaste Empire, se vendoient à ces Marchez : elles étoient faites de coton & de poil de lapin, filez ensemble par les femmes ennemies de l'oisiveté, & trés-adroites à cette sorte de manufacture. On vendoit ailleurs des buyres ; des cuvettes, & d'autres ouvrages d'une figure exquise & d'une poterie tres-fine, differente en couleur, & en odeur même, dont ils composoient, avec une adresse surprenante, toute sorte de vaisselle necessaire au service du ménage, & à l'ornement des chambres ; l'usage n'étant point d'avoir de l'or & de l'argent en vaisselle, hors le Palais de l'Empereur, où encore on ne s'en servoit qu'aux jours des plus grandes Fêtes. On y trouvoit encore dans le même ordre, avec abondance, toute sorte de fruits, de viandes & de poissons, & enfin tout ce qui pouvoit contribuer au plaisir & aux besoins de la vie. L'achat & la vente se faisoient par échange, chacun donnant ce qu'il avoit de trop, pour ce qui lui manquoit. Le mayz & le cacao servoient seulement de monnoie pour

les choſes de moindre valeur. Ils ne ſe régloient point par le poids, qu'ils ne connoiſſoient pas : mais ils avoient differentes meſures, qui leur ſervoient à diſtinguer la quantité, outre l'uſage des chifres & des nombres, par leſquels ils déterminoient le prix de chaque choſe, ſuivant la taxe.

Il y avoit une maiſon où les Juges du Commerce tenoient leur Tribunal, deſtiné à regler les differens entre les Négocians. D'autres Miniſtres inferieurs alloient par les Marchez maintenir par leur autorité, l'égalité dans les traitez : & ils rapportoient au premier Tribunal, les cauſes où ils trouvoient que la fraude ou l'excez du prix meritoient quelque châtiment. Nos Eſpagnols admirerent avec juſtice, la premiere fois, l'abondance, la diverſité, l'ordre & la police de ces Marchez, où cette multitude preſque infinie de Peuple trafiquoit ſi paiſiblement. C'étoit veritablement un ſpectacle merveilleux, qui répreſentoit d'une ſeule vûë, la grandeur & le Gouvernement de cet Empire.

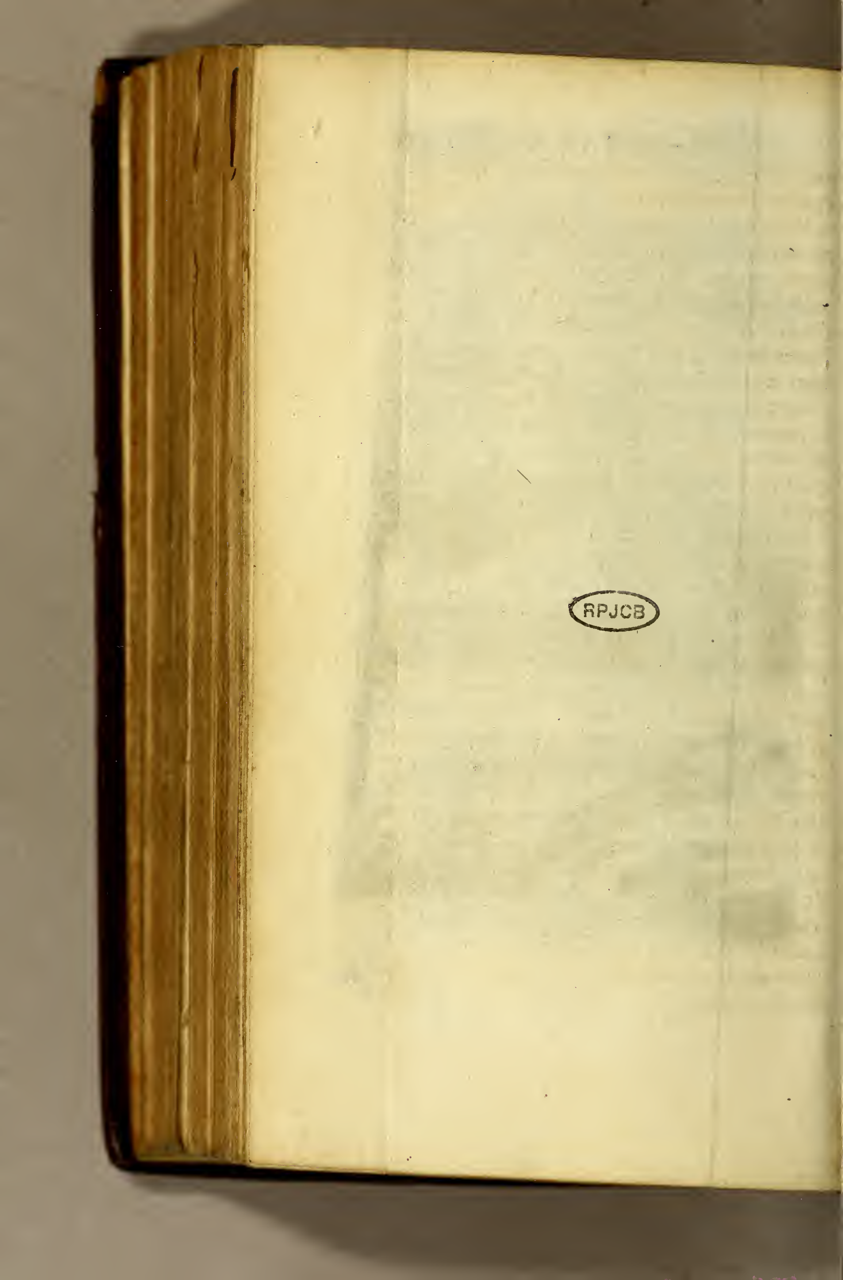
Les Temples, s'il eſt permis de leur donner ce nom, s'élevoient magnifiquement au deſſus de tous les autres édifices. Le plus grand, lieu de la réſidence du Chef de ces infames Sacrificateurs, étoit conſacré à l'Idole *Vitzilipuztli*, qui ſignifioit en leur langue le Dieu de la guerre, & qui paſſoit pour le Souverain de tous leurs Dieux. On peut juger par cet attribut

de Souveraineté, combien cette Nation estimoit l'art militaire. Les Soldats Espagnols appelloient cette Idole *Huchilobos*, par corruption de nom & de prononciation; & c'est ainsi que Bernard Diaz l'a nommée, parce qu'il trouvoit la même difficulté à écrire son vrai nom. Nos Auteurs sont fort opposez les uns aux autres, sur la description de ce superbe bâtiment. Herrera s'est entierement attaché à celle de Gomara: ceux qui l'ont vû depuis, avoient d'autres choses en tête, & les Auteurs modernes en ont formé des desseins suivant leur imagination. Nous suivons le Pere Joseph d'Acosta, & d'autres plus exacts & mieux informez.

On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelassées de diverses manieres au dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, principalement à la vûë du frontispice de la premiere porte, qui en étoit chargé, non sans quelque signification misterieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontroit une espece de Chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse: elle étoit de pierre, élevée de trente degrez, avec une terrasse en haut, où on avoit planté sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillez également, qui soutenoient des perches qui passoient d'un arbre à l'autre. Ils avoient enfilé par les tem-



B.


RPJCB

pes, à chacune de ces perches, quelques cranes des malheureux qui avoient été immolez dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, étoit toûjours égal; parce que les Ministres du Temple avoient soin de remplacer celles qui tomboient par l'injure du tems : déplorable trophée, où l'ennemi du genre humain étaloit les marques de sa rage, que ces Barbares conservoient sans aucun remords de la nature; où la cruauté prenoit le masque de la Religion, & où la mort, accompagnée de tout ce qu'elle a de terrible, devenoit familiere aux yeux par l'habitude.

Les quatre côtez de la place avoient chacun une porte qui se répondoient, & étoient ouvertes sur les quatre principaux Vents. Chaque porte avoit sur son portail quatre statuës de pierre, qui sembloient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étoient pas bien disposez; elles tenoient le rang de Dieux Liminaires, ou Portiers parce qu'on leur donnoit quelques reverences en entrant. Les logemens des Sacrificateurs & des Ministres étoient appliquez à la partie interieure de la muraille de la place avec quelques boutiques qui en occupoient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité si vaste, que huit à dix mille personnes y dansoient commodément, aux jours de leurs Fêtes les plus solemnelles.

Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre, qui par un tems ſerein, ſe découvroit au deſſus des plus hautes tours de la Ville. Elle alloit toûjours en diminuant, juſqu'à former une demi-piramide, dont trois des côtez étoient en glacis: & le quatriéme ſoûtenoit un eſcalier: édifice ſomptueux, & qui avoit toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur étoit de ſix-vingt dégrez, & ſa conſtruction ſi ſolide, qu'elle ſe terminoit en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher étoit couvert fort proprement de divers carreaux de jaſpe de toute ſorte de couleurs. Les pilliers ou appuis d'une maniere de baluſtrade qui regnoit autour de cette place, étoient tournez en coquille de limaçon, & revêtus par les deux faces, de pierres noires ſemblables au jeais, appliquées avec ſoin, & jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc; ce qui donnoit beaucoup d'agrément à tout cet édifice.

Aux deux côtez de la baluſtrade, à l'endroit où l'eſcalier finiſſoit, deux ſtatuës de marbre ſoûtenoient, d'une maniere qui exprimoit fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant, une pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendoit ſur le dos le miſerable qui devoit ſervir de victime, afin de lui fendre l'eſtomac, & d'en tirer le cœur. Au deſſus de cette pierre, en face de l'eſcalier, on



Idole de Vizt zili puzt Li.



trouvoit une Chapelle, dont la ſtructure étoit ſolide & bien entenduë, couverte d'un toit de bois rare & précieux, ſous lequel ils avoient placé leur Idole, ſur un Autel fort élevé, entouré de rideaux. Elle étoit de figure humaine, aſſiſe ſur un trône ſoûtenu par un globe d'azur, qu'ils appelloient le Ciel. Il ſortoit des deux côtez de ce globe, quatre bâtons, dont le bout étoit taillé en tête de ſerpent, que les Sacrificateurs portoient ſur leurs épaules, lorſqu'ils produiſoient leur Idole en public. Elle avoit ſur la tête un caſque de plumes de diverſes couleurs, en figure d'oiſeau, avec le bec & la crête d'or bruni. Son viſage étoit affreux & ſevere, & encore plus enlaidi par deux raies bleuës qu'elle avoit, l'une ſur le front, & l'autre ſur le nez. Sa main droite s'appuyoit ſur une couleuvre ondoïante, qui lui ſervoit de bâton : la gauche portoit quatre fleches, qu'ils reveroient comme un préſent du Ciel, & un bouclier couvert de cinq plumes blanches miſes en croix. Tous ces ornemens, ces marques & ces couleuvres, avoient leur ſignification miſterieuſe : ſur quoi ces miſerables débitoient mille rêveries, avec des reflexions dignes de pitié.

Une autre Chapelle à gauche de la premiere, & de la même fabrique & grandeur, enfermoit l'Idole appellée *Tlaloch*, qui reſſembloit parfaitement à celle qu'on vient de décrire : auſſi tenoient-ils ces Dieux

pour freres, & si bons amis, qu'ils partageoient entr'eux le pouvoir souverain sur la guerre; égaux en force, & uniformes en volonté. C'est par cette raison qu'ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime; que les prieres étoient en commun, & qu'ils les remercioient également des bons succez; tenant, pour ainsi dire, leur dévotion en équilibre.

Le tresor de ces deux Chapelles étoit d'un prix inestimable: les murailles & les Autels étoient couverts de joyaux & de pierres precieuses, sur des plumes de couleurs. Il y avoit huit Temples dans la Ville, aussi riches, & bâtis à peu prés de la même maniere. Les autres moindres alloient à deux mille, où on adoroit autant d'Idoles differentes en nombre, en figure, & en pouvoir. A peine y avoit il une ruë qui n'eût son Dieu tutelaire; & il n'est point de mal dont la nature se fait payer un tribut par nôtre infirmité; qui n'eût son Autel, où ils couroient pour y trouver le remede. Leur imagination blessée se forgeoit des Dieux de sa propre crainte, sans considerer qu'ils affoiblissoient le pouvoir des uns par celui qu'ils attribuoient aux autres: ainsi le Demon augmentoit son Empire à tous momens, par une horrible tyrannie sur des creatures raisonnables, dont il étoit en possession depuis tant de siecles; sur quoy il faut admirer la profondeur des jugemens incomprehensibles du Tres-haut.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Les differentes Maisons que Motezuma avoit pour son divertissement : Ses Cabinets d'armes, ses Jardins, ses Parcs, & ses autres bâtimens considerables, au dedans & au dehors de la Ville.

OUtre le principal Palais où Motezuma habitoit, & celui que les Espagnols occupoient, cet Empereur avoit plusieurs maisons de plaisir, qui contribuoient à l'ornement de la Cité, & à l'ostentation de sa grandeur. Une de ces maisons, où on voyoit de grands coridors sur des colomnes de jaspe, étoit le lieu qui renfermoit toutes les especes d'oiseaux que la Nouvelle Espagne produit, & qui sont estimez, soit par la beauté de leur plumage, soit par celle de leur chant. Cette diversité en faisoit voir de fort extraordinaires, & dont jusqu'alors on n'avoit eu aucune connoissance en Europe. Les marins se nourrissoient en un étang d'eau salée ; & les oiseaux de riviere en avoient un d'eau douce. On dit qu'il s'en trouvoit de cinq ou six couleurs, qu'on plumoit en certaine saison, sans les faire mourir, afin de réïterer plus d'une fois le profit que leur maître tiroit de leurs plumes : marchandise tres-précieuse entre les Mexicains, parce qu'ils

l'employoient à leurs toiles, à leurs peintures, & dans tous leurs ornemens. Le nombre de ces oiseaux étoit si grand, & on les conservoit avec tant de soin, qu'il occupoit plus de trois cens hommes, habiles en la connoissance de leurs maladies, & obligez de leur fournir la nouriture dont ils se repaissoient lors qu'ils étoient en liberté. Près de cette maison, Motezuma en avoit une autre plus grande, avec divers appartemens capables de loger sa personne & toute sa Maison. C'est où il tenoit son équipage de chasse, & où on nourrissoit ses oiseaux de proye : les uns en des cages fort propres, & tenuës fort nettement ; & ceux-là n'étoient que pour être observez avec admiration, ou curiosité : les autres étoient sur la perche, accoûtumez à porter la longe, & dressez pour le plaisir de la fauconnerie. Les Mexicains étoient tres-sçavans en cet exercice, parce qu'ils avoient des oiseaux d'une race excellente, pareils aux nôtres, & qui ne leur cedoient point en la docilité avec laquelle ils reviennent au leurre, & en la vigueur avec laquelle ils fondent sur la proye. Entre les oiseaux qui étoient en cage, il y en avoit d'une grandeur & d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissoient des monstres ; sur tout des aigles de cette espece que l'on nomme Royale, d'une taille surprenante, & d'une prodigieuse voracité : jusques-là qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces aigles

mangeoit un mouton à chaque repas. Il nous doit ſçavoir gré, de ce que nous n'appuyons pas de ſon nom, un diſcours qu'il nous paroît avoir crû avec trop de facilité.

En une ſeconde cour de cette maiſon, on voïoit toutes les bêtes ſauvages dont on faiſoit préſent à Motezuma, ou qui étoient priſes par ſes Chaſſeurs. On gardoit les feroces, comme les lions, les tygres, les ours, & les autres eſpeces que la Nouvelle Eſpagne produit, en de fortes cages de bois rangées en bon ordre dans un lieu couvert. Mais rien ne ſurprenoit tant, que la vûë du taureau de Mexique, tres-rare, compoſé de pluſieurs & divers animaux, tenant du chameau, la boſſe ſur les épaules; du lion, le flanc ſec & retiré, la queuë touffuë, & le col armé de longs crins, en maniere de jube; & du taureau, les cornes & le pied fendu, outre qu'il imitoit la ferocité de ce dernier, dans la vigueur & la legereté avec laquelle il attaquoit. Cette eſpece d'amphiteatre parut aux Eſpagnols, digne d'un grand Prince, puis que c'eſt un uſage établi dans le monde de toute antiquité, de ſignifier la grandeur des hommes par le ſimbole des animaux qui ont de la fierté.

Quelques uns de nos Ecrivains ont pretendu qu'en un lieu ſecret de ce Palais on nourriſſoit de viandes choiſies une horrible quantité d'animaux venimeux, en differens vaſes & en diverſes cavernes, comme vi-

peres, serpens à sonnette, scorpions, enfin ils ont poussé la chose jusques aux crocodilles : mais ils ajoûtent que cet étalage de venimeuse grandeur ne parut point aux yeux des Espagnols, qui en trouverent seulement les vestiges. Cette réserve donne bien un air de fable à ce recit : & il y a beaucoup d'apparence qu'il n'étoit fondé que sur l'opinion des Indiens, qui le croïoient ainsi ; & que c'étoit une de ces horreurs que le vulgaire invente pour charger la fierté des tyrans, particulierement quand il les sert avec peine, & qu'il en parle avec crainte.

Au premier étage de cette cour occupée par les animaux, étoit un grand appartement pour les boufons, les bâteleurs & les joüeurs de gobelets, qui servoient au divertissement du Prince. Ils mettoient en ce rang jusques aux monstres, comme les nains, les bossus, & les autres erreurs de la nature. Chaque espece avoit son quartier separé, & des Maîtres à part, qui leur montroient toute sorte de tours d'adresse & de souplesse, avec des Officiers qui avoient soin de les régaler : ce qui se faisoit avec tant d'ordre, qu'il se trouvoit entre les pauvres, quelques peres qui défiguroient leurs enfans, afin de leur procurer les commoditez de la vie dans cette retraite, en leur donnant pour tout merite leur difformité.

La grandeur de Motezuma ne se recon-

noiſſoit pas moins en deux autres maiſons, où l'on conſervoit toutes ſortes d'armes : l'une ſervoit comme d'arſenal, où on les fabriquoit, & l'autre de magazin. Tous les excellens Ouvriers en cet art, vivoient & travailloient en la premiere de ces maiſons. Ils étoient diſtribuez en differentes boutiques, ſuivant leur emploi : en l'une on planoit les baguettes deſtinées à ſervir de fleches : en l'autre, on tailloit les pierres à fuſil, qui devoient en faire la pointe. Ainſi chaque eſpece d'armes offenſives, ou défenſives, avoit ſon Ouvrier & ſes Officiers ſeparez, outre certains Sur-Intendans qui tenoient regiſtre à leur maniere de la quantité, & du prix de tout ce qui ſe faiſoit. L'autre maiſon, dont le bâtiment avoit plus d'apparence, ſervoit comme on a dit, de magazin à ſerrer ces armes lors qu'elles étoient achevées, & de là on les diſtribuoit aux Armées & aux Places frontieres, ſuivant la neceſſité. Les armes deſtinées à la perſonne de l'Empereur, étoient à l'appartement le plus élevé, ſuſpenduës au long des murailles, en tres-bon ordre. On voyoit d'un côté les arcs, les fléches & les carquois enrichis de pluſieurs ornemens d'or & de pierres précieuſes. Les épées & les maſſuës, d'un bois extraordinaire, étoient de l'autre côté, armées de pierres à fuſil qui en faiſoient le tranchant : la garniture de la poignée n'étoit pas moins riche que celle des carquois. D'autre part,

on avoit rangé les dards & les armes de jet ; le tout si luisant & si proprement tenu, jusques aux frondes & aux pierres, qu'il y avoit lieu d'admirer cette exactitude. On voyoit encore differentes façons de cuirasses ou de salades, faites de lames ou de feüilles d'or; plusieurs casaques de coton piqué, qui résistoient aux fléches ; de tres-jolies inventions de boucliers ; & une espece de pavois ou de rondaches de peaux impenetrables, qui couvroient tout le corps, & qui jusques à l'occasion de combattre, se portoient roulées sur l'épaule gauche. Cette grande quantité d'armes surprit les Espagnols, qui la trouverent un meuble digne d'un Prince, & d'un Prince guerrier, qui faisoit voir ainsi en même tems son opulence & son inclination.

Toutes ces maisons étoient accompagnées de grands jardins, tres-bien cultivez. Motezuma ne se plaisoit pas à y voir des arbres fruitiers, ou des legumes ; au contraire, il disoit que les potagers n'étoient propres qu'aux personnes de basse condition, & que les Princes ne devoient rechercher que le plaisir en cette sorte de dépense, sans s'attacher au profit. Il n'avoit donc dans ses jardins, que des fleurs d'une trés-agreable diversité, & d'une odeur charmante, avec des herbes medecinales, disposées en plusieurs compartimens, & mêmes dans les sales à manger. Il prenoit un soin particulier de faire

transplanter dans ses parterres tous les simples rares que la fertilité de la terre produit en abondance en ce pays-là ; où les Medecins n'avoient point d'autre étude que celle de connoître leurs noms & leurs proprietez. Ils en avoient pour toutes les maladies, qu'ils chassoient par les sucs & les sirops, ou par l'application de ces herbes dont ils composoient tous leurs remedes avec des effets surprenans, confirmez par l'experience, qui sans s'amuser à une recherche inutile de la cause des maux, ne s'appliquoit qu'à rendre la santé aux malades. On prenoit gratuitement aux Jardins du Roi toutes les herbes dont les Medecins faisoient leurs recettes, & dont les infirmes avoient besoin : & Motezuma avoit soin de s'informer de leur effet, tirant quelque vanité de leur succez, ou étant persuadé qu'il satisfaisoit au devoir d'un Souverain, en procurant à ses Sujets le bien de la santé.

Par tous ces jardins, & dans toutes ces maisons on voyoit plusieurs fontaines d'eau douce, qu'ils tiroient des montagnes voisines par differens conduits jusques aux chaussées, d'où elles alloient par des canaux couverts à la Ville de Mexique. On y avoit dressé quelques fontaines pour la commodité publique ; & on permettoit, moyennant un tribut considerable, que les Indiens vendissent par les ruës, l'eau qu'ils pouvoient tirer par leur industrie, de quel-

ques reservoirs particuliers. La commodité des fontaines s'augmenta beaucoup sous l'Empire de Motezuma, puisqu'un de ses plus beaux ouvrages fut ce grand canal, par lequel les eaux vives qu'on avoit découvertes en la montagne de *Chapultepec*, viennent à Mexique. Cette montagne est éloignée d'une lieuë de la Ville; & l'Empereur prit lui-même la peine de tracer ce conduit, & un grand reservoir de pierre, où toutes ces eaux se rassembloient. Il fit niveler leur hauteur, & la pente qu'il faloit donner au courant; aprés quoi on bâtit par son ordre une grosse muraille de fortes pierres, qui soûtenoient deux canaux fort bien conroïez d'une terre-glaise excellente. L'eau couloit tour à tour par l'un de ces canaux, durant que l'on nettoyoit l'autre: & Motezuma tira tant de gloire de cet ouvrage, trés utile à ses Peuples, qu'il commanda qu'on y mit sa répresentation, & celle de son Pere, taillées en demi-relief sur deux pierres, avec quelque ressemblance; tant il avoit d'ambition de se rendre recommandable à la posterité par ce bienfait.

Entre tous les ouvrages de cet Empereur, celui qui surprit davantage les Espagnols, fut le Palais que les Mexicains appelloient la Maison de tristesse: c'est où il se retiroit quand il avoit perdu quelqu'un de ses parens, & aux autres occasions d'une calamité publique, ou de quelque mau-

vais ſuccez, qui demandoit une démonſtration publique d'affliction. L'architecture de ce Palais imprimoit une certaine horreur : les murailles, le toit, & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres en étoient petites, & fermées par une eſpece de jalouſie, qui ne donnoient, ce ſemble, qu'à regret, paſſage à la lumiere, & qui ne la recevoient qu'afin de faire mieux remarquer l'obſcurité. Il demeuroit en cet effroyable ſejour, juſqu'à ce qu'il eût épuiſé ſes regrets & ſes plaintes : & c'eſt où le Demon lui apparoiſſoit le plus ſouvent ; ſoit que le Prince des Tenebres ſe plaiſe en ces lieux d'horreur ; ſoit à cauſe du rapport qu'ont entr'eux le malin Eſprit, & l'humeur mélancolique.

L'Empereur avoit encore hors de la Ville des maiſons de campagne ornées de pluſieurs fontaines, qui fourniſſoient abondamment de l'eau pour les bains, & pour les étangs, où il prenoit le plaiſir de la pêche. Ces maiſons étoient proche des forêts, où il s'exerçoit à la chaſſe, qu'il aimoit, & qu'il entendoit fort bien ; perſonne n'étant plus adroit que lui à manier l'arc & la fléche. Son plus grand divertiſſement étoit cette eſpece de chaſſe qu'on appelle batuë : il ſe faiſoit accompagner de tous les Nobles de ſa Cour, dans un parc d'une trés-grande étenduë, entouré par tout d'un foſſé plein d'eau, bordé de forts épais, des montagnes voiſines, qui ſer-

voient ſouvent de retraite aux tygres & aux lions. Il y avoit à Mexique & ailleurs des gens deſtinez pour cette chaſſe, qui faiſoient une grande enceinte, qu'ils retreciſſoient inſenſiblement, afin de pouſſer les bêtes dans le lieu marqué par l'Empereur; à peu prés de la maniere dont nos Chaſſeurs en uſent. Ces Indiens avoient une hardieſſe & une agilité ſurprenante, à pourſuivre & à prendre les animaux les plus farouches: & Motezuma ſe faiſoit un grand plaiſir, de les voir combattre contre ces bêtes, & de les tirer lors qu'elles venoient à portée; ce qu'il faiſoit toûjours avec de grands applaudiſſemens de la part de ſes Courtiſans. Il ne deſcendoit point de ſa litiere, ſi ce n'étoit en de certaines rencontres, où il trouvoit quelque hauteur commode, qu'on fortifioit toûjours de quelques paliſſades, avec une bonne proviſion de fléches pour la ſeureté de ſa perſonne. Ce n'eſt pas qu'il manquât de courage, ou qu'il cedât en force & en adreſſe, à aucun de ſes Sujets: mais il regardoit comme indignes de ſa Majeſté, ces perils auſquels on s'expoſe de gayeté de cœur; étant perſuadé, par une juſte attention ſur ſa dignité, qu'il n'y a que ceux de la guerre qui ſoient digne d'un Roy.



CHAPITRE XV.

On décrit l'exactitude, la pompe & l'ostentation dont Motezuma se faisoit servir dans son Palais. Les mets qu'on servoit sur sa table. Ses audiences, & les autres particularitez de son œconomie, & de ses plaisirs.

LA magnificence des bâtimens & des Palais de cet Empereur étoit soûtenuë par l'appareil fastueux dont il se faisoit servir & que l'on voyoit autour de sa personne; afin de maintenir la veneration & la crainte dans l'esprit de ses Sujets. Il avoit inventé exprés de nouvelles ceremonies, qui alloient jusqu'à l'excez; parce qu'il regardoit comme un défaut à corriger, l'humanité dont les Princes ses prédécesseurs en avoient usé avec leurs peuples. Nous avons déja dit qu'il augmenta au commencement de son Regne, le nombre, la qualité & le lustre des Officiers de sa Maison. Il n'y admit que des personnes Nobles, plus ou moins illustres, selon le merite de leurs emplois. Ses Conseillers resisterent beaucoup à ce changement, disant qu'il ne falloit pas desesperer le peuple par cette exclusion, qui les deshonoroit: Neanmoins Motezuma suivit le conseil que sa vanité lui donnoit. Une de ses maximes étoit, qu'un Prince ne doit favoriser que

de loin, des gens à qui la misere ôte les sentimens, ou le pouvoir de reconnoître un bien qu'on leur fait ; & que l'honneur de sa confiance n'est point fait pour des gens du vulgaire.

Ce Prince avoit deux sortes de garde : l'une de Soldats, si nombreuse, qu'elle occupoit toutes les cours de son Palais, outre diverses esquadres qui étoient aux principales portes : l'autre de Nobles, introduite sous son Regne. Elle consistoit en deux cens hommes, de qualité connuë & distinguée, qui entroient tous les jours en faction au Palais, à deux fins ; l'une de garder la personne de l'Empereur, & l'autre de l'accompagner par tout. Le service de ces Nobles se faisoit tour à tour par brigades, partagées en sorte, qu'elle comprenoit toute la Noblesse, non seulement de la Ville, mais encore du Royaume ; & quand leur tour étoit venu, ils venoient des Villes les plus éloignées rendre ce devoir à l'Empereur. Leur poste étoit dans l'antichambre, où ils mangeoient de ce qu'on desservoit de dessus la table de l'Empereur, qui leur permettoit quelquefois d'entrer dans sa chambre, où il les faisoit appeller : ce n'étoit pas tant à dessein de les favoriser, que pour sçavoir s'ils assistoient en personne à la garde, & les tenir en respect. Motezuma se vantoit d'avoir mis cette garde sur pied, par une politique assez rafinée, disant à ses Ministres, qu'elle lui servoit à

exercer l'obéïſſance des Nobles, en leur apprenant à vivre dans la dépendance, & à connoître les bons Sujets qu'il avoit dans ſon Empire, afin de les employer ſuivant leur capacité.

Les Empereurs de Mexique ſe marioient avec les filles des Rois qui étoient leurs Vaſſaux ; & Motezuma avoit deux femmes de cette qualité. Elles avoient également le titre d'Imperatrice, & chacune ſon appartement ſeparé, avec la même magnificence, & le même éclat dans leur Cour. Le nombre de ſes concubines étoit exceſſif & ſcandaleux, puiſqu'on trouve dans les Auteurs, qu'il y avoit en ſon Palais juſqu'à trois mille femmes, tant Maîtreſſes, que ſuivantes ; & que de toutes les filles qui naiſſoient dans l'étenduë de ſon Empire avec quelque beauté, il ne s'en trouvoit pas une qui ne paſſât par l'examen de ſes ſales déſirs ; parce que les Intendans avoient ſoin de les rechercher par tout, comme un tribut ou un hommage dû à l'Empereur, faiſant une affaire d'Etat de la débauche de leur Prince.

Il ſe dégoûtoit aiſément de cette ſorte de femmes ; & il leur procuroit d'abord un établiſſement, afin que d'autres vinſſent occuper leur place. Elles ne manquoient point de mari, même entre les Indiens les plus conſiderables : parce qu'elles ſortoient du Palais fort riches ; & même fort honorées, ſuivant l'opinion de ces Peuples :

tant on étoit éloigné de mettre l'honnêteté au rang des vertus, en une Religion où tout ce qui peut outrager la raison naturelle étoit non seulement permis, mais encore ordonné. Cependant Motezuma affectoit de maintenir l'ordre & la modestie en la conduite de ces femmes. Il en avoit plusieurs vieilles qui veilloient exactement sur les actions des autres; sans leur souffrir la moindre indecence. Ce n'est pas qu'il fist cas de l'honnêteté; mais c'est qu'il étoit naturellement jaloux: & ce soin qui l'obligeoit à conserver dans sa maison les loix de la bienseance, qui sont si loüables & si conformes à la raison, n'étoit en lui qu'un entêtement, ou un point d'honneur peu genereux puisqu'il rouloit sur la foiblesse d'une passion condamnable.

Ses audiences étoient rares & difficiles à obtenir; mais elles duroient long-tems: & il se préparoit à cette action avec beaucoup de faste & d'appareil. Les Grands qui avoient l'entrée dans son appartement, y assistoient avec six ou sept Conseillers d'Etat auprés de son siege, afin que l'Empereur pût prendre leurs avis sur les matieres embarassées. Il y avoit encore des Secretaires qui marquoient avec ces caracteres qui leur servoient de lettres, les déliberations & les arrêts du Prince, chacun suivant la fonction à laquelle il étoit destiné. Celui qui prenoit audience entroit nuds pieds, & faisoit trois réverences sans oser lever les

yeux. A la premiere, il difoit, *Seigneur* ; à la feconde, *Monfeigneur* ; & à la troifiéme, *Grand Seigneur*. Il falloit parler de la maniere la plus humble & la plus foûmife, & fe retirer aprés fur les mêmes pas, en repetant les réverences, fans tourner le dos, & avec une extrême attention fur fes yeux ; parce qu'il y avoit là certains Miniftres, qui châtioient fur le champ les moindres négligences, & que Motezuma étoit très-rigoureux fur l'obfervation de ces ceremonies, ce qu'on ne doit pas blâmer en un Prince, puifqu'elles embraffent une partie de ces prérogatives qui les diftinguent des autres hommes, & que ces delicateffes de la Majefté Souveraine ne laiffent pas d'avoir quelque chofe d'effentiel, par rapport au refpect qui lui eft dû. Il écoutoit avec attention, & répondoit avec feverité : on eût dit qu'il mefuroit le ton de fa voix avec l'air de fon vifage. Si quelqu'un fe troubloit en parlant, Motezuma tâchoit de le raffurer, ou il l'adreffoit à un des Miniftres qui affiftoient à l'audience, afin que cet homme pût lui expliquer fon affaire avec plus d'affurance : & le fuppliant en étoit plûtôt dépêché, parce que l'Empereur trouvoit en cette crainte refpectueufe, quelque chofe qui flattoit fa vanité. Il faifoit beaucoup valoir la complaifance, & l'humanité dont il enduroit les impertinences des demandeurs, & la fotife de leurs prétentions. Il eft vrai qu'il s'en faifoit un

sujet de moderer les saillies de l'autorité Souveraine : mais il n'en venoit pas toûjours à bout ; parce que l'état violent cedoit au naturel, & que l'orgueil retenu ne ressemble guere à la bonté.

L'Empereur mangeoit seul, & souvent en public : mais toûjours avec le même appareil. On couvroit ordinairement le buffet, de plus de deux cens plats de diverses viandes aprêtées selon son goût, & quelques unes entre les autres, si bien assaisonnées, qu'elles ne plûrent pas seulement alors aux Espagnols; mais dont ils tâcherent encore d'imiter l'apprêt en Espagne même : tant il est vrai qu'il n'y a point de Pays si barbare, où l'appetit ne se pique d'être ingenieux en ses déreglemens.

Avant que de se mettre à table, Motezuma faisoit la revûë des plats ; afin de reconnoître la difference des ragoûts qu'ils contenoient, & aprés avoir ainsi satisfait à la friandise des yeux, il choisissoit les mets qui lui plaisoient le plus. Le reste étoit distribué entre les Nobles de sa garde : & cette profusion, qui se faisoit reglement chaque jour, étoit la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux qui avoient leur logement dans le Palais mangeoient à ses dépens, ainsi que les autres, que leur devoir, ou leurs Charges, appelloient auprés de sa personne. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort basse ; & son siege, un

tabouret proportionné à la hauteur de sa table. Les napes étoient de toile de coton tres-blanc & tres-fin, & les serviettes de même étoffe, plus longues que larges. La sale où il mangeoit étoit partagée par une barriere, ou un balustre, qui sans empêcher de voir l'Empereur, arrêtoit la foule des Courtisans & de ses Domestiques. Au dedans du balustre & proche de la table, trois ou quatre des plus anciens Ministres, & des plus en faveur, se tenoient autour de la personne de l'Empereur; & un des premiers Officiers recevoit les plats auprés du balustre. Ils étoient apportez par vingt femmes parées magnifiquement, qui servoient la viande, & donnoient à boire au Prince, avec les mêmes reverences dont on usoit dans leurs Temples. Les plats étoient d'une poterie trés-fine, & ne servoient qu'une seule fois, ainsi que les napes & les serviettes, qui étoient aussi tôt distribuées aux Officiers. Les vases, ou coupes étoient d'or, avec leurs soûcoupes de même métal: neanmoins Motezuma beuvoit quelquefois dans des tasses de cocos, ou dans des coquilles rares & richement garnies. Ils avoient plusieurs sortes de boissons; & l'Empereur désignoit celles dont il vouloit boire. Quelques-unes étoient relevées par de bonnes odeurs; les autres se faisoient du suc de quelques herbes propres à conserver la santé, ou de quelque autre composition d'une qualité

moins exquise. Il usoit fort moderément de ces vins, ou pour mieux dire, de ces bieres que les Indiens faisoient du mayz, dont le grain infusé quelque tems, & boüilli ensuite, composoit un breuvage qui donnoit à la tête, comme le vin le plus fort. A la fin du repas, Motezuma prenoit ordinairement une espece de chocolat à la maniere du Pays, qui consistoit en la simple substance de cacao, batuë avec le *Molinille*, jusqu'à remplir la chocolatiere d'écume, bien plus que de liqueur : après quoi il fumoit du tabac mêlé avec de l'ambre gris. Cette habitude vicieuse passoit pour un remede entre les Mexicains, & même il y entroit quelque peu de superstition ; parce que le suc de cette herbe étoit un des ingrédiens dont leurs Sacrificateurs se servoient à s'exciter ces vapeurs furieuses dont ils avoient besoin pour troubler leur cerveau & leur raison, lorsqu'il avoient commerce avec le Demon.

Trois ou quatre boufons des plus habiles assistoient ordinairement à ses repas, où ils cherchoient à le divertir par les manieres ordinaires à cette sorte de gens, qui font consister leur bonheur à faire rire les autres, & qui déguisent en agrément le manque de respect. Motezuma disoit qu'il les souffroit auprés de sa personne, parce qu'ils lui apprenoient quelques veritez : mais quiconque les cherche parmi ces gens là, a peu de goût pour elles, ou il les confond avec

les flateries. Neanmoins ce diſcours tient lieu entre ſes bons mots : & ce que nous y trouvons de remarquable, eſt qu'un Prince barbare ſentoit la foibleſſe qu'il y a de s'arrêter à ces miſerables, puiſqu'il cherchoit des couleurs honnêtes, afin de l'excuſer.

Aprés que l'Empereur avoit donné quelque tems au repos on faiſoit entrer ſes Muſiciens, ou Joüeurs de flûtes : & de certaines coquilles, qui malgré la diverſité des ſons de leurs inſtrumens, ne laiſſoient pas de faire une eſpece de concert. Ils chantoient diverſes poëſies, dont les vers, quoique differens en meſures, avoient leur nombre & leur cadence : pour les tons, ils les diverſifioient à la diſcretion de l'oreille, & neanmoins avec quelque modulation. Le ſujet ordinaire de ces compoſitions, étoit les actions des Ancêtres de Motezuma, ou les victoires & autres avantages des Rois ſes prédeceſſeurs. Ils les chantoient auſſi dans les Temples : & les enfans les apprenoient par cœur, afin que les exploits de leur Nation ne fuſſent point effacez par l'oubli : & ces chanſons tenoient lieu d'hiſtoire, pour ceux qui n'avoient pas l'intelligence des peintures & des hieroglyfes de leurs Annales. Les Mexicains avoient auſſi leurs chanſons de plaiſir, dont ils ſe ſervoient dans leurs danſes, en maniere de dialogue, avec des repriſes d'une muſique moins bruïante : & ils avoient tant d'inclination

à ces divertissemens, & à tous les autres spectacles, où ils réüssissoient fort bien, que presque tous les soirs on voïoit quelque fête publique, en quelqu'un des quartiers de la Ville, tantôt de la Noblesse, & tantôt du Peuple: & elles devinrent plus magnifiques & plus frequentes en cette saison en faveur des Espagnols; & aussi pour faire plaisir à l'Empereur, qui ordonnoit ces réjoüissances, & qui y assistoit, contre les regles de l'austerité qu'il s'étoit prescrite, comme s'il eût voulu, par un motif secret d'ambition, que les exercices de l'oisiveté tinssent leur rang entre les pompes de sa Cour.

Le plus celebre de leurs divertissemens, étoit une espece de bal, qu'ils appelloient *Mitotes*. Il consistoit en un concours effroïable de diverses personnes, dont les uns venoient fort parez, les autres déguisez sous des figures extraordinaires, & les Nobles mêlez avec le Peuple, sans aucune distinction. Ils citoient quelques Rois qui avoient même entré dans cette danse. On la faisoit au son de deux timbales de bois creusé, inégales en grandeur & en son; l'un bas, & l'autre élevé, avec quelque consonance. Ils entroient deux à deux; & aprés quelques retours & quelques figures, ils formoient un rond, & tous sautoient en même tems, sans perdre la cadence. Lorsqu'un cercle étoit las, un autre lui succedoit; & faisoit des sauts & des figures dif-


Dançes appellées Mitoles.


RPJCB

ferentes, à l'imitation de celles que l'antiquité a tant celebrées, sous divers noms. Enfin tout se mêloit en cadence, avec des cris de joïe, jusqu'à ce que les santez qu'ils se portoient l'un à l'autre (car ils se faisoient un honneur de bien boire à cette fête) eussent introduit la confusion ordinaire entre les yvrognes ; ce qui faisoit cesser la danse, ou la convertissoit en une réjoüissance plus fole, & fort dereglée.

D'autres fois le Peuple s'assembloit dans les places publiques, ou sur les dégrez des Temples, où l'on produisoit divers spectacles ou jeux. C'étoit des défis pour tirer au blanc, ou faire d'autres preuves d'une adresse surprenante, avec l'arc & la fléche. Ils couroient aussi, ou luitoient l'un contre l'autre, sous de certaines conditions, & le vainqueur recevoit un prix au dépens du public. Ils avoient des hommes qui dansoient sur la corde sans contrepoids, avec beaucoup d'agilité ; & d'autres qui sautoient & se retournoient plusieurs fois sur les épaules de ces premiers. Un de leurs jeux étoit celui de la pelotte : c'étoit comme une grosse balle faite d'une espece de gomme, qui sans être ni dure, ni cassante, bondissoit comme un balon. Ils s'assembloient un certain nombre, dont ils faisoient deux partis ; & la balle étoit quelquefois long-tems en l'air, jusqu'à ce qu'un des deux partis l'eût poussée à un certain but, & gagné le jeu. Cette victoire se dif

putoit avec tant de solemnité, que les Prêtres y assistoient par une superstition ridicule, avec leur Dieu de la balle; & aprés l'avoir placé à son aise, ils conjuroient le tripot, par de certaines ceremonies, afin de corriger les hazards du jeu, suivant leur fole imagination, & de rendre la fortune égale entre les joüeurs.

Il se passoit peu de jours où la Ville n'eût quelque divertissement de cette nature; & Motezuma se plaisoit à tenir l'esprit du Peuple égaïé par ces régales. Ce n'est pas qu'ils convinssent à son caractere, ni qu'il ignorât les désordres qu'il faut pardonner, ou dissimuler, en ces mouvemens d'une multitude agitée; mais il jugeoit d'ailleurs, qu'il étoit necessaire de divertir ces esprits inquiets, dont la fidelité lui étoit toûjours suspecte: miserable capitulation d'un Tyran avec ses Sujets, à qui il laisse des amorces qui les portent au vice, afin d'étouffer les reflexions qu'ils pourroient faire sur leur misere; & maudite servitude de la tyrannie, d'avoir un infame recours à des désordres, pour introduire l'esclavage sous un masque de liberté.



CHAPITRE XVI.

Les grandes richeſſes de Motezuma. La maniere dont on gouvernoit ſes finances, & dont on rendoit la Juſtice ; & d'autres particularitez du Gouvernement civil & militaire des Mexicains.

LEs richeſſes de l'Empereur étoient ſi grandes, qu'elles ne ſuffiſoient pas ſeulement à ſoûtenir la dépenſe & les délices de ſa Cour, mais encore à entretenir ſur pied deux ou trois armées en campagne, afin de dompter les rebelles, ou couvrir ſes frontieres, outre un fond conſiderable qu'il mettoit en reſerve dans ſon épargne. Les mines d'or & d'argent apportoient un grand profit à la Couronne. Les ſalines, & les autres droits établis de toute ancienneté, n'en produiſoient pas moins ; mais le capital de ſes revenus venoit des contributions de ſes Sujets, que Motezuma avoit pouſſées juſqu'à des ſommes exceſſives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faiſoient valoir : les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures ; les pauvres apportoient à la Cour, ſans aucun ſalaire, tout ce que les autres devoient contribuer, où ils reconnoiſſoient leur dépendance, par quelque autre ſervice perſonnel.

Il y avoit divers Tribunaux répandus par tout l'Empire, qui avec le secours des Jurisdictions ordinaires, recuëilloient les impôts : & les envoyoient à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'Epargne, qui residoit en la Ville capitale : & ils étoient obligez de rendre un compte exact du revenu des Provinces dont ils avoient l'Intendance. Leurs fraudes & leurs negligences étoient également châtiées, & il y alloit de la vie : ce qui faisoit naître les violences dont ils usoient à exiger les droits, puisque la misericorde n'étoit pas un moindre crime que le larcin, en la personne du Ministre.

Les plaintes des Peuples étoient grandes, & Motezuma ne les ignoroit pas : mais il mettoit l'oppression de ses Sujets entre les plus fines maximes de la politique, disant qu'il connoissoit leurs méchantes inclinations, & qu'ils avoient besoin de cette charge afin d'établir leur repos, puisqu'il n'en pourroit esperer d'obéïssance, s'il les laissoit enrichir ; tres-habile à inventer des prétextes & des couleurs qui eussent quelque apparence de raison. Les Places voisines de la Ville capitale fournissoient du monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur. Elles envoyoient du bois à son Palais, ou elles contribuoient quelque autre chose aux dépens de leurs Communautez.

Le tribut des Nobles étoit, d'assister à la garde

garde de la perſonne du Prince, ou de ſervir dans ſes armées, avec un certain nombre de leurs Vaſſaux. Ils lui faiſoient, outre cela, de continuels préſens, qu'il recevoit comme des dons, ſans oublier de leur faire ſentir qu'ils y étoient obligez. Il avoit pluſieurs Treſoriers differens, ſuivant les diverſes éſpeces des choſes qui entroient en ſon Empire: & le premier Tribunal délivroit tout ce qui étoit neceſſaire à la dépenſe de la Maiſon de l'Empereur, & à la ſubſiſtance des armées. Les mêmes Miniſtres avoient ſoin de mettre à part ce qui reſtoit, afin de le porter au treſor Royal: ils le reduiſoient en eſpece, qui puſſent être conſervées long-tems, particulierement en pieces d'or, dont ils connoiſſoient & eſtimoient la valeur, ſans que l'abondance fiſt rabattre rien de ſon prix: au contraire, les grands Seigneurs le recherchoient & le gardoient avec ſoin; ſoit qu'ils fuſſent charmez par la nobleſſe & la beauté de ce métal; ſoit que ſa déſtinée le porte à être plûtôt la victime de l'avarice des hommes, que le ſecours de leurs beſoins.

La maniere dont les Mexicains ſe gouvernoient étoit conſiderable, par le juſte rapport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes aux autres. Outre le Conſeil des Finances, qui s'appliquoit, ainſi qu'on l'a dit, à la diſpenſation des revenus de la Couronne & du Domaine de l'Empereur, il y avoit un Conſeil de Juſtice,

où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inferieurs; un Conſeil de Guerre, dont les Officiers avoient ſoin de la levée & de la ſubſiſtance des troupes; & un Conſeil d'Etat, qui ſe tenoit ordinairement en préſence du Prince, & où l'on déliberoit ſur les affaires de la plus grande importance. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre pluſieurs autres Miniſtres, comme des Prevoſts de Cour, qui faiſoient la ronde par la Ville, & qui pourſuivoient les malfaiſteurs. Ils avoient en main des bâtons qui marquoient leurs Charges, & ils étoient accompagnez de quelques Sergens. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'aſſembloient pour juger les procez en premiere inſtance. Tous les jugemens étoient ſommaires & ſans écritures: le demandeur & le défendeur paroiſſoient chacun avec ſes raiſons & ſes témoins, & la conteſtation étoit décidée ſur le champ. On l'examinoit un peu plus long-tems, s'il y avoit lieu d'appel au Tribunal ſuperieur. Ils n'avoient point de Loix écrites, mais ils ſe gouvernoient ſelon l'uſage établi par leurs Ancêtres; la coûtume leur tenant lieu de Loi, lorſque la volonté du Prince n'alteroit point la coûtume. Tous ces Conſeils étoient compoſez de perſonnes d'une experience conſommée dans les Charges de la guerre & de la paix : mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empire qui euſſent ſeance au Conſeil d'Etat. Les plus anciens

Princes du ſang Royal montoient ſucceſſivement à cette dignité d'Electeur : & quand il ſe préſentoit quelque matiere de grande conſideration, on appelloit au Conſeil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prérogative, qui leur venoit par droit de ſucceſſion. Les quatre premiers Conſeillers étoient logez & nourris dans le Palais, afin d'être toûjours auprés de la perſonne du Roy, & de lui donner leurs avis ſur les affaires, qu'il ne prenoit le plus ſouvent, que pour autoriſer ſes Decrets dans l'eſprit du Peuple.

Ils apportoient une égale attention, à récompenſer le merite, & à punir les crimes. Les capitaux étoient, l'homicide, le vol, l'adultere, & les moindres irreverences contre la perſonne du Prince, ou contre la Religion. Les autres fautes ſe pardonnoient aiſément, parce que la Religion même déſarmoit la Juſtice, en permettant les vices. On puniſſoit auſſi de mort, le défaut d'integrité dans les Miniſtres; & il n'y avoit point de péché veniel pour ceux qui exerçoient des Offices publics. Motezuma avoit renouvellé cette coûtume à toute rigueur : il faiſoit des diligences ſecrettes & exquiſes, pour être informé de leur conduite, juſqu'à tenter leur deſintereſſement par des régales conſiderables, qui leur étoient préſentez de la main de quelques perſonnes de confiance, dont ils

ne se défioient pas. Celui qui faisoit un faux pas sur ce sujet, étoit puni de mort, sans remission : severité qui meritoit d'être exercée par un Prince moins barbare, & dans un Etat mieux poli : aussi doit-on convenir que les Mexicains avoient quelques vertus morales, particulierement celles de conserver une exacte droiture en l'administration de cette Justice, dont ils avoient quelque notion, & qui suffisoit à reparer les injures, & à maintenir la societé avec les Citoïens ; puisqu'on voit qu'entre les abus de leurs coûtumes bestiales, ils ne laissoient pas de conserver quelque lumiere de cette premiere équité que la nature a donnée aux hommes, lorsqu'ils n'avoient point encore de Loi, parce qu'on ne connoissoit point de crimes.

Un des soins de leur Police qu'on ne peut trop estimer, est celui qu'ils donnoient à l'éducation des enfans, & l'industrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations, aprés les avoir examinées. Ils avoient des Ecoles publiques, où on enseignoit aux enfans du Peuple, ce qu'ils devoient sçavoir ; & d'autres Colleges ou Seminaires bien plus considerez, où on élevoit les enfans des Nobles, depuis leur plus tendre jeunesse, jusqu'à ce qu'ils fussent capables de faire leur fortune, ou de suivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colléges, des Maîtres pour les exercices de l'enfance ; d'autres pour ceux de l'adolescence, & d'au-

tres, enfin, pour la jeunesse. Les Maîtres avoient l'autorité & la consideration de Ministres du Prince; & c'étoit avec justice, puisqu'ils enseignoient les fondemens de ces exercices qui devoient un jour tourner à l'avantage de la Republique. On commençoit par apprendre aux enfans à déchifrer les caracteres & les figures dont ils composoient leurs Ecrits ; & on exerçoit leur memoire, en leur faisant retenir toutes les chansons historiques, qui contenoient les grandes actions de leurs Ancêtres, & les loüanges de leurs Dieux. Ils passoient de là, à une autre classe, où on leur enseignoit la modestie, la civilité, & selon quelques Auteurs, jusqu'à une maniere reglée de marcher & d'agir. Les Maîtres de cette classe étoient plus qualifiez que les premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui souffre qu'on corrige ses défauts, & qu'on émousse ses passions. En même tems que leur esprit s'éclairoit dans cette épreuve d'obéissance, leur corps se fortifioit ; & ils passoient à la troisiéme classe, où ils se rendoient adroits aux exercices les plus violens : c'est où ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux, & à luiter : où ils se faisoient des défis au saut, ou à la course ; & où ils apprenoient à manier les armes, à escrimer de l'épée ou de la massuë, à lancer le dard, & à tirer de l'arc avec force & justesse. On leur faisoit souffrir la faim & la soif. Ils avoient

des tems destinez à résister aux injures de l'air & des saisons, jusqu'à ce qu'ils retournassent habiles & endurcis, dans la maison de leurs peres, afin d'être appliquez, suivant la connoissance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la paix, ou de la guerre, ou de la Religion. La Noblesse avoit le choix de l'une de ces trois professions, également considerées, quoi que la guerre l'emportât, parce qu'on y élevoit davantage sa fortune.

Il y avoit aussi d'autres Colleges de Matrones dévoüées au service des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dés leur tendre jeunesse, entre les mains de ces Matrônes, qui les tenoient sous une étroite clôture, jusqu'à ce qu'elles en sortissent pour être établies, avec l'approbation de leurs parens, & la permission de l'Empereur; étant tres-adroites à tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

Les enfans des Nobles qu'on reconnoissoit portez d'inclination à la guerre, au sortir des Seminaires, passoient par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les envoyoient à l'armée, afin qu'ils apprissent ce qu'ils avoient à souffrir en campagne, & qu'ils connussent à l'épreuve, à quoi ils s'engageoient, avant que de prendre le rang de Soldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celui de Tamene, ou de porte faix; portant leur bagage sur l'épaule entre les autres, afin de mortifier leur

orgueïl, & de les accoûtumer à la fatigue.

Celui d'entre ces apprentis qui changeoit de couleur à la vûë de l'ennemi, ou qui ne se signaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point reçû dans les troupes : c'est pourquoi ils tiroient des services considerables de ces novices durant le tems de leur épreuve ; parce que chacun cherchoit à se distinguer par quelque exploit, en se jettant tête baissée dans les plus grands perils ; étant persuadez que pour se mettre au rang des braves, il faut établir sa réputation, en sacrifiant quelque chose à la temerité.

Les Mexicains ne connoissoient point de plus grand bonheur, que celui qui consistoit à acquerir de l'estime dans les occasions de la guerre : puisque les Princes consideroient cette profession comme le principal appui de leur Couronne ; & les Sujets comme une vertu affectée à leur Nation. C'est par la voïe des armes que les gens du Peuple s'élevoient au rang des Nobles, & ceux-ci aux plus hautes dignitez de l'Etat. Ainsi ils s'animoient tous à servir ; au moins ceux qui se sentoient de l'ambition & du courage pour se pousser au dessus des autres, aspiroient tous à acquerir les vertus militaires. Il y avoit un tems déterminé pour le service, par lequel on obtenoit le titre de Soldat, avec des privileges qui le distinguoient. Leurs armées s'assembloient sans peine, parce que les Princes de l'Empire & les Caciques des Provinces étoient

obligez de ſe trouver au rendez-vous, avec les troupes qu'on leur ordonnoit d'amener. On remarque avec admiration, entre les grandeurs de cet Empire, que Motezuma avoit trente Vaſſaux ſi puiſſans, que chacun d'eux étoit capable de mettre en campagne juſques à cent mille hommes en armes. Ils commandoient leurs troupes dans l'occaſion, ſous l'autorité du Capitaine General, à qui ils obéïſſoient, comme à celui qui repreſentoit la perſonne de l'Empereur quand il n'étoit pas à l'armée, ce qui arrivoit trés-rarement; parce que ces Princes croyoient que leur autorité ſouffroit quelque diminution, lors qu'ils s'éloignoient du Commandement de leurs Armées, regardant comme un monſtre en politique, de commettre ſes propres forces au bras d'autrui.

Leur maniere de combattre étoit la même que celle que nous avons décrite au combat de Tabaſco, hors que les troupes Mexicaines gardoient plus d'ordre & de diſcipline; que le ſervice y étoit plus exact, & les Soldats plus obéïſſans; enfin qu'il y avoit plus de Nobleſſe, & bien d'autres récompenſes à eſperer. Ils lançoient d'abord leurs dards, & leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épées & de maſſuë; & ſouvent ils ſe jettoient à corps perdu ſur l'ennemi, parce qu'entre ces Peuples c'étoit une plus grande action de valeur, de faire des priſonniers, que de tuer leurs

ennemis, le plus brave étant celui qui amenoit le plus de victimes pour les ſacrifices. Les charges de la guerre étoient fort eſtimées, & les Officiers fort reſpectez. Motezuma ne manquoit pas de récompenſer liberalement ceux qui ſe diſtinguoient dans les occaſions. Ce Prince avoit tant d'inclination aux armes, & tant d'ardeur à maintenir la réputation de ſes troupes, qu'il avoit inventé des prix d'honneur pour les Nobles qui ſervoient à la guerre : c'étoit comme une eſpece d'Ordres militaires, avec des habits particuliers, & des marques d'honneur & de diſtinction. Il y avoit des Chevaliers de l'Aigle, d'autres du Tigre, & d'autres du Lion, qui portoient la figure de ces animaux comme un colier de l'Ordre pendu au col, ou peint ſur leurs mantes. Il fonda un Ordre ſuperieur, où on ne recevoit que les Princes; ou les Nobles qui étoient du ſang Royal : & il s'y enrola lui-même, afin de donner plus de conſideration à cet habit. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux attachez par un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur qui ſortoient d'entre les plumes qui ornoient leur tête, & qui pendoient ſur leurs épaules, plus ou moins, ſuivant le merite des exploits du Chevalier, que l'on diſtinguoit par le nombre de ſes cordons; & on l'augmentoit avec de grandes ceremonies, à meſure que le brave ſe ſignaloit par de nouvelles actions : ainſi il y

avoit toûjours lieu de se faire un nouveau merite dans cette dignité.

On ne peut s'empêcher ici, de loüer en ces Peuples l'ardeur genereuse avec laquelle ils aspiroient à ces récompenses honorables, & en Motezuma l'adresse de les avoir inventées : puis qu'encore que ce soit la monnoye la plus aisée à battre & à débiter, c'est néanmoins celle qui tient le premier rang dans les trésors des Princes.

CHAPITRE XVII.

Le stile dont les Mexicains se servoient pour mesurer & compter leurs années & les mois : Leurs Fêtes, leurs Mariages & leurs autres coûtumes dignes d'être remarquées.

LEs Mexicains avoient une methode tres-considerable en la disposition de leur Calendrier : ils le regloient sur le mouvement du Soleil, dont ils sçavoient prendre la hauteur & la déclinaison qui leur donnoient les differences du tems & des saisons. Leur année, ainsi que la nôtre, étoit de trois cens soixante-cinq jours ; mais ils la divisoient en dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui faisoit le nombre de trois cens soixante jours : les cinq qui restoient étoient comme intercalaires ; on les ajoûtoit à la fin de l'année, afin qu'elle éga-

lât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croyoient que leurs Ancêtres avoient laiſſez exprés, comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux plaiſirs de l'oiſiveté, & ne ſongeoient qu'à perdre le plus agréablement qu'ils pouvoient ces reſtes de tems. Les Ouvriers ceſſoient leur travail, on fermoit les boutiques, on ne plaidoit point aux Tribunaux, & on ne ſacrifioit point dans les Temples. Ils ſe viſitoient les uns les autres, & ils ſe donnoient toute ſorte de divertiſſemens, afin, diſoient ils, de ſe dédommager par avance des chagrins, & des miſeres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit au premier jour du Printems; & elle ne differoit de nôtre année ſolaire, que de trois jours, qu'ils ôtoient de nôtre mois de Février.

Ils avoient auſſi leurs ſemaines de treize jours chacune, avec noms differens, qu'ils marquoient ſur leur Calendrier par diverſes figures. Leurs ſiécles étoient de quatre ſemaines d'années, dont la methode & la diſtribution étoit faite avec beaucoup d'art, & ſe conſervoit ſoigneuſement; afin d'apprendre à la poſterité, ce qui s'étoit paſſé de plus conſiderable. On traçoit un grand cercle, diviſé en cinquante-deux degrez, & on donnoit une année à chaque degré. Le Soleil étoit répreſenté au centre du cercle; & il ſortoit de ſes rayons quatre lignes differentes en couleur, qui parta-

geoient également la circonference du cercle : ainsi on contoit treize dégrez entre chaque demi-diametre. Ces divisions servoient comme de signes à leur Zodiaque, sur lequel ils calculoient les révolutions de leurs siecles, & les aspects du Soleil, heureux ou malheureux, selon la couleur de la ligne sous laquelle ils tomboient. Ce cercle étoit inscrit dans un autre bien plus grand, sur lequel ils marquoient avec leurs caracteres les évenemens les plus considerables de chaque siecle. Ces tables des siecles étoient comme des monumens publics, qui servoient de preuves à l'Histoire : & l'on peut mettre entre les plus belles institutions de leur Gouvernement, celle d'avoir des Historiens qui pussent conserver à la posterité les grandes actions de leurs Ancêtres. Cette supputation des siecles avoit encore un motif de superstition, parce qu'ils avoient appris que le Monde couroit risque de perir, lors que le Soleil achevoit sa revolution au bout de ces quatre semaines de siecles : ainsi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivoit, tout le monde se préparoit à cette effroyable disgrace. Ils se disposoient à la mort, sans être malades : ils cassoient toute leur vaisselle, comme un meuble qui ne devoit plus servir. Ils éteignoient le feu : ils couroient durant toute la nuit, comme des gens qui ont perdu l'esprit ; & personne n'osoit se reposer, jusqu'à ce qu'il eût sçû si l'on étoit tout à bon

dans la region des tenebres. Ils commençoient à respirer, lors que le crepuscule paroissoit à leurs yeux, tournez sans relâche du côté de l'Orient; & quand le Soleil se montroit, il étoit salué au son de tous leurs instrumens, par des hymnes & des chansons qui exprimoient les transports de leur joye. Les Mexicains se felicitoient alors les uns les autres, de ce que la durée du Monde étoit déja assurée pour un autre siecle: & ils alloient aux Temples, en rendre graces aux Dieux, & prendre de la main des Sacrificateurs, du feu nouveau, qu'ils allumoient devant les Autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois sec qu'ils frotoient l'un contre l'autre; aprés quoi chacun faisoit de nouvelles provisions de tout ce qui étoit necessaire à sa subsistance; & on celebroit ce jour-là par des réjoüissances publiques. On ne voyoit que des danses par la Ville, & d'autres exercices d'agilité consacrez au renouvellement du siecle, de la même maniere que Rome en usoit autrefois dans les Jeux seculaires.

Leurs Empereurs ne recevoient la Couronne que sous des conditions fort singulieres. Aprés qu'ils étoient élûs de la maniere que l'on a rapportée, le nouveau Prince se trouvoit obligé de sortir en campagne à la tête des troupes, & d'emporter quelque victoire, ou de conquerir quelque Province sur les ennemis de l'Empire, ou sur les

rebelles, avant que d'être couronné & de monter ſur le Thrône. Ceſt par une obligation ſi conſiderable, que cet Empire s'étoit étendu en ſi peu de tems. Auſſi-tôt que le merite de ſes exploits l'avoit fait paroître digne de regner, il revenoit triomphant en la Ville Capitale, où on lui avoit préparé une entrée, avec toute la pompe & l'appareil ordinaire en de ſemblables occaſions. Tous les Nobles, les Miniſtres & les Sacrificateurs l'accompagnoient juſqu'au Temple du Dieu de la guerre, où il deſcendoit de ſa litiere : & après les ſacrifices propres à cette ceremonie, les Princes Electeurs mettoient ſur lui l'habit & le manteau Imperial. Ils lui armoient la main droite, d'une épée d'or garnie de pierres à fuſil, qui étoit la marque de la Juſtice. Il recevoit de la main gauche un arc & des fléches, qui déſignoient le ſouverain Commandement ſur leurs Armées : & alors le Roy de Tezeuco lui mettoit la Couronne ſur la tête ; ce qui étoit la fonction privilegiée du premier Electeur.

Un des principaux Magiſtrats, & des plus éloquens, faiſoit enſuite un long diſcours, par lequel il congratuloit le Prince au nom de tout l'Empire de ſa nouvelle dignité : il y mêloit quelques inſtructions, dans leſquelles il repreſentoit les ſoins & les obligations que la Couronne impoſe, l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ſes Peuples ; & ſur tout la

loüable conduite de ses Prédecesseurs, qu'il devoit imiter. Le discours étant fini, le Chef des Sacrificateurs s'approchoit avec un profond respect; & l'Empereur faisoit entre ses mains un serment, dont les circonstances sont tres remarquables. En premier lieu, il juroit de maintenir la Religion de ses Ancêtres, d'observer les Loix & les Coûtumes de l'Empire, & de traiter ses Sujets avec douceur & bonté. Il juroit encore, que tant qu'il regneroit, les pluyes tomberoient à propos; que les rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens; que les campagnes ne seroient point affligées par la sterilité; ni les hommes par les malignes influences du Soleil. Ce pacte entre un Prince & ses Sujets, a veritablement quelque chose de bizarre; & Juste-Lipse a trouvé bon d'en faire des railleries: neanmoins on peut dire que les Sujets prétendoient par ce serment, engager leur Prince à regner avec tant de moderation, qu'il n'attirât point de son chef la colere du Ciel; n'ignorant pas que les châtimens & les calamitez publiques tombent souvent sur les Peuples, qui souffrent pour les crimes & pour les excez de leurs Rois.

Pour ce qui est des autres coûtumes de cette Nation, nous toucherons seulement ce qui peut être rapporté dans une Histoire; laissant à part leurs superstitions, leurs indecences & leurs brutalitez, dont le recit blesse la pudeur, encore qu'il n'offense pas la verité.

Quoique la multitude de leurs Dieux fût aussi grande, & leur aveuglement dans l'Idolatrie aussi horrible qu'on l'a dit, ils ne laissoient pas de reconnoître une Divinité superieure, à qui ils attribuoient la Creation du Ciel & de la Terre; & ce principe de toutes choses étoit un Dieu sans nom entre les Mexicains, parce qu'ils n'avoient point de termes pour l'exprimer en leur langue. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils le connoissoient en regardant le Ciel avec veneration, & en lui donnant à leur maniere l'attribut d'Inéfable, avec cette maniere de doute religieux dont les Atheniens reveroient le Dieu Inconnu. Neanmoins cette notion de la Premiere Cause, qui paroissoit devoir contribuer à les desabuser avec plus de facilité, fut alors de tres-peu d'usage, parce qu'il n'y eut pas moyen de les réduire à croire que cette même Divinité pût gouverner le Monde, sans avoir besoin de secours, quoique par leur aveu elle avoit eu assez de pouvoir pour le créer. Ils étoient prévenus de cette fole opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux dans les autres endroits du Ciel, jusqu'à ce que les hommes eussent commencé à devenir miserables, à mesure qu'ils se multiplioient: car ils regardoient leurs Dieux comme des genies favorables, & qui se produisoient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance, sans qu'il leur parût une chose absurde, que les miseres &

les necessitez de la nature humaine donnassent l'être & la Divinité à ce qu'ils adoroient.

Ils croyoient l'immortalité de l'ame, & ils reconnoissoient des recompenses & des peines dans l'éternité: mais ils expliquoient mal le merite & le peché ; & cette verité étoit encore obscurcie par d'autres erreurs. Sur cette supposition, ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les frais du voyage, qu'ils croyoient long & fâcheux : ils faisoient mourir quelqu'un de leurs Domestiques, afin qu'ils leurs tinssent compagnie. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes legitimes, de celebrer par leur mort les funerailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaste étenduë, parce qu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richesses & de leurs Domestiques; l'un & l'autre à proportion de leur dignité. Il falloit que le nombre de tous les Officiers fût rempli : on les envoyoit ainsi escorter le Prince en l'autre monde, avec quelques uns de leurs flateurs, qui payoient alors assez cher les impostures de leur profession. On portoit aux Temples les corps des grands Seigneurs avec pompe, & un grand cortége : les Prêtres venoient audevant, avec leurs brasiers de copal, chantant d'un ton mélancolique des hymnes funebres, accompagées du son enroüé & lugubre de quelques flûtes. Ils

élevoient à diverses fois le cercuëil en haut, durant qu'on sacrifioit ces miserables victimes, qui avoient dévoüé jusqu'à leur ame à l'esclavage : & cette action étoit horriblement mêlée de ridicules abus, & de cruautez atroces & déplorables.

Les Mariages des Mexicains avoient quelque forme de contrat, & quelques ceremonies de Religion. Aprés qu'on s'étoit accordé sur les articles, les deux parties se rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté, par des questions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme, & la mante du mari ; & il les noüoit ensemble par un coin, afin de signifier le lien interieur des volontez. Ils retournoient à leur maison avec cette espece d'engagement, accompagnez du Sacrificateur. Là, par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des Dieux Lares, ils alloient visiter le foyer, qui selon leur imagination, étoit le médiateur des differens entre les mariez. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, précedez par le Sacrificateur : & cette ceremonie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu ; ce qui donnoit la derniere perfection au mariage. On exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot ; & le mari étoit obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se separer, ce qui arrivoit trés-souvent.

Il suffisoit pour le divorce, que le consentement fût reciproque; & ce procez n'alloit point jusques aux Juges : ceux qui connoissoient les mariez le décidoient sur le champ. La femme retenoit les filles; & & le mari les garçons : mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se réünir, sur peine de la vie; & le peril de la rechûte étoit l'unique remede que les Loix eussent imaginé contre les divorces, où l'inconstance naturelle de ces Peuples les portoit aisément. Ils se faisoient un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes : & malgré le débordement qui les entraînoit dans le vice de la sensualité, on châtioit un adultere du dernier supplice; mais en cela ils avoient moins d'égard à la difformité du crime qu'à ses inconveniens.

Ils portoient aux Temples, avec solemnité, les enfans nouveaux nez; & les Sacrificateurs, en les recevant, leur faisoient de certaines exhortations sur les miseres & sur les peines où l'on est engagé en naissant. Si les enfans étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier, que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils venoient d'Artisans, on faisoit la même ceremonie avec quelques outils ou instrumens mécaniques. Les filles de l'une & de l'autre qualité, n'avoient que la quenoüille & le fuseau. Aprés cette premiere ceremonie, le

Sacrificateur portoit les enfans auprés de l'Autel, où il leur tiroit quelques goutes de ſang des parties de la generation, avec une épine de maguez, ou une lancette de pierre à fuſil; & puis il jettoit de l'eau ſur eux, où il les baignoit, en faiſant de certaines imprécations: en quoi il ſembloit que le Demon, auteur de ces pratiques, vouloit imiter le Baptême & la Circonciſion, avec le même orgueil dont il tâchoit de contrefaire les autres ceremonies, & même juſqu'aux autres Sacremens de la Religion Catholique; puis qu'il avoit introduit entre ces Barbares la confeſſion de leurs pechez, en leur perſuadant qu'elle leur attiroit la faveur de leurs Dieux, & une eſpece de communion ridicule, que les Sacrificateurs adminiſtroient à certains jours de l'année, aprés avoir mis en petits morceaux une maſſe de farine pêtrie avec du miel, figurée en Idole, qu'ils appelloient le Dieu de la Penitence. Ce même ſinge avoit auſſi ordonné des Jubilez, des Proceſſions, des encenſemens, & d'autres images du culte de la veritable Religion; juſqu'à vouloir que le Chef des Sacrificateurs prît le nom de Pape: où l'on connoît qu'il ſe faiſoit une étude particuliere de cette imitation; ſoit qu'il eût deſſein d'abuſer de nos ſaintes ceremonies, en les mêlant avec ſes abominations; ſoit qu'il ne puiſſe ſe repentir de cette affectation, qui lui fait aſpirer encore à ſe rendre ſemblable au Tres-haut. Les au-

tres coûtumes de ces miserables Idolâtres, faisoient horreur à la raison, & à la nature même : ce n'étoit que des bestialitez, des absurditez & des égaremens, qui paroîtroient incompatibles avec cette regularité que l'on remarque d'ailleurs en la conduite de leur Etat, si les Histoires n'étoient remplies de semblables abus, que la foible capacité de l'esprit de l'homme avoit introduits parmi d'autres Nations, moins éloignées du commerce du monde raisonnable, mais également aveugles dans une moins épaisse obscurité. Les sacrifices du sang humain ont commencé presque aussi-tôt que le culte des Idoles; & le Demon les avoit établis plusieurs sielces avant ceux des Mexicains, entre ces Peuples dont les Israëlites avoient appris à sacrifier leurs enfans aux Statuës de Canaan. L'horrible usage de faire manger des hommes par les hommes mêmes, se pratiquoit chez d'autres Barbares de nôtre Hemisphere, ainsi que la Galatie l'avoüë dans ses anciens Monumens, & que la Scytie le reconnoît dans ses Antropophages. Les pieces des bois adorées, les superstitions, les augures & les furieuses agitations des Sacrificateurs, la communication qu'ils avoient avec le Demon qui leur inspiroit les oracles, & d'autres pareilles abominations, tout cela n'étoit-il pas admis & consacré par d'autres Infideles, qui sçavoient si bien raisonner & agir sur des maximes si concertées en Morale & en Politique? La Grece & Rome se sont

égarées terriblement sur le sujet de la Religion, quoi qu'en toutes les autres choses le reste du Monde ait reçû leurs Loix & se soit formé sur leurs exemples. C'est ce qui nous oblige à reconnoître que la capacité de nôtre entendement est renfermée en des bornes fort étroites, puis qu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'éfleurer les notions qui lui sont communiquées par les sens & par l'experience, lors qu'il n'est pas éclairé de cette lumiere celeste qui lui découvre l'essence de la verité. La Religion des Mexicains étoit donc un abominable composé de toutes les erreurs & de toutes les cruautez que l'Idolatrie avoit inventées en differentes parties du monde. On ne dira point leurs Fêtes, leurs Sacrifices, leurs Ceremonies, leurs Sorcelleries, & leurs autres superstitions, parce qu'on les rencontre à chaque pas, avec une ennuyeuse repetition, dans les Histoires des Indes; outre que c'est une instruction peu necessaire, & qui n'a ni agrément ni utilité, & qu'on pourroit bien se faire une matiere de confession, des libertez que la plume se donneroit sur ce sujet.



CHAPITRE XVIII.

Motezuma continuë ses careſſes & ses préſens aux Eſpagnols. Cortez reçoit des lettres de Vera-Cruz, qui l'informent du combat où Jean d'Eſcalante avoit été tué, ſur quoi il prend la réſolution de s'aſſurer de la perſonne de Motezuma.

LEs Eſpagnols obſervoient toutes ces choſes avec admiration, quoi qu'ils s'efforçaſſent de retenir & de cacher la ſurpriſe qu'elles leur donnoient; & ils avoient aſſez de peine à compoſer leurs viſages en ces occaſions, afin de conſerver par tout cet air de ſuperiorité qu'ils affectoient avec les Indiens. Les premiers jours de leur arrivée ſe paſſerent en divertiſſemens: les Mexicains produiſirent avec oſtentation, ce qu'ils avoient de plus habiles gens en toute ſorte de jeux, à deſſein de régaler les Etrangers. Ils y mêloient auſſi l'ambition de faire briller leur adreſſe au maniment des armes, & leur agilité aux autres exercices. Motezuma étoit le promoteur de ces ſpectacles & de ces réjoüiſſances; & contre ſa coûtume, il ſembloit avoir renoncé à ſa Majeſté. Il menoit toûjours avec ſoi Cortez, & les autres Capitaines Eſpagnols: ſon procedé étoit honnête avec eux; il y entroit même une eſpece de veneration,

fort extraordinaire en un homme de ſon caractere, & qui attiroit beaucoup de reſpect aux Eſpagnols de la part des Sujets, qui connoiſſoient leur Empereur. Les viſites étoient frequentes, & renduës avec exactitude : Cortez alloit au Palais, & Motezuma venoit au quartier du General, où il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer tout ce qui venoit d'Eſpagne, qu'il regardoit comme une Region celeſte : & il s'étoit formé une ſi haute idée du Prince qui gouvernoit cet heureux Pays, qu'il n'en concevoit pas une ſi grande de ſes Dieux. Il cherchoit à gagner le cœur & l'affection de tous les Eſpagnols, par des préſens de bijoux & de raretez, qu'il diſtribuoit, tant aux Officiers, qu'aux ſimples Soldats, avec diſcernement & connoiſſance du merite ; faiſant plus de careſſes à ceux qui avoient le plus de diſtinction, & ſçachant proportionner le préſent, à l'importance des perſonnes qu'il vouloit obliger. Les Nobles à l'imitation du Prince, tâchoient à ſe rendre agréables, par des offices qui tenoient de la ſoûmiſſion ; & le Peuple plioit le genoüil devant le moindre Soldat Eſpagnol. Ils goûtoient ainſi un repos agréable : c'étoit toûjours quelque ſpectacle nouveau & divertiſſant, & ils n'avoient aucun ſujet de ſoupçon ; mais les chagrins ne furent pas long-tem ſans emploi. Deux Soldats Tlaſcalteques déguiſez en Mexicains arriverent à la Ville par des chemins détournez. Ils venoient

noient chercher Cortez, à qui ils rendirent une lettre du Conseil de Vera-Cruz, ce qui changea la face des affaires, & fit prendre des résolutions moins pacifiques.

Jean d'Escalante, qui étoit Gouverneur de la nouvelle Colonie, ne songeoit qu'à fortifier la Place, & à conserver les amis que Cortez lui avoit laissez. Cet état tranquille dura, sans être troublé par aucun accident, jusqu'à ce qu'il fût averti qu'un General de Motezuma étoit dans la Province, avec une armée considerable, à dessein de châtier quelques alliez des Espagnols, parce qu'ils s'étoient dispensez de payer à l'Empereur le tribut ordinaire, sur la confiance qu'ils avoient en la protection de leurs nouveaux amis. Le Capitaine Mexicain s'appelloit *Qualpopoca*, & il commandoit toutes les troupes qui étoient répanduës sur les frontieres de Zempoala. Il les avoit assemblées depuis quelque tems, afin de donner main forte aux Commissaires qui venoient recueïllir les impôts. Leurs violences & leurs extorsions étoient horribles ; & la rigueur dont ils usoient en l'exercice de leur commission, étoit redoutable, par la licence des Soldats ; l'une & l'autre profession étant également insatiable sur le bien d'autrui, & en possession de traiter le vol comme l'affaire du Prince.

Les Totonaques de la Montagne dont cette armée détruisoit les Habitations, vinrent se plaindre à Escalante & le prierent

de prendre les armes en faveur de ses alliez, offrant de se mettre en campagne, avec tout ce qui leur restoit de monde. Le Gouverneur les consola, en disant qu'il ressentoit l'injure qu'on leur avoit faite, comme si elle s'adressoit à lui-même : neanmoins, avant que d'en venir aux voïes de fait, il se résolut d'envoyer quelques personnes au General Mexicain. Il lui demandoit, comme à son ami : *Qu'il suspendît les actes d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût reçû un nouvel ordre de l'Empereur, puisqu'il n'étoit pas vrai-semblable qu'on lui eût commandé d'intenter une nouveauté si préjudiciable à la paix; Motezuma ayant permis que les Ambassadeurs du Monarque d'Orient passassent à sa Cour, à dessein d'établir une alliance inébranlable entre les deux Couronnes.* Les Envoyez étoient deux Zempoales, gens de bon esprit, & qui résidoient à Vera-Cruz. La réponse du Mexicain fut insolente & injurieuse : *Qu'il sçavoit fort bien comprendre & executer les ordres de son Prince; & que si quelqu'un prétendoit s'opposer au châtiment de ces rebelles, un General de Motezuma pouvoit soûtenir en pleine campagne, les résolutions qu'il formoit dans le cabinet.*

Escalante ne pût dissimuler l'outrage, ni refuser le défi, à la vûë de tous les Indiens interessez en l'affaire des Totonaques, qui couroient le même risque qu'eux, & qui s'appuyoient sur la même protection. Après donc qu'il fut informé que le nombre des

ennemis alloit au plus à quatre mille, il aſſembla un gros de deux mille Indiens de la Montagne, qui fuyoient les violences de Qualpopoca, ou qui en étant irritez, cherchoient à s'en mettre à couvert auprès de lui. Le Gouverneur ſe mit à la tête de ces troupes bien armées à leur maniere, avec quarante Eſpagnols, entre leſquels il y avoit deux Arquebuſiers, & trois Arbalêtriers. Il fit tirer auſſi de la Ville, deux pieces d'artillerie: & ſortant en campagne avec ces forces, marcha vers les Provinces qui avoient beſoin de ſon ſecours, aprés avoir laiſſé une foible garniſon dans la Place. Qualpopoca inſtruit de tous les mouvemens du Gouverneur, vint au devant de lui, avec ſon armée en bon ordre, juſqu'à un petit Bourg que l'on a nommé depuis Almerie, où les deux armées ſe rencontrerent au point du jour. Le combat commença avec une égale réſolution de part & d'autre; mais les Mexicains lâcherent bien tôt le pied, & ſe retirerent en déſordre. Au même tems les Totonaques de nôtre parti prirent l'épouvante, & tournerent le dos, juſqu'à fuir lâchement; ſoit qu'ils ne fuſſent pas accoûtumez à combattre de pied ferme; ſoit qu'une ancienne habitude leur eût rendu les Mexicains trop redoutables. Quoi qu'il en ſoit, cet accident ſe peut compter entre les bizarreries, dont la guerre fait voir des exemples tous les jours. Les vainqueurs fuyoient

d'un côté, & les vaincus de l'autre; mais les ennemis étoient si épouvantez, & si occupez du soin de se sauver, qu'ils ne s'apperçûrent point du désordre d nos troupes, & ne songerent qu'à se retirer dans le Bourg proche du champ de bataille. Escalante s'en approcha avec ses Espagnols, & commanda de mettre le feu aux maisons en plusieurs endroits : ils attaqua les Mexicains au moment que la flâme parut, avec tant de vigueur, que sans leur donner le tems de reconnoître le peu de monde qui le suivoit, il les défit, & les poussa hors de ce logement, d'où ils se jetterent en fuyant dans le bois. Les Indiens asseurent qu'ils avoient vû en l'air, une Dame semblable à celle que les Etrangers adoroient comme la Mere de leur Dieu, qui les éblouïssoit, & leur ôtoit la force de combattre. Ce miracle ne parut point aux yeux des Espagnols; neanmoins le succez en a autorisé la croyance : & déja nos Soldats étoient accoûtumez à partager avec le Ciel la gloire de leurs exploits.

Cette victoire fut très-signalée, mais on l'acheta cherement; puisque le Gouverneur fut blessé à mort en combattant, & sept Soldats avec lui, dont les Indiens enleverent un nommé Jean d'Arguello. Cet homme, natif de la Ville de Leon, étoit d'une taille & d'une force extraordinaire : & aprés avoir combattu avec un courage invincible, il tomba blessé mortellement,

en un tems où il ne pût être secouru. Les autres Soldats & le Gouverneur moururent de leurs blessures, au bout de trois jours, dans la Ville de Vera-Cruz.

Le Conseil rendoit compte au General, de cette perte considerable, & de toutes les circonstances de l'action ; afin qu'il nommât un successeur à Jean d'Escalante, & qu'il fût instruit de l'état dans lequel il se trouvoit. Cortez apprit cette nouvelle avec toute l'affliction qu'elle pouvoit produire : il en fit part à ses Capitaines, sans appuyer alors sur les consequences d'une semblable perte, & sans leur marquer tout le chagrin qu'elle lui causoit. Il les pria seulement de faire reflexion sur cet accident, & de lui laisser le tems de former quelque résolution, telle qu'il plairoit à Dieu lui inspirer ; recommandant en particulier au Pere d'Olmedo d'y contribuer par ses prieres; & à tous les Capitaines de garder le secret, de peur que cette disgrace étant divulguée, ne donnât lieu aux Soldats de raisonner mal à propos.

Aprés cela, le General se retira dans son appartement, où d'abord, pour ainsi dire, il laissa rouler sa pensée sur tous les inconveniens qu'un pareil accident pouvoit produire. Il embrassoit & rejettoit avec la même incertitude, toutes les voïes qui se présentoient à son imagination sur ce sujet, toûjours embarassé sur le choix du parti qu'il devoit prendre, & fatigué même par

la vivacité de ſon eſprit, qui lui faiſoit découvrir le remede, & en même tems la difficulté qu'il y avoit à le mettre en uſage. Les Auteurs rapportent que Cortez paſſa ainſi une grande partie de la nuit à ſe promener ; & qu'il découvrit alors, par hazard, un endroit maſſonné depuis peu de tems, où Motezuma avoit caché tous les treſors de ſon pere, dont ils font un long détail : & qu'aprés les avoir vûs, il fit refermer cette cache, ſans permettre qu'on enlevât aucune choſe. On ne s'arrête point ſur la diverſion que ce ſoin put donner à ſes inquiétudes : ce qui apparemment ne dura pas long-tems, puiſqu'elle ceda bien-tôt aux diligences qu'il fit afin de ſe fixer dans ſa réſolution, qui l'obligea de prendre les meſures que l'on va voir.

Il envoya querir les Indiens les plus habiles & les plus affectionnez qui fuſſent en ſon armée, & il leur demanda s'ils n'avoient point reconnu quelque choſe d'extraordinaire en l'eſprit des Mexicains, & comment l'eſtime des Eſpagnols ſe maintenoit auprés de ces Peuples ; Les Indiens répondirent, que le menu peuple ne ſongeoit qu'à ſe divertir dans les fêtes qu'on faiſoit en faveur des Eſpagnols ; & qu'il les reveroit, parce qu'il les voyoit honorez par l'Empereur : mais que les Nobles commençoient à devenir rêveurs & miſterieux ; qu'ils tenoient des conferences dont on voyoit bien qu'ils ne diſoient pas tout le

ſecret. Cela étoit fondé ſur quelques diſcours interrompus, qui pouvoient ſouffrir une ſiniſtre interprétation ; comme celuy-ci, *Qu'il ſeroit aiſé de rompre les ponts des chauſſées*, & quelques autres de pareille nature, qui étant joints enſemble, ſuffiſoient à donner du ſoupçon. Deux ou trois Indiens avoient entendu dire, que peu de jours auparavant, on avoit apporté à Motezuma la tête d'un Eſpagnol : qu'il avoit commandé qu'on la cachât ſoigneuſement après l'avoir conſiderée avec beaucoup d'étonnement, à cauſe de la fierté & de la groſſeur de cette tête ; ce qui convenoit fort à celle d'Arguello. Cela redoubla les inquiétudes de Cortez, parce que c'étoit une marque que Motezuma avoit eu part à l'entrepriſe de ſon General.

Aprés avoir fait de grandes réflexions ſur ces avertiſſemens, Cortez aſſembla tous ſes Capitaines à la pointe du jour ; & il s'enferma avec eux, & quelques Soldats à qui leur qualité ou leur experience donnoit entrée au Conſeil. Il leur propoſa le fait, ſans en oublier aucune circonſtance : il rapporta les avis qu'il avoit reçûs des Indiens, peſant ſans émotion les accidens dont ils étoient menacez, & touchant avec adreſſe les difficultez qui pouvoient ſe préſenter : aprés quoi, ſans leur expliquer ſes ſentimens, il laiſſa à chacun la liberté de diſcourir. On propoſa divers partis : les uns vouloient qu'on demandât un paſſe-port à

Motezuma, afin de courir promtement au secours de la nouvelle Colonie de Vera-Cruz, les autres trouvoient la retraite difficile de cette maniere, & témoignoient plus d'inclination à sortir secretement de la Ville, où ils ne prétendoient point oublier les richesses qu'ils avoient acquises : la plus grande partie conclut qu'il falloit demeurer, sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz, jusqu'à ce qu'on eût trouvé quelque occasion de faire une retraite avec honneur. Cortez, aprés avoir recueilli en peu de paroles tous leurs raisonnemens, loüa le zele qu'ils témoignoient à l'avancement de l'entreprise, & dit : » Que la proposition de demander un » passeport à Motezuma, ne lui plaisoit » pas ; parce qu'aprés s'être ouvert par la » voye des armes, le chemin pour arriver à » la cour de ce Prince, malgré sa résistance ; » il rabattroit beaucoup de son estime, s'il » venoit à connoître qu'ils eussent besoin » de sa faveur pour en sortir. Que s'il étoit » mal intentionné, il pourroit ne leur ac- » corder un passe-port, qu'à dessein de les » défaire en leur retraite ; & que s'il le re- » fusoit, ils seroient obligez de sortir de » la Ville contre sa volonté, & de se jetter » dans le peril, aprés avoir déclaré leur » foiblesse. Qu'il approuvoit encore moins » le parti de se retirer secrettement ; parce » que ce seroit s'exposer à la honte de passer » pour des fugitifs : & que Motezuma pour-

roit leur couper chemin aisément, étant averti de leur marche, par le moyen de ses Couriers. Qu'ainsi, suivant son sentiment, la retraite n'étoit alors ni utile, ni honorable; parce que de quelque maniere qu'on la fist, ce seroit toûjours aux dépens de leur réputation: & qu'en perdant leurs amis & leurs Alliez, qui ne subsistoient que par elle, ils demeureroient sans trouver un pouce de terre en tout cet Empire, où ils pussent mettre le pied en assûrance. Ces considerations, *ajoûta-t-il*, me persuadent que ceux qui ont du penchant à demeurer ici, sans faire aucun mouvement nouveau, jusqu'à ce qu'on ait trouvé les moyens d'en sortir avec honneur, & qu'on ait vû tout ce qu'on peut tirer d'une esperance si flatteuse: ceux-là, dis-je, ont pris le parti le plus conforme à la raison. Veritablement le risque est égal, quelque résolution qu'on puisse prendre; mais la gloire est fort differente: & ce seroit un malheur que des Espagnols n'ont pas encore merité, que celui de mourir par choix dans l'occasion la plus disgraciée. Je ne doute pas que nous ne puissions nous maintenir ici; la maniere d'y parvenir est ce qui m'embarrasse. Je fais quelque attention sur ces bruits qui commencent à courir entre les Mexicains. Le malheur arrivé à Vera-Cruz demande bien des reflexions: la tête d'Arguello, dont on a regalé Motezuma, témoigne qu'il a eu

» connoissance de l'action de son General ;
» & son silence sur cette affaire nous avertit
» de ce que nous devons croire de ses inten-
» tions. Mais quand tout cela se présente
» sous une même vûë, il me paroît que pour
» nous soûtenir dans cette Ville, en un état
» moins chancelant, il faut tenter quelque
» chose de grand, qui étourdisse ses Habi-
» tans, & qui rétablisse l'estime que ces ac-
» cidens ont pû ébranler dans leurs esprits.
» Pour ce sujet, aprés avoir rejetté d'autres
» desseins, qui feroient plus de bruit, &
» moins d'effet, j'ay jugé qu'il étoit plus à
» propos de nous rendre maîtres de la per-
» sonne de Motezuma, en l'emmenant pri-
» sonnier à nôtre quartier. Je crois que cet-
» te résolution leur donnera de la crainte
» & de la retenuë ; & à nous quelques con-
» jonctures favorables, à tirer du Prince &
» de ses Sujets, une composition qui con-
» vienne à la dignité de l'Empereur nôtre
» Maître, & qui nous mette en seureté. Le
» prétexte de la prison, si mon raisonnement
» est juste, doit être la mort d'Arguello,
» dont il a eu connoissance, & la perfidie
» dont son Generel a usé, en violant la paix.
» Nous devons déclarer que nous sommes
» instruits de ces actions, qui nous offen-
» sent, puis qu'il ne faut point paroître
» ignorer ce qu'ils sçavent parfaitement :
» d'autant plus, qu'ils sont persuadez que
» rien ne nous est caché ; & que cette erreur
» de leur imagination, avec les autres de

même nature, se doivent au-moins tolerer, en consideration du secours que nous en tirons. J'apperçois comme un autre, les difficultez & les accidens qu'une entreprise si hardie traîne necessairement avec soi : mais les exploits les plus glorieux naissent des plus grands perils ; & Dieu nous favorisera. Les merveilles, que je pourrois appeller des miracles évidens, par lesquelles il s'est déclaré pour nous en cette expedition, nous obligent à croite que c'est lui qui nous a inspiré cette longue perseverance. Sa cause est le premier motif de nôtre entreprise ; & je ne sçaurois me persuader qu'il nous ait conduits jusqu'ici par une grace extraordinaire de sa Providence, à dessein de nous jetter dans un embarras insurmontable, & de nous abandonner à nôtre foiblesse dans nos plus grands besoins. Cortez s'étendit avec tant de force sur cette consideration, que la vigueur de son courage passa dans le cœur de tous ceux qui l'écoutoient. D'abord les Capitaines Jean Velasquez de Leon, Diego d'Ordaz, & Gonzale de Sandoval, revintent à son avis ; aprés quoi tous les autres donnerent de grands éloges au bon sens de leur General. Ils jugeoient de la bonté du remede, par la hardiesse heroïque de la résolution. Ils se séparerent ainsi, aprés avoir conclu d'arrêter Motezuma, & remis la disposition de cet exploit à la prudence de Cortez.

Bernard Diaz, qui ne perd aucune occasion de s'attribuer la gloire d'être l'auteur des plus grands desseins, écrit que lui & d'autres Soldats, avoient donné ce Conseil au General, quelques jours avant qu'il eût receu la nouvelle de ce qui étoit arrivé à Vera-Cruz. Les autres Relations ne s'accordent point avec la sienne ; & au tems qu'il a marqué, il n'y avoit aucun sujet de former un projet si délicat. Il pouvoit bien remettre son avis à quelques jours de là ; & il en auroit paru plus vrai-semblable, & moins hors de saison.

CHAPITRE XIX.

On se saisit de la personne de Motezuma. La maniere dont cette action fut conduite, & comment elle fut reçûë par ses Sujets.

IL faut convenir que l'on n'avoit point d'exemple d'une audace pareille à la résolution que les Espagnols formerent d'arrêter prisonnier un si grand Monarque au milieu de sa Cour, & de sa Ville Capitale. Le recit de cette action, toute veritable qu'elle est, semble blesser la sincerité de l'Histoire ; & même il paroîtroit outré, entre les exagerations, & les licences de la fable. On la nommeroit temerité, si elle avoit été entreprise volontairement, & avec plus de liberté sur le choix ; mais une

l'homme n'eſt point appellé témeraire, lorſqu'il ferme les yeux au peril, quand il n'a point d'autre reſſource. Cortez ſe voyoit également perdu; ſoit qu'il fiſt une retraite qui lui ôtoit ſa réputation; ſoit qu'il ſe maintint dans ſon poſte, ſans la rétablir par quelque action extraordinaire: & lorſque l'eſprit, ſoûtenu d'un grand courage, ſe voit envelopé de tous côtez par des dangers, il ſe pouſſe avec violence ſur celui qui le preſſe le moins. Le parti que Cortez prit, étoit veritablement le plus difficile: peut-être voulut-il voir tout d'un coup la deciſion de ſa fortune, où il ne s'accommodoit pas de ce qu'on appelle menagemens. On pourroit dire que le caractere de la haute generoſité eſt d'avoir des vûës élevées au-deſſus du commun, ou que la prudence militaire ne s'éloigne pas tant des extrêmitez, que la prudence politique: neanmoins, le mieux qu'on puiſſe faire eſt de ne donner point de nom à ſa réſolution; & s'il eſt permis d'en juger par le ſuccez, de lui donner lieu entre ces moyens imperceptibles dont il a plû à Dieu de procurer le progrez de cette entrepriſe, & d'où il ſembloit vouloir exclure le concours des moïens naturels.

L'heure à laquelle les Eſpagnols alloient rendre viſite à l'Empereur, fut choiſie pour l'execution de cette grande entrepriſe, afin de ne donner point d'alarme mal-à-propos. Le General commanda que tout le monde

prît les armes dans le quartier ; qu'on sellât les chevaux, & qu'on se tint alerte sans faire de bruit, ni aucun mouvement, jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenuës des ruës jusqu'au Palais de Motezuma, par des brigades de Soldats qui s'y rendoient, & il alla au Palais, accompagné des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, François de Lugo, & Alonse d'Avila, suivis par trente soldats qu'il avoit choisis.

On ne fut point surpris de les voir entrer avec leurs armes, qu'ils portoient ordinairement comme un ornement militaire. Motezuma sortit audevant d'eux, suivant sa maniere : chacun prit sa place ; & les Officiers du Prince se retirerent aussi-tôt dans un autre appartement, ainsi qu'ils le pratiquoient toûjours par son ordre. Lors que Marine & Aguilar se furent approchez, Cortez commença à se plaindre, en laissant paroître sur son visage tout le chagrin dont il étoit rempli. Il répresenta d'abord l'action de Qualpopoca, appuyant sur l'*insolence d'avoir assemblé une Armée, & attaqué ses Compagnons en violant la paix, & la sauve-garde Royale sur laquelle ils se reposoient. Il traita comme un crime dont Dieu & les hommes demandoient satisfaction, la perfidie dont les Mexicains avoient usé, en massacrant un Espagnol qu'ils avoient fait prisonnier, pour vanger sur lui, de sang froid, la honte de leur défaite. Il*

s'étendit enfin sur l'article le plus touchant, qui étoit l'infame maniere dont Qualpopoca & ses Capitaines prétendoient se décharger, en publiant qu'une insulte si déraisonnable s'étoit faite par l'ordre de l'Empereur. Cortez ajoûta : *Que sa Majesté devoit lui sçavoir bon gré, de ce qu'il n'en avoit rien crû ; parce que c'étoit une action indigne de sa grandeur, de les favoriser en un endroit, & de les détruire d'un autre côté.*

Motezuma parut interdit sur cette accusation : il changea de couleur, comme un homme convaincu, & interrompit Cortez, pour protester que ces ordres ne venoient point de lui. Le General le voyant embarrassé, accourut au secours, en disant : *Qu'il étoit convaincu que Motezuma n'avoit aucune part à une si vilaine action : mais que les Soldats Espagnols ne seroient jamais satisfaits, & ses Sujets ne cesseroient point de croire ce que son General asseuroit, jusqu'à ce qu'ils lui eussent vû donner quelque témoignage éclatant & extraordinaire, qui effaçât entierement l'impression que cette calomnie avoit faite dans les esprits. Qu'il venoit donc lui demander, que sans faire de bruit, & comme de son propre mouvement, il vint au logement des Espagnols, & qu'il se déterminât à n'en point sortir, jusqu'à ce que tout le monde fût éclairci qu'il n'avoit point trempé dans une semblable perfidie.* Sur quoi Cortez lui fit beaucoup valoir cette consideration : *Qu'une si genereuse confiance, digne d'une ame Royale, n'appaiseroit pas seulement le chagrin du Prince qui les avoit envoyez à sa*

Cour, & le soupçon des Soldats ; mais qu'elle tourneroit à son honneur & à sa gloire, offensez par une tache qui leur ôtoit bien plus de lustre, que ce qu'on lui demandoit maintenant. Qu'il lui donnoit sa parole, comme Cavalier & comme Ministre du plus grand Prince de la Terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect dû à sa personne ; puis qu'ils n'avoient point d'autre dessein, que celui de s'asseurer de sa volonté, afin de pouvoit lui rendre leurs services & leur obëissance avec plus de veneration. Cortez se tût : & Motezuma frappé de l'insolence de cette proposition, ne répondoit rien, lorsque le General, qui prétendoit le reduire par la douceur avant que de tenter une autre voye, ajoûta : *Que le logement qu'il leur avoit donné étoit un de ses Palais, où il alloit souvent passer quelques jours. Que ses Sujets ne s'étonneroient point de le voir changer de logis afin de se justifier d'un crime, qui en tombant sur son compte, seroit une querelle d'Empereur à Empereur ; au lieu que s'il demeuroit sur celui de son General, il pourroit être reparé par le châtiment qu'il en feroit, sans qu'on poussât la chose jusques aux malheurs & aux violences qui entrent en la decision d'un droit entre deux Souverains.*

Motezuma ne put souffrir qu'on multipliât les raisons dont on prétendoit lui persuader une chose impratiquable à son avis ; & en faisant connoître qu'il penetroit les motifs de cette demande, il répondit assez brusquement : *Que les Princes de son rang n'étoient*

toient point faits pour la prison; & que quand il s'oublieroit de sa dignité, jusqu'au point de se laisser reduire à une si grande bassesse, ses Sujets ne le permettroient pas. Cortez repliqua: *Que si Motezuma prenoit le parti de venir au quartier de bonne grace, sans obliger les Espagnols à perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il se soucioit fort peu de la resistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit employer toute la valeur de ses Soldats, sans que l'amitié qu'ils avoient ensemble en fût blessée.* La dispute dura long-tems: Motezuma se défendoit toûjours de quitter son Palais; & Cortez vouloit le réduire & l'assurer, sans en venir à l'extremité. Sur quoi ce Prince commençant à découvrir le peril où il se trouvoit, se jetta sur diverses propositions. Il offroit d'envoyer à l'heure même, prendre Qualpopoca & tous les Officiers, & de les remettre entre les mains de Cortez, afin qu'il les punît comme il le jugeroit à propos. Il vouloit donner ses deux fils en ôtage, pour demeurer prisonniers dans le quartier des Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa parole; & il répetoit avec quelques marques de foiblesse: *Qu'il n'étoit pas un homme à se cacher, ni à s'enfuir dans les montagnes.* Cortez n'approuvoit aucun de ces partis, & l'Empereur ne se rendoit point: cependant les Capitaines, présens à cette contestation, voyant le péril où le retardement pouvoit les jetter, commencerent à se mutiner. Ils vouloient terminer la

question par les voyes de fait ; & Jean Velasquez de Leon dit hautement : *Laissons là les discours ; il faut s'en saisir, ou le poignarder.* Motezuma le regarda, & demanda à Marine ce que cet Espagnol disoit avec tant d'emportement. Cette femme trouvant alors une ouverture favorable à lui insinuer adroitement les raisons qui pouvoient le déterminer à ce qu'on souhaitoit, lui dit d'une maniere qui témoignoit qu'elle avoit peur qu'on entendît son discours : *Seigneur, vous courez un grand risque, si vous ne cedez aux instances que ces gens vous ont faites, puisque vous connoissez leur résolution, & le secours surnaturel dont ils sont assistez dans leurs entreprises. Je suis née sujette de votre Majesté, je n'ai point de pensées qui n'aillent à procurer son avantage ; & je suis assez avant dans leur confidence, pour être instruite de tous leurs desseins. Si vous allez avec eux, vous y serez traité avec tout le respect qui est dû à vôtre personne ; mais si vous leur resistez davantage, je ne répons pas de vôtre vie.*

Ce petit discours fait avec adresse & à propos, acheva de persuader Motezuma ; en sorte que sans entrer en de nouvelles contestations, il se leva de dessus son siege, & dit aux Espagnols : *Je me confie à vous ; allons à vôtre logement : les Dieux le veulent ainsi, puisque vous l'emportez, & que j'y suis résolu.* Il appella aussi-tôt ses Domestiques, & leur commanda de faire préparer sa litiere, & les Officiers qui devoient

l'accompagner; aprés quoi il dit à ses Ministres: *Que par de certaines raisons d'Etat qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit arrêté d'aller passer quelques jours au quartier des Espagnols. Qu'il vouloit bien leur apprendre sa résolution sur ce sujet, afin qu'ils en fissent part à son Peuple :* A quoi il ajoûta, *Qu'il y alloit de son propre mouvement, & pour son avantage.* Il ordonna encore à un Capitaine de ses Gardes, d'aller prendre Qualpopoca, & tous les Chefs de son Armée qui l'avoient assisté à l'irruption qu'on avoit faite sur les Terres des Zempoales. Pour cet effet, il lui donna le Sceau de l'Empire, qu'il portoit toûjours attaché à son bras droit: & ce Prince avertit le Capitaine, qu'il prit des Soldats, afin de ne point manquer les coupables. Tous ces ordres furent donnez publiquement, & Marine les expliquoit à Cortez & aux Capitaines Espagnols, de crainte que les conferences de l'Empereur avec ses Officiers, ne leur donnassent de l'ombrage, & qu'ils n'entreprissent mal à propos de lui faire quelque violence.

Motezuma sortit ainsi de son Palais, sans attendre davantage, avec toute la suite qui l'accompagnoit ordinairement. Les Espagnols alloient à pied autour de sa litiere: & ils le gardoient, sous prétexte de l'escorter. D'abord le bruit courut par toute la ville, que les Etrangers enlevoient l'Empereur: les ruës furent remplies de Peuple en un

instant ; avec l'apparence d'un soûlevement general ; parce que les Mexicains poussoient de grands cris, en se jettant à terre comme des gens desesperez. Quelques-uns témoignoient aussi leur tendresse par leurs larmes ; mais l'Empereur, avec un air gai & tranquille, appaisa ce tumulte, & les satisfit en quelque maniere. Il leur commanda de se taire : & au premier signe qu'il fit de la main, un profond silence succeda à la confusion de leurs cris. Il dit, *Que bien loin d'être prisonnier, il alloit librement passer quelques jours avec les Etrangers ses amis, pour se divertir avec eux* : & cet éclaircissement, qu'on ne lui demandoit pas, & dont il prévenoit leurs questions, confirmoit ce qu'il prétendoit désavoüer. En arrivant au quartier des Espagnols, qui étoit, comme on l'a dit, un Palais que son Pere avoit fait bâtir, il commanda à ses Gardes de renvoyer la foule du Peuple qui le suivoit ; & à ses Ministres de publier, sous peine de la vie, que personne n'excitât le moindre tumulte. Il fit beaucoup de caresses aux Soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec respect ; & choisit l'appartement où il vouloit demeurer. Le logis étoit assez grand, pour y faire toutes les séparations necessaires, en sorte que les chambres furent parées en un moment, par les Officiers de l'Empereur, des plus beaux meubles de sa garde-robe, & les Espagnols mirent de bon corps-de-gardes à toutes les avenuës. On doubla

celle du quartier : on avança des ſentinelles dans les ruës; & on n'oublia aucune des précautions qu'une action de cette conſequence ſembloit exiger. Tous les Soldats avoient ordre de laiſſer entrer les Officiers de l'Empereur, que l'on connoiſſoit tous, ainſi que les Nobles & les Miniſtres qui venoient faire leur cour, avec cette reſerve, qu'on n'en recevoit qu'un certain nombre, à meſure que les autres ſortoient, ſous prétexte d'éviter la confuſion. Cortez alla viſiter Motezuma dés le ſoir même, aprés avoir demandé audience, & obſervé les mêmes ceremonies dont il uſoit lors qu'il alloit lui rendre viſite en ſon Palais. Les Capitaines & les Soldats les plus qualifiez s'acquitterent auſſi de ce devoir, & le remercierent de ce qu'il honoroit cette maiſon de ſa préſence, comme s'il y étoit venu de ſon propre mouvement : & ce Prince ſe montra auſſi gai & auſſi content avec eux, que s'ils n'avoient pas été témoins de ſa réſiſtance à ce changement. Il leur diſtribua de ſa main, des joyaux qu'il avoit apportez exprés, afin de leur ôter la penſée qu'il lui reſtât encore le moindre chagrin : & quoi qu'on obſervât de prés ſes actions & ſes diſcours, on ne vit paroître aucune foibleſſe en la confiance qu'il témoignoit aux Eſpagnols : & il retint toûjours la Majeſté d'un Empereur, en la conſtance avec laquelle il tâchoit d'allier ces deux extremitez, de la dépendance & de la Souveraineté. Il ne découvrit le

ſecret de la priſon à aucun de ſes Domeſtiques, ni de ſes Miniſtres, qu'on n'empêchoit point de communiquer avec lui à telle heure qu'il lui plaiſoit ; ſoit qu'il eût honte de leur avoüer ſa miſere ; ſoit qu'il craignît pour ſa perſonne, s'ils faiſoient le moindre mouvement. Ils regarderent tous cette retraite comme un effet de ſa volonté : ce qui ôta lieu aux réflexions qu'ils pouvoient faire ſur la hardieſſe des Eſpagnols, dont il ſe peut faire que l'excez les éblouït, & la leur fit mettre entre les choſes impoſſibles, qui ſont hors de la portée de l'imagination.

C'eſt ainſi que Cortez entreprit & executa la réſolution d'arrêter Motezuma, qui au bout de quelques jours ſe trouva ſi bien dans ſa priſon, qu'à peine lui reſta-t-il aſſez de courage pour ſouhaiter une autre fortune. Neanmoins, ſes Sujets reconnurent enfin, que les Eſpagnols le tenoient priſonnier, quoi qu'ils adouciſſent la violence de cette action, par un reſpect tres-ſoumis. Les Gardes qui étoient aux avenuës de l'appartement de l'Empereur, & les armes que l'on ne quittoit point dans le quartier, ne laiſſerent aucun lieu aux Mexicains de douter de cette verité ; cependant aucun d'eux ne ſongea à lui procurer la liberté : & il eſt difficile de s'imaginer quelle raiſon ils eurent, lui, pour demeurer ſans repugnance en cette oppreſſion : & eux, pour vivre dans la même inſenſibilité, ſans s'offenſer

de l'injure qu'on faisoit à leur Empereur. L'audace des Espagnols doit causer une extrême surprise : mais on n'en aura pas moins de voir cet abbatement dans l'esprit d'un Monarque si puissant & si fier, & ce défaut de résolution entre les Mexicains, Nation belliqueuse, & si attachée à soûtenir la Majesté de leurs Princes. On peut dire que la main de Dieu faisoit cette impression sur leur cœur : & cela ne doit paroître ni incroyable, ni nouveau dans la disposition de sa Providence, * puisque le monde l'a déja vû faciliter les entreprises de son Peuple, en ôtant l'esprit à ses ennemis.

* *Josué chap. 5. v. 1.*

CHAPITRE XX.

La conduite de Motezuma dans sa prison, envers ses Sujets & les Espagnols. On amene prisonnier Qualpopoca ; & Cortez le fait punir du dernier supplice, faisant mettre des fers aux mains à Motezuma durant l'execution de cette Sentence.

Les Espagnols virent en peu de tems leur logement changé en un Palais, sans cesser de le garder comme une prison. Leur hardiesse perdit insensiblement avec la nouveauté, ce qu'elle avoit de surprenant ; & quelques Mexicains irritez de la

guerre que Qualpopoca avoit excitée mal à propos, loüoient l'action de Motezuma, & attribuoient à grandeur d'ame, l'effort d'avoir donné sa liberté pour gage de son innocence. D'autres étoient persuadez que les Dieux, qui communiquoient familierement avec l'Empereur, lui avoient inspiré le conseil le plus convenable à sa dignité. Les plus sages respectoient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner; sçachant que la raison des Rois ne s'explique pas à l'intelligence, mais au devoir de leurs Sujets. Cependant Motezuma faisoit les fonctions de Souverain, avec le même ordre qu'il observoit lorsqu'il étoit en liberté. Il donnoit ses audiences, & tenoit son Conseil aux heures ordinaires: il conferoit avec ses Ministres, & il s'appliquoit au Gouvernement de ses Etats; s'attachant sur tout à empêcher qu'on connût qu'il n'étoit pas en liberté.

On apportoit sa viande du Palais Imperial; & les Officiers qui servoient étoient accompagnez d'un grand nombre de Domestiques. La quantité des plats surpassoit l'ordinaire reglé de tout tems; & ce qu'on desservoit étoit aussi tôt distribué aux Soldats Espagnols. Motezuma envoyoit souvent les mets les plus delicats à Cortez, & à ses Capitaines, qu'il connoissoit tous par leurs noms: il avoit même étudié la difference de leur genie & de leurs inclinations; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre

cette

cette connoiſſance dans la converſation, en donnant au bon goût & à la belle raillerie quelques traits délicats, ſans bleſſer ſa Majeſté, ni offenſer la bienſeance. Il paſſoit avec les Eſpagnols tout le tems que les affaires lui laiſſoient; & il diſoit agréablement: *Qu'il ne ſe trouvoit plus ſans eux.* Tous cherchoient à lui plaire; & rien ne le charmoit davantage, que le reſpect qu'ils lui rendoient. Les groſſieretez l'offenſoient: & ſi quelqu'un en uſoit avec lui, il ſçavoit bien faire connoître qu'il en étoit choqué, & qu'il y étoit ſenſible; étant jaloux de ſa dignité juſqu'à ce point, qu'il ſe mit fort en colere d'une indecence qu'il crut qu'un certain Soldat Eſpagnol avoit commiſe exprés en ſa préſence. Il pria le Capitaine de la Garde, d'employer une autrefois ce Soldat loin de ſa perſonne; autrement, qu'il le feroit châtier, s'il ſe préſentoit devant lui.

Motezuma paſſoit quelquefois les ſoirs à joüer avec Cortez, au *Totoloque*: c'eſt un jeu où avec de petites boulles d'or, ils viſoient à toucher ou à abattre d'une diſtance proportionnée, de petites quilles de même métal. Ils joüoient en cinq points ou marques, des bijoux, ou d'autres curioſitez. Motezuma diſtribuoit ſon gain aux Soldats Eſpagnols, & Cortez donnoit le ſien aux petits Officiers de l'Empereur. Alvarado marquoit ordinairement; & comme il mécomptoit quelquefois en faveur de ſon

General, l'Empereur le railloit galamment sur ce qu'il comptoit mal : neanmoins il ne laissoit pas de le prier de prendre cette peine une autrefois, & de rendre justice à la verité. Il conservoit dans le jeu même, les sentimens d'un Prince, regardant la perte comme un effet du hazard, & le gain comme le prix de la victoire.

On n'oublioit pas de toucher le point de la Religion dans les conservations familieres. Cortez lui en parla plusieurs fois, en tâchant de le ramener par la douceur, à reconnoître les abus de l'idolatrie. Le Pere Olmedo appuyoit les raisons du General, avec le même zele, & plus de solidité : & Marine expliquoit à Motezuma les raisonnemens de ce Religieux ; à quoi elle ajoûtoit, avec beaucoup d'affection, des raisons familieres d'une personne revenuë depuis peu de son erreur, & qui étoit encore penetrée des motifs qui l'avoient désabusée. Mais le Demon s'étoit si fortement emparé de l'esprit de ce miserable Prince, qu'il ne lui laissoit pas l'entendement libre ; & son cœur demeura dans un endurcissement déplorable. On ne sçait pas si le Diable lui parloit, ni s'il lui apparoissoit comme auparavant, depuis que les Espagnols furent entrez dans la Ville de Mexique ; au contraire, on tient que du moment que la Croix de J. C. parut en cette Ville, les conjurations des Sorciers de Motezuma perdirent toute leur force, & que les Oracles du Demon devinrent muets ; nean-

moins l'Empereur étoit si aveuglé & si abandonné à ses erreurs, qu'il n'eut point assez de vigueur pour les rejetter, ni pour recevoir ces vives lumieres qui brilloient à ses yeux. Cette dureté d'esprit fut peut-être le miserable fruit de ses vices & de ses cruautez, dont il avoit offensé la Divine Majesté, ou le châtiment de cette criminelle negligence, qui lui faisoit prêter l'oreile, & en même tems refuser son consentement à la verité.

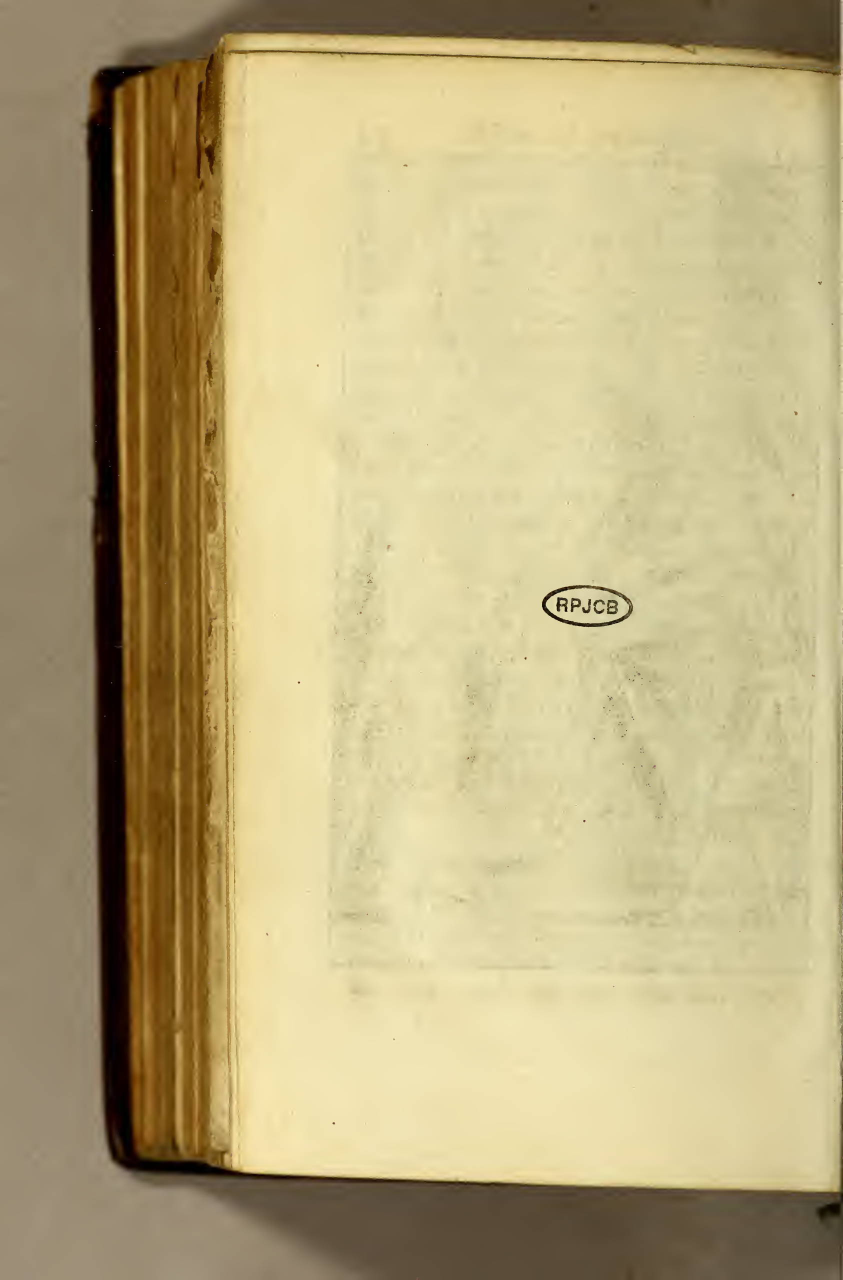
Au bout de vingt-jours, le Capitaine des Gardes que l'Empereur avoit envoyé vers la frontiere de Vera-Cruz, amena prisonnier Qualpopoca & ses principaux Officiers, qui s'étoient rendus sans resistance, à la vûë du Sceau Imperial. Le Capitaine les conduisit droit à Motezuma: ce que Cortez permit; parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligeât à cacher l'ordre qu'ils avoient reçu de sa part, & qu'il vouloit l'éblouïr par ces démonstrations de confiance. Aprés cela, cet Officier passa avec ses prisonniers, à l'appartement de Cortez, à qui il les remit, en lui disant de la part de son Maître: *Que l'Empereur lui envoyoit ces coupables, afin qu'il tirât d'eux la verité, & qu'il les punît avec toute la rigueur qu'ils avoient meritée.* Le General s'enferma avec eux; & ils confesserent d'abord les crimes dont on les chargeoit: *D'avoir rompu la paix de leur autorité privée, & provoqué, par une injuste guerre, les Espagnols de Vera-Cruz: Enfin d'avoir causé le meurtre d'Arguello, executé de sang froid par*

leur ordre, sur un prisonnier de guerre. Ils ne dirent pas un mot de l'ordre qu'ils avoient de l'Empereur, jusqu'à ce qu'ayant reconnu qu'on alloit les punir rigoureusement, ils tâcherent à sauver au moins leur vie, en le rendant complice de leur crime : mais le General ne voulut point écouter cette décharge, qu'il traita comme une imposture ordinaire aux coupables convaincus. La cause fut jugée militairement, & on les condammna à mort, avec cette circonstance que leurs corps seroient brulez publiquement devant le Palais Imperial, comme criminels de leze Majesté. Aussi tôt on delibera sur la maniere de l'exécution ; & il fut conclu de ne la pas differer. Cependant, Cortez qui craignoit que Motezuma ne s'aigrît, & qu'il ne voulût soûtenir des gens qu'on ne faisoit mourir que pour avoir obéï à ses ordres, ce General resolut de le tenir en crainte, par quelque brusquerie qui eût l'apparence d'une menace, & qui le fit ressouvenir de la dépendance en laquelle il se trouvoit ; surquoi il prît un parti un peu violent, qui sans doute lui fut inspiré par la facilité que ce Prince avoit euë, de se laisser conduire en prison, & par sa patience à toutes épreuves. Cortez fit donc apporter des fers qui servoient entre-eux aux criminels ; & il alla trouver l'Empereur, suivi d'un Soldat qui portoit ces fers à découvert, de Marine, & de trois ou quatre Capitaines. Il n'oublia aucune des reverences dont il té-

moignoit ordinairement ſon reſpect à ce Prince ; aprés quoy, élevant ſa voix, il lui dit fierement ; *Que Qualpopoca & les autres coupables étoient condamnez à mourir, aprés avoir confeſſé leur crime, que les rendoit dignes de cette punition : mais qu'il l'en avoit chargé lui-même, en ſoûtenant affirmativement, qu'ils ne l'avoient commis que par les ordres de l'Empereur. Qu'ainſi il étoit neceſſaire qu'il ſe purgeât par quelque mortification perſonnelle, de ces indices ſi violens ; parce qu'encore que les Souveainsne fuſſent point ſoûmis auxpeines de la Juſtice ordinaire, ils étoient neanmoins ſujets à une Loi ſuperieure, qui avoit droit ſur leurs Couronnes ; & qu'ils devoient imiter en quelque façon les coupables, quand ils ſe trouvoient eux-mêmes convaincus, & qu'ils vouloient donner quelque ſatisfaction à la Juſtice du Ciel.* Il commanda alors d'un ton ferme & abſolu, qu'on mît les fers à Motezuma, & ſans lui donner le tems de répondre, il tourna bruſquement le dos, le laiſſant en cet état. Le General ſe retira ainſi en ſon appartement, où il donna ordre de doubler toutes les gardes, & de ne permettre point que l'Empereur eût aucune communication avec ſes Miniſtres. Motezuma fut tellement étourdi, de ſe voir traiter d'une maniere ſi honteuſe & ſi outrageante, qu'il n'eut ni la force d'y reſiſter, ni le cœur de s'en plaindre : il fut longtems en cet état, comme un homme hors de ſoi. Ceux de ſes Domeſtiques qui étoient préſens, accompagnoient ſa douleur de leurs

larmes, sans oser lui parler. Ils se jettoient à ses pieds, afin de les soulager du poids des fers, lorsque ce Prince revenant de son étourdissement, donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience; mais il revint bien-tôt de ces mouvemens : & comme son malheur lui parut être un effet de la volonté de ses Dieux, il en attendit le succez avec quelque inquietude, de voir sa vie en danger; mais aussi avec assez de retour sur ce qu'il étoit, pour témoigner que sa crainte n'étoit point manque de courage.

Cortez ne perdit point de tems à presser l'exécution de ce qu'il avoit resolu: il fit conduire les criminels au supplice, aprés avoir pris toutes les précautions necessaires à ne rien risquer en cette action. Elle se passa en présence d'une multitude presque innombrable de Peuple, sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit qu'il fût tombé sur ces Indiens un esprit de frayeur, qui tenoit en partie de l'admiration, & en partie du respect. Veritablement ils furent surpris, de voir exercer pareils actes de jurisdiction par des Etrangers, qui tout au plus, n'avoient d'autre caractere que celui d'Ambassadeurs d'un autre Prince : mais ils n'eurent pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyoient établi par la tolerance de l'Empereur. C'est ce qui les fit accourir tous à ce spectacle, avec une espece de tranquillité mortifiée, qui tenoit quelque chose de l'effroi,



ſans neanmoins qu'on en pût faire la difference. Ce qui contribua beaucoup à maintenir cette tranquillité, fut que l'action de Qualpopoca, bien loin d'être approuvée par les Mexicains, leur parut encore plus odieuſe par cette circonſtance, qu'il en avoit chargé ſon Souverain. Cette juſtification ne trouvoit point de croyance dans l'eſprit de ces Peuples, qui l'avoient toûjours regardée, comme inſolente & ſeditieuſe, quand ils l'auroient crûë veritable. Enfin cette execution fut le troiſiéme acte de la vivacité du General : elle réüſſit comme il l'avoit reſoluë, quoique ſur des principes aſſez irreguliers ; cependant elle lui parut neceſſaire & poſſible. Il connoiſſoit les gens à qui il avoit affaire, & ce qui lui pouvoit valoir, à tout évenement, le gage important qu'il tenoit en ſon pouvoir. Laiſſons-nous ébloüir aux raiſons de ce General, ſans l'attirer devant le tribunal de l'Hiſtoire : contentons-nous de rapporter comme il s'eſt paſſé, un fait qui fut enſuite d'une extrême conſequence pour établir la ſeureté des Eſpagnols de Vera-Cruz, & qui etouffa ces rumeurs qui commençoient à ſoulever l'inquietude des Nobles Mexicains.

Cortez revint alors en diligence à l'appartement de Motezuma, qu'il ſalüa d'un air fort gai, & dit : *Qu'on venoit de punir ces traîtres qui avoient eu l'inſolence de noircir la réputation de leur Prince : & que pour lui, il avoit rempli avantageuſement ſon devoir, en ſe ſou-*

mettant à la Justice de Dieu, par ce petit sacrifice qu'il lui avoit fait de sa liberté. Alors, sans attendre davantage, Cortez commanda qu'on ôtât les fers à l'Empereur, ou, comme certains Auteurs le rapportent, il se mit à genoux, afin de les lui ôter lui-même. La présence d'esprit qui brilloit en toutes les actions du General, donne lieu de croire en effet, qu'il voulut par cette galanterie, reparer avec plus de grace, la honte que Motezuma avoit reçuë: & ce Prince applaudit à ce faux retour de sa liberté, par des transports de joye difficiles à exprimer. Il embrassa le General; & il ne pouvoit finir les complimens qu'il lui fit sur ce sujet. Ils s'assirent: & Cortez, par un autre trait de generosité, qu'il sçavoit placer si à propos, commanda qu'on levât toutes les gardes; & dit à Motezuma qu'il pouvoit se retirer à son Palais quand il lui plairoit, puisque la cause de sa détention étoit cessée. Il lui presentoit à coup sûr, le parti qu'il sçavoit bien que l'Empereur n'accepteroit pas; parce qu'il lui avoit entendu dire plusieurs fois, fort positivement, qu'il ne convenoit pas à sa dignité de retourner en son Palais, ni de se separer des Espagnols, jusqu'à ce qu'ils se retirassent de sa Cour, d'autant qu'il perdroit toute l'estime de ses Sujets, s'ils venoient à comprendre qu'il ne tenoit sa liberté que d'une main étrangere. Ce sentiment, que le tems lui fit croire être tiré de son propre fond, lui avoit été en effet

inſpiré par Marine, & par quelques Capitaines Eſpagnols, ſuivant l'ordre de Cortez, qui employoit adroitement les raiſons d'Etat, à retenir plus ſûrement ce Prince dans ſa priſon. Neanmoins Motezuma penetrant les motifs des offres que le General lui faiſoit, abandonna ce prétexte, qui lui parut amené de trop loin en cette rencontre. Il en prit un autre qui n'avoit pas moins d'artifice, & dit à Cortez : *Que le deſir qu'il témoignoit de le rétablir dans ſon Palais lui étoit tres agréable ; mais qu'il ne vouloit alors faire aucune nouvelle démarche ſur ce ſujet, pour l'interêt des Eſpagnols mêmes : parce que s'il étoit une fois en ſa Maiſon, ſa Nobleſſe & ſon Peuple le preſſeroient de prendre les armes contre eux, afin de réparer l'injure qu'il en avoit reçuë.* Il voulut faire ainſi comprendre aux Eſpagnols, qu'il ne demeuroit en priſon que pour les couvrir, & les proteger de ſon autorité. Cortez loüa ſa generoſité, & lui rendit graces de l'attention qu'il faiſoit ſur ſes amis. Ainſi chacun demeura ſatisfait de ſon adreſſe : Ils crurent l'entendre tous deux, & qu'ils ne ſe laiſſoient tromper que pour leur avantage, ſuivant les maximes trop fines de cet art de diſſimuler, que les Politiques mettent entre les Myſteres de la prudence, en dorant du nom de cette vertu les artifices d'une penetration outrée.

Fin du troiſiéme Livre.

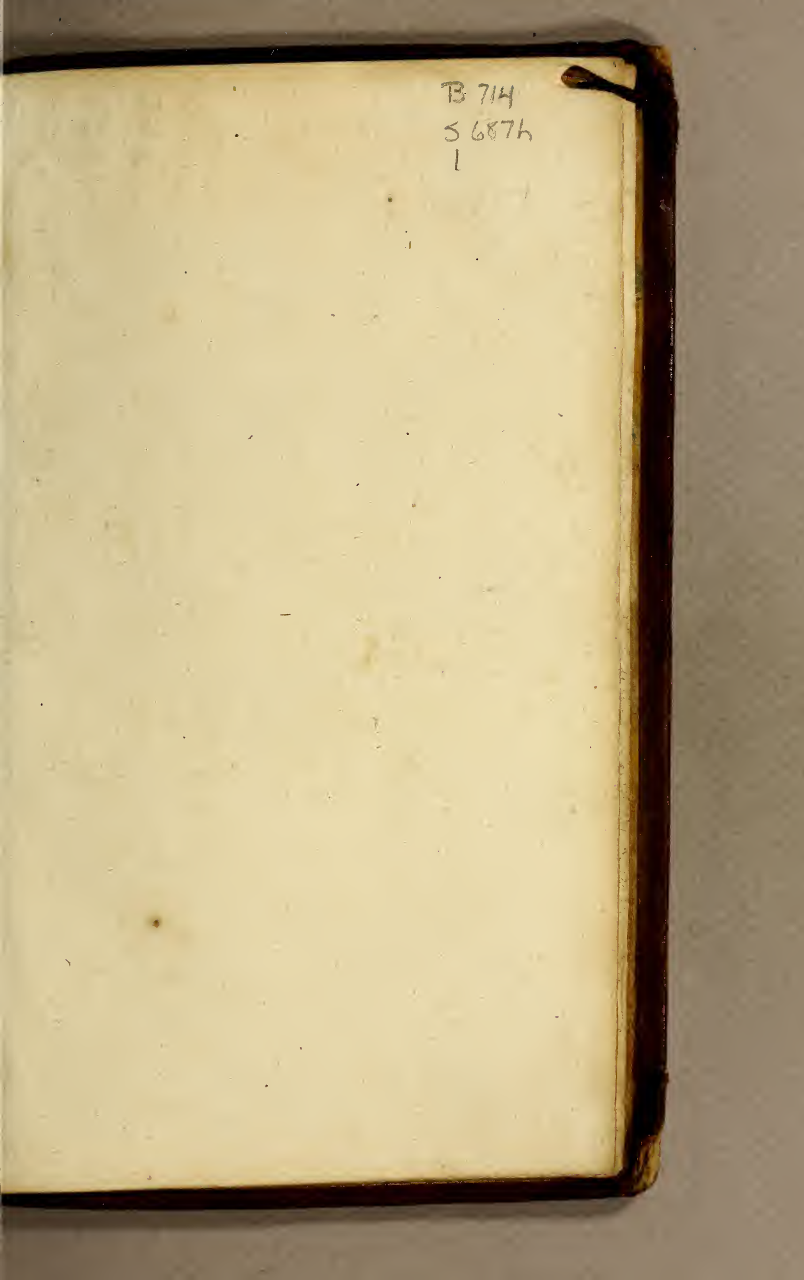


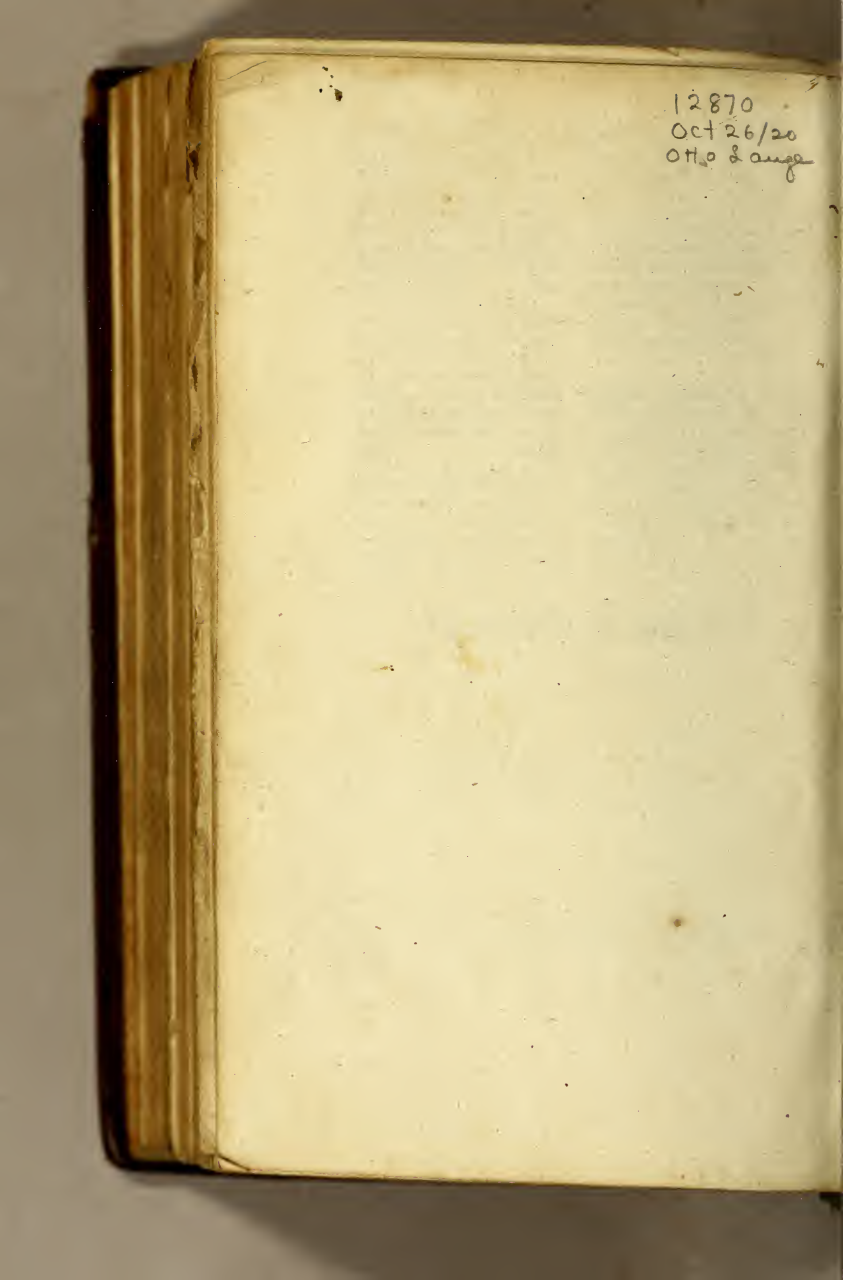
TABLE

Des choses les plus remarquables contenuës dans cet Ouvrage.

A

Fin de la Table des Matieres.




12870
Oct 26/20
Otto Lange

Ka

7.50

Cat





